This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

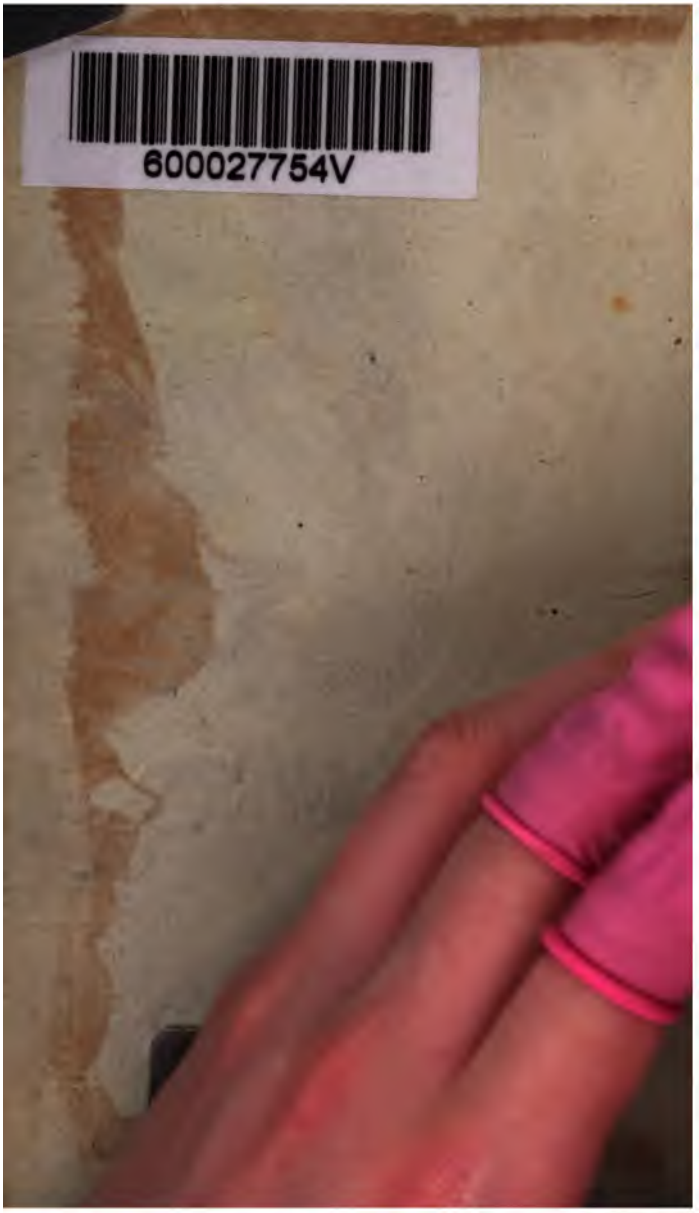
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

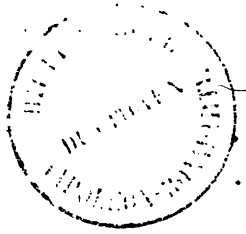
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


600027754V

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE LA FRANCE.
TOME XII.



LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE LA FRANCE,

Depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à présent.

PAR M. D'AUVIGNY.

TOME DOUZIE'ME.

LES GRANDS CAPITAINES.

A PARIS,
Chez KNAPEN, Imprimeur-Libraire,
au bas du Pont Saint Michel.

M. DCC. LXIX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

240 c. 412.

LES HOMMES ILLUSTRES

Contenus dans le Tome douziéme.

SCEPEAUX DE LA VIEILLEVILLE, Maréchal de France, Gouverneur du Pays Meſſin, ſous les Rois François I. Henri II. François II. & Charles IX. page 1

BLAISE DE MONTLUC, nommé Colonel Général de l'Infanterie Françoiſe, Gouverneur de Sienne en Toſcane, Commandant pour le Roi en Guyènne, & Maréchal de France ſous les Rois Henri II. François II. & Charles IX. 97

JACQUES DE MATIGNON, Lieutenant Général pour le Roi en Normandie & en Guyenne, & Maréchal de France. Il vivoit ſous Henri II. Charles IX. & Henri III. 366

LES

BODLEIAN L. 17 JUL OXFORD.

LES HOMMES ILLUSTRES DE LA FRANCE.

SCEPEAUX DE LA VIEILLEVILLE,

Maréchal de France, Gouverneur du Pays Meſſin, ſous les Rois François I, Henri II. François II. & Charles IX.

LE Maréchal de Scépeaux ou de la Vieilleville, eſt du nombre de ces hommes célébres, en qui la nature & la fortune ont raſſemblé le plus d'avantages, ſoit par la naiſſance & les richeſſes, ſoit par des dons plus précieux & plus rares, tels que les ſentimens du cœur & les talens de l'eſprit. Ce grand homme trop peu connu

ſous un nom ſi glorieuſement acquis, ſemble avoir été deſtiné à faire voir que la vertu, les talens & les ſervices, ſecondés du bonheur, peuvent bien élever aux plus hautes dignités, mais que c'eſt en vain pour les deſcendans d'un homme illuſtre, qu'il ait joui de tous ces avantages parmi ſes contemporains, ſi l'hiſtoire ſoigneuſe de recueillir les actions des grands hommes, n'en perpétue le ſouvenir à la poſtérité. En effet, peu de Capitaines de ſon temps ont rendu à la Patrie des ſervices auſſi ſignalés que le Maréchal de Scépeaux; ſa réputation étoit répandue dans toutes les Cours de l'Europe. François I. Henri II. François II & Charles IX. ſous leſquels il vécut, le diſtinguerent en pluſieurs occaſions parmi la Nobleſſe la plus qualifiée; toujours employé dans les expéditions les plus difficiles, il ſçut par une intelligence ſupérieure, vaincre tous les obſtacles, & il ne laiſſa rien à la fortune de ce qu'il pût lui ôter par ſa prudence & ſon courage. Cependant ſi l'on en excepte ſon Sécretaire de Garlois, qui compoſa l'hiſtoire de ſa vie, ſans la faire imprimer, & du Pas qui en a donné un extrait, preſque aucun Auteur n'a parlé de la perſonne

du Maréchal de Scépeaux, quoique plusieurs ayent rapporté un grand nombre de ses actions. Le détail que j'en vais donner fera juger de l'injustice de leur silence.

François de Scépeaux * étoit fils de René de Scépeaux, Seigneur de la Vieilleville, &c. & de Marguerite de la Jaille, & petit fils de François de Scépeaux & de Marguerite d'Estouteville, issue d'une des plus anciennes & des plus grandes Maisons de l'Europe. Il fut élevé enfant d'honneur de Louise de Savoie, mere de François I. une des plus grandes Princesses de son siécle, & en même temps par la maniere dont elle se conduisit en plusieurs affaires importantes, la plus dangéreuse ennemie du Roi son fils. Sa Cour étoit composée de tout ce que la France avoit de plus noble, & cette fiere Princesse ne souffrit jamais auprès de sa personne que des gens de la plus haute qualité. Le jeune de Scé-

* Le nom de Scépeaux se prononce différemment; les Actes anciens portent *d'Escepeaux*, d'autres d'Espeaux, & enfin de Scépeaux. Ce dernier paroit être le plus naturel, il vient du Latin *de Sepelis*; c'est ainsi qu'on appelle la terre de Scépeaux, située dans le Comté de Laval. On ne sçait si cette terre a reçu son nom de la Maison de Scépeaux, ou si elle le lui a donné.

peaux (qui se nommoit alors de la Vieilleville) ne resta que quatre ans auprès de cette Princesse ; l'amitié qu'elle lui témoignoit, lui attira quelques envieux, & il fut obligé de quitter la Cour, à cause d'une affaire qu'il eut avec un des Maîtres d'Hôtel de cette Princesse. Cet Officier se prit de paroles avec le jeune la Vieilleville, pendant qu'ils assistoient l'un & l'autre au dîner de leur Maîtresse, la querelle s'échauffa au point, que le Maître d'Hôtel donna un soufflet à la Vieilleville. Celui-ci voulut en avoir raison, mais l'Officier ayant refusé de mettre l'épée à la main, la Vieilleville lui passa son épée au travers du corps, & le tua. Cette affaire l'obligea de quitter la Cour, il se retira dans sa famille, où il resta peu de tems, son pere lui fit un équipage, & l'envoya en Italie pour y servir dans l'armée du Vicomte de Lautrec, de l'illustre Maison de Foix son parent.

Ce Général étoit alors fort avant dans les bonnes graces du Roi, le malheureux succès de quelques-unes de ses entreprises, ne lui avoit rien ôté de son mérite, il n'en étoit devenu que plus habile & plus expérimenté, & son armée étoit regardée alors

comme la meilleure école où la jeune Nobleſſe pût apprendre le métier de la guerre. Lautrec étoit fier & impérieux ; la naiſſance, la dignité, la proximité du ſang même, n'étoient point des titres pour mériter ſes égards. Il exigeoit de chaque perſonne les qualités propres à ſon état, & vainement la Vieilleville eût-il cité l'étroite alliance de leurs Maiſons, s'il n'eût montré au ſiége de Pavie, par des marques ſignalées d'un grand courage, qu'il étoit digne de lui appartenir.

Auſſi-tôt que la faveur du Général ſe fut déclarée pour la Vieilleville, pluſieurs Officiers de ſon âge s'attacherent à lui ; il préféra ceux qui avoient peu de fortune : on apprend ordinairement avec eux à devenir ſenſible, attentif à ſes devoirs, & à ſe former le cœur ; les autres ne ſervent ſouvent qu'à le corrompre. Un Gentilhomme, nommé Cornillon, lui parut ſurtout digne de ſon eſtime & de ſon amitié ; il voulut ſe l'attacher particuliérement & l'avoir pour compagnon d'armes dans toutes ſes expeditions. Cornillon étoit pauvre ; mais ce qui juſques-là avoit été un obſtacle à ſon avancement & même un défaut 1528.

1528. aux yeux du grand nombre, devint un mérite aux yeux de la Vieilleville. Ce jeune Seigneur fit d'abord tout ce qu'il falloit pour adoucir la rigueur du sort de cet Officier, & il lui proposa ensuite de vivre ensemble & de partager également les hasards de la guerre & les faveurs de la fortune ; on verra bientôt si les propositions de la Vieilleville étoient sinceres.

Deux objets principaux avoient déterminé le Roi à faire passer Lautrec en Italie. Le premier étoit la conquête du Royaume de Naples, & l'autre la délivrance du Pape detenu au Château S. Ange par l'armée de l'Empereur. Celle de France prit donc le chemin de Naples, le long des rivages de la mer, & en chemin faisant, elle se saisit des Villes qui se trouverent sur la route ; la flotte des Vénitiens approchoit en même tems & cotoyoit, pour ainsi dire, l'armée de terre. Quand on eût passé Boulogne, l'Amiral Vénitien fit avertir Lautrec, qu'il y avoit apparence qu'il alloit être attaqué par les galeres de l'Empereur ; la jeune Noblesse Françoise demanda alors la permission de se rendre sur la flotte des Vénitiens, la Vieilleville & Cor-

nillon furent du nombre de ceux qui l'obtinrent. Les Eſpagnols déja ſupérieurs en vaiſſeaux, eurent encore l'avantage du vent, ce qui obligea leurs ennemis à céder après une vigoureuſe défenſe. La galere que montoit la Vieilleville ayant été emportée, il ſe trouva priſonnier du Prince de Monaco, qui commandoit la flotte Impériale. La Vieilleville fut extrêmement affligé d'un contre-tems auſſi fâcheux ; l'ennui & l'oiſiveté d'une priſon ne convenoit gueres à la vivacité d'un jeune Militaire plein d'ardeur. Il ſollicita vivement pour être mis au plutôt à rançon; le Prince de Monaco la fixa à cinq cens écus, & lui laiſſa la liberté de les aller chercher lui même, il eût accepté une pareille offre avec joie, ſi l'intérêt de Cornillon ne l'eût retenu. 1528.

Ce Gentilhomme qui avoit été fait priſonnier avec lui, étoit taxé à deux cens écus, qu'il lui étoit impoſſible de payer ; la Vieilleville craignit que ſon Général le voyant de retour, ne fit payer les cinq cens écus de ſa rançon au Prince de Monaco, & que le retenant enſuite auprès de lui, il ne laiſſât ſon malheureux ami dans les fers

Action généreuſe de la Vieilleville.

des Eſpagnols, il aima donc mieux y
1528. reſter plus long-temps lui-même, & écrire à M. de Lautrec de lui envoyer ſept cens écus. La réponſe de ſon Général juſtifia la crainte qu'il avoit eue pour le ſort de Cornillon; on ne lui envoya que la ſomme exigée pour ſa rançon particuliere; la Vieilleville ne délibera point ſur ce qu'il avoit à faire, l'inquiétude ſeule de ce qui pouvoit arriver à ſon ami, l'avoit déterminé à reculer le moment de ſa liberté; aſſuré du malheur de ce Gentilhomme, il la refuſa tout-à-fait, & proteſta au Prince de Monaco, qu'il mourroit ſon priſonnier, plutôt que de l'abandonner jamais. Le Prince touché d'une réſolution ſi généreuſe, ſe contenta de ce qu'il avoit reçu, & les mit tous deux en liberté.

Cependant le Maréchal de Lautrec maître de Rimini, Ancone, Recanati & de l'Abruzze étoit déja fort avancé dans la Capitanate, lorſque la Vieilleville arriva à l'armée. On venoit de prendre le Haras de l'Empereur, le plus beau de l'Europe, le Maréchal de Lautrec s'en étoit ſervi pour remonter ſa cavalerie. En ſorte qu'on voyoit de ſimples ſoldats montés ſur

des chevaux, qui dans un autre tems auroient excité l'envie des Princes. Lautrec en donna deux à la Vieilleville, & lui confia en même tems le commandement des volontaires de l'armée. 1528.

On assiégeoit alors la Ville de Melphe, que le Prince (a) de ce nom défendoit en personne avec beaucoup de valeur; sa femme, ses enfans, tous ses biens étoient enfermés avec lui, c'étoit plus qu'il n'en falloit pour porter un homme habile & courageux d'ailleurs, à faire une vigoureuse défense. Ce Prince étoit par-tout, & la Vieilleville, qui cherchoit les périls & la gloire, se trouvoit souvent aux prises avec lui. On convint de donner un assaut général, dont Lautrec sembla vouloir laisser tout l'honneur du succès à l'intrépidité Françoise, par le peu de précautions qu'il prit pour l'assurer. La Vieilleville à la tête des volontaires, monta le premier sur la brêche, où il trouva le Prince de Melphe combattant avec sa bravoure ordinaire. La résistance fut longue & opiniâtre; mais quoique bien secondé

La Vieilleville se rend maître de Melphe.

(a) Jean Caraccioli, Prince de Melphe, mort Maréchal de France.

par les ſiens, il fallut céder; ce Prince
1528. ſe rendit à la Vieilleville.

La Vieilleville engage le Prince de Melphe à prendre le parti de la France.

La France avoit bien plus d'intérêt de gagner des hommes que des Places, ſurtout en Italie, & l'on commençoit alors à connoître de quel prix étoient les cœurs; la Vieilleville s'attacha à rendre le Prince de Melphe bon François. Ce fut en cette occurrence, que l'on s'apperçut de ſon talent pour la négociation; il en faut plus quelquefois pour déterminer un particulier, qu'une Nation entiere. Le Prince de Melphe, perſuadé de la juſtice des armes du Roi, voulut néanmoins conſerver pour ſon Souverain, toute la fidélité qu'il lui devoit. Ses amis agirent avec ardeur, pour engager l'Empereur à le tirer des mains des François; mais ce Prince fit la même faute que ſon ayeul Ferdinand avoit faite à l'égard de Pierre de Navarre (*a*). Le Prince de Melphe malheureux, lui parut criminel, ou du moins peu digne de ſon attention; & le mépris

(*a*) Pierre de Navarre, homme de baſſe extraction, devint un des plus grands Capitaines de ſon tems; il fut pris par les François à la bataille de Ravenne, où il ſervoit pour l'Eſpagne; les Eſpagnols n'ayant tenu compte de le racheter, Navarre paſſa au ſervice de France.

qu'il lui fit paroître acheva ce que la Vieilleville avoit heureuſement commencé. Le Prince de Melphe conſentit à devoir la liberté à un Roi généreux qui la lui offroit, & lui jura une fidélité éternelle. L'hiſtoire fait une mention honorable des ſervices qu'il rendit depuis à la Couronne. 1528.

Siége de Naples.

L'armée étoit devant Naples, dont la flotte de Philippin Doria, bloquoit le Port; & Lautrec ne pouvant eſpérer de prendre cette Ville autrement que par famine, ne cherchoit point à ſe battre. L'ardent la Vieilleville au contraire auroit bien voulu ſignaler ſon courage par quelque action d'éclat. Il demanda à ſon Général la permiſſion de paſſer ſur les galeres de Doria, qui étoient expoſées à de fréquentes attaques. Philippin qui avoit demeuré long-tems à la Cour de France, connoiſſoit parfaitement le nom & le mérite de la Vieilleville. Il le reçut avec de grands honneurs, & lui offrit le commandement des galères, ſur leſquelles il venoit demander de ſervir. La Vieilleville n'accepta que celle qui portoit le nom de la Régente, & il attendit alors avec impatience, l'occaſion de ſe ſignaler. Le Viceroi de Na-

ples la lui offrit bientôt. Le ſalut de la
1528. Place dépendoit de la liberté du Port, par où ſeulement on pouvoit faire entrer des vivres, des munitions de guerre, des ſoldats, & tout ce qui peut ſervir à rendre une Place imprenable. Il fut donc décidé dans le Conſeil des aſſiégés, qu'ils tenteroient un effort contre la flotte de Philippin Doria, qui étoit ſouvent dégarnie de ſes Officiers; comme ils croyoient n'avoir rien à craindre, ils deſcendoient ſouvent & alloient au camp ſe repoſer des fatigues de la mer. On arma auſſi ſecrettement qu'il fut poſſible, ſix galeres dans le Port; elles furent chargées des plus braves ſoldats & commandées par des Chefs d'élite. Deux de ces galeres ſortirent d'abord pour attirer celle de Doria au combat; il en avoit été averti par Lautrec, qui avoit envoyé en même tems à ſon ſecours quatre cens des meilleurs hommes de l'armée; les deux premieres galeres des ennemis furent coulées à fond, deux autres furent priſes, & les deux dernieres épouvantées prirent la fuite à force de rames.

La Vieilleville monté ſur la Régente, avoit combattu avec toute l'ardeur

poſſible ; il pourſuivit les galeres qui fuyoient, en atteignit une, l'accrocha & crut d'abord pouvoir s'en rendre facilement le maître ; mais le déſeſpoir tint lieu de courage aux vaincus ; ils ſe battirent comme des furieux, & la Vieilleville plus brave que ſçavant dans les combats de mer, eut la douleur de ſe trouver obligé de ſe rendre pendant qu'il voyoit par-tout ſes compagnons victorieux. Les Napolitains ayant attaché ſa galere à la ſuite de la leur, la conduiſoient en triomphe vers le Port, lorſqu'ils apperçurent aux mâts de leur premiere galere qui avoit fui, les corps de tous les Officiers, que le Prince d'Orange, outré de ſa perte, venoit d'y faire pendre ; la crainte les ſaiſit, & la Vieilleville en profita pour leur perſuader de ne point aller ſe mettre à la diſcrétion d'un Général irrité, qui les attendoit ſans doute pour leur faire ſubir un infâme ſupplice. Il ajouta de grandes promeſſes pour les Officiers, s'ils vouloient ſe déclarer en faveur de la France, & il vint à bout de les déterminer. 1528.

Pendant cette eſpéce de traité bien ſingulier, à cauſe de la circonſtance

entre un prisonnier & ses vainqueurs,
1528. un Esquif s'étoit détaché pour avertir le Prince d'Orange de la révolte de la galere. Aussi-tôt il remplaça les Officiers punis, & envoya leurs galeres à toutes rames pour assurer l'ancre d'un favorable traitement. Elle fut trompée en ce que la Vieilleville, qui avoit fait d'abord relever les enseignes de la Régente, se voyant poursuivi, les abatit une seconde fois, & remit la galere de Naples en état de victoire. Celle du Prince d'Orange s'approcha sur cette apparence sans tirer un seul coup, & la Vieilleville, se voyant à la demi portée du canon, lui fit lâcher deux bordées terribles, il l'attaqua en même temps d'un côté, pendant que ses prisonniers, qui n'avoient plus à espérer de grace, l'attaquoient de l'autre; un moment l'en rendit le maître. Philippin Doria avoit vû le malheur qui lui étoit arrivé à la fin de son combat, & ce Général le croyoit déja prisonnier dans Naples, lorsqu'il le vit arriver avec deux galeres ennemies. On le reçut avec de grandes acclamations. Le Maréchal de Lautrec qui prenoit plus d'intérêt à ce jeune Seigneur, à mesure qu'il acquéroit plus de gloire,

le fit revenir promptement à l'armée.

Le succès de ce combat naval fut 1528.
presque le seul avantage que les François remporterent durant le siége de Naples ; les vents, la pluye, de fréquens orages, & des maladies contagieuses désolerent bientôt leur camp, l'on commençoit à y manquer de vivres & de munitions, parce qu'il ne venoit plus d'argent de France. Dans cette extrêmité, le Maréchal de Lautrec, malade lui-même, se détermina à envoyer la Vieilleville au Roi, pour lui représenter les différens besoins de son armée, si on pouvoit encore donner ce nom au petit nombre de troupes qui lui étoient restées.

La Vieilleville arriva à la Cour chargé d'instructions où Lautrec avoit eu soin de faire une mention honorable des services qu'il avoit rendus. Ce Général demandoit en même temps, que Sa Majesté accordât à la Vieilleville le pardon de ce qui s'étoit passé à l'égard du Maître d'Hôtel de la Princesse Régente. Le Roi reçut le jeune la Vieilleville avec beaucoup de bonté, il l'entretint pendant huit jours sur les affaires d'Italie. Ce jeune Seigneur n'en dissimula pas le mauvais état ; mais en

entre un prisonnier & ses vainqueurs,
1528. un Esquif s'étoit détaché pour avertir le Prince d'Orange de la révolte de la galere. Aussi-tôt il remplaça les Officiers punis, & envoya leurs galeres à toutes rames pour assurer l'ancre d'un favorable traitement. Elle fut trompée en ce que la Vieilleville, qui avoit fait d'abord relever les enseignes de la Régente, se voyant poursuivi, les abatit une seconde fois, & remit la galere de Naples en état de victoire. Celle du Prince d'Orange s'approcha sur cette apparence sans tirer un seul coup, & la Vieilleville, se voyant à la demi portée du canon, lui fit lâcher deux bordées terribles, il l'attaqua en même temps d'un côté, pendant que ses prisonniers, qui n'avoient plus à espérer de grace, l'attaquoient de l'autre; un moment l'en rendit le maître. Philippin Doria avoit vû le malheur qui lui étoit arrivé à la fin de son combat, & ce Général le croyoit déja prisonnier dans Naples, lorsqu'il le vit arriver avec deux galeres ennemies. On le reçut avec de grandes acclamations. Le Maréchal de Lautrec qui prenoit plus d'intérêt à ce jeune Seigneur, à mesure qu'il acquéroit plus de gloire,

le fit revenir promptement à l'armée.

Le succès de ce combat naval fut 1528.
presque le seul avantage que les François remporterent durant le siége de Naples ; les vents, la pluye, de fréquens orages, & des maladies contagieuses désolerent bientôt leur camp, l'on commençoit à y manquer de vivres & de munitions, parce qu'il ne venoit plus d'argent de France. Dans cette extrêmité, le Maréchal de Lautrec, malade lui-même, se détermina à envoyer la Vieilleville au Roi, pour lui représenter les différens besoins de son armée, si on pouvoit encore donner ce nom au petit nombre de troupes qui lui étoient restées.

La Vieilleville arriva à la Cour chargé d'instructions où Lautrec avoit eu soin de faire une mention honorable des services qu'il avoit rendus. Ce Général demandoit en même temps, que Sa Majesté accordât à la Vieilleville le pardon de ce qui s'étoit passé à l'égard du Maître d'Hôtel de la Princesse Régente. Le Roi reçut le jeune la Vieilleville avec beaucoup de bonté, il l'entretint pendant huit jours sur les affaires d'Italie. Ce jeune Seigneur n'en dissimula pas le mauvais état ; mais en

même tems il proposa des expédiens,
1528. dont plusieurs furent approuvés. Toute la Cour eut bientôt les yeux sur la Vieilleville. Marguerite Reine de Navarre, sœur du Roi, le prit ouvertement sous sa protection, le Dauphin le demanda au Roi pour demeurer auprès de sa personne; mais l'amitié particuliere que ce Monarque avoit pour le Duc d'Orléans son second fils, depuis Henri II. le fit refuser au Dauphin; & sur ce que ce Prince s'en plaignit, le Roi lui reprocha d'avoir encore besoin de secours & d'exemple pour exciter son emulation: « La « Vieilleville, lui dit-il, n'est pas plus « âgé que vous, voyez ce que son seul » courage lui a déja fait acquérir de » gloire; s'il ne périt à l'armée, il se» ra quelque jour Connétable ou Ma» réchal de France.

La bonne opinion que le Roi avoit conçue de la Vieilleville, augmenta pendant son sejour auprès de lui. Ce Prince aimoit les gens ouverts, gais & actifs. Le nouveau Courtisan avec ses qualités, avoit encore celle de sçavoir se présenter souvent sans importunité. D'ailleurs les circonstances le servoient assez heureusement;

la jalouſie de François I. & de l'Empereur, continuoit de mettre toute l'Europe en mouvement, la Vieilleville fut chargé de faire quelques voyages par ordre de la Cour; on ſoupçonnoit la fidélité des Gouverneurs des Provinces frontieres; & on cherchoit auſſi les moyens de corrompre celle des Officiers de l'Empereur, négociation difficile; l'art utile, mais peu honorable, de faire des traîtres, demande une grande capacité. 1528.

L'Empereur, à la tête d'une armée formidable, s'avançoit pour deſcendre en Provence. On avoit lieu de craindre que le Pape, qui s'étoit montré de tout tems ami de l'Empereur, ne nuisît infiniment à la France, en livrant le Comtat d'Avignon. Le Conſeil réſolut de faire tous ſes efforts pour s'en emparer. Le Vice-Légat ſe défiant de ce deſſein, étoit ſur ſes gardes; la moindre démarche hazardée pouvoit non-ſeulement faire avorter le projet, mais encore donner au Pape un prétexte ſpécieux pour rompre avec la France, & c'étoit ce qu'il ſouhaitoit. Les meilleures têtes du Conſeil s'attribuoient déja le ſoin d'une entrepriſe ſi difficile, où l'on convenoit aiſément

qu'il falloit plus de conduite que de
1528. bravoure, & chacun attendoit que le choix du Roi confirmât le ſien, lorſque ce Monarque déclara qu'il commettoit la Vieilleville pour s'aſſurer d'Avignon.

Jalouſie qui s'élève contre la Vieilleville.

Cette préférence fut plutôt regardée comme une marque de la faveur du Prince, que de ſa réflexion; & comme dans les tems orageux où l'autorité Royale ſe trouvant plus occupée & en quelque ſorte affoiblie par le danger, on ſe donne plus de liberté pour cenſurer ſes décrets, ce choix fut blâmé hautement, & les plus ſages alléguerent cette foible raiſon, que la Vieilleville étoit trop jeune pour mériter une pareille confiance, comme ſi la nature n'avoit pas ſes favoris, qu'elle excepte des regles communes. Les grands hommes s'annoncent de bonne heure; le génie & la réflexion ſuppléent aiſément à ce qui peut leur manquer du côté de l'âge & de l'expérience.

La Vieilleville partit pour Avignon; ſuivi d'un corps aſſez nombreux de troupes d'élite. Lorſqu'il fut arrivé dans le Comtat, il partagea ſa troupe, il en poſta une partie un peu loin de

la Ville, & il ſe réſerva un certain nombre de ſoldats choiſis, avec leſ- 15
quels il s'approcha de la porte de la Ville; il demanda qu'on avertit le Vicelégat qu'un Officier François venoit pour lui parler de la part du Roi, le Vicelégat fit ouvrir la porte & ſortir pour lui parler. Le peu de monde que la Vieilleville avoit avec lui n'inſpira d'abord aucune défiance au Vicelégat, & il ne fit aucune difficulté d'entrer en pourparlers avec lui. La Vieilleville commença par aſſurer le Vicelégat de la bonne volonté du Roi, & il le pria de ſa part de ne laiſſer entrer dans Avignon aucunes troupes pour l'Empereur. Le Vicelégat l'aſſura que les ordres du Pape étoient conformes à ſa demande; mais lorſque la Vieilleville demanda des ôtages pour ſûreté des paroles qu'on leur donnoit, le Vicelégat refuſa abſolument de le ſatisfaire ſur cet article.

La conférence ſe changea bientôt en conteſtation, on s'échauffa de part & d'autre. La Vieilleville, qui n'avoit traîné la conférence que pour donner le temps au corps des troupes qu'il avoit laiſſé un peu loin, de le venir rejoindre, parla bien plus haut, lorſ-

La V
ville f
maître
vignon

qu'il ſe vit ſoutenu de tout ſon monde, il ſe ſaiſit de la porte ; & le Vice-légat étant rentré pour ſe mettre en défenſe, la Vieilleville le ſuivit, & le reſte de ſes troupes arrivant à meſure, il ſe trouva maître d'Avignon, ſans avoir perdu que très-peu de monde. Il n'y eut que douze hommes de tués tant de part que d'autre.

1528.

La diſcipline qu'il fit obſerver à ſes ſoldats dans une Ville auſſi riche que celle qu'il venoit de ſurprendre, fut une des circonſtances la plus glorieuſe de cette entrepriſe. Les Juifs mêmes, objet ordinaire de la prévention & de la cupidité du ſoldat, ſe trouverent en ſûreté par les précautions de leur Chef. Après avoir établi une bonne garniſon, la Vieilleville partit d'Avignon, ſe rendit dans le Piémont pour y faire la revue des garniſons, que le Roi y entretenoit ; il partit enſuite pour l'Anjou, où il ſe maria avec Madame Renée le Roux, fille de N. Seigneur de Chemans & de la Roche des Aubieres. Il fut obligé de partir peu de tems après pour prendre la Lieutenance d'une compagnie de Gendarmes, que commandoit Jean de Laval, Seigneur de Châteaubriant, ſon

cousin, Gouverneur de Bretagne ; ce Seigneur se trouvant obligé de rester dans cette Province, la Vieilleville fut chargé de commander sa compagnie, il la conduisit aux extrêmités du Royaume sur les frontieres d'Espagne, pour former le siége de Perpignan. Cette place étoit déja une des plus fortes de l'Europe : la résistance fut vive, & la valeur du soldat eut bien des occasions de s'y signaler. M. le Dauphin commandoit l'armée en personne ; il avoit pour Lieutenans généraux & pour conseils, les Seigneurs d'Annebaut & de Brissac, qui passoient l'un & l'autre pour les plus grands Capitaines du Royaume, après avoir donné une infinité de preuves de la plus haute valeur, ils n'avoient plus à en donner que de modération & de prudence.

1528. Siége de Perpignan.

Depuis un tems il étoit décidé qu'un Général ne devoit songer qu'à temporiser, à marcher à pas lents vers les succès; & à se les assurer à force d'examen & de précautions. Les premieres pertes de François I. causées par l'ardeur & la témérité de ce Prince, trop souvent irritées par ses Généraux, avoient introduit cette façon de pen-

ſer, preſque auſſi dangereuſe que l'au-
1528. tre, chez une Nation accuſée de por-
ter tout à l'excès. Annebaut & Briſſac
qui, ſous le nom du Dauphin, com-
mandoient une des plus belles armées
que la France eût miſe depuis long-
tems ſur pied, n'oſerent faire uſage
de leurs forces, ni profiter de la ter-
reur des ennemis pour attaquer bruſ-
quement la Place; ils l'aſſiégerent dans
les formes, & obſerverent avec la der-
niere exactitude toutes les formalités
que les circonſtances du tems auroient
permis de négliger; de plus, on con-
teſta long-tems pour ſçavoir où l'on
poſeroit les Batteries. On voulut auſſi
attendre un corps conſidérable de Suiſ-
ſes qui s'avançoient à grandes jour-
nées: & en effet, après leur arrivée,
on ne vit jamais un camp mieux en
ordre, ni mieux muni, ni plus fortifié
que celui des François; & la conquê-
te de Perpignan eût été aſſurée, s'il
leur fut reſté pour la prendre; la moi-
tié du tems qu'ils avoient employé à
déliberer ſur les moyens de s'en ren-
dre maîtres, mais les aſſiégés s'étoient
fournis de tout ce qui pouvoit ſervir à
une longue défenſe, les munitions &
les vivres étoient en abondance, les

Bourgeois d'abord effrayés, étoient enfin devenus ſoldats : d'un autre côté l'Empereur avoit eu tout le tems de ramaſſer du ſecours : enfin la mauvaiſe ſaiſon arrivant, il fallut ſe réſoudre à lever un ſiége, du ſuccès duquel le Roi ſe promettoit la conquête d'une partie de l'Eſpagne. La Vieilleville ſe comporta ſi bien dans les occaſions qu'il eut de ſignaler ſon courage, qu'il fut fait Chevalier avec tout l'appareil qu'on obſervoit dans ce tems-là. 1528.

La campagne ſuivante fut ſignalée par de plus heureux ſuccès, les Ducs de Vendôme & de Nevers entrerent dans l'Artois, & ſe rendirent maîtres des plus conſidérables Places de cette Province : la Vieilleville ſervoit ſous ces deux Généraux, & fut témoin de leurs progrès. On reçut dans ce même tems une nouvelle, dont toute la France fut alarmée ; c'étoit la nouvelle alliance du Roi d'Angleterre avec l'Empereur. Ce dernier qui devoit être cruellement offenſé de la répudiation honteuſe que le Roi d'Angleterre venoit de faire de Catherine d'Arragon ſa femme, tante de l'Empereur oublia néanmoins ce qu'il devoit à l'honneur de ſa Maiſon, pour

n'écouter que ſon propre intérêt. Le
1528. Roi d'Angleterre, qui de ſon côté vouloit effacer de la mémoire de l'Empereur, le cruel affront qu'il lui avoit fait, ſe crut obligé de le ſeconder avec plus de zèle; il compoſa ſon armée de tout ce qu'il avoit de plus déterminé parmi les Proteſtans, ſe doutant bien que l'antipathie naturelle, qui eſt entre les François & les Anglois, recevroit encore un nouvel accroiſſement par l'animoſité qu'inſpire, ſurtout dans les commencemens, la différence des Religions. En effet, les Anglois n'eurent pas plutôt pris terre en Picardie, qu'ils annoncerent leur arrivée par les plus affreuſes violences; les femmes enceintes, les enfans au berceau, furent les triſtes victimes de leur premiere fureur, & par-tout où ils parurent d'abord, on ne vit que meurtres & incendies; ce fut ainſi que leur Général les conduiſit à travers le ſang & les flâmes, aux pieds des murailles de Landreci, que l'Empereur tenoit aſſiégée.

Siége de Landreci levé par les Impériaux.

Le Roi étoit venu lui-même au ſecours de cette Place, avec une armée aſſez forte pour donner bataille, ou pour

pour l'éviter. La Vieilleville le ſuivit à la tête des Gendarmes de Châteaubriant, & il apprit dans cette campagne, ſous les ordres d'un de nos plus braves Rois, combien les forces, ménagées avec prudence, ſont ſupérieures au courage dénué de réflexion. Le Roi aſſez puiſſant pour eſpérer de vaincre & pour faire craindre aux ennemis d'être vaincus, n'eut en vûe que l'utilité de ſon expédition. Il obligea les Impériaux à lever le ſiége de Landreci & à ſe retirer ſur leurs terres, après s'être vainement conſumés, dans l'eſpérance d'une bataille qu'il ſembloit diſpoſé à riſquer. 1528.

Attaqué depuis ſi long-tems par des ennemis ſi redoutables, François I. devoit regarder comme l'effet d'un rare bonheur de pouvoir leur oppoſer une réſiſtance auſſi vigoureuſe ; peut-être le véritable intérêt de ſon Etat auroit demandé, qu'on reſtât ſeulement ſur la deffenſive. Ce Monarque auroit volontiers pris ce parti, s'il ne s'étoit ſenti choqué perſonnellement, & par l'endroit le plus ſenſible, par la conduite de l'Empereur, qui en ſe réconciliant avec le Roi d'Angleterre, ſon ennemi déclaré, venoit de le dé-

tacher des intérêts de la France. Ce
1528. nouveau trait de Charles-Quint confirmoit les bruits qui s'étoient répandus par toute l'Europe, sur le caractère de François I. On disoit que ce Prince n'avoit jamais connu l'art de conserver ses anciens alliés, ni d'en faire de nouveaux. Il est vrai qu'à l'exception du Roi d'Ecosse, que sa situation rendoit inséparable des intérêts de la France, cette Couronne n'avoit pour elle aucune Puissance de l'Europe. D'ailleurs les Ministres de l'Empereur & l'Empereur lui-même, avoient un talent supérieur pour les négociations. Un ennemi aussi redoutable par tant d'endroits, demandoit qu'on mît tout en œuvre pour lui résister. Le Roi imagina de faire alliance avec le Grand Seigneur, malgré les plaintes amères qu'il prévoyoit bien que sa conduite pourroit occasionner. Le Baron de la Garde y détermina le Sultan, & l'Europe surprise vit avec une espéce d'horreur, les enseignes Mahométanes mêlées avec les drapeaux François. Le reproche fut universel, cette union fut regardée par les dévots comme sacrilége, comme s'il y avoit une liaison nécessaire entre la guerre & la Reli-

gion. Cependant ces Turcs si détestés comme barbares, le furent moins que les Anglois ; ils n'attaquerent que les hommes & les Places ; & leur conduite à l'égard des Alliés de l'Empereur, fut le reproche le plus frappant des violences que les Anglois avoient exercées. 1528.

Barberousse, ce Corsaire fameux, que la fortune & sa valeur avoit placé sur le trône d'Alger, commandoit l'armée du Sultan ; le Comte d'Enguyen fut mis à la tête des troupes Françoises qui devoient la joindre, & tous deux formerent le siége de Nice. La Ville fut emportée en peu de tems : le Château restoit aux ennemis, & sa conquête étoit le seul objet des Assiégeans ; ils firent des efforts prodigieux, mais ni le courage féroce du Roi d'Alger, ni la bravoure impétueuse du Prince François, ne purent l'emporter sur la résistance opiniâtre des assiégés, qui étoient couverts des plus fortes murailles qu'il y eût alors en Italie, tous les efforts furent inutiles, il fallut y renoncer. Les armées se séparerent, le Comte d'Enguyen revint en France, les Turcs retournerent à Constantinople. 1542.

1542. La Vieilleville avoit fait cette campagne avec le Comte d'Enguyen, le Roi l'avoit donné à ce jeune Prince, comme un homme capable de se servir utilement, Ce Prince reconnut en lui tant de sageſſe & de bravoure, qu'il s'y attacha d'une façon particuliere. La Vieilleville ayant l'honneur de lui être allié, le Comte ne l'appelloit point autrement que son oncle. Il voulut l'avoir auprès de lui, lorſqu'il alla en Piémont pour y faire le ſiége de Carignan. La Vieilleville partit auſſi-tôt que ce Prince le lui eut mandé, & il arriva à ſon armée peu de tems avant qu'on livrât la fameuſe bataille de Cériſſolles, ſi ardemment ſouhaitée par
1544. toute l'armée Françoiſe, & permiſe avec tant de peine par le Roi & le Connétable; ç'a été la ſeule bataille rangée que notre Nation ait gagnée d'une façon auſſi déciſive ſur les Eſpagnols, depuis le regne de Charles V. M. de la Vieilleville fut chargé par le Comte d'Enguyen de ranger une partie de l'armée en bataille.

On ſçait que le déſavantage du terrain penſa être la cauſe de la défaite des François, il ne fut réparé que par le courage & l'activité du Comte d'En-

guyen & des Officiers Généraux qui combattoient ſous ſes ordres, parmi 1544.
leſquels la Vieilleville tenoit un des premiers rangs. Auſſi ce Prince en fit-il une mention honorable dans les Lettres qu'il écrivit au Roi ſur ſa victoire; & ce Monarque déja prévenu pour la Vieilleville, continua de le faire ſervir avec diſtinction dans ſes armées pendant le reſte de la guerre, il le recommanda même étant au lit de la mort à ſon fils Henri, qui devoit lui ſuccéder, & cette recommandation ſi honorable, ſur tout dans des circonſtances où l'on ſçait peu diſſimuler, ajouta encore aux ſentimens d'eſtime & de confiance, que le jeune Prince avoit pour lui. Le Connétable & ceux des grands Officiers de la Couronne qui poſſédoient la faveur du Roi, avoient de leur côté conçu de lui l'opinion la plus avantageuſe. Lorſque le jeune Henri fut parvenu à la Couronne, on réſolut dans le Conſeil d'envoyer quelqu'un en Angleterre, pour renouveller le traité d'alliance de la France avec cette Couronne; on craignoit qu'un changement de régne n'y causât quelque altération. Ce fut la Vieilleville que l'on nomma

Ambaſſadeur auprès du Roi Edouard,
1544. ſucceſſeur de Henri VIII.

La haute Nobleſſe d'Angleterre qui réſidoit à la Cour, reçut la Vieilleville avec beaucoup de magnificence; cette jalouſie qui diviſe depuis tant de ſiécles les deux peuples, & cette fureur qu'ils ont témoignée en tant d'occaſions, n'ont jamais paſſé juſqu'à la Nobleſſe; celle d'Angleterre ne connoît qu'une louable émulation, & ces deux Corps reſpectables avoient déja formé, par une pareille générosité de
1547. ſentimens, une liaiſon que l'amour des ſciences & des beaux arts a bien augmenté depuis. Le traité fut confirmé avec beaucoup de ſincérité en apparence; mais comme la politique ne ſuit point les mouvemens du cœur, à peine la Vieilleville fut-il revenu à la Cour, que la guerre recommença entre les deux Nations; l'armée Françoiſe ſe rendit dans le Boulonois. M. de la Vieilleville ayant quitté à cauſe de ſon Ambaſſade en Angleterre, la Lieutenance des Gendarmes de Châteaubriant, ſervit dans cette armée comme volontaire, & s'attacha particuliérement au jeune Prince de* Join-

* On l'appelloit le Duc d'Aumale.

ville, depuis Duc de Guiſe ; on ſçait quelle étoit ſa valeur ; la Vieilleville l'accompagna dans les expéditions les plus périlleuſes, & il ſe trouva auprès de lui, lorſqu'il reçut dans une action un terrible coup de lance dans le front, ce fut lui qui le ſoutint ſur la ſelle, d'où la violence du coup auroit pu le faire tomber ; il s'expoſa au plus grand péril pour le ſauver, & combattit long-tems à ſes côtés, où il eut ſon cheval tué ſous lui ; malgré cela néanmoins, il vint à bout de le tirer de la mêlée, & le reconduiſit au camp. Peu après la Vieilleville donna encore des preuves de ſa valeur. En reconnoiſſance de ſes actions d'éclat, le Roi lui propoſa une partie de la dépouille du Maréchal de Biez *, Gouverneur de Boulogne, accuſé d'avoir livré cette Ville aux ennemis. Il laiſſoit vacante une Compagnie de Gendarmes de cent hommes. Le Roi en offrit la moitié à la Vieilleville, qui ne pouvant 1547.

* Le Maréchal de Biez fut condamné à mort, comme ayant autoriſé la trahiſon de Jacques de Couci ſon gendre, qui rendit Boulogne aux Anglois, contre l'avis des Officiers, celui ci eut la tête tranchée ; à l'égard du Maréchal, la peine de mort fut commuée en une priſon perpétuelle. Ses amis obtinrent ſa liberté, & ſa mémoire fut réhabilitée ſous Henri III.

se résoudre à profiter du malheur d'un
1547. homme de qualité avec lequel il avoit vécu, préfera la Lieutenance de cent hommes d'armes du Maréchal de S. André.

Au retour de cette campagne, on fit à Rheims la cérémonie du Sacre du Roi, où la Vieilleville se trouva. Il quitta ensuite la Cour pour se rendre dans ses terres en Anjou. En passant par Angers, il rendit visite à son frere, qui étoit grand Doyen d'Angers; celui-ci lui proposa de donner sa fille en mariage à un Sire d'Epinai, d'une illustre & ancienne Maison de Bretagne, ce mariage fut bientôt conclu. La Vieilleville vint ensuite à la Cour pour y présenter son gendre; ils suivirent le Roi l'un & l'autre dans le voyage que fit ce Prince pour visiter ses villes frontieres.

Pendant ce voyage, le Roi fut informé des mouvemens qui venoient de s'élever en Poitou & en Xaintonge au sujet de la Gabelle. Le Duc de Guise fut commandé pour aller appaiser le tumulte, la Vieilleville accompagna ce Seigneur dans cette expédition. Le Duc de Guise se comporta dans une circonstance aussi délicate

avec une prudence & une modération qui lui fit beaucoup d'honneur. Il parut avec une noble confiance dans la ville de Xaintes, au milieu d'un peuple nombreux & encore furieux dans sa crainte. Il rétablit l'ordre sans le secours de la violence, & ramena l'esprit de soumission, sans paroître se souvenir de la révolte. Cette conduite étoit nécessaire dans un temps, où les voisins de la France armés contr'elle, se trouvoient dans la disposition & en état de profiter de ses troubles. L'armée qui auroit été employée à détruire les sujets & les forces de l'Etat, fut envoyée contre ses ennemis, & destinée au siége de Boulogne, que le Roi investit en personne sur la fin du mois d'Août 1549. Cette expédition ne fut point heureuse, & Henri II. après des tentatives qui firent honneur à son courage, se vit obligé de céder à la résistance des Anglois & à la rigueur de la saison. 1547.

Le gendre de M. de la Vieilleville donna pendant ce siége des preuves d'une valeur peu équivoque. Ce jeune Seigneur croyant que le Comte de Sommerset, Anglois de réputation, étoit dans Boulogne, le fit demander

pour tirer un coup de lance avec lui,
1547. on lui répondit que cet Officier étoit malade à Londres. D'Epinai fit demander, ſi quelqu'autre Milord ne voudroit pas à ſa place faire preuve de ſa perſonne dans un combat ſingulier; Milord Dudlai, jeune Anglois de même âge que d'Epinai, ſe préſenta: on convint avant que de prendre la carriere, que celui des deux qui renverſeroit ſon adverſaire, le feroit ſon priſonnier, & s'empareroit de ſon cheval & de ſes armes; les articles convenus, les deux campions vinrent l'un ſur l'autre, d'Epinai rompit ſa lance ſur ſon ennemi & le renverſa, il s'en ſaiſit à l'inſtant, & vint préſenter ſon priſonnier au Roi, ce Prince le donna à d'Epinai, & en le lui rendant, il le fit Chevalier ſelon l'uſage de ce tems. Lorſqu'on vint à lever le ſiége de Boulogne, d'Epinai conſulta la Vieilleville ſur la conduite qu'il tiendroit à l'égard du jeune Anglois ſon priſonnier; ils réſolurent l'un & l'autre de lui donner ſa liberté, ſans exiger de rançon, d'Epinai demanda ſeulement qu'il lui envoyât ſix dogues d'Angleterre. Le Milord fut ſi touché de la généroſité du beau-pere & du

gendre, que lorſqu'il fut de retour en
ſon pays, il fit placer les armoiries de 1547.
l'un & de l'autre en pluſieurs endroits
de ſon château.

L'événement du ſiége de Boulogne fit penſer à la paix; elle fut de nouveau conclue entre les deux Nations. Le Roi ſe rendit enſuite à Angers, d'où il paſſa à Durtal, terre appartenante à M. de la Vieilleville; ce Seigneur le reçut & toute ſa Cour avec une grande magnificence, pendant cinq jours que Sa Majeſté lui fit l'honneur d'y reſter: ſejour un peu long pour une pareille compagnie, ſur-tout après pluſieurs années de guerre.

Le Maréchal de Saint-André, qui partageoit avec le Connétable & le Duc de Guiſe la faveur du Roi, fut nommé Ambaſſadeur auprès du Roi d'Angleterre, pour faire jurer à ce Prince la paix qui venoit d'être conclue: on vit alors quel eſt l'effet de la faveur des Rois. Saint-André ſe trouva preſſé par les plus grands Seigneurs du Royaume qui vouloient l'accompagner: on en choiſit ſoixante au nombre deſquels on compta M. de la Vieilleville & d'Epinai ſon gendre, qui

1547. furent témoins d'une des plus magnifiques & des plus inutiles Ambaſſades, que l'on eût vû depuis long-tems en Europe. Peu de tems après le Roi en reçut une de la part des Princes d'Allemagne, ligués contre l'Empereur. Le Comte de Naſſau, héritier de la Maiſon de Châlons, Chef de cette Ambaſſade, reconnut M. de la Vieilleville pour ſon parent, & s'attacha à le gagner, comme étant un des Seigneurs du Royaume qui avoit le plus de crédit dans le Conſeil, où il ne venoit cependant que d'être admis: en effet quoique l'avis du Connétable qui tendoit à refuſer la protection du Roi aux Princes Allemands, fut vivement appuyé par les anciens du Conſeil, on ſuivit l'avis contraire propoſé par la Vieilleville.

On auroit pu eſpérer de grands avantages du parti que l'on prenoit, ſi la même politique qui avoit ſoulevé l'Allemagne & ſes Princes contre l'Empereur, eût pû tenir long-tems contre les reſſources que ce Prince habile trouvoit toujours en lui-même; à meſure que l'armée du Roi avançoit ſa marche, elle faiſoit changer les diſpoſitions de l'Empereur &

des mécontens; quoique diviſés, ils avoient néanmoins les mêmes intérêts à ménager & de pareils inconvéniens à craindre; & comme l'avoit penſé le Connétable, il falloit que le Roi ſatisfît les Princes ligués en armant pour leur querelle, s'il vouloit ſe mettre en état de profiter : d'ailleurs on devoit bien s'attendre que le ſeul bruit de ſes armes réuniroit l'Empereur avec eux. 1547.

Le Roi s'avança vers Metz, que le Connétable ſurprit; de-là on fit une vaine tentative ſur Strasbourg, & enfin l'armée entiere s'approcha de Spire. La Vieilleville qui commandoit les Gendarmes du Duc de Guiſe & du Maréchal de Saint-André, fut envoyé vers les Membres de la Chambre Impériale aſſemblée à Spire, pour les déterminer à recevoir le Roi avec un certain nombre de troupes qu'ils fixeroient. Le premier avis fut d'abord de refuſer abſolument l'entrée; mais la Vieilleville repréſenta avec tant de forces les ſuites du juſte reſſentiment, que cette conduite inſpireroit à un grand Roi qui n'avoit pris les armes qu'à la priere & pour la liberté de l'Allemagne, que les Membres de la

Chambre, quoique très-inquiets pour
1547. cette même liberté, convinrent de recevoir le Roi dans Spire, avec cent Gentilshommes de sa suite, & les deux Compagnies que commandoit de la Vieilleville ; mais cet arrangement n'eut point de lieu, parce que le Roi reçut des lettres de Maurice Duc de Saxe, Chef des Princes ligués, qui lui apprenoit leur accommodement avec l'Empereur.

La Vieilleville est nommé Maréchal de Camp.

Ce fut au retour de cette marche pénible, que le Roi ayant porté la guerre dans le Duché de Luxembourg, donna le titre de Maréchal de Camp à M. de la Vieilleville, & le chargea en cette qualité de former le siége de plusieurs petites places dont il se rendit maître. Ces expéditions, peu dignes d'une armée aussi considérable que celle du Roi, inspirerent plus de ressentiment à l'Empereur, qu'elles ne lui donnerent d'inquiétude : Ce Prince leva de nouvelles troupes, bien moins pour se défendre que pour se venger ; il joignit ces nouvelles levées aux anciennes troupes qui l'avoient suivi dans toutes ses guerres, & vint mettre le siége devant Metz.

Cette ville se trouvant dans le

même état qui avoit facilité au Connétable les moyens de s'en emparer, offroit encore moins de réſiſtance à ſon ancien Maître, & le Conſeil de France en étoit ſi perſuadé, que jugeant des deſſeins de l'ennemi par ſes forces, on eut pour Verdun & pour Toul la même inquiétude que pour Metz. Le Maréchal de Saint-André commandoit dans la premiere de ces places & dans le pays voiſin : il avoit ſous ſes ordres un corps de troupes aſſez conſidérable. Le Roi lui donna pour Lieutenant la Vieilleville, comme l'homme du monde le plus capable de le ſeconder, ſoit qu'il fallût ſoutenir un ſiége, ou faire la guerre au-dehors pour inquiéter les Impériaux, en quelque endroit qu'ils s'attachaſſent. Leur deſſein ſur Metz s'étant manifeſté, toutes les garniſons voiſines furent miſes en mouvement pour inquiéter le camp de l'Empereur. 1547.

Le Maréchal de Saint-André toujours avide de gloire, ſe plaignoit ſans ceſſe de ce que ſa qualité de Gouverneur l'enfermoit dans ſa place, pendant que la plus brillante Nobleſſe de la Cour & du Royaume, faiſoit des prodiges à la défenſe de Metz. La Vieil-

leville n'ayant pas les mêmes raiſons
1547. de réſidence, & ſes eſpions dont il entretenoit toujours un grand nombre, l'ayant inſtruit de la ſituation des ennemis, il ſortit de Verdun à la tête de quatorze cens hommes, & enleva deux cens Wallons logés au village de Frêne. Il attendit dans ce village cinq Cornettes des ennemis, qui eſcortoient cent chariots chargés de vivres.

La Vieilleville informé de leur approche, diviſa ſa cavalerie en trois corps, & chargea leur tête, pendant que ſon infanterie placée entre Mallaton & lui, ne laiſſoient aux convois aucun lieu à la retraite, ni à la fuite; les ennemis voulurent cependant après leur défaite ſe jetter dans Mallaton; mais pour ſauver quelques fuyards, ils perdirent cette ville, où la Vieilleville & ſes troupes entrerent pêle-mêle avec eux. Le Château de Conflans & la petite ville d'Etain, ſuivirent le ſort de Mallaton. La Vieilleville s'en empara, & ne rentra dans Verdun qu'après avoir battu cinq Enſeignes de Lanſquenets & cinq Cornettes de Reitres, qui s'étoient logés à Rougerieules, village à cinq quarts de

lieue de Metz. Il leur tua environ sept cens hommes, leur prit plus de huit cens chevaux & fit plusieurs prisonniers; après cette expédition, il se retira à Verdun auprès du Maréchal de Saint-André. 1547.

Peu de tems après, la Vieilleville reçut de la part du Roi un ordre pour se rendre à Toul, où commandoit le Duc de Nevers. Ce Seigneur lui fit un accueil tel que le méritoit un Officier de la distinction de la Vieilleville, & lui donna un pouvoir absolu sur toutes les troupes que le Roi lui avoit confiées. Le changement de lieu donna à la Vieilleville de nouvelles occasions de nuire aux ennemis, sur qui ce Seigneur sembloit vouloir se venger de n'avoir pu partager les périls & la gloire des braves défenseurs de Metz. Il forma un dessein sur la ville de Pont-à-Mousson, où commandoient pour l'Empereur Dom Alphonse d'Arbolongua, Espagnol, & Fabrice Colonne Romain. Ils avoient avec eux une bonne garnison, la Place étoit bien munie, & ce qu'ils apprenoient chaque jour des exploits des deux partis, leur inspiroit une nouvelle ardeur de se signaler. Ce fut en feignant de leur en

offrir les moyens, que la Vieilleville
1547. eſpéra de les ſurprendre.

Ce Capitaine avoit toujours à ſa ſuite quelques-uns de ces hommes déteſtables, mais néceſſaires, qui conduiſent ceux qui les employent, aux ſuccès & à la gloire, en vendant leur honneur & en expoſant leur vie. Un entr'autres ſe diſtinguoit parmi tous ceux que la guerre l'avoit obligé d'employer. Avec cette ſorte de fineſſe, que l'on acquiert parmi le bas peuple, & qui donne la facilité d'entrer dans les plus petits détails, il avoit un air de bonne foi & de ſincérité, contre lequel on ſe précautionne moins avec les gens d'un état ſimple. Sa mémoire étoit heureuſe, avantage auſſi néceſſaire que la fermeté dans un Eſpion, & il ſçavoit ajouter, ſuivant les circonſtances, aux inſtructions qu'on lui avoit données.

Adreſſe d'un eſpion.

La Vieilleville fit répéter pluſieurs fois à cet Eſpion le rôle qu'il ſe diſpoſoit de lui faire jouer; lorſqu'il le crut en état de réuſſir, il l'envoya à Pont-à-Mouſſon: on le conduiſit d'abord aux deux Commandans, à qui il dit qu'appartenant à Madame de Lorraine niéce de l'Empereur, il venoit

de sa part pour instruire ce Prince d'un secret important, qui pouvoit lui donner un grand avantage sur les François. Comme l'Espion n'avoit point de lettre, Fabrice & d'Arbolongua semblerent d'abord douter de sa sincérité, & lui en firent l'objection; il répondit que le risque eût été trop grand pour lui, si les ennemis l'eussent trouvé chargé d'écrit contenant sa mission; mais que ses propositions rouloient sur des choses si certaines & si claires, que sa foi ne pourroit être suspecte. Les deux Gouverneurs voulant la sonder, lui demanderent si passant par Toul, il n'avoit point entendu parler d'un Officier François nommé la Vieilleville, & s'il sçavoit la force du secours qui étoit arrivé avec lui dans cette Place; l'Espion répondit que cet Officier ne lui étoit que trop connu, qu'il venoit de faire pendre son frere, neveu du Bailli d'Estain, en surprenant cette Ville, & que c'étoit dans l'intention d'en tirer une vengeance sanglante, qu'il alloit trouver l'Empereur, lui offrant sa vie, s'il le falloit, pour réussir en ce dessein. Un pareil motif de haine auquel Fabrice & l'Espagnol crurent trop ai- 1547.

1547. sément, leur inſpira de la confiance pour celui qui le leur alléguoit ; & ils donnerent ordre qu'on lui ouvrît les portes de leur ville, à quelque heure qu'il ſe préſentât, ſe flattant de le revoir bientôt.

L'Eſpion part dès le point du jour & va au camp de l'Empereur, il s'adreſſe au Duc d'Albe, Seigneur plus au fait de l'art de la guerre, que de la connoiſſance des hommes, & à qui l'envie de nuire aux ennemis, ne permettoit pas de réfléchir aſſez ſur les moyens obliques, dont on pouvoit ſe ſervir pour le ſurprendre. L'Eſpion en impoſa de façon, que le Duc d'Albe perſuadé de ſa ſincérité, lui accorda des lettres pour Fabrice & d'Arbolongua, à qui il mandoit que le porteur avoit de bons deſſeins, & qu'ils pouvoient y ajouter foi. Ces deux Commandans n'eurent plus alors aucune inquiétude : & s'entendant aſſurer qu'on leur livreroit la Vieilleville & ſes troupes, ils vouloient que l'on comblât de préſens le malheureux qui les trahiſſoit; mais il les refuſa tous, ne demandant pour toute récompenſe que de ſe voir livrer la Vieilleville, pour ſe tuer de ſa propre main. On le

lui promit, & il partit ſur le champ feignant d'aller trouver la Ducheſſe de Lorraine. Il revint à Toul, où il reſta enfermé pendant vingt-quatre heures chez la Vieilleville, qui lui donnoit de nouvelles inſtructions. L'Eſpion repartit enſuite, & arriva au Pont-à-Mouſſon, fort avant dans la nuit. Il dit aux Gouverneurs que la Vieilleville devoit partir le lendemain à la pointe du jour, pour aller conférer avec la Ducheſſe de Lorraine à Condé ſur la Mozelle, & qu'il ne menoit avec lui qu'environ cent-vingt chevaux pour ſon eſcorte. Auſſi-tôt Fabrice prend les armes, ſort de la Ville à la tête de trois cens chevaux d'élite, & s'avance ſur le chemin que devoit tenir la Vieilleville. 1547. 1552.

Ce Capitaine parut en effet comme l'Eſpion l'avoit avancé, ſuivi ſeulement de cent vingt chevaux : Fabrice alla pour le charger, il recula au petit pas juſqu'au bois des Roſiers, où il avoit placé ſes embuſcades. Elles tomberent toutes enſemble ſur Fabrice, à qui ſon courage ne ſervit qu'à lui faire courir plus de danger, tous ſes gens furent tués & lui-même pris après une vigoureuſe défenſe, dans laquelle il

gne, l'avoit empêché de l'accepter, on l'avoit donné; comme par commission, à M. de Gonnor. La Vieilleville vint en prendre possession au mois de Mai 1553. Outre les pouvoirs ordinaires qu'on accorde aux Gouverneurs, celui de la Vieilleville s'étendoit à la vie & à la mort.

1552.

Metz devint alors une Ecole militaire, où la Noblesse s'empressoit d'être reçue, & ce fut sous les yeux de la Vieilleville que se formerent la plûpart des grands Capitaines de son tems. Les occupations qui concernoient le dedans de sa place, ne le détournoient point de son attention continuelle sur les ennemis; ses troupes les harceloient sans cesse sous ses ordres. Il en vouloit sur tout à Thionville & à Luxembourg. Le brave Comte de Mansfelt commandoit dans ces deux Places; ses incommodités l'empêchant d'agir par lui-même, on lui faisoit un crime des fautes que faisoient ses Lieutenans; sçachant d'ailleurs que la Vieilleville étoit d'un caractere à ne point lui donner de relâche, il écrivit à l'Empereur pour demander son congé, on le lui accorda, & le Comte de Mesque vint remplir

sa

ſa place. M. de la Vieilleville & M. de
l'Épinai, ſon gendre, avoient été faits 1552.
pendant ce temps-là Capitaines de compagnie de cent hommes d'armes. La Vieilleville eut celle qui vaqua par la mort de M. d'Humieres, & on donna à l'Epinai celle de Gonnor, qui étoit reſtée à Metz; ces compagnies étoient compoſées de ſoldats choiſis, que la réputation des chefs & l'eſpérance du gain y avoient attirés; elles étoient tous les jours en campagne & tous les jours victorieuſes.

Le Comte de Meſque, dont les ſoldats étoient découragés par leur fréquentes défaites, preſſé lui-même d'ailleurs par les plaintes des habitans de la campagne ruinés par tant de courſes, cherchoit en vain dans ſa prudence des remedes que ſon courage ne pouvoit procurer. Il ſe réſolut enfin à envoyer demander une treve à M. de la Vieilleville qui la refuſa, en lui faiſant comprendre combien une propoſition de cette nature étoit déplacée, ſur-tout pendant que les deux Nations étoient aux mains de toutes parts. Le Comte de Meſque ſentit vivement la faute qu'il avoit faite; il redemanda à M. de la Vieilleville,

la lettre qu'il lui avoit écrite à ce ſu-
1553. jet. La Vieilleville la lui fit rendre à l'inſtant.

Peu de temps après, le Préſident de Marillac, qui avoit été chargé de négociation de la part de la Cour, paſſa par Metz pour revenir en France; le Gouverneur lui donna une puiſſante eſcorte, compoſée de la plus grande partie de ſes Gendarmes & de ſes Arquebuſiers à cheval. Le Comte de Meſque, averti de cet affoibliſſement de la garniſon, crut ne pouvoir trouver un inſtant plus favorable pour venir enlever les troupeaux de différentes eſpeces, qui paiſſoient ſur les glacis & aux environs de Metz. Il choiſit pour cette expédition huit Enſeignes de gens de pied, & huit à neuf cens chevaux, il eut ſoin que les portes de ſa place fuſſent fermées juſqu'à l'inſtant de ſon départ; de ſorte que la Vieilleville n'en eut avis qu'à l'inſtant que les Impériaux ſortoient de Thionville. Sa cavalerie étoit déja partie, & à peine lui reſtoit-il cent quarante chevaux. Les Chefs de ſes troupes furent aſſemblés à l'inſtant. Trois cens hommes de pieds furent envoyés à Donchamp, village ſitué à

peu près à une égale distance de Metz & de ce qui restoit de chemin à faire aux ennemis pour y arriver. La cavalerie fut séparée en deux troupes égales, conduites séparément par deux Officiers estimés, Thévalle & d'Orvaulx. Ils partirent & s'avancerent au delà de Donchamp, à quelque distance l'un de l'autre. 1553.

M. d'Epinai, dont la réputation étoit intéressée en cet évenement, se rendit auprès de l'Infanterie, afin de recevoir les avis, & de les faire passer à M. de la Vieilleville. Pour lui, après avoir fait défense aux habitans de sortir de leurs maisons, sous peine de la vie, il se rendit à la porte de Pontiffroi, tout armé & suivi de trois cens Arquebusiers; là, il attendit des nouvelles de l'ennemi, & on ne lui en apprit que de facheuses. Elles venoient de M. d'Epinai, dont le courage connu ne pouvoit rien laisser craindre de suspect. Il mandoit, qu'ayant reconnu les ennemis au nombre de plus de deux mille hommes, avec une cavalerie supérieure, il sembloit téméraire de les attendre, & que Messieurs de Theval & d'Orvaulx se retiroient à Donchamp. M. de

1553. la Vieilleville ſans répondre, monte à cheval, arrive à ce village, envoie au delà & du côté des ennemis qui s'avançoient, cent arquebuſiers ſeulement, avec ordre de ne paroître que quand ils ſeroient entr'eux & lui; ils avoient avec eux quelques tambours de ſurplus, afin de paroître en plus grand nombre. De Lanque, brave Officier, fut poſté à la droite de Donchamp, avec les troupes que la Vieilleville avoit amenées. Ce Général de ſon côté joignit ſa cavalerie, leur montra de la confiance & leur en donna. Le Comte de Meſque n'étoit plus qu'à un quart de lieue, l'avis commun étoit de l'attendre près de Donchamp, celui de la Vieilleville fut de le prévenir. Il partit avec ſa cavalerie, qu'il fit accompagner d'un petit nombre de Mouſquetaires, & s'avança au pas. Le Comte de Meſque voyant venir à lui cette petite troupe, ſentit bien que ſon deſſein étoit découvert, néanmoins il n'en crut pas le ſuccès moins aſſuré.

Action courageuſe de la Vieilleville.

Lorſque les troupes furent à portée du fuſil, la mouſqueterie de la Vieilleville fit un feu terrible, qui commença par jetter du déſordre dans les rangs

des ennemis, dans le temps qu'ils tâchoient de se rallier, il se fit une se- 1553.
conde décharge, qui les incommoda considérablement. La Lanque vint les prendre en flanc, & s'annonça par une décharge de la mousqueterie de toute sa troupe. Celle qui étoit placée au-dessus des ennemis, arriva en même tems & les prit en queue, les effrayant plus encore par le bruit de leurs tambours, que par celui de leurs mousquets. Le Comte de Mesque, pressé de toutes parts, & surpris à chaque instant par de nouvelles charges, fit de vains efforts pour rallier ses soldats : sa cavalerie rompue s'enfuit en désordre & se jetta à travers son infanterie qui s'avançoit à grands pas à son secours ; la Vieilleville suivi de sa petite troupe de cavaliers, pénétra dans les rangs ouverts, sabra tout ce qui ne fuyoit pas, tua quinze cens hommes aux ennemis, enleva leurs étendards & leurs drapeaux, & firent prisonnier le reste de ceux qui eurent le courage de l'attendre.

M. de la Vieilleville plein de joie d'un succès, si prompt & si heureux, se retira en bon ordre ; il envoya sçavoir des nouvelles de M. d'Epinai, qu'il

1553. avoit vu tomber au plus fort de la mêlée ; mais heureusement il se trouva sans blessure, il n'étoit tombé que parce que son cheval avoit été tué sous lui ; ils rentrerent dans Metz triomphans avec toutes leurs troupes, à quelques soldats près. Les ennemis déconcertés par cette derniere défaite, n'espererent plus rien que de la surprise, & s'attacherent à former des intelligences dans Metz. Cette ville autrefois à l'Empire, conservoit de ses partisans dans son sein ; d'ailleurs l'intérêt en fait naître en tous lieux. Le Gouverneur fit étrangler en prison deux Officiers convaincus de malversation dans l'exercice de leur emploi, & de peur que le relâchement dans la discipline ne rendît les soldats moins attendifs à leur devoir, il devint plus sévere & plus défiant que jamais.

L'inquiétude qu'il témoignoit sur ses moindres mouvemens, son activité, ses soins continuels inspirerent de la crainte à ceux qui tramoient contre lui, cela n'empêcha pas néanmoins qu'il n'y eut des gens assez téméraires, qui crurent pouvoir tromper sa vigilance. Un complice d'une trahison prête à éclore vint lui en donner avis

le jour même deſtiné à l'exécution, mais ſans entrer dans aucun détail, ſans doute, dans la crainte de ſe déceler lui même par des circonſtances. La Vieilleville n'ayant pour ſecours dans une occaſion ſi critique que ſes ſoins & ſa diligence, fit fermer les portes de la ville (c'étoit d'ordinaire ſa premiere précaution) la garniſon eut ordre de ſe mettre ſous les armes, & ne s'en rapportant qu'à lui, il fit la viſite des maiſons & des Couvens, ſon inquiétude étoit d'autant plus vive, qu'il ſçavoit que les troupes ennemies avançoient à grands pas, ce qui ſuppoſoit quelqu'intelligence ſecrette dans l'intérieur de Metz. 1553.

Conjuration découverte contre la Vieilleville.

Enfin il arriva au Couvent des Cordeliers, tous les différens endroits de cette vaſte maiſon furent viſités avec la derniere exactitude, on n'y trouva que les Religieux & leurs domeſtiques. Le bonheur de la Vieilleville lui fit prendre garde à deux Moines couchés, comme s'ils euſſent été malades. On voyoit cependant ſur leurs viſages des marques d'une très-bonne ſanté; d'ailleurs ils avoient dans la phiſionomie quelque choſe de fier & de martial, que la clôture ne donne pas; on

fouilla ſous leurs lits & enſuite ſous
1553. leurs habits mêmes, on y trouva des habits de ſoldats, on les ſaiſit, leur ſupplice fut ordonné; & ils ne l'éviterent qu'en promettant de reveler toute la conjuration. La Vieilleville apprit d'eux que la Reine d'Hongrie en étoit le chef, ayant ſous ſes ordres le Comte de Meſque; le Gardien des Cordeliers, qui étoit en relation depuis long-tems avec eux, s'étoit engagé à recevoir cinquante ſoldats choiſis dans ſon Monaſtere, avec leſquels il devoit mettre le feu en divers quartiers de la ville pour occuper la garniſon; pendant le tumulte que cauſeroit cet incendie, le Comte de Meſque ſuivi d'environ quatre mille hommes, devoit venir préſenter l'eſcalade, qui ſeroit favoriſée par les Cordeliers & les ſoldats du parti, qui tenteroient de ſe rendre maîtres de quelques endroits de la muraille. Le Gardien du Couvent, principal inſtrument de cette entrepriſe, étoit à Thionville, d'où il devoit revenir le même jour pour l'achever. La Vieilleville alla l'attendre lui-même à la porte de Pontiffroi, il parut, fut arrêté & convaincu; & lorſqu'on en eut tiré tous les éclair-

eiſſemens néceſſaires, il fut mis en priſon. 1553.

Les ennemis comptant ſur le ſuccès de leur intelligence, n'étoient plus qu'à ſix lieues de Metz, où ils devoient être rendus vers les neuf heures du ſoir : ſur cette nouvelle, les Compagnies d'hommes d'armes du Gouverneur & celle de M. d'Epinai, monterent à cheval avec trois cens Arquebuſiers & deux cens Corſelets ; les troupes ſe ſéparerent en ſept, & formerent autant d'embuſcades dans un bois, éloigné de Metz d'environ cinq quarts de lieues, ſur le chemin de l'ennemi. Lorſque les ennemis furent en marche, & à portée de découvrir la ville, le Comte de Meſque apperçut avec plaiſir un grand feu, qui étoit le ſignal convenu. Il ne crut plus devoir prendre aucunes précautions ; & pour arriver plutôt, il fit avancer ſes gens en déſordre, leur promettant le pillage pour les encourager. Tous juſqu'aux valets ſe piquerent alors de diligence, & embarraſſerent les ſoldats en ſe mêlant parmi eux. Ce fut-là l'inſtant que la Vieilleville choiſit pour faire paroître la troupe qu'il commandoit ; il fit des merveilles, & les ſept autres

arrivant ſucceſſivement, imiterent ſi
1553, bien la premiere, que le Comte de Meſque, après des efforts qui le firent plaindre de ſon malheur, fut obligé de prendre la fuite, laiſſant plus de douze cens hommes ſur le champ de bataille, & environ cinq cens priſonniers. La Vieilleville accorda enſuite la vie aux ſoldats, déguiſés en Cordeliers, qui avoient découvert la conſpiration, ils furent ſeulement condamné à faire amende honorable & à un banniſſement perpétuel. Le Gardien & les Cordeliers qui avoient trempé dans cette conjuration, reſterent priſonniers juſqu'à ce que le Roi eut décidé de leur ſort.

La Vieilleville dépêcha auſſitôt un Courier pour informer le Roi de tout ce qui s'étoit paſſé. Il demanda auſſi quelque temps après, la permiſſion de venir à la Cour; il n'eut pas de peine à l'obtenir, & le Roi envoya à Metz pour commander en ſa place, M. de la Chapelle de Biron; celui-ci porta avec lui l'Arrêt du Gardien des Cordeliers, qui fut exécuté pendant l'abſence de la Vieilleville.

On doit préſumer que la Vieilleville fut bien reçu à la Cour; il avoit

rendu à l'Etat des ſervices trop ſignalés pour n'y être pas bien accueilli. Le 1553.
Roi lui donna à ſon arrivée le grand Collier de l'Ordre. Ce fut dans ce voyage qu'il maria Mademoiſelle de Scépeaux, ſa ſeconde fille, avec M. de Deuilli du Châtelet, fils du Grand Sénéchal de Lorraine. Il employa environ cinq mois, tant à faire ſa cour, qu'à arranger ſes affaires, après quoi il partit pour retourner dans ſon Gouvernement; il avoit obtenu du Roi la permiſſion de faire conſtruire à Metz une citadelle : Son deſſein étoit de s'y employer au plutôt, & de preſſer vivement la conſtruction d'un édifice ſi néceſſaire pour arrêter les fréquentes inſultes des ennemis; mais à peine fut-il arrivé à Metz, qu'il tomba dangéreuſement malade; ſa bonne conſtitution le tira heureuſement d'affaire, mais ſa convaleſcence fut longue. Les Médecins lui ordonnerent pour ſe rétablir tout-à-fait, de prendre ſon air natal; il partit donc encore une fois de Metz pour retourner dans ſes terres, & il laiſſa M. de Seneterre ſon Lieutenant, pour gouverner en ſon abſence.

Auſſi-tôt que la Vieilleville fut ré-

tabli, il retourna à Metz avec ſon gendre; il fut obligé en arrivant de faire de terribles exemples, pour remettre la diſcipline dans toute ſa régularité. Les ſoldats de la garniſon, & même les Officiers, s'étoient révoltés contre Senneterre; il fut même prouvé qu'on avoit voulu attenter à ſa perſonne. La Vieilleville fit arrêter les chefs de cette révolte, & il y eut trois capitaines qui furent condamnés à avoir la tête tranchée; cela fut exécuté dans la priſon: tous les autres ſe rangerent bientôt à leur devoir. Lorſque tout fut pacifié, il apporta tous ſes ſoins pour conduire au plutôt à ſa perfection la citadelle, que le Roi lui avoit permis de faire conſtruire à Metz.

1553

1558.

La Vieilleville fait le ſiége de Thionville.

Au commencement de 1558, le Duc de Guiſe prit Calais en huit jours de temps, la Vieilleville de ſon côté demanda à former le ſiége de Thionville. Le Roi le lui accorda, avec des Patentes de Général d'armée; les conditions, auſquelles on lui permit de faire cette entrepriſe, firent bien connoître qu'il regardoit les moyens d'être utile, comme une eſpece de grace. La plus grande partie des troupes ſuivoient le Duc de Guiſe; le reſte étoit

nécessaire sur les frontieres & dans les garnisons ; la Vieilleville en envoya lever en Allemagne ; & en attendant leur arrivée, il fit reconnoître la ville en dedans & en dehors des fortifications, par un Allemand habile Ingénieur, nommé Hanselaour : après son retour, il partit de Metz avec des troupes, qui se grossirent de quelques détachemens de Toul, de Verdun & des autres places de son Gouvernement : les Allemands le joignirent, & ce Général, investit Thionville avec une armée de douze mille hommes. La Vieilleville avoit promis de prendre la place en sept jours, & les apparences ne démentoient point cette promesse, les batteries étoient dressées & avoient déja fait un grand effort ; mais le Duc de Guise vainqueur de Calais, de Guines & de tout le Comté d'Oye, parut souffrir avec peine que l'on entreprît de faire diversion à sa gloire, & manda à la Vieilleville de ne rien avancer jusqu'à son arrivée. Cet ordre facheux dans la circonstance, fut néanmoins reçu avec respect, & Guise n'eut à changer de l'ordre du siége, que ce qui pouvoit lui en donner la gloire. Le Maréchal 1558.

de Strozzi l'accompagnoit par tout, &
1558. ſembloit vouloir échaper au malheur de ſon étoile, ſous les auſpices de cet heureux Général. Il connoiſſoit depuis long-tems la Vieilleville, & avoit pour lui beaucoup plus d'eſtime que d'inclination. Une batterie placée du côté de la porte, dite de Luxembourg, lui parut devoir faire peu d'effet, Guiſe la fit tranſporter du côté de la riviere, ſur le principe qu'on néglige de fortifier les villes du côté où la nature a placée elle-même des défenſes auſſi fortes. La Vieilleville s'y oppoſa, mais Strozzi fut écouté, & le canon tonna jour & nuit ſur la place. La grandeur de la brêche, & le peu de tems qu'elle avoit couté à ouvrir, parurent favoriſer d'abord le ſentiment de Strozzi, qui tout joyeux du ſuccès, obtint du Duc du Guiſe qu'on ordonnât l'aſſaut. Les troupes le donnerent avec toute l'ardeur & tout le courage qu'inſpire l'eſpérance prochaine du ſuccès, rien ne réſiſta à leur premier feu; mais ayant vu du haut de la brêche un retranchement flanqué de caſemates & de ravelins, elles ſe rebuterent & revinrent en déſordre dans le camp. Strozzi naturellement impétueux, &

qui d'ailleurs étoit plus intéreſſé qu'un autre à faire réuſſir ce projet, qui étoit ſon propre ouvrage, prend de nouvelles troupes, revient à l'aſſaut & ſe maintient ſur la bréche, ſur laquelle il place quatre pieces de canons pour battre le retranchement. Pendant ce travail, il ſe montroit à découvert l'épée à la main, & avec auſſi peu de précaution que s'il eût été ſous ſa tente. Il fut tué d'un coup de mouſquet dans le moment qu'il montroit au Duc de Guiſe les progrès & les ſuites que devoient avoir ſon attaque. 1558.

On continua d'agir ſuivant ſon deſſein, & le ſiége tiroit en longueur, alors le Duc de Guiſe ſe plaignit à la Vieilleville, & voulut lui reprocher d'avoir trop légérement promis la conquête d'une place auſſi forte; la Vieilleville lui repréſenta les changemens faits par Strozzi, & ce qu'il avoit dit pour en prévenir les inconvéniens. Pour cette fois ſon avis prévalut, & le Duc de Guiſe, trop grand homme pour être long-tems jaloux, rendit au Gouverneur de Metz ſa premiere autorité ſur l'armée: trois jours après il fit une nouvelle bréche, l'emporta après une réſiſtance opiniâtre, ſe logea

sur la muraille, & le lendemain pénétra jusques dans les retranchemens de l'intérieur de la place. Le Gouverneur fit battre la chamade, & envoya un Trompette à la Vieilleville; celui-ci piqué & assuré de sa conquête, refusa d'accorder aucune capitulation. Enfin à force de prieres, les ennemis obtinrent de sortir de la place, sans avoir d'autre marque des honneurs militaires que l'épée.

1558.

Prise de Thionville.

Ce fut ainsi que Thionville fut mise sous l'obéissance du Roi, le 25 Juin. Quoique le Duc de Guise y eût eu, par sa qualité de Lieutenant Général du Royaume, le principal commandement, l'honneur en fut attribué à la Vieilleville, non par des Historiens qui tous éblouis de la gloire du Duc de Guise, sembloient n'en connoître point d'autre, mais par la plûpart des Militaires de son tems, & par le Roi même, qui lui donna des Lettres pour la premiere Charge de Maréchal de France qui vaqueroit, spécifiant dans les Lettres, que s'il n'en vaquoit point pendant ce terme, Sa Majesté en créeroit une en sa faveur. Ce fut en cette qualité qu'il conduisit à Câteau-Cambresis, Claude de France,

1559.

mariée au Duc de Lorraine, & qu'il assista aux conférences qu'on y tenoit pour la paix. Elle fut conclue sur la fin de l'année, & ce fut pendant les réjouissances faites à cette occasion, que Henri II. fut tué par Montgommeri. 1559.

Catherine de Médecis donna une place à la Vieilleville dans son Conseil, & elle le nomma son Chevalier d'honneur; cette place le fixa auprès de la Reine. La Cour étoit alors dans une agitation bien tumultueuse, les fréquentes conjurations tramées contre les Guise, en avoient fait une espece de camp; tous les courtisans étoient soldats & toujours sous les armes. La Vieilleville qui avoit toujours été attaché aux Guise, moins à cause de leur pouvoir que par rapport aux qualités personnelles des Princes de cette Maison, leur rendit de grands services dans le tems de la fameuse conjuration d'Amboise; il défit plusieurs corps de troupes, que les Protestans avoient armés contr'eux: il rétablit le bon ordre dans Rouen qu'ils avoient soulevé, & il rendit le même calme à la ville de Dieppe, il revint ensuite trouver la Cour à Or-

Catherine de Médicis nomme la Vieilleville son Chevalier d'honneur.

léans, où il fut très-bien reçu du Roi
1559. & de la Régente : peu après il partit pour son Gouvernement de Metz, où il apprit la mort de François II.

La Vieille-ville nommé Ambassadeur dans différentes Cours d'Allemagne.

Cette mort causa de plus grands troubles encore que celle de Henri II, parce qu'elle avoit été précédée d'un regne plus foible, & que les Religionnaires, malgré les supplices qu'on leur faisoit subir, étoient devenus plus forts, ensorte que l'autorité Royale ébranlée cherchoit de tous côtés les moyens de se soutenir. On avoit surtout à craindre de la part de quelques Princes de l'Empire & de la Reine d'Angleterre, à cause de la conformité de Religion. La Cour résolut de leur envoyer un Ambassadeur, & son choix tomba sur la Vieilleville. Ce Seigneur reçut d'aussi amples instructions, qu'on lui en pouvoit donner sur une négociation, dont l'objet devoit changer, suivant ce qu'il découvriroit dans les différentes Cours d'Allemagne; car dans ces temps de divisions, aucune disposition n'étoit assurée, les intérêts changeant avec la croyance, & la prévention réglant également les principaux mouvemens de l'un & de l'autre parti.

M. de la Vieilleville arriva d'abord à la Cour du Comte Palatin du Rhin, de la Maiſon de Baviere. Ce Comte montra l'attachement qu'il avoit pour la Couronne de France, par les honneurs qu'il rendit à la Vieilleville, il le conduiſit lui-même juſqu'à une lieue de ſa ville de Heilberg, avec trois cens chevaux. La Vieilleville paſſa dans la Saxe, & ſéjourna à Weimar, où il donna une ſomme d'argent aux Princes Jean & Guillaume de Saxe, chaſſés de leurs Etats par l'Empereur. Ce préſent plus conforme au mauvais état des finances de France, qu'à leur dignité & à leur ſituation, fut reçu néanmoins avec reconnoiſſance. La Cour de Saxe en prit ombrage, & le Duc Auguſte, qui tenoit ſes Etats de la libéralité de l'Empereur, refuſa abſolument de voir la Vieilleville. Cependant ce Prince ne voulant pas lui refuſer l'entrée d'aucune de ſes places, quitta lui-même Ingolſtat où il étoit, & il chargea en partant le Bourguemeſtre de cette place d'une lettre pour l'Ambaſſadeur de France. 1559.

Elle contenoit, que le Roi de France ayant abandonné depuis long-tems ſon alliance & favoriſé ſes ennemis,

il ne lui convenoit pas de traiter avec
1559. Sa Majesté, qu'il ne vouloit absolument voir aucune personne de sa part, ni recevoir de ses lettres ; qu'à l'égard de M. de la Vieilleville, il estimoit sa personne, & auroit été bien aise de le recevoir, à cause de sa réputation. Cette Lettre contenoit au surplus quelques menaces & décéloit une grande fierté dans le Souverain qui l'écrivoit ; cela n'empêcha pas M. de la Vieilleville de demeurer huit jours à Ingolstat, d'où il partit pour se rendre à la Cour de Vienne. L'Ambassadeur de France qui y résidoit, vint au-devant de lui jusqu'à trois lieues de la ville pour lui faire honneur, & en même-tems pour l'instruire des dispositions de l'Empereur. Elles ne pouvoient être plus favorables, l'audience lui fut accordée le lendemain de son arrivée ; & l'Empereur recevant son salut, lui dit : » Soyez le bien-venu, M. de » la Vieilleville, quoique vous ne » m'apportiez pas la restitution de » votre Gouvernement de Metz, & » d'autres places que la France a » usurpées sur l'Empire ; je sçais que » vous aimez la paix, & que le prin- » cipal honneur du Traité de Cateau-

» Cambrésis vous est dû. « Il l'entretint ensuite deux heures en particulier, & chargea le Cardinal d'Arras de lui faire les honneurs de sa Cour. 1559.

On sçait la force de l'attachement que les Grands d'Allemagne ont pour l'ancienne Noblesse. Ce sentiment, qui les a garantis jusqu'à présent des inconvéniens qui suivent les mésalliances, leur inspirent un attachement naturel pour les Etrangers, qui jouissent du même avantage. La Vieilleville reconnu pour un homme d'une condition distinguée, reçut les plus grands honneurs de tous les courtisans; on lui donna à la mode du pays plusieurs festins, à l'un desquels les Princesses assisterent, quoiqu'en Allemagne les Princesses & sur-tout celles de la Maison d'Autriche, se communiquent très-rarement. Elisabeth d'Autriche, niéce de l'Empereur, y vint elle-même; & la Vieilleville jugeant cette alliance convenable dans la situation des affaires, parla à l'Empereur du mariage de cette Princesse avec le Roi. Quoique l'Ambassadeur ne pût point montrer qu'on l'eut chargé de cette négociation, il obtint cependant qu'Elisabeth accepteroit le portrait du Roi & qu'el-

capable de lui prédire le ſuccès des
1563. événemens d'une guerre, dont dépendoient ſa fortune & le deſtin de l'Etat. Pluſieurs Couriers arrivés coup ſur coup, vinrent lui apprendre la perte de la bataille. L'alarme ſe répandit à la Cour, chaque inſtant ſembloit annoncer celui de l'arrivée du Prince de Condé victorieux & irrité. On aſſembla le Conſeil, qui inclina pour la fuite. La Vieilleville rejetta un avis ſi contraire à la dignité Royale, & demanda enſuite ce qu'étoit devenu le Duc de Guiſe; on lui dit que ce Prince obligé de céder le commandement de l'armée au Connétable, s'étoit tenu aſſez éloigné du champ de bataille à la tête de ſes Gendarmes, de quelques autres troupes, & de cinq cens gentilshommes attachés à ſa perſonne, qu'il avoit vû prendre le Connétable, & tuer le Maréchal de S. André ſans s'ébranler. La Vieilleville ſe tournant alors vers la Reine, la raſſura contre ſa crainte; & parlant en homme inſtruit des idées du Duc de Guiſe & des reſſources de ce grand homme : *Votre Majeſté*, ajouta-t-il, *peut compter recevoir avant qu'il ſoit vingt quatre heures, des nouvelles différentes de la bataille.*

En

En effet, on apprit que le Duc de Guiſe, après l'avoir laiſſé perdre au Connétable, l'avoit regagnée ſur le Prince de Condé, qu'il tenoit priſonnier. 1563.

La Vieilleville pour avoir prédit ce ſuccès, reçut à la Cour les éloges qu'on eût accordé au Vainqueur même; & le Duc de Guiſe de ſon côté le fit aſſurer de ſa reconnoiſſance, à cauſe de la confiance qu'il avoit inſpirée à la Reine pour ſa perſonne. Le Maréchal de Saint André ayant été tué à cette action, laiſſa vacante une place de Maréchal de France. Le Roi envoya le Maréchal de Montmorenci pour l'offrir à la Vieilleville, qui crut devoir la refuſer, en diſant que dans un tems de guerres difficiles & fréquentes, il falloit à la tête des armées des Généraux d'une expérience profonde, & qu'il avoit à cet égard un grand nombre de Supérieurs. Le Prince de la Roche ſur-Yon, dont il avoit l'honneur d'être allié, alla le trouver de la part du Roi; on dit même que le Parlement le fit prier de ſe rendre à la volonté de ſon Maître, qui voulut bien lui-même ſceller ſes proviſions; & après avoir reçu ſon ſer-

La Vieilleville eſt fait Maréchal de France.

ment, le fit dîner le même jour à
1563. sa table.

Cependant la guerre continuoit dans toutes les Provinces, & l'armée Protestante conduite par l'Amiral de Coligni, menaçoit de se cantonner dans la Normandie, de mettre en contribution cette Province, & de venir quand elle jugeroit à propos, jusqu'aux portes de Paris. La crainte prenoit chaque jour de nouvelles forces dans les esprits de ceux qui composoient le Conseil du Roi. Tant qu'avoit vécu le Duc de Guise, son courage & son bonheur avoient soutenu leur espérance; mais un lâche assassin venoit de terminer la vie de ce grand Prince. Cette mort sembloit annoncer la ruine de l'Etat. L'autorité Royale déposée entre ses mains, contenoit dans le devoir une foule de mauvais Citoyens toujours portés au désordre, lorsqu'ils y trouvent leurs intérêts. Ce ne fut par-tout que confusion, que révolte, les Villes considérables, les petites Places, les Bourgades même faisoient acheter leur fidélité, ou vendoient leur perfidie.

La Cour craignoit sur-tout pour Rouen, où le zéle inconsidéré d'un

grand nombre de Catholiques, pouvoit produire les mêmes désordres que la mauvaise volonté des Protestans. Le Maréchal de la Vieilleville y fut envoyé avec cent Arquebusiers seulement, pour ne point donner d'ombrage. Messieurs d'Epinai & de Thevalle partirent avec lui : en arrivant, il alla trouver le Gouverneur, pour lui faire part de la commission dont il étoit chargé. Cet Officier le reçut parfaitement bien; mais à travers toutes les politesses, il étoit aisé de voir le chagrin qu'il avoit de recevoir des ordres dans le même lieu, où la veille on n'en recevoit que de lui. Le Maréchal parut ne s'en pas appercevoir, non plus que de sa partialité trop marquée pour les Catholiques; mais Villebon (c'étoit le nom du Gouverneur) ayant fait arrêter & tuer au coin d'une rue un malheureux Protestant, qui étoit rentré en secret dans la Ville pour prendre chez lui de l'argent, qu'on ne lui avoit pas permis d'emporter, le Maréchal condamna hautement cette violence, & menaça d'en punir les auteurs, sans se mettre en peine de cacher qu'il comprenoit Villebon dans leur nombre. Il dit même,

1563.

en parlant de lui, que cette conduite
1563. le rendoit indigne de sa Charge. Le Gouverneur fier de l'appui des Catholiques, & leur faisant valoir sa derniere action, se contenta d'envoyer faire des complimens au Maréchal, & négligea ensuite de le voir.

Division survenue entre la Vieilleville & Villebon, Gouverneur de Rouen.

Ce procédé ne pouvoit avoir que des suites fâcheuses pour un homme qui se voyoit en tête un Maréchal de France, autorisé & en faveur: on le représenta à Villebon, qui ne put s'empêcher d'en convenir, il prit le parti de réparer sa faute; & se trouvant quelques jours après à la Messe dans la même Eglise que la Vieilleville, il aborda le Maréchal, le salua & le satisfit; de sorte que celui-ci voulant montrer aux Habitans & à la Garnison divisés, que leur réconciliation étoit sincére, le pria de venir dîner avec lui à l'Abbaye de S. Ouen, il invita aussi trois de ses neveux. Sur la fin du repas, Villebon échauffé voulut entrer en explication, & prouver qu'il n'avoit eu aucune part à l'assassinat dont on l'accusoit. Le Maréchal le pria de ne lui rien rappeller à ce sujet; mais le Gouverneur l'apostropha; en lui disant; *Il y en a qui ont dit que j'étois*

indigne de ma Charge, ceux-là en ont menti. Alors le Maréchal ſe leve, & pouſſe Villebon d'une façon convenable à cette injure. Le Gouverneur met l'épée à la main, la Vieilleville tire la ſienne, & d'un coup violent lui coupe le bras au deſſus du poignet; en ſorte que la main tomba ſur le carreau tenant encore l'épée. Villebon avec ſes trois neveux, avoit encore amené ſix de ſes Gendarmes, mais pas un n'oſa entreprendre de le venger; & ſes neveux, tout couverts de ſon ſang, le prirent entre leurs bras pour le porter de l'Abbaye dans le Château. Le peuple qui l'aimoit, accourut en foule pour le voir & le plaindre; pluſieurs ſe récrioient en le voyant demi-mort, tout ſanglant & privé de ſon bras; ſon malheur faiſoit condamner la violence de la Vieilleville, parce qu'on ignoroit ce qui l'avoit excité; les neveux du Gouverneur voulurent profiter de cette pitié du peuple pour perdre ſon ennemi; & donnant à cet accident une cauſe intéreſſante pour la multitude, ils dirent que leur oncle ſouffroit ainſi pour avoir voulu ſoutenir le parti des Catholiques, dont le Maréchal déſiroit la deſtruction, qu'il 1563.

1563. étoit tems de prendre les armes pour défendre la Religion & la liberté. Cette impoſture n'auroit pas eu ſans doute tout le ſuccès dont elle fut ſuivie, ſi Villebon n'avoit eu des troupes à lui; mais ſa Compagnie étant venue ſe ranger auprès de ſes neveux, enſeigne déployée, les vieilles Bandes Françoiſes de la Garniſon & de la plus grande partie des Habitans s'y joignirent; ils vinrent à grands cris environner l'Abbaye de S. Ouen. Le Maréchal de la Vieilleville s'y trouva aſſiégé, & expoſé au plus grand danger qu'il eût couru de ſa vie.

Une ſeule porte de la Ville, nommée Rougemare, n'étoit pas encore au pouvoir des ennemis. Il envoya M. d'Epinai pour s'en ſaiſir avec une partie de ſes Gentilshommes & de ſes Domeſtiques. C'étoit-là ſes ſeules troupes. L'autre ſous la conduite de M. de Thevalle, garda les portes de l'Abbaye; les plus adroits Arquebuſiers monterent aux clochers, du haut deſquels ils tiroient dans les rues ſur la multitude; d'autres s'échaffaudant le long des murailles, tiroient à travers les vîtres avec d'autant plus d'avantage, qu'ils ſe trouvoient à

couvert. Cependant on donna un aſſaut à l'Abbaye, les vieilles troupes le commencerent; mais les Habitans encouragés par leur exemple, devinrent bientôt plus redoutables aux gens de la Vieilleville, qui ſe trouvoient à chaque inſtant ſur le point d'être forcés. Pour lui, ayant à venger ſa querelle particuliere & le reſpect dû au Roi offenſé en ſa perſonne, il faiſoit des prodiges de valeur: il montoit en haut des tours pour examiner les ennemis, & deſcendant avec la même promptitude pour les combattre. L'endroit qu'ils attaquoient avec le plus de fureur, étoit la porte de l'Abbaye où étoit M. de Thevalle. Cet Officier, voyant ſon Général expoſé, & que ſa vie dépendoit de ſa réſiſtance, fit des efforts incroyables avec une poignée de ſoldats, contre plus de quatre mille hommes qui l'attaquoient; il vint à bout de les repouſſer, & les obligea de ſe contenter d'avoir gagné la place qui conduit à la porte, & d'y poſer un corps de garde; ils ſe flattoient d'emporter ſans peine le lendemain, ce que leur confuſion & le premier feu des gens de la Vieilleville 1563.

empêché de prendre

1563. La nuit qui donnoit aux séditieux le tems de prendre des mesures assurées, redoubloit l'inquiétude du Maréchal, plusieurs de ses gens avoient été tués, d'autres blessés : on continuoit toujours avec vigueur à attaquer la porte de Rougemare, que M. d'Epinai défendoit, comme la seule ressource du Maréchal ; c'étoit en effet par-là seulement que pouvoit arriver le secours que la Vieilleville avoit envoyé demander au plutôt au Rhingrave, qui étoit campé à douze lieues de Rouen ; les révoltés n'avoient que le secours à craindre, & la perte du Maréchal dépendoit de la défaite de son gendre ; mais quoiqu'il fût demeuré vainqueur, leur malheur commun sembloit n'être que suspendu, leurs forces étoient considérablement diminuées, & celles des mutins s'augmentoient à chaque instant. Quelque diligence que le Rhingrave pût faire, il ne pouvoit arriver que bien avant dans la nuit du lendemain, & pour apprendre sans doute la défaite du Maréchal, plutôt que pour la prévenir ; mais la même bonheur qu'il avoit éprouvé jusques-là, le servit en cette occasion.

La Compagnie de Villebon étoit

inviolablement attachée à sa personne ; mais les vieilles bandes qui formoient le reste de la Garnison, ayant moins d'intérêt à sa défense, furent les premieres à réflechir sur leur devoir, sur l'autorité d'un Maréchal de France, & sur les suites d'un soulevement contre un Officier de cette distinction ; le seul fruit qu'ils pouvoient en espérer, étoit sa mort, & ils n'avoient à craindre rien moins que leur perte entiere ; ainsi l'habitude d'obéir à Villebon, comme Gouverneur de la Place qui les avoit d'abord entraînées, fut dans l'instant oubliée. Un grand murmure s'éleva parmi ces troupes, & prenant les armes, elles marcherent en bataille vers la place de l'Abbaye, menaçant de charger la Compagnie de Villebon, si elle se présentoit. 1563.

Les neveux du Gouverneur furent donc obligés de se retirer avec elle, après avoir néanmoins obtenu des vieilles bandes, qu'elles laisseroient subsister la barricade jusqu'à ce que la Cour eût envoyé ses ordres. Profitant de cet intervalle, ils vont au Château, en tirent l'artillerie, & suivis de quatre mille Bourgeois bien armés, viennent une seconde fois pour forcer

l'Abbaye. Le Maréchal voyoit tous
1563. ces mouvemens, & n'en pouvoit pénétrer la cauſe, juſqu'à ce qu'il vit les vieilles bandes ſe barricarder à leur tour dans les maiſons voiſines de la Place, & ſe mettre en état de réſiſter aux Habitans. Il ſe fit alors une ſuſpenſion d'armes, les neveux du Gouverneur ne ſe voyant point aſſez de forces pour défaire les vieilles bandes, & celles-ci de leur côté, ne voulant s'expoſer qu'à la derniere extrêmité contre la multitude dont elles étoient pourſuivies.

Le Maréchal en état de ſe ſoutenir quelques momens à l'abri des murailles de l'Abbaye, ne s'étoit pas preſſé d'en ſortir, les deux partis auroient connu ſa foibleſſe, & la certitude de le vaincre les auroit pu réunir; il jugea donc qu'il étoit plus ſage de reſter enfermé dans l'Abbaye. Il y avoit déjà deux jours qu'il étoit dans cette violente ſituation, lorſque le matin du troiſiéme jour, un grand bruit lui annonça enfin l'arrivée de Rhingrave, ſuivi de toute ſa Cavalerie. Ce Prince entra dans la Ville au grand trot, & marcha droit à l'Abbaye de S. Ouen, tuant tout ce qui ſe préſentoit dans

les rues, ſans diſtinction de ſexe ni d'âge; les rebelles n'oſerent l'attendre, la barricade fut levée, & le Maréchal ſe trouva en liberté : peu d'heures après, M. de Bourri & le Baron de Neuf-bourg arriverent auſſi avec quelque Cavalerie, & rendirent le Maréchal le plus fort dans la Ville; les mutins ſe crurent alors auſſi près du ſupplice, que la Vieilleville l'avoit été de périr : mais ce Général laiſſant à l'autorité Royale le ſoin de leur punition, ſe contenta des excuſes du Parlement & de la diſgrace de Villebon, que le Maréchal de Briſſac envoyé par Sa Majeſté avec quatre cens chevaux au ſecours de la Vieilleville, mit dehors du Château, quoique bleſſé, le privant du Gouvernement de Rouen & de toutes ſes Charges. 1563.

Villebon, quoique chaſſé de ſon Gouvernement par un homme revêtu des pouvoirs du Roi, avoit cependant à la Cour des amis puiſſans, qui pouvoient remuer en ſa faveur. Le Maréchal de la Vieilleville qui le ſçavoit, prit le parti de s'y tranſporter pour empêcher l'effet de leurs intrigues. Cette démarche qu'il ne devoit faire que pour juſtifier ſa conduite,

devint par l'événement, une nouvelle
1563. preuve de la faveur qu'il avoit à la Cour. Orléans, dont on avoit poursuivi le siége pendant les troubles de Rouen, demandoit à se rendre. Le Roi dépêcha un Courier au Maréchal pour qu'il se trouvât à la capitulation. Il ne resta auprès du Roi, qu'autant de tems qu'il en fallut pour l'informer au juste de tous les détails qui concernoient la révolte de Rouen : la justice de sa cause, & ce qui vaut encore mieux à la Cour, sa grande faveur lui conciliérent tous les esprits, & imposérent silence à ses ennemis. Il partit peu après pour se rendre à Metz, sur le bruit qui se répandit, que les Princes de l'Empire menaçoient de l'assiéger.

La prise de cette Place sembloit intéresser l'honneur de tout le Corps Germanique à qui elle avoit appartenu ; & chacun des Souverains qui le composent, s'empressant à fournir des troupes, on vit bientôt sur pied une armée aussi nombreuse que celle qui avoit suivi Charles V. dans une pareille expédition : mais ces forces réunies ne causoient point les mêmes alarmes en France ; on avoit encore la mémoire toute récente de la gloire

qu'avoient acquiſe les premiers défenſeurs de Metz, & la Vieilleville vit 1563.
accourir de tous côtés une ſi grande foule de Nobleſſe, que ſi on n'eût donné des bornes à ſon zéle, elle eût bientôt formé une ſeconde Garniſon. D'ailleurs les fortifications de la Place avoient été conſidérablement augmentées par le Maréchal de la Vieilleville, depuis qu'il en étoit Gouverneur. On a fait mention ci-deſſus de la Citadelle élevée par ſes ſoins, qui rendoit cette Place bien difficile à être attaquée avec quelque ſuccès.

Les Princes de l'Empire ne jugerent point à propos de commencer une entrepriſe, où tout leur préſageoit un ſuccès ſemblable à celui de Charles V. & leur armée deſtinée ſeulement contre Metz, ne paſſa point le Rhin. Le Maréchal quitta alors ſon Gouvernement, dans le deſſein de faire un voyage dans ſes Terres; mais en paſſant à Paris, il vint faire ſa cour au Roi, qui lui ordonna de partir pour le Havre que ſon armée aſſiégeoit. Il y commanda ſous le Connétable de Montmorenci; l'un & l'autre revinrent à la Cour après cette conquête, & le Connétable n'en ſortit que pour li-

vrer cette funeſte bataille de Saint
1563. Denis, où il perdit la vie.

La réputation du Maréchal, l'ancienneté de ſes ſervices & la bienveillance de la Reine mere, auroient pu lui faire obtenir le principal commandement des armées après la mort du Connétable; mais ſi ces avantages lui donnoient peu d'égaux, il n'en avoit pas moins de concurrens & de jaloux, également diſpoſés à blâmer la préférence qu'on lui auroit accordée, & ce qu'il pouvoit entreprendre pour la juſtifier. D'ailleurs la guerre préſente étoit une guerre civile, la plus dangereuſe & la plus difficile de toutes les guerres, en ce que les deux partis, dans le tems même de la plus grande animoſité, conſervent à beaucoup d'égards des intérêts pareils, toujours difficiles à connoître, & ſouvent impoſſibles à ménager. Ainſi quand on parla dans le Conſeil de donner un Général à l'armée deſtinée contre les Huguenots, la Vieilleville propoſa le Duc d'Anjou, frere du Roi, non qu'il ignorât que la naiſſance ajoute peu au courage, & qu'elle ne donne rien à l'expérience, mais parce qu'il ſçavoit que le Conſeil livré à une Reine im-

périeuſe, idolâtre de ſon fils, n'oſeroit s'oppoſer à ſon choix, & qu'il ſuffiroit d'avoir à la tête des troupes un nom reſpecté, à l'ombre duquel la valeur & l'expérience des Généraux agiroit avec plus d'autorité. 1563.

Le Duc d'Anjou fut donc nommé Généraliſſime des armées. Les Maréchaux de la Vieilleville, de Briſſac & de Bourdillon, ſervirent à ce Prince de Lieutenans Généraux dans la même armée. M. le Prince s'étoit retiré vers la Rochelle, où devoient ſe réunir les principales forces des Huguenots, & l'armée du Duc d'Anjou le pourſuivoit avec plus de deſir que d'apparence de le joindre. Condé, pour l'arrêter, détachoit de tous côtés des partis, à meſure qu'il recevoit de nouvelles troupes, & menaçoit toutes les Places qui ſe trouvoient ſur ſon paſſage; on craignit ſur-tout pour Poitiers, à cauſe de grand nombre de Proteſtans du voiſinage, qui y avoient des intelligences. Le Duc d'Anjou y envoya le Maréchal de la Vieilleville, avec ſa Compagnie de cent hommes d'armes, Meſſieurs d'Epinai, de Thevalle & un grand nombre de Nobleſſe. Son arrivée rompit tous les deſſeins

Le Duc d'Anjou eſt nommé Généraliſſime des armées.

que le Prince de Condé avoit ſur Poi-
1563. tiers; & ſon parti ayant tenté de faire ſurprendre Luſignan, par quelques troupes ramaſſées dans le Pays, elles furent attaquées, battues, & leurs Chefs pendus par ordre du Maréchal.

Siége de Saint-Jean d'Angeli.

Il reſta quelque mois à Poitiers, pour y établir la ſûreté, & lorſqu'il vit que tout étoit dans le calme qu'il ſouhaitoit, il vint mettre le ſiége devant Saint-Jean d'Angeli; la réſiſtance que fit cette Place, donna une grande réputation au ſiége, d'autant plus que le Maréchal, en l'attaquant dans les formes, faiſoit agir les troupes avec la même vivacité, que s'il eût voulu la prendre d'aſſaut. La Cour s'entretint du ſiége de Saint-Jean d'Angeli, & la haute Nobleſſe s'empreſſa pour s'y rendre.

Le Duc de Guiſe, ce fils fameux du Héros aſſaſſiné devant Orléans, auſſi avide de gloire que ſon pere, accourut des premiers, & y donna les plus grandes preuves de courage. Par reſpect pour ſa naiſſance, le Maréchal lui offrit le commandement de l'armée; & quoique le Duc de Guiſe, l'ayant refuſé abſolument, ne combattît que ſous ſes ordres, la plûpart

des Historiens ont attribué à ce Prince la gloire d'avoir emporté la Place, qui est seulement dûe au Maréchal. Le Roi l'avoua hautement, en lui donnant les provisions du Gouvernement de Bretagne, vacant par la mort de Martigues, tué à ce siége. 1563.

La Vieille-ville remet au Roi le Gouvernement de Bretagne.

Le Prince de Montpensier désiroit depuis long-tems cette grande Place, & son peu de fortune le mettoit presque en droit de l'exiger : il la vint demander au Roi avec des instances qui furent vivement appuyées des personnes de crédit. Sa Majesté fit connoître à la Vieilleville ce qu'il désiroit de son désintéressement. Le Maréchal donna à l'instant sa démission, & il fut le premier qui complimenta celui-là même qui venoit de le dépouiller.

Le Gouvernement de Bretagne étoit néanmoins par rapport à la fortune, le prix le plus considérable que la Vieilleville eût reçu de ses services, & la paix générale qui se conclut peu de tems après, lui laissoit moins d'espérance que jamais, de recouvrer l'équivalent d'un établissement aussi avantageux. Sa dignité de Maréchal de France ne lui donnoit un rang supérieur qu'à l'armée, & de l'emploi

que pendant la guerre, & peut-être
1563. que ce Général eût été condamné à passer le reste de sa vie dans les troubles de la Cour, ou dans l'action en quelqu'une de ses Terres, si la France pacifiée par des traités, n'avoit toujours renfermé dans son sein des ennemis tous prêts à les rompre, & plutôt fatigués que rassasiés de divisions & de combats.

Chaque jour laissoit voir encore des étincelles du feu éteint, & de celui qui se ralluma depuis avec tant de fureur. On crut devoir employer toutes les ressources de la prudence, pour éviter les malheurs d'une guerre nouvelle; & le Conseil ordonna que les quatre Maréchaux de France visiteroient toutes les Provinces du Royaume: on accorda à chacun le droit de vie & de mort dans son département. Celui de M. de la Vieilleville comprit la Bourgogne, le Berri, le Bourbonnois, le Lyonnois, le Dauphiné, l'Auvergne, la Marche, le Vivarais & la Provence. Il parcourut ces différentes Provinces, où le bon ordre fut rétabli au moins en apparence, il s'attacha sur-tout au Dauphiné & au Lyonnois, où les Protestans formant

le plus grand nombre s'étoient rendus les plus forts ; il fit enſorte que le Prince de Soubiſe ſon parent, à cauſe de Parthenai, & le Comte de Saulx devenus Maîtres de Lyon, ſortiſſent de cette Ville, la plus conſidérable de celles que ceux de leur Religion poſſédoient en France, & qu'ils avoient le plus d'intérêt à conſerver. Les Chanoines de S. Jean, qui forment un des plus nobles Chapitres de l'Europe, y rentrerent avec les autres Eccléſiaſtiques Romains, que les Huguenots en avoient bannis, & la Meſſe s'y célébra dans toutes les Egliſes avec une joie & des cérémonies extraordinaires. 1563.

Les Chanoines de Lyon rentrent dans leur Cathédrale.

Le Maréchal alla enſuite à Grenoble pour y rétablir le Parlement qui en avoit été chaſſé ; & les Proteſtans lui céderent par-tout ſans difficulté, à cauſe des troupes qui le ſuivoient. C'eſt en ſe mettant en état de l'emporter par la force, qu'on ſe met à l'abri des diſcuſſions. Les ſervices que la Vieilleville rendit en cette occaſion au Roi & à l'Etat, intéreſſoient auſſi l'Egliſe ; & le Pape par reconnoiſſance, le fit aſſurer de l'honneur de ſa bienveillance : il le choiſit mê-

me pour rétablir la tranquillité dans
1563. Avignon.

Cette Ville ſi paiſible ſous les Rois de Naples, & enſuite ſous la domination des Papes, venoit d'éprouver qu'il n'eſt point d'aſile, ni de diſpoſitions capables de garantir des fureurs de Religion. Les Proteſtans s'étoient introduits juſques dans cette Ville Papale, & avoient formé des Proſélites au milieu de cette foule de Prêtres Romains qui l'habitent. La petite ville de Siſteron, voiſine de la premiere, étoit devenue une des Places des Huguenots; & leur Garniſon commandée par un Capitaine nommé Louboi, faiſoit des courſes juſqu'aux portes & quelquefois dans la ville même d'Avignon. Le Maréchal reçut donc une Lettre du Pape, qui le prioit de s'y rendre, avec un ample pouvoir d'y commander.

Louboi, Commandant dans Siſteron, eſt ſommé de rendre la Place.

Le Vice Légat, ſuivi d'un nombreux Clergé, vint le recevoir à la porte de la Ville, où ſa préſence rétablit d'abord le calme; ſur le champ s'étant aſſuré des Catholiques qui étoient dans Siſteron, il fit ſommer Louboi de lui rendre cette Place; & ſur le refus des rebelles, il préſenta l'eſcalade à la

Ville. Louboi ſurpris, attaqué au-dehors & au-dedans, & ſe voyant ſur le point d'être enveloppé, ſe caſſa la tête d'un coup de piſtolet, pourſe dérober au dernier ſupplice dont la Vieilville l'avoit menacé ; & ceux de ſes malheureux complices qui ne périrent pas les armes à la main, furent roués ou pendus. 1563.

Cette expédition jetta tant de terreur parmi les Proteſtans du Comtat, qu'ils ne témoignerent plus que des ſentimens de ſoumiſſion ; & le Pape ſatisfait, fit publier une Amniſtie générale. Sa Sainteté vouloit reconnoître les ſervices du Maréchal par un préſent conſidérable, mais ce Seigneur le refuſa, diſant qu'il appartenoit à un Maître trop puiſſant & trop généreux, pour qu'il lui fût permis d'ajouter rien à ſes bienfaits. Ce refus étoit principalement occaſionné par la conduite du Pape, qui, pendant qu'il recevoit des ſervices ſignalés du Roi, ſe liguoit avec l'Empereur, pour détourner les Suiſſes de faire alliance avec la France ; cependant ils avoient envoyé des Ambaſſadeurs au Roi, & ce Prince étoit à Lyon, où il attendoit le Maréchal avec d'autant plus d'impa-

tience, que les Suiſſes l'avoient de-
1563. mandé expreſſément pour Ambaſſa-deur auprès de leurs Cantons, dont quelques-uns penchoient encore pour les ennemis de la France.

La Vieille-ville va en Suiſſe avec le caractere d'Ambaſſa-deur extra-ordinaire.

Il ſe rendit donc en Suiſſe avec le caractere d'Ambaſſadeur Extraordinaire, où après beaucoup d'efforts, il vint à bout de gagner à la France, & de réunir au Corps Helvétique, le Canton de Lucerne, qui vouloit ſe ſéparer de leurs intérêts. Le ſuccès de cette négociation étoit important dans la ſituation préſente des affaires. La Vieilleville vint lui-même en informer la Cour: on ne peut exprimer la joie que l'on y eut d'une nouvelle auſſi intéreſſante, le Roi y fut plus ſenſible que perſonne; ce Prince auroit bien voulu en témoigner efficacement ſa reconnoiſſance à la Vieilleville; mais ne pouvant plus rien ajouter aux titres dont il étoit déjà décoré, il lui fit les inſtances les plus vives pour le déterminer à fixer ſa réſidence à la Cour, afin de l'aider de ſes conſeils; mais le Maréchal eut le courage de refuſer d'habiter un ſéjour auſſi dangereux; & le ſuccès de ſes ſervices l'ayant rendu moins néceſ-

faire, il préfera d'aller en ſes Terres jouir d'une liberté qu'il ſe ſeroit vu obligé de vendre à la faveur. 1563.

La Vieilleville ſe retira donc à Durtal, comblé des faveurs de ſon Roi, & eſtimé généralement de tous les Courtiſans: on vit alors que le mérite & la vertu peuvent être quelquefois recherchés dans la retraite. La Cour qu'il avoit fui, vint le chercher; le Roi, les Reines, les Ducs d'Anjou & d'Alençon, avec pluſieurs Princes du Sang, vinrent lui rendre viſite dans ſa belle Maiſon de Durtal, & y ſéjournerent pendant plus d'un mois. Le Maréchal les reçut avec la décence & la nobleſſe qui convenoit à un homme de ſa qualité, qui a l'honneur d'avoir ſon Roi pour Hôte. Il donna à toute la Cour des fêtes magnifiques; mais il fut ſage dans ſa dépenſe: ſa conduite fut en cela bien différente de celle de ces hommes nouveaux, qui par un faſte orgueilleux, ſemblent vouloir exciter la jalouſie du Maître même à qui ils doivent leur fortune.

L'envie & l'ambition, qui regnent ordinairement dans la Cour des Rois, troublerent bientôt la douceur dont toute la Cour jouiſſoit à Durtal. Les 1571. Sa mort.

marques d'amitié que Charles IX. donnoit à la Vieilleville, & les communications intimes qu'il avoit fréquemment avec lui, exciterent la jalousie la plus cruelle. On n'a jamais sçu d'où partoit le coup, mais ce qui est certain, c'est que le dernier jour de Novembre 1571, la Vieilleville fut empoisonné. Quelque chose que l'on pût faire, il fut impossible d'empêcher l'effet du poison, & ce grand homme mourut 12 heures après l'avoir pris. Le Roi & toute sa Cour furent témoins de la triste catastrophe de ce grand homme, qui auroit sans doute par ses sages conseils & par sa conduite, prévenu les troubles affreux qui désolerent peu après les regnes malheureux de Charles IX. & de Henri III. son Successeur.

1571.

BLAISE DE MONTLUC,

Nommé Colonel Général de l'Infanterie Françoiſe, Gouverneur de Sienne en Toſcane, Commandant pour le Roi en Guyenne & Maréchal de France, ſous les Rois Henri II, François II, & Charles IX.

CETTE Vie eſt celle d'un homme qui commença par être ſoldat, & dont les progrès lents, mais ſuivis & aſſurés, feront connoître comment avec de la naiſſance, des mœurs, de la conduite, de la capacité & du tems, on peut, ſans le ſecours du hazard, ſans bien & ſans protecteurs, parvenir à une grande réputation & à une brillante fortune. Il paſſa par tous les grades militaires, & parvint ſucceſſivement aux plus élevés. Il fut toujours fort employé dans les différentes ſituations de ſa vie; de ſorte qu'on trouvera dans ſon Hiſtoire, des détails 1533.

certains, intéreſſans & circonſtanciés
1533. ſur les expéditions les plus importantes, exécutées ſous ſes yeux, pendant près de ſoixante & deux années qu'il porta les armes.

Naiſſance de Montluc. Blaiſe de Montluc naquit au Château de ce nom, ſitué en Guyenne, dans le lieu de la Province le plus abondant, mais fort éloigné de la mer & des pays ſtériles, où l'on auroit pu trafiquer du ſurplus des denrées. Ce défaut de commerce fait que l'argent eſt fort rare dans cette Province. Le nom de Montluc eſt ancien, & cette Maiſon eſt une des meilleures de la Guyenne; mais la fortune du Seigneur de Montluc, pere de celui dont il s'agit, étoit très-médiocre, ſon revenu ſe montoit au plus à mille livres. Voilà tout ce qu'il avoit pour ſe ſoutenir, & pour donner de l'éducation à ſix enfans, dont celui-ci étoit l'aîné: deux d'entr'eux avoient déjà embraſſé l'Etat Eccléſiaſtique; celui-ci fut deſtiné au métier des armes; mais il fut d'abord Page du Duc Antoine de Lorraine, il reſta auprès de ce Prince juſqu'à l'âge de 16 ans, il en ſortit alors pour entrer dans le ſervice; ſon premier emploi fut celui de ſimple ſoldat dans

la Compagnie d'un de ſes parens, qui loin d'adoucir ſon ſervice, le rendit encore plus difficile, afin de l'accoutumer de bonne heure aux grandes fatigues auxquelles il étoit aiſé de prévoir que ce Gentilhomme devroit ſon avancement. Auſſi remarqua-t'on dans tout le cours de la vie de Montluc, un reſte de ce courage bruſque, propre aux ſoldats, peu de pitié comme eux, un eſprit de détail, & dans la plûpart de ſes actions, des marques d'une bravoure, dont il fut autant redevable à l'habitude qu'à la nature. Son pere en l'envoyant à la guerre, lui avoit donné un cheval, des armes & vingt piſtoles, en quoi conſiſtoit toute ſa légitime; cet équipage modeſte fut le premier fond d'un ſoldat qui mourut fort riche & Maréchal de France. 1533.

Premiere campagne de Montluc.

Montluc ſervit en qualité d'Archer dans la Compagnie d'hommes d'armes du Duc Antoine, que commandoit le Chevalier Bayard; mais ayant entendu parler des grands exploits de guerre qui ſe faiſoient en Italie, il réſolut d'y aller demander de l'emploi au Maréchal de Lautrec, auprès duquel ſervoient deux de ſes oncles. Ce Général à qui Montluc fut recomman-

dé, lui donna une place d'Archer, &
1533. ce fut dans la paie modique de ce dernier des emplois militaires, que Montluc fut obligé de s'entretenir pendant quelques années. Il étoit réduit à uſer d'une grande économie pour ſuffire à tout, & l'habitude la lui ayant fait conſerver juſques dans la haute fortune où ſon mérite le fit parvenir, on lui reprocha un peu d'avarice; ce qui n'étoit dans ſon principe qu'une ſage précaution, devint dans la ſuite un défaut. Les places d'Archer, quoique les dernieres de l'armée, n'en étoient pas moins recherchées, & ſouvent une de ces places étoit occupée par deux ou trois Seigneurs, ce qui engageoit les Gentilshommes Archers comme eux, à de grandes dépenſes. Pour ſubvenir au plus néceſſaire, Montluc étoit obligé de ſe retrancher bien des choſes, il porta l'économie, ainſi qu'il le dit lui-même, juſqu'à ſe priver de vin, réſervant cette liqueur pour ſe fortifier avant ou après un grand travail; il ne jouoit jamais; & ne ſe trouvoit à aucune partie de plaiſir, dans la crainte de s'échapper & de ſe voir réduit à ne pouvoir remplir ſon ſervice.

La guerre s'étant déclarée plus fortement que jamais en Italie, entre le Roi & l'Empereur, Montluc chercha à se trouver dans les occasions les plus périlleuses; en deux jours il perdit deux chevaux qui furent tués sous lui, ils lui furent rendus par M. de Rocquelaure, cousin-germain de sa mere; il en perdit encore trois autres peu de jours après, ce qui auroit épuisé pour jamais toute sa fortune, si la valeur du jeune Montluc ne lui avoit donné un grand nombre de Protecteurs, dont la générosité répara ses pertes. Ils le délivrerent même de prison, où sans doute ce Gentilhomme seroit resté jusqu'à la paix, s'il n'avoit eu pour s'en retirer que le secours de sa famille. Peu de tems après Montluc se trouva à la bataille de la Bicoque, combattant à pied aux côtés du Seigneur Anne de Montmorenci, depuis Connétable de France, dont il acquit l'estime & l'amitié; mais les troubles survenus depuis en France, & la division des premieres têtes de l'Etat, priverent Montluc d'une aussi puissante protection; l'éducation qu'il avoit reçue chez le Duc Antoine de Lorraine, le porta dans le parti des Guise, qui

1533. Pertes qu'il fait.

étoit contraire à celui du Connétable.

1533.

Il va au Royaume de Naples.

L'infortune des François dans le Duché de Milan, après la bataille de la Bicoque, les obligea d'abandonner cette belle Province pour revenir en France. Les hommes d'armes ayant ſoutenu long tems l'effort des ennemis dans le dernier combat, un grand nombre d'entre les plus braves y étoient péris, ce qui laiſſoit pluſieurs places vacantes; on en donna une à Montluc, & comme on ſçavoit ſon peu de fortune, on y ajouta une paie d'Archer à la ſolde ordinaire; mais la guerre changeant de lieu & les troupes de diſpoſitions, il ſe trouva peu après obligé d'abandonner cette place avantageuſe, pour entrer dans l'Infanterie où il ſervit juſqu'à la fin de ſes jours.

Revient en Guyenne.

Les ennemis vainqueurs de toutes parts, après avoir fait rentrer les François dans leur Pays, en menaçoient les Frontieres & particuliérement les Provinces maritimes. Lautrec revenu en Guyenne, craignit pour Bayonne, la plus forte & la derniere des Places de la Guyenne, dont la conquête auroit donné entrée aux ennemis juſques dans le cœur du Royaume. Ce

Général ne voulant confier à perſonne la défenſe d'une Place auſſi importante, s'y jetta lui-même avec ce qu'il put raſſembler d'Infanterie, laiſſant ordre à d'autres troupes de venir former un camp au-deſſus de la Ville, afin de ſe trouver en état de recevoir continuellement de nouveaux ſecours, & de pouvoir oppoſer aux ennemis une armée qui auroit le tems de ſe groſſir à l'abri des murailles de Bayonne. Ce fut dans ces troupes & dans la Compagnie du Capitaine la Clotte, que Monluc prit une Enſeigne; en ce tems-là, les Officiers de ce grade n'étoient attachés que pour un tems au Corps où ils ſe trouvoient employés. Ils changeoient d'Enſeigne ſuivant les occaſions, & la diſpoſition en appartenoit abſolument au Capitaine. La Clotte, avec quelques autres Compagnies, fut commandé à quelques jours de-là, pour aller reconnoître les ennemis qui étoient campés à S. Jean de Luz. On leur donna environ cent Gendarmes pour les ſoutenir, M. de Lautrec avoit réglé ce petit nombre ſur le peu d'apparence que les partis ennemis fuſſent du côté où il envoyoit le ſien. 1533.

1533. Ils arriverent tous enſemble ſans riſque, juſqu'à un quart de lieue de S. Jean de Luz, ſur le haut d'une colline fort étendue, & dont la pente étoit bornée par un ruiſſeau étroit, mais aſſez profond. Le Capitaine Carbon, comme le plus ancien, commandoit toute la troupe ; il laiſſa toute ſon Infanterie ſur le haut de la colline : il prit avec lui quarante chevaux & tous les Gendarmes, il deſcendit la colline, paſſa le ruiſſeau, d'où il s'avança à la vue des ennemis : là, il fit alte ; ce Capitaine ne voyant aucun mouvement dans le Camp Impérial, fit faire durant une heure, un grand bruit de ſes trompettes pour braver les ennemis ; enfin il revenoit ſur ſes pas, ſurpris de leur lâcheté, lorſque deux ou trois des ſiens qui s'étoient plus avancés que le gros de la troupe, vinrent à toute bride l'avertir que l'armée ennemie s'avançoit pour le combattre.

Déroute des François. Carbon ſur cet avis, s'arrêta pour mettre ſa troupe en ordre, & faire tête aux premiers Eſcadrons, ne pouvant croire que toute une armée voulût s'ébranler contre un ſeul détachement ; il culbuta en effet les premiers enne-

mis qui se présenterent ; mais voyant venir à lui plusieurs nouveaux Escadrons pour l'envelopper, il commença à se troubler & à se mettre en désordre. Son Infanterie remarquoit bien du haut de la colline où il l'avoit placée, son extrême péril ; mais elle remarquoit en même-tems dans le fond de la plaine, de nouveaux ennemis qui venoient seconder les premiers ; ce qui faisoit croire aux plus résolus, que Carbon & les siens étoient perdus sans ressource. Montluc proposa cependant à la Clotte de faire avancer l'Infanterie, pour tenter de dégager les Gendarmes ; Lautrec lui remontra que ce seroit s'exposer à être haché en piéces avec eux, les ennemis se trouvant dix contre un. 1533.

Cependant les Gendarmes ranimés par le Seigneur de Grammont qui combattoit avec eux, se soutinrent avec beaucoup de valeur, tâchant de s'avancer le plus promptement qu'il seroit possible vers le ruisseau, afin de le mettre entr'eux & les ennemis ; mais comme ils s'avançoient avec succès, Grammont fut renversé, & son cheval tué sous lui. L'effort que fit ce Seigneur pour se dégager, &

le ſecours qu'on voulut lui donner;
1533. augmenterent encore le déſordre, ce qui donna plus de tems aux ennemis pour ſe fortifier, & plus d'inquiétude à l'Infanterie, qui ne pouvoit ſe ſauver ſans le ſecours des Gendarmes. Montluc repréſenta alors à la Clotte, qu'y ayant un danger preſque égal à aller ſoutenir la Gendarmerie, ou à ſe retirer ſans elle, on devoit préferer le parti le plus glorieux & qui offroit le plus d'eſpérance. Les Officiers ne lui répondirent autre choſe, ſinon : *Ah! nous ſommes tous perdus! Croyez-vous que nos Fantaſſins veuillent vous ſuivre à la boucherie?* Alors Montluc regardant le déſeſpoir de ſes Chefs, comme un motif de s'emparer de l'autorité, dit aux ſoldats : *Allons, enfans, allons ſecourir nos Gendarmes.* Cent d'entr'eux le ſuivirent, les autres reſterent effrayés du péril, qui en effet ſembloit inévitable. Montluc paſſa le ruiſſeau avec cette troupe, jettant vingt hommes ſur une de ſes aîles, avec ordre de coucher les ennemis en joue ſans jamais tirer; afin que les tenant ainſi en inquiétude, il eût le tems de faire ſes charges avec plus d'ordre & de ſuccès.

Carbon déſeſpéré de s'être jetté dans un ſi grand péril, faiſoit les plus grands efforts pour ſe dégager, ſans néanmoins oſer l'eſpérer; mais lorſqu'il vit Montluc, le courage lui revint: *O Montluc, mon ami*, s'écria-t'il, *pouſſe hardiment, je ne t'abandonnerai pas.* Le premier avoit ſi bien pris ſes meſures, qu'en faiſant tirer à la tête des chevaux, il en avoit abattu près de cinquante à la premiere charge, ce qui auroit ſuffi pour mettre le déſordre parmi les ennemis, s'ils n'euſſent été à chaque inſtant ſecourus par leurs Compagnons. Le Capitaine Carbon profitant de ce moment de relâche, prit au galop le chemin du ruiſſeau, qu'il paſſa avec toute ſa Cavalerie, les Gendarmes démontés ſe tenant à la queue des chevaux des autres. Alors Montluc demeura ſeul à l'entrée de la plaine, avec cent hommes ſeulement, contre plus de ſept à huit cens chevaux; il regarda de toutes parts, & voyant un petit tertre eſcarpé au-delà du ruiſſeau, il y courut & de là fit un feu ſi terrible, que les ennemis lui donnerent le tems de mettre entr'eux & lui un foſſé aſſez large, pour ne pouvoir être franchi par les che-

1533. Combat de Montluc.

vaux. Pendant qu'ils cherchoient un
1533. gué, Montluc s'avançoit à grands pas vers le Camp où les Gendarmes François s'étoient déjà rendus.

Les ennemis le suivirent avec obstination, le retardant autant qu'il leur étoit possible, pour donner le tems à un Corps d'Infanterie de leur armée, de joindre Montluc. Cet Officier étoit perdu sans ressource, s'il eût été capable de craindre; mais continuant de marcher avec résolution, de se défendre jusqu'à l'extrêmité, il rencontra un marais qui suffisoit pour le couvrir entiérement d'un côté, il l'étoit de l'autre par un fossé; de sorte qu'il marcha ainsi sans risque environ un quart de lieue; les Gendarmes ennemis le poursuivoient avec moins d'ardeur, depuis que la Cavalerie Françoise étoit en sûreté; ils ne jugeoient pas à propos d'acheter la défaite d'une poignée de soldats, au prix des hommes & des chevaux qu'elle pouvoit leur coûter. Cependant ils suivoient Montluc dans l'espérance de tailler en piéces, aussi-tôt qu'il auroit perdu le ruisseau & le marais qui le couvroient.

Montluc pénétrant leur dessein,

fit alte un moment, pour donner le tems à ſes ſoldats de reprendre haleine, & à M. de Lautrec de lui envoyer du ſecours. Au ſortir de la tête du marais, il ſe jetta dans un verger fermé de fortes hayes, & de-là dans un autre, & enfin dans un cimetiere entouré de murailles; en un inſtant il ſe trouva environné de la Cavalerie & de l'Infanterie des ennemis, à l'exception d'un ſeul côté, qui aboutiſſoit à une rue du Village, bordée en cet endroit-là de quelques maiſons. Montluc ſe jetta à la hâte dans ce chemin, fit doubler le pas à ſes ſoldats, afin de gagner avant les ennemis une riviere, dont les bords eſcarpés le couvriroient contre leur Cavalerie, s'il venoit à bout de la paſſer. Cette riviere peu éloignée de Bayonne, avoit un pont, au bout duquel le Capitaine Carbon avoit placé quelques chevaux, pour favoriſer la retraite de Montluc, ſi la fortune l'amenoit juſques-là; mais ce dernier ſe trouvant trop au-deſſous du pont pour le gagner, ſans courir riſque d'être coupé par les ennemis, il ſe jetta ſuivi de toute ſa troupe à corps perdu dans la riviere, qu'il paſſa ſans autre perte que de trois hommes. 1533.

Enſuite il gagna le pont de l'autre
1533. côté de la riviere, où il ſe joignit aux troupes que le Capitaine Carbon y avoit laiſſées. Ce ſecours étoit trop foible pour arrêter les ennemis; mais il ſuffiſoit pour ſauver Montluc, qui trouvant ſes Archers dégarnis de fléches & ſes Arquebuſiers ſans poudre, leur fit mettre l'épée à la main, pour montrer aux ennemis que pour avoir perdu quelques moyens de ſe battre, il n'en étoit pas moins réſolu à les attendre. A cette vue, les ennemis rebutés, s'arrêterent quelque tems, & reprirent enſuite le chemin du camp, laiſſant à Montluc la liberté de regagner Bayonne.

Au bruit du combat & de la défaite du Capitaine Carbon, M. de Lautrec avoit fait mettre toute ſa garniſon ſous les armes, & lui-même étoit ſorti juſques ſur les glacis de la Place. Voyant arriver Carbon tout couvert de ſueur & de ſang, ſuivi de quelques Gendarmes, les uns bleſſés, les autres démontés, il demanda en colere à ce Capitaine, ſi c'étoit ainſi qu'il expoſoit ſes troupes & l'honneur de la France : *Ah! Monſeigneur*, lui répondit Carbon, *il eſt vrai que j'ai fait*

une grande folie, jamais il ne m'eſt rien arrivé de pareil; je ſerai plus ſage à l'avenir. Lautrec demanda enſuite ce qu'étoit devenu Montluc. Carbon répondit qu'il s'étoit perdu pour les ſauver, & qu'il étoit inutile de l'attendre; mais dans le tems qu'il parloit ainſi, deux Cavaliers vinrent apprendre au Maréchal que Montluc s'avançoit avec toute ſa troupe. M. de Grammont, qui reconnoiſſoit lui devoir la vie, prit ſoin de détailler au Maréchal tout ce qu'avoit fait Montluc; & cet Officier étant arrivé, M. de Lautrec lui dit en l'embraſſant dans le jargon de leur commun Pays: *Montluc, mon ami, je n'oublierai jamais le ſervice que vous avez rendu au Roi, je m'en ſouviendrai tant que je vivrai.* 1533.

En effet, ce Général le plus fier de tous les Seigneurs de ſon tems, même avec ſes égaux, ne le parut jamais avec Montluc, il lui donna peu de tems après une Compagnie complette de trois cens hommes de pied, quoiqu'il eût à peine vingt ans: mais la priſe de Fontarabie par les ennemis, jointe à quelques autres pertes, & la déſertion du Connétable de Bourbon,

ayant réduit le Roi à réformer quelques unes de ſes troupes en Guyenne, la Compagnie de Montluc ſe trouva du nombre; ainſi ſa fortune élevée avec peine, ſe trouva tout-à-coup renverſée par cet accident, & de Capitaine il redevint Volontaire dans l'armée de Provence, que le Grand-Maître de Montmorenci commandoit contre le Connétable de Bourbon. 1533.

Après cette campagne, qui ſe paſſa ſans combat, Montluc ſuivit le Roi au ſiége de Pavie, & fut pris à la tête des enfans perdus, le jour de la bataille; les vainqueurs avoient chacun des priſonniers d'importance, dont ils eſpéroient tirer une forte rançon. L'Officier entre les mains duquel étoit tombé Montluc & deux autres Gentilshommes de ſes voiſins, lui demanda qui ils étoient: *Nous ſommes Gaſcons*, répondit-il, *& Gentilshommes, mais ſans autre bien que notre courage & l'eſpérance. Allez donc*, leur dit l'Officier Eſpagnol, *je vous rends votre liberté; ſouvenez vous comment les ſoldats de ma Nation en uſent avec les ſoldats de la vôtre.* Cette généroſité qui fut très-applaudie, ſeroit devenue inutile peu de jours après; car le Connétable de 1534.

Bourbon, accablé du nombre des prisonniers, donna ordre à tous ceux qui seroient prouvés hors d'état de payer rançon, de se retirer aussi-tôt, afin d'épargner les vivres. Il les obligea même de partir sans en emporter; de sorte, que depuis Pavie jusqu'à Embrun, les François ne mangerent que des choux & d'autres légumes qu'ils cueilloient dans les champs. 1534

Montluc se retira dans la maison de son pere, plus pauvre encore qu'il n'en étoit parti, & il y demeura jusqu'à ce que la guerre fût déclarée entre le Roi & l'Empereur. M. de Lautrec lui envoya une Commission de Capitaine de huit cens hommes, avec lesquels il le suivit au Royaume de Naples. Le premier siége où Montluc se trouva, fut celui d'Ascoli, Ville forte par sa situation, & par le nombre de bons soldats qui composoient la garnison. Il souhaitoit depuis longtems de se trouver à un siége, les occasions périlleuses pouvant seules avancer sa fortune; sa résolution étoit de courir tous les risques du premier assaut, de monter à la brêche & d'y mourir, ou d'entrer le premier dans la Ville. Montluc exécuta ce dessein,

mais avec beaucoup plus de danger
1534. qu'il n'avoit pu le prévoir. Les ennemis avoient une seconde muraille assez foible, mais à laquelle le canon affoibli par la résistance de l'autre, n'avoit fait qu'un trou peu spacieux.

Assaut sanglant. Montluc suivi des Gens de pied François & Allemands, franchit la brêche, & passe par ce trou avec quinze ou vingt soldats, croyant être suivi par les autres; mais les ennemis avoient eu le tems de renverser une grosse pierre pour boucher ce passage; de sorte, que Montluc se trouva avec sa petite troupe enfermé dans la Ville.

Blessure de Montluc. On tiroit sur lui, non-seulement de la rue, mais encore des fenêtres & du haut des maisons. Il reçut d'abord un coup qui lui perça la rondache & le bras de part en part au-dessus du poignet; ensuite un autre sur la jointure de l'épaule & du bras qui lui fit perdre le sentiment; il tomba en cet état contre le trou de la muraille, d'où ceux de ses gens qui étoient demeurés dehors lui voyant seulement les jambes, le tirerent avec tant de force, le croyant mort, qu'ils lui disloquerent les bras & les jambes, & le laisserent rouler tout le long de la brêche jus-

qu'au fond du fossé. La douleur de cette chûte lui rendit le sentiment ; 1534.
& se persuadant que le bras blessé, dont il avoit perdu l'usage, étoit demeuré dans la Ville, il demanda qu'on allât le chercher, se plaignant amérement des soldats qui l'avoient abandonné.

La Bastide, Lieutenant de Montluc, ému des plaintes de ce Capitaine, le fait asseoir sur la brêche, prend des échelles, & recommence un nouvel assaut, voulant, disoit-il aux soldats, venger leur Chef. Quelques-uns voulurent emporter Montluc, mais il le refusa, encourageant ses soldats de la voix, & leur montrant le sang dont il étoit couvert ; enfin la Ville fut emportée avec un grand massacre, quoique Montluc priât avec beaucoup d'instance qu'on épargnât le sang des ennemis, & sur-tout les femmes & les filles ; mais les soldats plus animés par la vue de ses blessures, que contenus par ses discours, tuerent tout jusqu'aux femmes & aux enfans, & réduisirent ensuite la Ville en cendres.

On rapporta Montluc dans sa tente, où ses playes ayant été visitées, les Chirurgiens conclurent à lui cou-

per le bras. Il ne pouvoit se résoudre
1534. à souffrir cette opération, ni se consoler de demeurer estropié pour toute sa vie dans une si grande jeunesse. Il avoit fait prisonnier quelque tems auparavant un jeune Chirurgien, qui avoit servi M. le Connétable de Bourbon, lui seul étoit d'avis qu'on ne coupât point le bras à Montluc, son sentiment fut préferé.

Cependant M. de Lautrec, à qui on avoit fait tout craindre pour la vie de Montluc, s'il ne se soumettoit à l'opération, lui envoya dire qu'il le prioit de ne pas s'exposer à périr, en craignant de perdre sa fortune avec son bras, que si le Roi ne lui donnoit pas de quoi vivre, sa femme & lui avoient quarante mille livres de rente, dont ils l'aideroient avec joie tout le reste de sa vie. Montluc le fit remercier de ses bontés, en lui disant que les quarante mille livres de rente en entier, ne le consoleroient pas de la perte de son bras, & qu'il étoit résolu de vivre & de mourir tout entier. On porta cette réponse à M. de Lautrec, qui dit: « Montluc fait bien; aussi me repentois-je de lui faire perdre son » bras, car s'il fût mort, je me le serois

» toujours reproché, & d'un autre
» côté, je l'euſſe vu avec peine vivre 1534.
» ſans bras. » Enfin il le fit porter à Termes de Breſſe, chez un Gentilhomme à lui, & emmena deux des principaux de la Ville, pour sûreté de ſa perſonne.

Montluc demeura dans cette Ville environ trois mois, au bout deſquels ſe trouvant en état de ſupporter la litiere, il ſe rendit à l'armée, qui étoit campée alors dans la terre de Labour. Son intrépidité lui avoit acquis l'amitié du fameux Pierre de Navarre, ſoldat de fortune comme lui; il parla fortement en ſa faveur au Maréchal de Lautrec, & obtint pour lui la confiſcation d'une terre de douze cens ducats de rente, nommée la Tour de la Nunciade, une des premieres Baronnies du Royaume de Naples. Ce bienfait, joint aux appointemens de Montluc, le rendit un des plus riches Capitaines de l'armée; mais le ſort tarda peu à lui faire éprouver un ſecond revers.

Les François perdirent bientôt après le Royaume de Naples, & Montluc toute la fortune qu'il avoit dans ce Pays-là. Il revint donc encore une

1535. les avant de pouvoir rien entreprendre, ce qui le força de consumer la plus grande partie des vivres qu'il avoit amenés d'Italie. Pour le gêner encore davantage, le Roi ordonna au Baron de la Garde & au Capitaine Torrine, de brûler tous les moulins qui étoient vers Arles, ce qu'ils exécuterent avec beaucoup de succès; mais il en restoit un, nommé le moulin d'Auriole, d'où l'Empereur tiroit assez de farine pour la consommation de sa Maison, & de six mille vieux Soldats Espagnols, qu'il regardoit comme la force de son armée.

Le Roi averti de l'embarras où la ruine de ce moulin plongeroit l'Empereur, manda aux Seigneurs de Barbezieux & de Montpezat, de le faire brûler à quelque prix que ce fût. On le proposa au Capitaine du Guast, homme déterminé & capable de toutes sortes d'entreprises, mais qui néanmoins refusa celle-là, alléguant que de Marseille au moulin d'Auriole, il y avoit cinq lieues, & quatre seulement du Camp de l'Empereur, d'où l'on ne manqueroit pas d'envoyer contre lui assez de troupes pour l'accabler; que d'ailleurs le moulin étoit situé aux pieds

pieds d'une petite ville, où il y avoit assez de soldats pour le battre, quand même l'Empereur ne leur envoyeroit point de secours; qu'il y avoit aussi des rivieres à passer, des collines, des villages, des ravines, tous obstacles capables de l'arrêter & de le livrer aux ennemis; & que quand même il seroit assez heureux pour brûler le moulin, il étoit impossible à ses soldats de faire dix lieues sans se reposer, & de se reposer sans se perdre. 1535.

Les Gouverneurs de Marseille envoyerent cette réponse au Roi, qui, faisant seulement attention au dernier article, manda sur le champ à M. de Barbezieux, qu'il cherchât quelqu'un de plus zélé que du Guast, la destruction du moulin étant d'une si grande importance, qu'il croyoit l'acheter peu cher, s'il ne lui en coûtoit que mille soldats, (tant on fait bon marché des hommes). Fonrailles autre Officier, connu pour un des plus braves de l'armée, refusa aussi de se charger de cette expedition, après en avoir bien examiné tous les inconvéniens, ce qui causa beaucoup de dépit au Roi. Enfin Montluc se presenta; il avoit pris une carte exacte & bien

Montluc brûle le moulin d'Auriole.

détaillée des lieux où il avoit à passer
1535. pour se rendre au moulin d'Auriole ; & ses mesures, selon lui, étoient si justes, qu'avec un peu de fortune, il comptoit réussir. Son dessein fut proposé à M. de Barbezieux qui le loua beaucoup, mais qui par amitié pour sa personne, voulut d'abord le détourner de l'exécution. On avoit offert mille hommes au Capitaine du Guast, Montluc n'en demanda que cent vingt ; mais ils les choisit entre les plus braves, les plus robustes & les plus dispos de la garnison ; il demanda aussi trois guides parfaitement instruits du pays.

M. de Barbezieux & Montpezat se récrierent sur le petit nombre d'hommes que Montluc choisissoit, & lui ordonnerent d'en prendre davantage, ce qu'il refusa de faire en disant qu'il lui suffisoit de cent vingt hommes pour brûler un moulin par surprise, & qu'à l'égard du retour, il seroit plus assuré avec un petit nombre qu'avec un plus grand, ne pouvant échaper à l'Empereur s'il étoit poursuivi, que par ruse & non par la force. Montpezat goûtant à demi ses raisons, dit à M. de Barbezieux ; *laissons-le aller, s'il se*

perd, on ne pourra s'en prendre à nous, & le Roi verra qu'au moins on a tenté de le satisfaire. 1535.

M. de Villebon qui avoit grande autorité dans la ville, étoit alors indisposé contre Montluc; ne pouvant, disoit-il, souffrir sa présomption & ses bravades, il lui dit d'un air railleur: *Je parie que M. de Montluc, non-seulement avec ses cent vingt hommes brûlera le moulin d'Auriole, mais qu'il ira battre l'Empereur, & nous l'amenera prisonnier.* Montluc le regardant avec l'air brusque d'un soldat, lui répondit; *Parbleu, Monsieur, vous ressemblez au cogne fétu; vous ne voulez rien faire, ni rien laisser faire aux autres.* M. de Barbezieux interrompit cette dispute, en disant que puisque Montluc le vouloit, il lui laissoit la liberté de partir. Alors pour que le projet ne transpirât pas, on fit fermer les portes de la ville jusqu'à l'entrée de la nuit, que Montluc se présenta à celle par où il devoit sortir.

Toute la garnison de Marseille s'étoit rassemblée dans cette rue, chacun vouloit suivre Montluc; M. de Barbezieux étoit avec Montpezat au-delà du guichet de la porte, pour voir

1535. sortir les soldats destinés à l'expédition ; ils les tiroient par la main l'un après l'autre pour empêcher qu'il n'en sortît de ceux que Montluc n'avoit pas choisis. M. de Tavanes, depuis Maréchal de France, s'obstina à le vouloir suivre avec vingt Gentilshommes de ses amis, tous braves & propres à un coup de main. M. de Barbezieux appercevant Tavanes, voulut l'obliger à rentrer dans la ville ; mais celui-ci s'obstina de telle sorte, que le Gouverneur fut contraint de le laisser aller, de façon que dans les cent vingt soldats de Montluc, il se trouva près de quatre-vingt Gentilshommes. Montluc s'avança à la faveur de la nuit dans un grand silence, tout-à-coup il entendit le bruit d'une troupe de cavalerie derriere lui ; c'étoit M. de Castelpers, Lieutenant de M. de Monperat, qui étant lié d'amitié avec Mon[illegible]c, avoit voulu le suivre ; il étoit accompagné de vingt hommes d'armes, qui furent d'un grand secours à Montluc.

Quand ce Capitaine fut arrivé à quelques lieues, il donna soixante hommes au Centenier de la Compagnie, avec ordre de s'éloigner de lui

de cent pas, & de marcher d'un pas réglé pour ſe trouver toujours à la même diſtance; il lui donna un guide, un autre à Caſtelpers, qui prit le grand chemin, il garda le troiſiéme & continua ſa route dans un grand ſilence. Enfin ils trouverent les montagnes voiſines d'Auriole, qu'ils eurent beaucoup de peine à traverſer, ayant choiſi exprès, pour être moins expoſé aux découvertes, les chemins les moins pratiqués. 1535.

Après avoir franchi ces obſtacles, Montluc arriva au bourg d'Auriole. Il poſta ſon Lieutenant à la porte même dans deux maiſons, avec ordre d'empêcher la garniſon de ſortir, & de ne point quitter ce poſte pour venir le ſecourir. Montluc alla enſuite droit au moulin; mais pour y aller il falloit paſſer le long de la muraille du bourg; les ſentinelles l'entendirent, & crierent, qui vive? Montluc répondit *Eſpagne*, au lieu d'*Empire*. La ſentinelle s'appercevant de l'erreur du mot, tira ſon coup d'arquebuſe, ce qui fit prendre les armes à la garniſon. Montluc voyant qu'il n'avoit plus de temps à perdre, voulut ſe jetter à corps perdu dans le moulin; mais il en trouva la

porte fermée avec une barre de fer & un coffre derriere ; on vint à bout de la rompre à coups de hache, & les soldats entrerent à la file. Montluc & M. de Tavanes furent long-temps presque seuls dans la salle basse du moulin ; les soldats qui le gardoient au nombre de soixante, étant montés au-dessus où ils se défendoient avec avantage, Montluc ordonna d'enfoncer la couverture du moulin pour les déloger, ce que les ennemis ayant entendu, ils se jetterent la plûpart dans la riviere, & le reste fut tué.

1535.

L'Empereur sort de Provence.

Cependant le Gouverneur du Bourg entendant le bruit du combat, voulut aller au secours du moulin avec toute sa garnison ; mais il fut arrêté à la porte du Bourg, par le Lieutenant que Montluc y avoit laissé. Le Gouverneur se battit avec intrépidité, mais ses efforts furent inutiles, il lui fut impossible de passer, & il vit du haut du Bourg l'incendie du moulin, dont Montluc fit rouler les meules dans la riviere & emporter tous les ferremens, afin que les ennemis ne pussent le rebâtir. Après cette expédition, Montluc jugeant que son Lieutenant devoit soutenir avec beaucoup de peine l'ef-

fort de la garniſon, pria M. de Caſtel pers de ſe montrer aux ennemis avec ſes vingt chevaux, pour ôter aux Impériaux l'envie de ſortir; enſuite il alla retirer ſon Lieutenant, & reprit au grand pas le chemin de Marſeille. Les ennemis les voyant deſcendre de la montagne, s'apperçurent de leur petit nombre, & firent une ſortie; mais Montluc avoit déja gagné une colline voiſine d'où bientôt il les perdit de vue. Ce Capitaine avoit pris en allant le chemin le plus difficile, afin que les ſoldats trouvaſſent du délaſſement dans la facilité du retour: Montluc ne voulut pas leur permettre de faire alte, & ils mangerent en marchant du pain qu'il avoit eu la précaution de faire emporter avec eux. 1535.

Lorſqu'ils furent à deux lieues de Marſeille, Montluc entendit un bruit terrible du canon de la ville & des galeres, ce qui lui fit croire que l'Empereur l'avoit enfin inveſtie; cette perſuaſion, quoique fauſſe, lui fut extrêmement utile; car elle le fit penſer à changer de route & à travers le chemin montagneux, qui conduit aux pieds de Notre-Dame de

la Garde, d'où il eſperoit qu'on lui
1535. donneroit les moyens d'entrer dans la ville. Ce chemin étoit beaucoup plus long que celui qu'il avoit eu deſſein de ſuivre, & les ſoldats qui avoient marché toute la nuit, furent encore obligés de marcher tout le jour. Pour ſurcroît de malheur, le Gouverneur de Notre-Dame de la Garde n'ayant eu aucun avis de leur arrivée, les prit pour des ennemis, & fit tirer le canon ſur eux juſqu'à ce que Montluc lui eut fait connoître qui il étoit. Le bruit que cet Officier avoit entendu, étoit celui d'une forte eſcarmouche, que l'Empereur avoit fait donner à la ville, pour ſe venger de la deſtruction du moulin d'Auriole; mais ſes troupes ayant été fort maltraitées, il les retira de devant la ville.

M. de Barbezieux s'étoit rendu à la
1537. porte pour examiner leur marche, quand Montluc parut de l'autre côté; il rentra dans la barriere le prenant pour un ennemi, & après l'avoir reconnu, il le traita avec aſſez d'indifférence : il prétendoit s'attribuer à lui ſeul toute la gloire de cette exécution. En effet, lorſque M. de Barbe-

zieux en rendit compte au Roi, il ne parla point de Montluc, ce qui le priva de l'honneur & de la récompense qu'il s'étoit promis. Cette injustice le piqua si vivement, qu'il remit son emploi & se retira chez lui, pour y attendre l'effet des bons offices que des Chefs plus équitables promettoient de lui rendre. 1537.

M. de Montmorenci alors Grand-Maître de France, le manda à la Cour pour lui donner une Compagnie de gens de pied, ce qui étoit depuis longtems l'objet de ses souhaits. L'armée où Montluc devoit servir, étoit destinée pour le secours de Téroüane assiégée: sa Compagnie forma une partie de la garde de M. le Dauphin, depuis Roi sous le nom de Henri II. Les desseins du Roi ayant été remplis en Picardie, Montluc fut commandé pour conduire deux Compagnies d'Infanterie dans le Piémont; il passa le pas de Suze avec le Connétable de Montmorenci, & fut dangéreusement blessé au siége de Barcelonette. Il comptoit alors avoir perdu le mérite de cette campagne, à cause d'une tréve qui fut conclue pour dix ans; mais l'Empereur l'ayant enfreinte, la guerre re- 1538.

Montluc est fait Capitaine de gens de pied.

commença plus vivement que jamais
1538. dans le Piémont, ſous les ordres du Maréchal de Briſſac.

Avant d'aller ſervir ſous ce Général, Montluc ſuivit M. le Dauphin au ſiége de Perpignan, & s'attacha particulierement au Connétable, qui voulant avoir une connoiſſance parfaite de l'intérieur de la Place, engagea Montluc à aller viſiter ſes fortifications; il s'habilla donc en Cuiſinier, ſe diſant au Préſident Poïet qui étoit alors en conférence avec un Officier de la garniſon. Sous ce titre Montluc entra dans la Place, fit le tour des murailles, examina avec attention tout ce qui ſervoit à leur défenſe, & vint enſuite en rendre compte au Connétable, ainſi que de la peur qu'il avoit eue; un ſoldat de la garniſon s'étoit attaché à le reconnoître, & le nommoit comme l'exemple d'une reſſemblance ſinguliere avec M. de Montluc, ce qui lui cauſa tant de frayeur, qu'il jura au Connétable que pour ſa dignité même, il ne voudroit pas une ſeconde fois s'expoſer à un pareil danger. Le ſupplice étant égal pour les eſpions, de quelque qualité qu'ils ſoient,

Le siége de Perpignan n'eut pas un succès heureux, ce qui chagrina beaucoup M. le Dauphin : le Roi se plaignit de sa conduite ; & son mécontentement alla si loin, que le jeune Prince ayant nommé à une Comgagnie vacante, le Roi refusa l'Officier choisi, & donna la Compagnie à Montluc. Il se trouva alors fort embaraſſé sur ce qu'il avoit à faire dans une occasion où il s'agissoit de déplaire au Dauphin, ou de désobéir au Roi ; de ces deux partis également dangéreux, il choisit celui dans lequel il voyoit plus d'avantage. Il prit la Compagnie, & fit ensuite supplier M. le Dauphin, d'excuser la nécessité où il se trouvoit d'accepter une place qu'il demandoit pour un autre. Le Dauphin ne fut nullement appaisé par cette démarche, & il profita dans la suite de toutes les occasions qui se présenterent de mortifier Montluc. Un jour que cet Officier au retour d'un rude escarmouche, se vantoit d'être arrivé aux ennemis le premier & au camp le dernier : *Cela est vrai*, lui dit le Dauphin, *parce que vous avez pris pour revenir un chemin plus long que les autres.* 1538.

Les ennemis de Montluc firent trop

valoir cette raillerie du Dauphin, ce-
1538. la fut cause que peu après ce Prince lui rendit ses bonnes graces ; il fut si touché de voir qu'un brave Officier utile au service du Roi & au sien, fût exposé aux traits satyriques de Courtisans, qu'il résolut de réparer publiquement le tort qu'il lui avoit fait : l'ayant remarqué un soir à son souper, il l'appella pour s'informer de quelques opérations militaires, ne pouvant, lui dit il avec bonté, rien apprendre plus sûrement, que par la bouche d'un Officier aussi prudent que courageux. Montluc pleura de joye à cette espéce de satisfaction que lui faisoit le Dauphin, il lui jura un attachement éternel pour sa personne; & depuis ce tems là, il le nomma toujours son bon Maître, se regardant comme plus particuliérement à lui que le reste de ses sujets. Enfin on leva le siége de Perpignan, malgré le dépit du Dauphin : la guerre continua seulement dans le Comté de Nice & dans le Piémont.

Le Maréchal de Brissac commandoit dans cette Province, Montluc vint l'y trouver avec sa Compagnie, dans l'espérance d'avancer rapidement sous un

Général équitable & ami des Officiers.

Briſſac connoiſſoit depuis long-tems Montluc comme un homme de main, utile ſurtout dans le genre de guerre qu'il avoit à ſoutenir dans le Piémont, où la ſurpriſe & la ruſe devoient plus ſouvent être miſes en uſage que la force. Il l'occupa d'abord aux ſiéges des petites Places qui étoient aux environs de Turin. Son deſſein étoit d'en chaſſer les ennemis, & d'y faire ſubſiſter ſes troupes par le moyen des vivres de cette Province, parce qu'il étoit trop difficile d'en faire venir du Lyonnois, d'où juſques-là les François avoient été obligés de tirer une partie de leur ſubſiſtance. 1538.

Montluc fut auſſi chargé de faire des courſes fréquentes ſur le pays ennemi. Un jour qu'il avoit pouſſé ſa marche un peu loin, il entendit dire que M. de Savoye étoit à la Meſſe à une demie-lieue de lui dans un petit Village, où il n'avoit pour ſa garde que trente hommes de cavalerie au plus : il réſolut de ſe rendre maître de ſa perſonne ; mais comme un deſſein d'une ſi grande importance ne pouvoit être ſuivi avec trop de précaution, il craignit que les Payſans mal inſtruits,

n'eussent diminué le nombre des gar-
1538. des du Duc ; il voulut pour marcher à coup sûr être accompagné de Gabarèt, Capitaine de cavalerie ; celui-ci s'étant fait attendre trop long-tems, Montluc ne put arriver qu'un quart-d'heure après le départ du Duc de Savoye, dont la prise n'avoit dépendu que d'un peu plus de diligence : cet événement auroit fini toute la guerre du Piémont. Pour s'indemniser d'avoir manqué cette occasion, dont les soldats paroissoient inconsolables, Montluc chercha les ennemis avec plus d'ardeur que jamais. Il rencontra enfin deux Enseignes des gens de pied & une Compagnie de Cavalerie, que la Trinitat, Officier Général de l'Empereur, conduisoit avec un grand convoi de farines sur environ quatre cens chevaux. Montluc les observa quelque tems, ensuite quoiqu'inférieur en forces, il marcha droit aux ennemis.

La Trinitat qui mépriſoit la petite troupe de Montluc, ne daigna pas s'arrêter ; il marcha toujours tambour battant, comme s'il n'avoit pas reconnu les François. Montluc par l'habitude qu'il avoit de la guerre, vint à

bout de les compter, quoiqu'il en fût assez éloigné, & il trouva qu'ils étoient environ cinq cens. Il se tourna alors vers ses soldats, & leur dit : » Amis, » nous avons manqué M. de Savoye, » il faut prendre tout ceci : ces gens-» là sont trois fois plus forts que nous, » mais nous les battrons : vous sçavez » que mon pressentiment ne m'a ja-» mais trompé ». Montluc avoit fait accroire à ses gens qu'il avoit dans les grandes occasions un certain présage des succès, & ceux-ci le croyoient toujours sur sa parole; ils allerent donc tête baissée aux ennemis, en criant : *combattons, combattons*; ils chargerent avec tant de furie, qu'ils les étonnerent; mais la Trinitat les rassura bientôt, & il sçut mettre ses troupes en si bonne disposition, que Montluc commença à craindre malgré son prétendu pronostic, cependant il fit redoubler les charges, & pendant ce tems-là il étoit uniquement appliqué à trouver le moyen de pénétrer dans leurs rangs. 1538.

Le courage des soldats Impériaux ne répondit pas à la capacité de leur Chef, ils se troublerent; & malgré les efforts des Officiers, ils commencerent à se mettre en désordre : aussi- Montluc défait un convoi.

tôt que Montluc s'en apperçut, il dé-
1538. tacha ſur eux quarante Gendarmes, qui à grands coups de ſabre taillerent en piéces la plus grande partie de ces ſoldats; mais ceux de Montluc penſerent trouver leur ruine dans leur propre victoire. A peine le combat fut-il fini, qu'ils ſe jetterent ſur le bagage avec tant d'avidité, que ſi vingt hommes des ennemis ſe fuſſent réunis pour les combattre, ils les euſſent vaincus ſans reſſource, tant ils étoient occupés à butiner; chaque ſoldat étoit ſi chargé de dépouilles des ennemis, que pluſieurs ſuccomboient ſous le faix, ſans que pour cela aucun voulût en laiſſer la moindre partie. Cependant ils ne fouillerent point les morts, ſur leſquels les payſans trouverent plus de vingt mille livres en eſpéces. Cet argent étoit le payement de leur ſolde, qu'ils avoient reçu la veille même du combat. Cet exploit de Montluc lui fit d'autant plus d'honneur, que la plupart des autres Capitaines de l'armée avoient éprouvé des ſuccès contraires. M. d'Auſſun venoit d'être défait à la tête d'un corps conſidérable, ce qui avoit beaucoup chagriné les Généraux, par ce juſqu'alors les

armes Françoiſes s'étoient acquis beaucoup d'honneur dans cette campagne. 1538.

Cependant le ſiége de Foſſan fut réſolu & entrepris ; Céſar de Naples, Lieutenant pour l'Empereur dans le Piémont, vouloit ſecourir la place à quelque prix que ce fût. Il fit marcher pour cela vers la ville un corps d'infanterie Italienne, & un autre d'Eſpagnols, ſoutenu d'un grand nombre de Gendarmes. M. de Terme qui commandoit au ſiége, fut averti par un eſpion de la marche des Italiens, mais il ne ſçut rien de celle des Eſpagnols, ni de la cavalerie; de ſorte qu'il crut n'avoir à combattre qu'une partie des ennemis. Il fit venir Montluc, à qui il ordonna de prendre quatre cens hommes d'infanterie, qui ſeroient ſoutenus de deux compagnies de cavalerie. Il croyoit que ce nombre devoit ſuffire pour rompre les meſures des ennemis. Montluc partit dans cette perſuaſion, & marchoit à une défaite certaine; mais heureuſement pour lui, il rencontra Cental, Capitaine de cavalerie. Cet Officier fatigué d'une longue marche, pria Montluc de vouloit lui donner quelques heures de

Siége de Foſſan.

repos, & qu'il ſeroit de ſon expédition. Montluc ſe facha d'abord de ce
1538. retardement ; & bien plus, quand étant arrivé à l'endroit indiqué, il vit que les Italiens étoient déja paſſés, il commençoit à reprocher cet accident à M. de Cental, lorſque jettant les yeux de l'autre côté de la plaine, il apperçut les Eſpagnols & la cavalerie des ennemis. Il vit alors que s'il fût arrivé plutôt, il auroit eu à combattre enſemble ces deux troupes réunies. Il ſe cacha donc autant qu'il lui fut poſſible, afin que les Italiens qui marchoient fort vîte, s'éloignaſſent aſſez des Eſpagnols pour ne point entendre le bruit du combat qu'il vouloit livrer à ceux-ci.

Combat de Montluc.

Les Eſpagnols ſe trouvant dans une vallée fraîche & agréable, voulurent ſe repoſer; cette alte favoriſa encore le deſſein de Montluc; il arrangea ſa troupe, deſcendit dans la vallée & attaqua les Eſpagnols, qui le reçurent avec beaucoup d'ordre & de courage; ils tâchoient cependant toujours d'avancer, quoiqu'en combattant dans l'eſpérance de rejoindre les Compagnies Italiennes. Montluc les pourſuivit avec tant de vivacité, qu'ils en

vinrent deux fois aux mains, ſans que les Eſpagnols ſe rompiſſent. Ils avoient eu l'habileté de ſe couvrir d'un foſſé aſſez profond, pour que la cavalerie Françoiſe ne pût les aborder; de ſorte que n'ayant à combattre qu'à coups de piques & d'épées, une marche prompte les délivroit de tout danger. 1538.

Montluc qui s'en apperçut, ordonna à ſa cavalerie de faire ſes efforts pour paſſer; dix à douze Gendarmes qui en vinrent à bout, ſe virent d'abord démontés à coups de piques: cette réſiſtance rebuta les autres. *Ah! Cental*, s'écria alors Montluc, *vous avez donc plus peur de perdre vos chevaux que la victoire?* Cet Officier animé par le reproche de ſon compagnon, riſqua de périr pour le ſeconder, & franchiſſant le foſſé, il ſe trouva aux mains avec les ennemis. Ils n'en réſiſterent pas avec moins de courage, & combattirent de telle ſorte, que Montluc ne doutoit point de ſa perte, s'ils étoient ſecondés des Italiens. Comme il craignoit toujours qu'il ne vînt du ſecours aux ennemis, il fit de nouveaux efforts pour animer ſes cavaliers: *Ah! mon ami*, dit-il au Capitaine de Mons qui en commandoit 1539.

une partie, *faudra-t-il que nous ayons*
1539. *aujourd'hui la honte de ne pouvoir vaincre à forces égales.* Enſuite ſe tournant vers ſon neveu nommé Serillac, qui ſervoit auſſi dans la cavalerie : *Et toi auſſi mon neveu*, lui dit-il, *m'abandonneras-tu ? Refuſeras-tu de donner ſur les ennemis ?* Serillac voyant ſon oncle la hallebarde à la main, ſe jetta à corps perdu dans les rangs des Eſpagnols, & quoique dans l'inſtant même ſon cheval eût été tué ſous lui de ſept coups d'arquebuſes, il combattit à pied avec une ardeur ſurprenante ; ſon exemple anima les autres troupes, les Eſpagnols enveloppés de toutes parts, furent rompus & renverſés.

On détruit le pont de Carignan.

A peine Montluc fut-il ſorti du danger qu'il avoit couru dans ce combat, qu'il retomba dans un autre. M. de Termes vouloit rompre le pont de Carignan, pour ôter aux ennemis la communication qu'ils avoient avec le pays ſitué au-delà de la riviere. L'entrepriſe étoit d'autant plus difficile, que les ennemis gardoient ce pont avec beaucoup de ſoin. Dix-ſept Enſeignes d'infanterie, des Suiſſes & de la cavalerie furent commandés à ce ſujet. M. de

Boutieres voulut auſſi que l'on menât deux piéces de canon, afin d'abattre une maiſon de pierre ſituée à l'entrée du pont, où les ennemis avoient logé quelques Allemands. Le canon eut à peine tiré la premiere volée, que le toît s'écroula; les ennemis en ſortirent, & ils furent à l'inſtant chargés & mis en fuite par Montluc. La lune étoit fort claire, on voyoit ſans peine d'un bout du pont à l'autre; mais en certain moment il tomboit un verglas ſi épais, qu'il obſcurciſſoit entierement l'air & glaçoit les mains des ſoldats. On avoit mis environ cent payſans armés de haches dans huit bateaux, pour couper le pont; ils travailloient avec beaucoup d'ardeur, lorſqu'un corps des ennemis entendant le bruit de leurs coups, s'approcha de la troupe de Montluc, à la faveur d'un moment d'obſcurité, ils firent à l'inſtant une décharge de leurs arquebuſes, & puis s'en retournerent au plus vîte. Montluc qui s'attendoit bien qu'ils reviendroient dans peu en plus grand nombre, ſe diſpoſa à les recevoir. 1539.

En effet Colonne qui ſe trouvoit à la tête des ennemis de ce côté-là,

rassembla douze cens hommes, avec
1539. lesquels il vint tête baissée, & leur fit faire, en tirant tous à la fois, une décharge de leurs arquebuses. Heureusement pour Montluc, sa troupe se trouva dans un terrein plus bas que celui qu'occupoient les Espagnols, de sorte que leurs coups s'élevant trop ne blesserent personne; mais ils firent peur à tous les soldats, tant François qu'Italiens & Suisses, qui tous ensemble prirent la fuite, & laisserent Montluc seul vis-à-vis des ennemis. L'obscurité le sauva, les ennemis n'ayant pû voir la fuite des siens, continuerent de tirer sans s'approcher davantage, croyant que le silence des François provenoit de leur désordre. Montluc cependant éprouvoit une grande inquiétude. Le mot de ralliement étoit *Saint Pierre*, il le répéta en vain à diverses repriſes, enfin il se mit à crier de toute sa force: *Montluc, Montluc, malheureux soldats, m'abandonnerez-vous ainsi?* Il avoit dans sa compagnie environ quarante Gentilshommes fort attachés à sa personne, qui crurent d'abord que ce Capitaine avoit suivi la multitude dans sa fuite; mais lorsqu'il

entendirent ſa voix, ils allerent tous le joindre, appellant à leur tour les ſoldats plus éloignés. 1539.

Montluc ſe trouvant avec environ cent hommes, alla droit aux ennemis, dirigé ſeulement par le ſifflement des balles, car l'abondance du verglas qui tomboit continuellement, faiſoit qu'il étoit impoſſible de ſe voir. Il s'approcha des Impériaux de la longueur d'une pique, avant de faire feu. Ceux-ci effrayés de ſe voir ſi près des François qu'ils jugeoient hors de combat, ſe renverſerent les uns ſur les autres, & s'enfuirent vers la ville la plus voiſine. D'un autre côté tout le reſte des troupes Françoiſes, & même les payſans qui travailloient au pont, s'enfuirent juſqu'à Carmagnole, jugeant au bruit que les ennemis avoient fait ſi long-tems, que tout étoit perdu ſans reſſource. Le ſeul Lieutenant de Monluc l'attendit avec environ quarante hommes, dont quelques-uns furent envoyés vers les fuyards pour tâcher de les ramener au pont que cinq ou ſix payſans achevoient de couper. Le Capitaine Fanas fut le premier qui revint, mais il avoit le corps tout 1540.

froiſſé & ſes habits tout en pieces;
1540. ſes ſoldats l'avoient mis en cet état en voulant le forcer de venir avec eux. Montluc craignant que les ennemis ne revinſſent une ſeconde fois, fit prendre des haches à ſoixante des ſiens qui travaillerent avec tant de vigueur que le pont fût entierement abbatu.

Cependant M. de Boutieres que la terreur panique des troupes avoit inquiété, envoyoit coup ſur coup vers Montluc, pour lui ordonner de quitter le travail; ce Capitaine ne laiſſa pas de le continuer, ce qui, malgré ſon ſuccès, penſa lui être imputé à déſobéiſſance, la diſcipline étant alors obſervée avec une grande exactitude; mais l'importance du ſervice qu'il avoit rendu, ayant adouci M. de Boutieres, il n'écrivit point à la Cour, ainſi qu'il l'en avoit d'abord menacé. La retraite ſe fit en bon ordre, & les ſoldats rians entr'eux de leur frayeur commune, admiroient l'intrépidité de Montluc, que l'obſcurité profonde où il s'étoit vû plongé, les coups redoublés des ennemis, & l'abandon général des ſiens, n'avoient pû ébranler; mais il s'en falloit beaucoup

coup que Montluc eut auſſi bonne opinion de lui-même, il avoua à ſes amis, que s'il eût crû les ennemis en ſi grand nombre & ſi près de lui, il n'eût pas manqué de ſuivre ſes compagnons; c'eſt aſſez le caractere du François d'être poltron ou brave par imitation. 1544.

Le détail qu'on fit au Roi des entrepriſes hardies de cette campagne, lui donna une grande idée du courage de ſes troupes; mais le peu de ſuccès qui les ſuivit, donna lieu à ce Prince de ſe plaindre de la conduite de Boutieres, il étoit trop timide pour qu'on en pût eſpérer de grands avantages. Le Roi le rappella du Piémont, & donna le commandement de cette Province au Comte d'Enguien, Prince du Sang, & l'un des plus grands Généraux de ſon Royaume. L'arrivée de ce Prince dans le Piémont inſpira une nouvelle ardeur aux troupes; les Officiers & les Soldats ſe réjouirent de ſa venue, comme d'un préſage heureux pour les ſuccès à venir. Montluc en parut encore plus content que les autres. Il avoit toujours eu dans la perſonne de ce Prince un protecteur déclaré, & il eſperoit

beaucoup de la faveur d'un Général,
1544. trop élevé d'ailleurs au-dessus des autres, pour avoir à craindre les inquiétudes & les jalousies qui font perdre l'émulation dans le service, & laissent les bonnes actions sans récompense.

L'Empereur avoit donné le Gouvernement du Milanois au Marquis du Guast, aussi grand Général que méchant homme. La puissance de l'Empereur son maître, & les heureux succès de ses armes depuis plusieurs années, lui avoient inspiré une présomption si extraordinaire, qu'il regardoit les François comme incapables de résister à ses efforts. Il se vantoit de les battre à la premiere occasion. Il avoit sous ses ordres une armée formidable par le nombre & la quantité des troupes, & capable en effet de donner de l'inquiétude à un Général moins courageux que le Comte d'Enguien.

La politique en certaines occasions sembleroit vouloir que les Princes du Sang commandassent les armées, leur haute naissance leur donne plus de liberté, & plus d'amour pour la gloire. M. de Boutieres avoit fui tou-

tes les occaſions d'en venir à une action déciſive avec les ennemis, 1544.
le Comte d'Enguien au contraire la cherchoit avec ardeur. Mais comme les diſgraces paſſées, & le peu de ſuccès des campagnes précédentes, avoient inſpiré beaucoup de retenue au Miniſtere, le Comte d'Enguien n'oſa ſuivre ſon penchant, qui le portoit à pourſuivre le Marquis du Guaſt, & à le punir de ſes bravades: cependant ne voulant point laiſſer à ce Général le tems de ſe fortifier & d'accroître ſa préſomption, il prit l'avis de tous ſes Officiers, qui fut d'envoyer l'un d'entr'eux à la Cour, pour demander au Roi la permiſſion de donner bataille.

Le Comte d'Enguien choiſit Montluc, comme celui qui avoit une connoiſſance plus particuliere des affaires d'Italie, & pour qui Sa Majeſté témoignoit plus de confiance. Montluc partit donc avec ordre de demander du ſecours, de l'argent, & ſurtout la permiſſion de donner bataille. D'abord on lui refuſa l'un & l'autre, le Roi trouvoit que ſon armée étoit aſſez forte pour demeurer ſur la défenſive; que les Soldats pouvoient en-

core subsister long-tems, & qu'il étoit
1544. dangereux d'en venir à une action générale. A l'égard de Montluc on lui fit beaucoup d'accueil, le Roi lui accorda même une Charge de Gentilhomme servant, que l'on donnoit seulement alors à des Gentilshommes militaires pour récompense de leurs services.

Malgré le premier refus, Montluc ne cessa de solliciter ce que le Comte d'Enguien l'avoit chargé d'obtenir; il alloit tour à tour chez le Comte de Saint Pol, chez le grand Ecuyer Gayot de Genouillac, & chez l'Amiral d'Annebot, qui étoient alors les maîtres du Conseil, depuis la retraite du Connétable à Chantilli. Ses sollicitations furent encore appuyées par de nouvelles Lettres du Comte d'Enguien, qui apprenoient l'arrivée de nouvelles troupes au Marquis du Guast, & qui faisoient voir qu'on ne pourroit se soutenir dans le Piémont, si on lui donnoit le tems de joindre celles que l'Empereur lui destinoit. On assembla à ce sujet un grand Conseil de guerre où Montluc fut appellé. Il étoit composé des trois Seigneurs qu'on vient de nommer, le Roi y

préſida en perſonne, & voulut que M. le Dauphin y aſſiſtât. Sa Majeſté jetta d'abord les yeux ſur Montluc, à qui elle dit : » Je veux que vous » retourniez en Piémont porter la » délibération de moi & de mon » Conſeil à M. d'Enguien ; je veux » auſſi que vous entendiez la diffi- » culté que nous faiſons de lui ac- » corder la permiſſion qu'il nous de- » mande de donner bataille. » 1544.

M. de Saint Pol parla le premier. Il dit que l'Empereur & le Roi d'Angleterre menaçoient d'entrer en France à la tête de toutes leurs forces ; que dans ſix ſemaines au plus tard, on les verroit ſur les frontieres, ſans avoir rien à leur oppoſer que des troupes nouvellement levées, à moins qu'on ne fît revenir les compagnies du Piémont, ce qui ne ſe pourroit faire ſi le Comte d'Enguien, livrant bataille, étoit vaincu ; que ſuppoſant cet accident, on voyoit la perte évidente du Royaume, dénué de défenſeurs, & attaqué par trois armées victorieuſes ; qu'à tout évenement il valoit mieux abandonner une Province nouvellement conquiſe, & toujours diſputée, comme le

Piémont, que d'expoſer la France
1544. entiere.

L'Amiral d'Annebaut qui parla enſuite, confirma ſon avis en alléguant de nouvelles raiſons pour le faire valoir. Le Seigneur de Saint André ſe trouva auſſi du même ſentiment, ce qui déſeſpéroit Montluc. Il ouvroit la bouche à chaque inſtant, comme un homme qui veut parler, il levoit la main & s'agitoit de telle ſorte, que tout hors de lui-même il interrompit Gayot de Genouillac qui opinoit à ſon rang; mais le Comte de Saint Pol prenant un ton ſévere, s'écria: *Tout beau Montluc, tout beau.* Ce qui lui impoſa ſilence, mais avec tant de contrainte que le Roi ne pût s'empêcher de rire.

Diſcours de Montluc au Roi.

Toutes les opinions ayant été écoutées, Sa Majeſté lui dit: » Mont-
» luc, vous avez entendu? oui, Sire,
» répliqua-t-il avec hardieſſe, mais ſi
» Votre Majeſté me vouloit permettre
» de lui dire mon avis, je le ferois
» très-volontiers. Parlez, lui dit le
» Roi, mais avec la ſincérité d'un
» homme de bien. Sire, reprit Mont-
» luc, je me tiens heureux de ce que
» ſans aller contre la déciſion de vo-

» tre Conſeil, j'ai à parler devant un
» Roi ſoldat, & qui n'a jamais plus 1544.
» épargné ſa perſonne que le moindre
» Gentilhomme de ſon Royaume :
» nous ſommes cinq à ſix mille Gaſ-
» cons comptés, car vous ſçavez que
» jamais les compagnies ne ſont com-
» plettes ; mais j'eſtime que nous
» ſerons cinq mille cinq ou ſix cens
» Gaſcons comptés, & de cela je
» vous en réponds ſur mon hon-
» neur, que tant Capitaines que Sol-
» dats, nous vous baillerons nos
» noms, & les lieux d'où nous ſom-
» mes, & nous obligerons nos têtes,
» que nous combattrons le jour de
» la bataille, s'il vous plaît de l'ac-
» corder, & nous donner congé de
» combattre. C'eſt choſe que nous
» attendons & deſirons depuis long-
» tems, ſans tant tourniller. Croyez,
» Sire, qu'au monde, il n'y a point
» de ſoldats plus réſolus que ceux-là,
» ils ne deſirent que de mener les
» mains. Il y a d'ailleurs treize En-
» ſeignes de Suiſſes. Je connois les ſix
» de Saint Julien ; mieux que celles
» du Baron, leſquelles Fourly com-
» mande. J'ai vû faire la montre à tou-
» tes. Il y peut avoir autant d'hommes

» comptés parmi eux, que parmi
1554. » nous. Ils vous feront pareille pro-
» meſſe que nous, qui ſommes vos
» Sujets, & vous envoyeront les
» noms de tous pour les envoyer à
» leurs Cantons, afin que s'il y en a
» quelques-uns qui ne faſſent leur
» devoir, qu'ils ſoient dégradés des
» armes. C'eſt choſe à laquelle ils
» veulent ſe ſoumettre, comme ils
» m'ont aſſuré à mon départ. Et
» puiſque c'eſt une même Nation, pa-
» roît que ceux du Baron n'en feront
» pas moins. Votre Majeſté les a pû
» connoître à Landreci. Voilà donc,
» Sire, neuf mille hommes, ou plus,
» deſquels vous pouvez faire état, &
» vous aſſurer qu'ils combattront juſ-
» qu'au dernier ſoupir de leur vie.
» Quant aux Italiens & Provençaux
» qui ſont avec M. de Croy, &
» auſſi des Gruiens, qui nous ſont
» venus trouver devant Yvrée, je ne
» vous en aſſure pas; mais j'eſpere
» qu'ils feront tous auſſi-bien que
» nous, mêmement quand ils nous
» verront mener les mains. » En mê-
me tems Montluc faiſoit les mêmes
geſtes des bras, que s'il eût frappé,
ce qui donnoit beaucoup de plaiſir

au Roi. » Vous avez, ajouta Mont-
» luc, quatre cens hommes d'armes 1554.
» en Piemont, dont il ſe trouvera
» bien trois cens & autant d'Archers
» en diſpoſition de bien faire. »

Le Roi ému par cette éloquence militaire, ſoutenue de raiſons frappantes, tourna les yeux vers le Comte de Saint Pol, pour lui demander ce qu'il penſoit. Ce Seigneur avoit remarqué les geſtes du Dauphin, & s'appercevoit auſſi ſans peine de l'inclination du Roi. » Avouez-le,
» Sire, lui dit-il, vous changez d'o-
» pinion & voulez en croire ce fou
» enragé. Mon couſin, répondit le
» Roi, foi de Gentilhomme, il m'a
» dit de ſi grandes raiſons, & ſi bien
» repréſenté le bon cœur de mes gens,
» que ie ne ſçais que faire. L'Amiral
» prenant la parole, lui dit : Sire,
» nous ne pouvons ſçavoir le ſuccès
» de la bataille, Dieu ſeul le ſçait;
» mais je vous obligerois bien ma vie
» & mon honneur, que tous ceux
» que Montluc vous a nommés, com-
» battront en gens de bien, je ſçais
» ce qu'ils valent pour les avoir com-
» mandés. Faites une choſe, nous
» connoiſſons bien que vous êtes à

» demi gagné, priez Dieu qu'à ce
1554. » coup il vous veuille aider & con-
» seiller ce que devez faire. »

Le Roi consent à la bataille.

Alors le Roi mettant son bonnet sur la table, joignant les mains, & levant les yeux au Ciel, s'écria : » Mon Dieu, je te supplie qu'il te » plaise me donner aujourd'hui le » conseil de ce que je dois faire pour » le bien de mon Royaume, & que » tout soit à ton honneur & à ta » gloire. Eh bien, Sire, reprit l'A- » miral, quand le Roi eut achevé, » quelle opinion avez-vous? » Sa Majesté ayant gardé un moment de silence, se tourna vers Montluc, & lui dit : » Qu'ils combattent, qu'ils » combattent. Or donc, répliqua » l'Amiral, il n'en faut plus parler, » vous seul, Sire, serez la cause de » la perte ou du gain. » Alors le Conseil se leva, & M. de Saint Pol s'approchant de Montluc, lui dit en riant : » Fol enragé que tu es, tu seras » cause du plus grand bien ou du » plus grand mal qui peut arriver au » Roi. Dis bien aux Officiers & aux » Soldats de l'armée, à quel prix on » leur donne la liberté de combattre, » c'est par confiance en eux, plutôt

» que par raiſon, qu'on s'expoſe
» ainſi. Monſieur, répondit-il, je 1554.
» vous ſupplie très-humblement, de
» n'avoir ni crainte, ni inquiétude.
» Nous gagnerons la bataille, & aſ-
» ſurez-vous que les premieres nou-
» velles que vous en aurez, feront
» que nous les aurons tous fricaſſés, &
» en mangerons ſi nous voulons. »
Le Roi mit alors la main ſur ſon bras, & lui dit : » Montluc, recommande-
» moi à mon couſin d'Enguien, &
» à tous ſes Capitaines qui ſont de par
» de-là, de quelque Nation qu'ils
» ſoient. Dis-leur la grande confiance
» que j'ai en eux, qui m'a fait con-
» deſcendre à leur envie de combat-
» tre ; je les prie qu'à ce coup ils me
» ſervent, n'en ayant jamais eu tant
» de beſoin. Sire, répondit Mont-
» luc, je leur porterai votre recom-
» mandation qui leur ſera un coup
» d'éperon, pour leur donner encore
» plus de volonté de combattre. Je
» ſupplie Votre Majeſté de n'avoir
» aucune inquiétude ſur l'iſſue de la
» bataille. »

En ſortant, Montluc trouva ſur la porte Meſſieurs de Dampierre, de Saint André, d'Aſtier, & pluſieurs

autres, qui lui demanderent avec
1554. empreſſement, s'il avoit la permiſſion de combattre : ſur ſa réponſe, ils firent de vives inſtances pour qu'il leur fût permis de partir avec lui pour l'armée. Le Roi leur accorda avec peine la permiſſion d'accompagner Montluc, conſidérant que c'étoit expoſer la principale Nobleſſe de ſon Royaume ; mais enfin il ne pût ſe refuſer à leurs empreſſemens. Ils partirent au nombre de plus de cent, dont les principaux étoient le Seigneur de Châtillon, depuis Amiral de France, le fils de l'Amiral d'Annebaut, le Vidame de Chartres, le reſte étoit de Nobleſſe inférieure. Montluc prit la poſte, & arriva devant eux dans le Piémont, où il rendit compte à M. d'Enguien du ſuccès de ſon voyage, & du ſecours qui lui arrivoit.

Quand l'armée eut appris qu'enfin on donneroit la bataille, ce fut une joie univerſelle ; les Officiers & les Soldats venoient en corps remercier Montluc, & lui renouveller leurs premieres proteſtations de vaincre ou de mourir ; chacun ſongea à ſes chevaux & à ſes armes, ſe diſpoſant tous à ce combat de la même façon, que

si c'eût été une guerre perſonnelle. Il n'étoit plus queſtion que de découvrir les ennemis, Montluc fut encore chargé de ce ſoin. Il partit à la tête de vingt ſallades, & rencontra l'armée Impériale, à quelque diſtance de l'Abbaye de Staffarde; mais il ne pût ſçavoir ſi ſon deſſein étoit de loger en cet endroit ou de décamper: de retour dans la tente du Comte d'Enguien pour lui faire ſon rapport, il y trouva Meſſieurs de Châtillon, de Dampierre, de Saint André, d'Eſcars, d'Aſtier & Jarnac, qui avoient leurs armes toutes prêtes ſur les lits de la tente. Montluc fit ſon rapport, & ces Seigneurs l'ayant entendu, ils preſſerent le Comte d'Enguien de les mener au combat. Ce Prince, ſuivant leur conſeil, donna les ordres néceſſaires pour faire marcher l'armée, qui ſe mit en bataille dans la plaine de Ceriſolles avec tant d'ordre & de promptitude, que juſqu'à l'artillerie tout ſe trouva prêt en même tems. 1554.

On entendit auſſitôt les trompettes & les tambours des ennemis, auſſi diſpoſés à combattre que les François; mais quelques-uns des prin-

cipaux Chefs de l'armée s'approchant
1554. du Comte d'Enguien, le supplierent de ne rien précipiter, pour éviter le danger auquel le Royaume demeureroit exposé, s'il avoit le malheur de perdre la bataille. D'un autre côté, il entendit les cris des soldats qui la demandoient, en invectivant tout haut contre ceux qui s'opposoient à leur ardeur. De sorte que le jeune Prince demeuroit incertain entre son desir & le conseil des autres. Montluc, voyant avec dépit qu'on perdoit l'occasion de combattre avec avantage, s'avança pour demander au Comte d'Enguien, si on n'avoit pas assez délibéré en France sur les conséquences de la bataille, sans s'amuser à y penser de nouveau. Tous les Seigneurs volontaires appuyerent son avis, ce qui obligea ceux qui ne vouloient point combattre à tirer le Prince à l'écart, où ils conférerent long-tems à pied à la vûe de toute l'armée.

Le dépit étoit général, & l'on attendoit avec impatience ce qui seroit résolu dans ce petit conseil, lorsqu'on s'apperçut que le Prince d'un air chagrin remontoit à cheval pour revenir

au camp. L'armée reçut ordre de le
ſuivre, & on chargea quelques Offi- 1544.
ciers d'aller de nouveau reconnoître les ennemis. On les trouva preſque ſans Cavalerie & aſſez mal poſtés, ce qui auroit donné une victoire certaine aux François, s'ils euſſent profité de cette circonſtance. Le Comte d'Enguien de retour à Carmagnole, l'apprit avec un dépit extrême, & s'emporta même contre ceux dont le zèle indiſcret l'avoit empêché de ſuivre ſon inclination. Alors Montluc, que l'éloignement du combat avoit encore plus mortifié que les autres, s'approchant du Comte d'Enguien, lui dit : *Monſeigneur, quand vous vous êtes levé ce matin, que pouviez-vous demander à Dieu, ſinon qu'il vous envoyât ce que vous avez laiſſé échapper aujourd'hui ; des ennemis en plaine ſans haye ni foſſé qui vous empêchaſſent d'aller à eux. Eh non, Monſieur, non, de par Dieu, n'envoyez perſonne que vous-même, nous ſçavons bien tous que vous voulez le combat.* Le Comte d'Enguien s'emporta alors vivement contre ceux qui l'avoient empêché de donner bataille, & demanda à être ſeul dans ſa tente.

1544. Cependant l'armée témoignoit un grand mécontentement, les ſoldats qui s'étoient attendus à la bataille, demandoient qu'au moins on les payât, menaçant de ſe ſoulever ſi on les refuſoit. Les Capitaines auſſi peu ſatisfaits que les ſoldats, ne ſe mettoient point en peine de les appaiſer ; ils prierent ſeulement Montluc de retourner vers le Comte d'Enguien, pour lui rendre compte de ce qui ſe paſſoit. Il y alla ſuivi de pluſieurs autres, qui tous faiſoient un grand bruit à la porte. Le Comte d'Enguien ne pouvant déſapprouver leurs plaintes, les fit prier d'avoir patience juſqu'à ſa ſortie du Conſeil. On y agitoit encore, ſi l'on donneroit bataille, ou non. Le Prince ſe plaignoit hautement de ceux qui l'avoient retenu la veille, diſant qu'ils lui avoient dérobé l'honneur d'une victoire aſſurée. Un d'entr'eux néanmoins entreprit encore de s'oppoſer à cet avis, en déduiſant de nouveau toutes les raiſons qui l'avoient déterminé la veille, & qui le retenoient encore. M. d'Enguien l'interrompit en colere, & lui dit que malgré toutes ſes raiſons, il étoit réſolu de com-

battre, & que ſi quelqu'un lui diſputoit le contraire, il ceſſeroit de l'eſtimer. Alors celui qui avoit d'abord parlé, lui dit : *Monſeigneur, vous voulez donc abſolument la bataille. Oui*, répliqua le Prince, *& tout réſolument. Il n'eſt donc plus queſtion*, reprit-il, *de délibérer, mais de monter à cheval.* 1544.

Alors la Chambre du Conſeil s'ouvrit, & ceux mêmes qui demandoient de l'argent avec menaces, ſe hâterent de retourner ſous leurs tentes pour ſe diſpoſer au combat. L'armée s'étant miſe en marche, s'avança dans une grande plaine coupée au milieu par une colline aſſez étendue, & qui, ſans gâter la diſpoſition du terrein, déroboit néanmoins à une partie de l'armée la vûe de l'autre. L'Infanterie, la Cavalerie, les Suiſſes, prirent chacun les poſtes qu'ils devoient occuper. Montluc fut mis à la tête des Arquebuſiers, ce qui le rendit en un moment un des principaux Chefs de l'armée. La bataille commença par une eſcarmouche que Montluc s'attacha à obſerver, ne doutant pas que l'effort des ennemis ne vînt bientôt ſe jetter ſur lui, ce qui arriva. Il combattit environ trois

heures contre les Arquebusiers ennemis, s'appuyant, quand il le falloit, d'une grande maison, auprès de laquelle le Comte d'Enguien l'avoit posté d'abord. Les ennemis voyant, que malgré leur nombre supérieur ils ne pouvoient gagner sur lui aucun avantage, firent soutenir leurs Arquebusiers par quelques Escadrons de Cavalerie. Le Comte d'Enguien s'en appercevant, lui envoya ordre de se mettre à couvert de la maison, jusqu'à ce qu'il eût achevé d'autres desseins; mais Montluc échauffé du combat, répondit qu'il ne fuiroit point devant les ennemis, & que si on vouloit lui envoyer de la Cavalerie, il promettoit de défaire ceux qu'il avoit en tête. 1544.

Le Comte d'Enguien lui envoya environ cent cinquante chevaux, avec un nouvel ordre de se retirer, auquel ce Capitaine refusa encore une fois d'obéir, disant qu'on ne rendoit pas un compte fidèle au Prince. Il fit usage de la Cavalerie qui lui étoit survenue, il chargea de nouveau les ennemis, qu'il repoussa jusqu'à leur bataille. L'artillerie du Marquis du Guast étoit placée vis-à-vis la maison

que Montluc avoit abandonnée, & tiroit de ce côté-là avec furie. M. de Mailli crut devoir y répondre, & y fit traîner pluſieurs canons. En même tems M. de Taïs, qui commandoit un corps d'Infanterie Françoiſe, s'avança les piques baiſſées contre les Italiens. Montluc l'appercevant, & voyant qu'un corps de troupes ſe tenoit ventre à terre cachés derriere les Suiſſes, courut à M. de Taïs, & l'arrêta en lui diſant : *Où allez vous, Monſieur, vous allez vous perdre, les Allemands que vous ne voyez pas, viennent vous prendre en flanc.* M. de Taïs s'arrêta, mais avec beaucoup de peine, ſes Officiers & ſes Soldats demandant avec obſtination qu'on les menât au combat, plutôt que de les laiſſer expoſés au canon, qui tiroit continuellement ſur eux. Montluc les pria d'avoir patience, leur promettant de les mettre bientôt à couvert de ce feu ; ce qu'il fit en effet en chargeant vigoureuſement. 1544.

Succès de Montluc.

Montluc conſeilla à M. de Taïs de faire mettre ſon Infanterie un genouil en terre, & ſe faiſant ſuivre par les Arquebuſiers : » Mes com» pagnons, leur dit-il, combattons

» bien ; car ſi nous gagnons la batail-
1544. » le, notre réputation ſera immor-
» telle. C'eſt aux Allemands que
» nous allons avoir affaire, & jamais
» on n'a vû les Germains vaincus à
» coups de piques par les Gaulois ;
» ainſi nous aurons un triomphe,
» que juſqu'ici notre Nation n'a point
» encore obtenu. » Pour vaincre avec plus de ſûreté, Montluc ordonna aux Piquiers de ſe ſervir de leurs piques en les prenant par le milieu, & non par le bout, ſuivant l'uſage ordinaire, les Allemands plus forts & plus exercés que les François, ayant de cette façon un trop grand avantage. Ils prirent donc leurs armes par
1545. le milieu, & donnerent tête baiſſée contre les Allemands, qui venoient ſur eux à grands pas. Montluc avoit cependant mis pied à terre, quoique les Soldats & les Officiers vouluſſent qu'il demeurât à cheval pour les commander & pour être auſſi moins expoſé ; mais le ſouvenir de ce qu'il avoit promis au Roi, & la crainte du ſuccès de cette fameuſe bataille, l'occupoit davantage que le ſoin de ſa conſervation : *Mes amis*, leur dit-il, *ſi j'ai à mourir ce jour-ci, je ne le puis en un lieu*

plus honorable qu'avec vous, les armes à la main. Tous chargerent en même tems; & les rangs ſe pouſſant les uns les autres dans ce vaſte corps d'Allemands qu'ils avoient en tête, ils l'entrouvirent de différens côtés, & le mirent en déſordre. 1545.

Les François marchoient ſi vîte, & trouvoient en même tems une ſi grande réſiſtance de la part des ennemis, que pluſieurs furent renverſés du ſeul choc des piques; Montluc tomba trois fois ſur le genouil, mais il ſe hâtoit toujours de ſe relever bien promptement dans la crainte d'être foulé aux pieds. Les Allemands ſi maltraités auroient néanmoins réſiſté encore long-tems, ſi deux gros de Cavalerie Françoiſe ne fuſſent venus achever leur défaite, alors ce ne fut plus qu'une déroute.

La fortune faiſoit éprouver un ſuccès bien contraire au Comte d'Enguien du côté où il combattoit. Le Marquis du Guaſt lui avoit oppoſé environ ſix mille hommes, tant Eſpagnols qu'Allemands, choiſis entre les meilleures troupes de l'Empereur; ils compoſoient enſemble un bataillon formidable, auquel le Comte d'Enguien n'avoit à oppoſer qu'un corps de

Grisons assez nombreux, mais déja effrayés de la seule présence des ennemis. Ce qui fit prendre la résolution au Prince de charger le bataillon Espagnol avec sa Cavalerie, l'attaquant à la fois par le front & par les côtés ; mais ces vieux soldats s'étant arrêtés au milieu de la plaine, firent deux décharges si furieuses sur la Cavalerie Françoise, qu'ils tuerent presque tout ce qui se trouva aux premiers rangs; ensuite continuant leur route, ils tomberent sur les Grisons, qui dans un instant, furent mis en une entiere déroute. Alors le Comte d'Enguien croyant la bataille perdue, ne chercha plus qu'à faire une fin glorieuse, il chargea une seconde fois l'Infanterie Espagnole qui le reçut avec le même succès pour elle, & autant de danger pour lui que la premiere; il vit tomber un grand nombre de gens de qualité qui l'environnoient, & leur mort lui faisoit chercher la sienne avec encore plus d'ardeur, lorsque ses Courtisans & ses Domestiques s'appercevant de son désespoir, l'environnerent en le suppliant de songer à sa conservation.

1545.

Le Seigneur de Saint André, depuis

Maréchal de France, qui étoit particulierement attaché au Comte d'Enguien, se trouvoit au milieu des ennemis avec quelques-uns des plus téméraires. Le Prince jettant les yeux de ce côté-là, dit à ses gens : *Si vous voulez que je me retire, allez donc le dégager.* On en vint à bout, mais ce fut avec beaucoup de peine, parce que les Espagnols, quoique souvent percés, se rallioient toujours, & défendoient les approches de leur bataillon à coups d'arquebuses, de traits & de piques. Le Comte d'Enguien, qui ne pouvoit pas découvrir d'où il étoit, ce qui se passoit de l'autre côté de la colline, crut que les affaires y alloient aussi mal que du côté où il commandoit ; il voyoit avec douleur, que la plus grande partie de ses troupes étoient en déroute : *Que dira le Roi ?* s'écrioit-il. On remarqua même que dans le fort de ses agitations, il parut plusieurs fois tenté de se percer lui-même de son épée, aimant mieux, disoit-il, mourir, que de survivre au danger où il venoit d'exposer la France.

1545. On croit la bataille perdue.

Cependant le Colonel Taïs & Montluc, vainqueurs des Allemands & des Italiens, poursuivoient vivement leur

victoire ; en vain le Marquis du Guaſt
1545. fit-il les plus grands efforts à la tête de ſa Cavalerie. Il fut mis en déroute, & dans le même état de déſeſpoir que le Comte d'Enguien ; de ſorte, que des deux armées, il partit à la fois des fuyards qui allerent répandre mutuellement le bruit de leur défaite. Le Comte d'Enguien croyoit la ſienne aſſurée, & dans l'extrême agitation où il ſe trouvoit, il ne ſongeoit pas même à, ce qu'il devoit ordonner pour le reſte de l'armée, lorſqu'il entendit les cris de victoire que pouſſoit ſon aîle droite; il vit auſſi dans cet inſtant ce même bataillon Eſpagnol, par lequel il avoit été défait, ſonger à la retraite, pour ſe dérober aux vainqueurs. Alors il rallia ce qu'il trouva à ſa portée de Cavalerie & d'Infanterie, & revint attaquer ce bataillon Eſpagnol. La plus grande partie des fuyards voyant la fortune favoriſer leur parti, revinrent à toute bride, & ne furent pas ceux qui firent le moins de carnage.

Victoire de Cerifoles. Les Eſpagnols voyant fondre ſur eux toute l'armée Françoiſe, firent d'abord grand feu ; mais craignant les Suiſſes, qui avoient juré de ne donner quartier à perſonne, ils s'approcherent

cherent de la Cavalerie du Comte d'Enguien, à qui ils rendirent leurs drapeaux & leurs piques, en demandant quartier. Ces braves ſoldats méritoient par leur courage qu'on les conſervât ; néanmoins ceux d'entre les Cavaliers qui avoient été plus maltraités, en tuerent pluſieurs malgré le Comte d'Enguien, dont le deſſein étoit de les ſauver tous. 1544.

Montluc voyant la bataille gagnée, ſongea à pourſuivre les fuyards ; il avoit donné ordre à un domeſtique de lui tenir prêt un Cheval Turc, pour le monter auſſi-tôt après le combat ; mais cet homme, voyant que le canon portoit juſqu'à l'endroit où il s'étoit placé, & que la plus grande partie de l'armée prenoit la fuite, s'étoit ſauvé auſſi avec les autres. Montluc fut outré de ce contre-tems ; il s'étoit flatté à cauſe de la vîteſſe de ſon cheval, de faire priſonnier le Marquis du Guaſt, ou quelque autre perſonne de conſidération ; cela ne l'empêcha pas cependant de ſe mettre à la ſuite des fuyards ; mais les ayant apperçus de loin, il les trouva en ſi bon ordre, qu'il ne crut pas devoir avancer davantage, il revint auprès du Comte d'Enguien.

1544. Ce jeune Prince étoit à pied au milieu du champ de bataille, environné d'Officiers & entouré de drapeaux ennemis, qu'on lui apportoit de toutes parts ; mais l'impreſſion du danger qu'il avoit couru d'être défait, n'avoit pu être détruite par la victoire même ; il ſembloit encore triſte & inquiet, lorſque Montluc l'aborda ; *Mon Prince*, lui dit-il, *vous ai-je aujourd'hui ſervi à votre contentement. Oui, Montluc*, répondit le Comte d'Enguien, *je n'oublierai jamais le ſervice que vous avez rendu au Roi, & j'aurai ſoin de l'en inſtruire.* En même-tems il l'embraſſa, & l'arma Chevalier avec beaucoup d'autres, ſur le champ de bataille. Montluc lui demanda enſuite l'honneur d'être nommé pour porter à la Cour la nouvelle de la victoire, ainſi qu'il l'avoit été pour demander la permiſſion de combattre. Le Comte d'Enguien, & M. de Taïs qui avoit vu combattre Montluc ſous ſes yeux, trouverent ſa propoſition juſte, & lui permirent de partir le lendemain matin ; mais M. d'Eſcars, homme d'une naiſſance & d'une valeur diſtinguée, employa tant de ſollicitations, que le Prince lui permit d'aller à la Cour à la

Montluc eſt armé Chevalier.

place de Montluc. Celui-ci fit des plaintes bien ameres de ce qu'on lui enlevoit ainſi l'occaſion d'une fortune certaine. 1544

Deux jours après Montluc ſe préſenta au Comte d'Enguien pour lui demander la permiſſion de ſe retirer chez lui, en attendant, dit-il, que l'on voulût bien faire attention à ſes ſervices : « Montluc, lui dit ce Prince, » je vois bien que vous êtes fâché ; » je n'ai pu refuſer à d'Eſcars & à ſes » amis, ce qu'ils m'ont demandé avec » inſtance ; mais je puis par d'autres » moyens réparer le tort que je vous » ai fait malgré moi, comptez ſur mes » promeſſes ; je veux vous donner un » congé d'aller chez vous, à condition » que vous reviendrez promptement » dans le Piémont ſervir ſous moi. » Montluc ne vouloit pas s'engager poſitivement ; mais le Prince le détermina en lui donnant une commiſſion de Capitaine de douze cens hommes qu'il devoit lever en Gaſcogne.

Montluc prit la route de cette Province, d'où il repartit pour le Piémont, auſſi-tôt qu'il eut mis ſa Compagnie en état ; & en arrivant à Villaume, Bourgade ſituée ſur la route

de Gaſcogne en Piémont, le haſard
1544. l'adreſſa dans la même Hôtellerie où logeoit le Seigneur Pierre Colonne, fait priſonnier à Carignan, que l'on emmenoit en France ſuivant les articles de la capitulation. Montluc alla le ſaluer, & lui faire compliment ſur ſa ſituation. Pierre Colonne lui répondit qu'elle étoit moins à plaindre, en ce qu'il ſe trouvoit entre les mains d'ennemis généreux, incapables d'abuſer de ſa mauvaiſe fortune. Il lui dit enſuite qu'il ſçavoit que c'étoit lui qui avoit rompu le Pont de Carignan, & que cette expédition nocturne avoit été accompagnée de circonſtances bien ſingulieres : « Je crois, répon-» dit Montluc, que vous ne les ſça-» vez pas toutes, & je vous dirai qu'en » un certain moment nos gens furent » ſaiſis d'une ſi grande terreur, que » tous prenant la fuite, les vôtres n'eu-» rent à combattre que moi ſeul, & » peu après environ quarante ſoldats, » qui étant revenus me joindre, chaſ-» ſerent auſſi les vôtres. Eh bien, re-» prit Colonne, ſeulement avec ces » quarante hommes, vous vous ſeriez » vu maître de Carignan, ſi vous nous » aviez pourſuivis. Il ajouta que juſ-

qu'à ce jour là, il avoit cru que les Espagnols n'avoient point de peur, mais qu'ils l'avoient convaincu du contraire, que les voyant fuir, il s'étoit jetté à la porte de la Ville à dessein de les arrêter & de la fermer; mais que ces fuyards étoient venus en si grand nombre à la fois & avec tant de violence, qu'ils avoient mis la porte hors des gonds: « Enfin, ajouta Colonne, » cette porte étant fermée, je rentrai » dans la Ville pour tâcher de rassurer » les soldats, qui au lieu de m'écouter, » fuyoient dans les rues comme des » gens éperdus de frayeur; plusieurs » d'entr'eux sautèrent même les mu- » railles de la Ville pour fuir dans la » campagne, du côté opposé aux » François, s'imaginant voir les en- » nemis dans leurs Compagnons. 1544.

Ce récit fit connoître à Montluc, que la terreur avoit été égale dans les deux partis, & que tous deux étoient redevables de leur salut à leur commune frayeur. Montluc n'arriva point dans le Piémont, où sa troupe étoit destinée, le Roi le rappella en France Ce Prince avoit besoin de toutes ses forces pour les opposer à l'Empereur & au Roi d'Angleterre, qui étoit en- Prise de Boulogne par les Anglois.

tré de nouveau dans ſes Etats avec des
1544. troupes innombrables. Montluc alla ſervir en Picardie ſous M. le Dauphin, qui vouloit ſecourir Boulogne; mais le Gouverneur de cette Place l'ayant rendue preſque ſans réſiſtance, les Anglois impatiens de regagner leur Iſle, laiſſerent une aſſez forte Garniſon dans Boulogne, & ſe retirerent enſuite ſans penſer à réparer les brêches de la Place. Cela inſpira aux François le deſſein de donner à la Ville ce qu'on appelloit en ce tems là une *camiſade*.

Montluc venoit d'être fait Meſtre-de-Camp, grade qui donnoit la même autorité & la même fonction, que de nos jours celui de Maréchal de Camp. M. de Taïs & Montluc furent chargés de cette expédition à la tête de neuf à dix Enſeignes, tant Françoiſes qu'Italiennes. Ils devoient donner enſemble par trois brêches qui étoient reſtées à la muraille. D'abord au lieu des Italiens, on avoit voulu envoyer des Allemands, plus aguerris que les premiers, & plus capables, au ſentiment de Montluc, d'une expédition de cette nature, ce changement penſa tout perdre.

M. de Taïs entra le premier dans la

Ville basse de Boulogne, sans avoir été remarqué des Anglois qui se tenoient dans la Ville haute, comme la plus importante & la mieux fortifiée ; Montluc entra de même, & pénétra jusqu'à l'Eglise : dans ce moment M. de Taïs ayant été obligé de se retirer à cause d'une blessure dangereuse qu'il venoit de recevoir, Montluc demeura seul chargé du commandement, & dans un embarras extrême, la plus grande partie des soldats ayant suivi M. de Taïs sur un bruit qui avoit couru, qu'une partie des Anglois de la Ville haute étoit sortie de la Ville basse, pour s'emparer des brêches en-dehors, & tenir ainsi les François enfermés entr'eux & le reste de la Garnison. 1544. Camisade de Boulogne.

Les seules Enseignes étoient restées, & il étoit important de les sauver, ce fut à quoi Montluc songea principalement, en disposant tout néanmoins pour la retraite ; mais comme il la commençoit, & qu'il vouloit regagner la muraille, cinq ou six cens soldats Anglois vinrent à lui les piques baissées, en criant en Anglois : *Qui va là ?* Montluc répondit dans la même langue : *Amis, amis.* Il étoit sauvé, si 1546.

les Anglois en fussent restés-là ; mais
1546. ayant continué de lui parler dans leur langue, il ne put répondre, & se vit chargé sur le champ avec tant de vivacité, que la plûpart de ses soldats prirent la fuite.

Montluc vint à bout de retenir quelques François ; & rappellant les Italiens, il repoussa à son tour les Anglois jusqu'au-delà de l'Eglise. Toutes les Enseignes s'étoient réunies auprès de lui, mais elles avoient à peine chacune six soldats pour les garder ; il dit aux Italiennes de tenir bon devant l'Eglise, pendant qu'il alloit combattre pour regagner une brêche, & qu'on les viendroit chercher sur le champ. En effet, Montluc alla droit à la même brêche par où il étoit entré, & y trouva quelques Anglois qui prirent la fuite. Une pluie violente étant survenue, les soldats ne pouvoient tenir leurs armes à découvert, soit arcs ou armes à feu, & bientôt leurs habits ayant été percés, il ne leur resta plus de moyens de défense que dans leurs piques.

Jusques là Montluc se trouvoit maître de la brêche, & pouvoit ainsi sortir de la Ville, ce qu'il eût fait sa-

le danger où les Italiens se seroient trouvés après son départ. Il leur envoya un Gentilhomme, pour leur dire de se hâter de le venir joindre. Un moment après ce Gentilhomme revint à toutes brides lui dire qu'une troupe d'Anglois l'avoit empêché de passer, & qu'à leur contenance il jugeoit que les Italiens étoient ou morts ou enfermés dans l'Eglise; en même-tems quatre cens Anglois parurent, & s'avancerent contre Montluc, pendant que d'autres de leurs compagnons cherchoient à l'environner. Montluc se voyant ainsi pressé, se tourna vers trois ou quatre Officiers de distinction qui l'accompagnoient; c'étoit d'Andelot, frere de l'Amiral de Coligni, le Seigneur de Noailles, &c. *Que croyez-vous qu'on doive faire, Messieurs?* leur dit-il, *Combattre*, répondit d'Andelot, *ce parti est le meilleur.* Mais il n'étoit pas du goût des soldats qui demandoient hautement la retraite, se trouvant découragés par la violence de la pluie, qui avoit rendu leurs armes inutiles. Montluc leur parla pour les animer, & ne doutant pas qu'on ne le suivît, il alla le premier la pique à la main aux ennemis. 1546.

1546. D'Andelot & Noailles se tenoient à ses côtés, ils combattirent avec toute la valeur possible, & leur exemple donnant de l'audace aux soldats, ils mirent les Anglois en fuite. Montluc les poursuivit l'épée dans les reins, & arriva à leur suite, jusqu'à l'endroit où d'autres Anglois tenoient les Enseignes Italiennes enfermées; le tumulte les dégagea, & toutes ensemble sous la conduite de d'Andelot, marcherent à la brêche au grand pas, d'où elles gagnerent la montagnevoisine de la Ville, contiguë à la Ville haute, pendant que Montluc faisoit ferme avec quelques soldats, pour empêcher qu'on les poursuivît. A la fin sa troupe diminuant toujours, il se trouva réduit à cinq Piquiers, avec lesquels il se tint au bord d'un petit ruisseau formé par la pluie: six Anglois qui voulurent le forcer, furent percés de coups, pendant que d'autres n'osant l'aborder, lui tirerent plusieurs fléches, dont trois percerent sa rondelle; ce qui fut, dit-il, tout le butin qu'il emporta de Boulogne.

Danger où se trouve Montluc.

Cependant M. le Dauphin & l'Amiral faisoient marcher les Lasquenets au secours de Montluc, lorsqu'ils ren-

contrerent d'Andelot avec toutes les Enseignes, ce qui leur donna beaucoup de joie; mais cela pensa être cause de la perte de Montluc. D'Andelot qui ne l'avoit plus vu paroître, leur ayant dit qu'il le comptoit mort, les Allemands se retirerent, & il n'y eut que le Vidame de Chartres avec un frere de Montluc, qui hasarderent de s'avancer jusqu'aux pieds des murailles de la Ville, où n'entendant aucun bruit, ils jugerent comme les premiers que Montluc étoit perdu, & se retirerent. 1546.

Réception que lui fait le Dauphin.

Cet Officier sortit de Boulogne si mal en ordre & si peu suivi, que les ennemis le jugeant un simple soldat, ne daignerent pas le poursuivre; il fit à pied le chemin de Boulogne au camp, ayant de la boue jusqu'aux genoux, ce qui ne l'empêcha pas de se rendre le soir à la tente de M. le Dauphin pour demander l'ordre. Ce Prince appercevant un homme qu'il croyoit mort, lui dit: *Te voilà, Montluc. Oui, Monseigneur*, répondit-il, *grace à ma fortune; car nul autre qu'elle ne m'a secouru.*

M. le Duc d'Orléans, qui avoit accompagné M. le Dauphin à l'armée,

regarda Montluc en riant; & sur le
1546. même air qu'on avoit fait en Piémont contre les François battus à l'assaut de Coui, il chanta quelques mots sur la camisade de Boulogne. Montluc prenant cette raillerie pour un reproche, osa dire à M. le Duc d'Orléans, que si on ne lui avoit pas donné des lâches pour compagnons, il ne se seroit pas trouvé en danger; & que si les autres ne l'avoient point eu pour Chef, ils ne se seroient pas sauvés. *Montluc, Montluc*, lui dit M. le Dauphin, *vous ne pouvez désavouer la faute que vous avez faite, en vous engageant ainsi dans une Ville à forces inégales. Comment, Monsieur*, répondit Montluc avec feu, *auriez-vous opinion que j'eusse fait faute? si je le sçavois, j'irois tout à l'heure me faire tuer dans la Ville; vraiment après cela nous sommes bien sots de nous faire tuer pour votre service.* M. le Dauphin voulant l'adoucir, lui dit avec bonté: *Montluc, je ne parle point de vous; vous avez sauvé les vôtres: on blâme seulement ceux qui s'étant trop exposés, ont été obligés de fuir.*

Montluc fortifie Outreau.

M. le Dauphin n'ayant plus d'espérance de reprendre Boulogne, & ne craignant pas non plus que les Anglois

pourſuiviſſent leurs premiers avantages, quitta l'armée, & en laiſſa la conduite au Maréchal de Biez, ſous lequel Montluc revint ſervir après avoir été de l'inutile expédition que le Roi fit faire ſur les côtes d'Angleterre. Une grande partie des troupes revinrent à la terre d'Oye, où le Maréchal de Biez s'occupoit à fortifier le Fort d'Outreau devant Boulogne, afin de bloquer cette Place; mais les Pionniers employés aux travaux, étant mal payés du Maréchal, maltraités des Piqueurs & ſubornés par des Anglois, profiterent d'une nuit, où ils ſe voyoient moins obſervés, pour déſerter tous enſemble. Toute la courtine d'un côté du Fort reſtoit à faire, ce qui laiſſoit la Place ouverte, & expoſée aux entrepriſes des Anglois. Il manda à Montluc de lui envoyer des ſoldats au lieu des Payſans qui l'avoient quitté; mais les ſoldats, la plûpart Gaſcons, répondirent qu'ils s'étoient engagés pour combattre & non pour faire des murailles, & qu'ils déſerteroient plutôt que de ſe ſoumettre à ce travail. 1546.

Montluc dit au Maréchal qu'on s'expoſeroit trop à vouloir forcer ces

soldats, & qu'il ne sçavoit d'autre
1546. moyen que de promettre à ceux qui voudroient travailler, la même paie qu'on donnoit aux Pionniers, afin de les tenter par ce léger profit. On y consentit, & Montluc s'étant assuré de quelques Compagnies qui appartenoient à des Officiers de ses parens, fit porter plusieurs sacs pleins de sols, du pain, du vin & de la viande. Il prit le premier une bêche, remua la terre & fut imité par tous les Officiers. Les soldats travaillerent ensuite avec beaucoup d'ardeur. A l'heure de midi chaque Capitaine dîna avec sa Compagnie, leur distribuant lui-même des vivres, & louant ceux qui avoient témoigné plus d'application. Le soir on quitta le travail, & des Tréforiers donnerent à chaque soldat les cinq sols promis. Les autres soldats qui avoient refusé de travailler, se moquoient des premiers, & les appelloient, *Pionniers Guastadours*; mais le lendemain tous demanderent à être reçus, & en huit jours tous les travaux du Fort furent achevés, ce qui n'auroit point été exécuté en deux mois par les mains des Pionniers.

Le Maréchal de Biez ayant achevé

le fort d'Outreau, songea à poursuivre les Anglois, & à leur livrer bataille; mais les ennemis n'ayant pas voulu l'accepter, forma le dessein de leur enlever un Fort, nommé de leur nom, qu'ils avoient construit avec beaucoup de soin & de peine, pour empêcher les approches de Boulogne, & garder la terre d'Oye. Le Maréchal s'avança avec l'Infanterie de l'armée, & suivi de Messieurs de Brissac & de Tais, il se mit sur un petit tertre à l'ombre d'un arbre, pour examiner la Place, & voir par quel côté on l'attaqueroit, pendant que Montluc chargé de commander une partie de l'Infanterie, traversoit un pré qui s'étendoit depuis le terre où se tenoit le Général, jusqu'au premier fossé de la Place. 1546. Il aide à prendre le Fort des Anglois.

Les deux fossés étoient séparés par une levée de terre en forme de terrasse, sur laquelle les Anglois avoient placé cinq à six mousquets gros comme de petits canons, pour tirer sur les François à mesure qu'ils approcheroient. Ils comptoient beaucoup sur cette défense, qui néanmoins n'arrêta pas Montluc: par son ordre, on fit un grand feu d'arquebuses sur tout ce

qui ſe montroit : on vit enfin paroître
1546. environ ſix vingt Anglois, qui vouloient tenter une ſortie. Ce Capitaine marcha contr'eux, les combattit quelque tems, & remarquant que la plûpart commençoient à regarder derriere eux, comme des gens qui ſongent à la retraite, il ſe ménagea moins & les pouſſa juſqu'à leurs murailles, où il prit la plus grande partie de leurs mouſquets.

Les Officiers qui ſuivoient Montluc, lui conſeilloient de s'en tenir à cet avantage, & d'attendre le reſte des troupes. *Non*, dit-il, *nous ſommes aſſez pour battre des gens qui ont peur.* Auſſitôt ſuivant les Anglois, ils les pouſſerent juſqu'à la gorge de leur premier baſtion, où les ennemis firent ferme. Montluc courut auſſi-tôt vers le Maréchal de Biez & M. de Taïs, qui continuoient de tenir conſeil : *Allons, Meſſieurs*, leur cria-t'il, *allons au combat ; nous les emporterons, je les ai tâtés. Quelle idée, Montluc*, répondit le Maréchal, *plût à Dieu que nous fuſſions aſſurés de les emporter promptement avec notre Artillerie.* Montluc ſoutint qu'on n'avoit pas beſoin de ce ſecours, & qu'avant que l'Artillerie fût en train

de marcher, on ſeroit maître du Fort. M. de Taïs ſe laiſſa gagner, & alla avec Montluc. Le Maréchal de Biez n'avoit pas bonne opinion de cette précipitation : *Je les laiſſe faire*, dit-il, *nous verrons ſi Taïs eſt auſſi brave qu'il le dit avec ſes Gaſcons.* 1546.

Cet Officier & Montluc ſe mirent chacun à la tête d'une troupe pour emporter le dedans du Fort. Montluc contre l'ordinaire, fit mettre les Sergens à la tête, au lieu de les tenir ſur les flancs, & leur dit : *Compagnons, vous ſçavez ce que je ſçais faire ; voyez-vous cette Enſeigne des ennemis plantée ſur la courtine, il faut aller la prendre : ſi en y allant quelques uns d'entre vous recule, je lui coupe les jarets. Soldats*, ajouta-t'il, *coupez les miens ſi je ne vous donne l'exemple.* En effet appuyant la hallebarde dont il étoit armé contre la muraille du parapet, il la tenoit d'une main, & de l'autre s'efforçoit de monter ; des ſoldats qui ne le connoiſſoient point, jugeant à ſes habits ſimples que c'étoit un de leurs compagnons, le prirent bruſquement par les jambes, & le pouſſerent deſſus la courtine dans le foſſé. Heureuſement pour lui, des Sergens & des Piquiers s'y

trouverent en même-tems que lui; ils
1546. poussèrent ensemble les ennemis, & M. de Taïs étant arrivé aussi-tôt avec sa troupe, les Anglois sortirent du Fort, & prirent la fuite vers Calais. On voyoit de loin voltiger les drapeaux François au-dessus des murailles du Fort. *O Dieu!* s'écria le Maréchal de Biez, *ils sont dedans.* Ce Général y courut lui même suivi d'environ cent chevaux, & se trouva maître en deux heures de combat d'un Fort, qu'il avoit cru capable de l'arrêter plusieurs jours.

Alarme des Anglois. Cependant l'alarme étoit répandue dans Calais. Le Gouverneur fit sortir douze Enseignes d'Infanterie, avec cinquante ou soixante lances, pour venir au secours; mais il étoit trop tard; & l'avis des plus expérimentés d'entre les François, étoit de combattre ces nouvelles troupes, leur défaite laissant Calais si foible & si dégarni de soldats, qu'il eût été aisé de s'en rendre maître; d'autres prétendirent, qu'on couroit risque de perdre l'avantage qu'on venoit de remporter, en s'exposant contre des troupes fraîches & aguerries. La cavalerie commandée par M. de Brissac, fut donc la seule qui

semêla, mais avec désavantage, l'Infanterie ayant refusé de la soutenir. 1546.
Ainsi l'on perdit l'occasion de reprendre Calais avec beaucoup de facilité. La fortune de la France qui sembloit dès-lors être attachée à la seule personne du Duc de Guise, lui réservoit la gloire de cette importante conquête.

Montluc qui étoit demeuré aux environs du Fort d'Outreau, continua de harceler les Anglois de Boulogne, & battit le lendemain un de leur parti, en présence des principaux Officiers de l'armée, qui avoient parlé trop avantageusement devant lui de la valeur des Anglois. Il étoit presque passé en Proverbe depuis les fameuses batailles de Creci & d'Azincourt, qu'un Fantassin Anglois valloit seul deux François; Montluc dit qu'il ne souffriroit point que cette opinion subsistât davantage. Ce Capitaine convenoit que les Anglois sembloient attaquer avec plus de courage & de résolution; mais il en trouvoit la cause dans la façon des armes des Anglois, qui étant très-courtes, les obligeoient de s'approcher beaucoup plus des ennemis. Il les chercha, les battit en

plusieurs rencontres; & les ayant toujours vaincus avec peu d'efforts, il dit que les Anglois, dont on avoit voulu effrayer les autres Nations, étoient sans doute les anciens Anglois habitués en Gascogne, & qu'ils avoient perdu leur premiere valeur en perdant cette belliqueuse Province.

1546.

Montluc va en Gascogne.

Montluc ne fit rien de remarquable pendant la fin de cette campagne, après laquelle il revint à la Cour, pour y servir en qualité de Gentilhomme ordinaire; ces sortes de Charges étoient alors remplies par des Gentilshommes de la premiere Noblesse. Il trouva le Roi fort occupé du soin de donner la paix à ses peuples; ce Monarque sembloit faire moins d'attention que jamais aux gens de guerre. Il se trouvoit en effet accablé du poids des affaires, le Connétable étoit éloigné depuis quelque tems, & il se défioit des Guise; de sorte que les Militaires devenus en quelque façon inutiles, trouvoient peu d'appui à la Cour. Montluc se retira chez lui, où il demeura jusqu'à l'avenement de Henri II. à la Couronne, tems où le Connétable & les Guise reprirent une nouvelle faveur.

Jusques-là Montluc avoit paru également attaché aux deux Maisons de Guise & de Montmorenci; mais s'étant trouvées opposées d'intérêt dans le commencement de ce nouveau regne, il prit le parti du Duc de Guise, dont l'affabilité & la douceur rendoient encore plus insupportable l'excessive sévérité du Connétable, de qui Montluc dépendoit particuliérement, à cause de sa Charge dans la Maison du Roi. Le crédit du Duc de Guise augmentoit chaque jour, il promit à Montluc de l'avancer, cela le détermina à faire sa cour à ce Prince; d'ailleurs, l'attachement sincére de Montluc pour la Religion Catholique, fut une des raisons qui l'engagerent à préferer le Duc de Guise, en faveur duquel il se déclara toute sa vie, souvent même aux dépens de sa réputation.

1547. Revient à la Cour.

Ce Prince lui fit d'abord avoir la dignité de Mestre-de-Camp dans l'armée du Piémont, commandée par le Prince de Melphe, & le Gouvernement de Montcallier, Place forte dans cette même Province. Il s'y rendit avec des troupes, dans l'espérance de pouvoir acquérir un nouveau degré de gloire, dans un Pays qui étoit devenu

1548. Il part pour le Piémont.

le théâtre de la guerre; mais ce Prince
1548. de Melphe déjà vieux & valétudinaire, évitoit avec soin de prendre les armes; ce qui rendit la bonne volonté de Montluc inutile pendant dix-huit mois qu'il servit sous lui dans le Piémont.

Ennuyé de cette vie oisive, il revint encore en Gascogne, aimant mieux, disoit-il, vivre en paix dans sa maison, qu'auprès des ennemis: sa résolution étoit de séjourner longtems au milieu de sa famille, lorsqu'il reçut ordre du Roi de se rendre à la
1549. Cour. M. de Brissac venoit d'être nommé au Gouvernement du Piémont, à la place du Prince de Melphe, & tous les gens de guerre desiroient d'aller servir sous un Général si renommé. Montluc le vit à Villeneuve-Saint-George, qui étoit alors une petite Ville où le Roi se tenoit avec toute la Cour. On lui donna sous le nouveau Général le même rang qu'il avoit eu sous le Prince de Melphe, avec beaucoup plus d'espérance de se signaler.

Montluc accompagna M. de Brissac pendant tout son voyage, ce qui lui fut, selon lui, aussi utile que s'il eût

gagné deux victoires sous ses yeux, l'habitude de le voir ayant donné à ce Seigneur plus d'envie de l'employer. Le mérite de Brissac & les bonnes graces de la Ducheſſe de Valentinois, maîtreſſe du Roi, lui avoient ſuſcité bien des ennemis à la Cour; c'étoit à la jalouſie du Monarque & à l'adreſſe de cette Dame, qu'il devoit le Gouvernement du Piémont, ce qui lui donnoit plus d'envie de ſe ſignaler en arrivant dans cette Province, où le deſſein du Roi étoit de recommencer la guerre à la premiere occaſion, & Briſſac avoit ordre de la faire naître. 1549.

Le Maréchal fit l'ouverture de la campagne par la conquête de S. Damian, que le Capitaine Baſſé ſurprit de cette ſorte. La garniſon de cette Ville avoit coutume d'en ouvrir les portes tous les matins, afin de laiſſer ſortir le Peuple, & entrer les gens de la campagne; & pour éviter tout accident, ils poſoient pluſieurs ſentinelles au-dehors des murailles, pour examiner ceux qui entroient ou qui ſortoient; mais ſouvent cette précaution étoit retardée par la négligence des Officiers ſubalternes qu'on en avoit chargés. Baſſé s'en apperçut, & choi- 1550. Priſe de S. Damian.

sissant un jour de marché, il fit déguiser un grand nombre de soldats en
1550. Villageois, qui eurent le tems d'entrer dans la Place avant que les sentinelles fussent posées; ils se réunirent même sans être reconnus; mais au lieu d'étaler leurs denrées, ils mirent l'épée à la main, & forcerent la garnison effrayée de se retirer dans le Château. Bassé la fit sommer de se rendre; & comme elle s'y étoit réfugiée plutôt pour éviter la premiere furie du vainqueur, que dans l'espoir de lui résister, elle se rendit le lendemain à des conditions honnêtes.

Montluc qui n'avoit point été de l'entreprise de Saint Damian, aida à exécuter celle de Quiers, beaucoup plus périlleuse, parce qu'il fallut y combattre; elle réussit néanmoins, & par-là le Maréchal de Brissac se trouva supérieur en forces & avancé dans le Pays ennemi: ce qu'il y eut de singulier à l'expédition de Quiers, c'est que si toutes les mesures prises d'abord par le Maréchal eussent réussi, ses troupes eussent été vaincues; mais les échelles s'étant trouvées trop courtes, il fallut avoir recours au canon avec lequel on emporta la Place le même jour.

Dans

Dans ce même tems le Maréchal ſe rendit maître de la ville de Quiers, où Montluc ſe bleſſa à la cuiſſe, en deſcendant avec trop de précipitation de la brêche dans le foſſé, pour empêcher quelques gens ſans aveu d'entrer dans cette ville, qui vouloient piller. Le Maréchal de Briſſac, malgré les affaires importantes qui l'occupoient, vint voir Montluc, & tint même conſeil trois fois dans la chambre où il étoit couché. Cette ſituation étoit pénible pour un homme qui regardoit le repos comme le plus fatiguant de tous les travaux ; mais en vain voulut-il forcer ſa bleſſure, on l'obligea de ſe tenir deux mois & demi au lit, pendant que le Maréchal continuoit la guerre avec beaucoup de ſuccès. 1550.

Siége de Lans.

Dom Fernand, Gouverneur du Milanois, ayant aſſemblé une grande armée, le bruit courut que les deux Généraux vouloient livrer bataille, ce qui attira dans le Piémont une foule de Nobleſſe, qui s'y rendit de France dans l'eſpoir de ſe ſignaler. Montluc ſe trouva guéri en ce temps-là, au moins fut-il en état de ſuivre l'armée monté ſur une mule. On s'attacha d'a

bord au ſiége de Lans, croyant que
1550. l'importance de la place engageroit le Gouverneur du Milanès à le ſecourir. La ville de Lans étoit environnée de précipices, à l'exception de la porte du château qui étoit défendue par deux pais baſtions bien garnis d'artillerie, & contre leſquels on auroit vainement fait jouer le canon à cauſe de l'épaiſſeur des murailles, & de la facilité que les ennemis, ſupérieurs en artillerie, auroient de démonter celle des François. On ne pouvoit non plus tranſporter le canon à cauſe des précipices, & il ne reſtoit de place capable de le contenir, qu'une montagne eſcarpée, ſituée derriere le château; mais elle étoit ſi roide & d'un accès ſi difficile, que les Ingénieurs, après l'avoir examinée, dirent qu'il étoit impoſſible d'y faire monter une ſeule piece de canon.

Le Maréchal & les principaux Officiers de l'armée y allerent après eux, & revinrent convaincus de l'impoſſibilité de prendre la place ſans artillerie, & de la difficulté de la placer. M. de Briſſac fit dire à Montluc de renvoyer le canon que cet Officier avoit amené avec aſſez de peine. Il s'emporta con-

tre cet ordre, & soutint qu'il n'y avoit nulle place dans le monde contre laquelle on ne pût à force de travail & de soin faire agir l'artillerie : on lui soutint le contraire, & le Maréchal voulant le convaincre, lui dit d'aller lui-même faire une nouvelle visite des lieux, ce qu'il entreprit monté sur sa mule, & suivi de quelques-uns des Officiers qui avoient été avec le Maréchal. 1550.

Il alla donc sur la montagne à travers les arquebusades qu'on lui tiroit de la ville. On trembloit pour sa personne à cause qu'il étoit à cheval, & que les gens de pied avoient beaucoup de peine à se garantir du feu des ennemis. Enfin Montluc arriva au haut de la montagne, où il demeura longtems à examiner le terrein, trouvant en effet toutes les difficultés qu'on lui avoit dépeintes ; mais l'ardeur de les vaincre rendant son examen plus exact, il découvrit un espace uni capable de contenir plusieurs piéces, & trouva les moyens de les faire parvenir jusques-là. Il en rendit compte au Maréchal, & lui dit qu'à force de travail, on viendroit à bout de faire un chemin capable de conduire l'artille-

rie jusqu'à l'endroit qu'il avoit re-
1550. marqué.

» J'étois surpris, dit le Maréchal, » de ne pas vous trouver, j'ai envoyé » deux fois vous chercher pour assister » au Conseil, où vous entendrez la ré- » solution que nous avons prise de » nous en retourner; il faut que vous » rameniez l'artillerie par le même » chemin qu'elle a été amenée. « Alors Montluc lui répondit: » Com- » ment, Monsieur, vous voulez vous » en retourner sans prendre cette pla- » ce? Cela n'est pas digne de M. de » Brissac; je viens de la reconnoître » & par le même lieu où vous l'avez » reconnue, & vous assure que nous » y menerons l'artillerie. Il faudra » donc, lui répondit M. de Brissac, » que ce soit Dieu qui l'y conduise; » car il n'est point en la puissance des » hommes de le faire. Je ne suis point » Dieu, répondit Montluc, & je l'y » amenerai. Oui, repliqua le Maré- » chal, mais avec des engins: & ce- » pendant Dom Fernand qui est à Ver- » ceil, assemble une armée & nous » veut donner bataille; il a trois mille » Allemands, & je n'ai ni Suisses, ni » Allemands pour lui répondre. Je

» vous oblige mon honneur & ma vie,
» repartit Montluc, de mettre quatre 1550.
» piéces de canon sur la montagne en
» deux matins. Mais ces trois mille Al-
» lemands, dit le Maréchal, viendront
» nous attaquer. Eh! Monseigneur,
» reprit Montluc, faites-vous tant de
» cas des Allemands, du Gouverneur du
» Milanès, que nos Gascons ne leur
» puissent répondre; de ces trois mille
» Allemands, je suis sûr qu'il y en a
» quinze cens qui n'ont point de chauf-
» ses, au lieu que la plûpart de nos
» soldats sont vêtus de satin & de ve-
» lours, & les gens bien vêtus sont
» plus braves que les autres. «

M. de Montmorenci, fils du Connétable, ayant écouté Montluc avec beaucoup d'attention, prit la parole, & dit au Maréchal: » Monsieur,
» Montluc est vieux Capitaine, il me
» semble que vous devez ajouter foi à
» ce qu'il vous a dit. Vous ne le con-
» noissez pas comme moi, répondit le
» Maréchal; car il ne trouve rien de
» difficile, & un jour il nous fera tout
» perdre. Non pas, Monsieur, s'écria
» Montluc, quand je vois un danger
» évident, j'ai aussi grand'peur de ma
» peau que les autres, mais en ceci je

» ne trouve aucun inconvénient. »
1550. M. de Nemours ſoutint auſſi Montluc, & pria qu'on le laiſsât faire. Le Prince de Condé, le Comte d'Enguien & le Duc d'Aumale, ainſi que M. de Gonnor, depuis Maréchal de France, & pluſieurs autres furent de même avis. » Oh bien! reprit M. de Briſſac, je » vois que tous vous autres avez en» vie de faire les fols, faiſons-les » donc, car je vous ferai connoître » que je le ſuis autant que vous. « Montluc triomphant ſe tourna vers les Princes à qui il dit : » Meſſieurs, » il faut auſſi que vous mettiez la » main à l'œuvre, & que vous met» tiez le cœur au ventre aux ſoldats, » afin que s'ils vouloient reculer à un » auſſi grand travail que celui qu'il » faut entreprendre, on leur puiſſe » reprocher que les Princes & Sei» gneurs y ont mis la main avant » eux. »

Le Maréchal voulant faire connoître, qu'il n'avoit point eu d'injuſtes préventions contre cette entrepriſe, voulut bien ſe charger lui-même de conduire une piéce de canon, le Prince de Condé & le Comte d'Enguien conduiſirent le ſecond, M. de Mont-

morenci le troiſiéme, & le dernier fut laiſſé ainſi que les autres au pied de la montagne, le reſte de l'ouvrage étant abandonné à Montluc. Il alla le lendemain faire commencer à applanir le terrain : ſoixante Pionniers armés de gros marteaux & de pics de fer, rompirent les pointes des rochers, écarterent les pierres mobiles, comblerent les trous, élargirent les paſſages, & travaillerent avec tant d'ardeur, qu'à deux heures après midi l'ouvrage ſe trouva achevé ; alors quatre-vingt ſoldats de la Compagnie de Montluc, monterent la premiere piéce avec une difficulté ſurprenante. M. de Picquini marchoit devant elle une petite lanterne à la main, pour éclairer aux conducteurs, ce qui l'expoſoit aux arquebuſades fréquentes des ennemis, qui pouvoient le voir. Les trois autres ſuivant la même route que les premieres, monterent avec beaucoup plus de facilité ; de ſorte que ſur les quatre heures du matin les pieces furent placées en batterie. 1550.

Le Maréchal de Briſſac ſouhaitant le ſuccès de cette entrepriſe avec beaucoup d'ardeur, ſe tint debout une partie de la nuit, envoyant ſçavoir de

Montluc fait la capitulation de Lans.

quart d'heure en quart d'heure à quel
1550. point étoit l'ouvrage: on lui vint dire enfin qu'il étoit achevé. Sur le champ ce Général ſe rendit lui-même à la batterie, & félicita Montluc de ſon heureux ſuccès; il ſouffrit même les reproches que cet Officier lui fit, d'avoir cru légerement aux premiers avis qu'on lui avoit donnés. Au point du jour on tira quelques volées de canon ſur le Château, ce qui intimida de telle ſorte la garniſon, qu'on entendit preſqu'auſſitôt battre la chamade. Montluc eut l'honneur de faire cette capitulation dont le Maréchal l'avoit chargé.

L'extrême fatigue qu'il avoit eſſuyée ne lui permettant pas de ſuivre l'armée, il ſe rendit à Montcalier pour y attendre une parfaite gueriſon. Il monta à cheval auſſitôt qu'il lui fut poſſible de le faire, & joignit l'armée où l'on étoit dans l'attente de quelque grand événement, à cauſe des forces que le Gouverneur du Milanès aſſembloit, & des deſſeins qu'il paroiſſoit avoir ſur pluſieurs places du Piémont. Dom Fernand en vouloit ſurtout à Cazal, ville auſſi foible, qu'elle a été depuis bien fortifiée.

Montluc informé de ce deſſein, en alla inſtruire le Maréchal à Turin, où il faiſoit ſa réſidence ordinaire, & lui demanda ſi ſon deſſein étoit d'abandonner Cazal : » Oui, répondit le » Maréchal, & qui voudriez-vous qui » fut ſi fol & hors de ſens, que d'en» treprendre la défenſe d'une telle » ville ? Ce ſera moi, répondit Mont» luc. Monſieur, ajouta-t-il, le Roi » ne nous paye, ni ne nous entretient » que pour trois raiſons, l'une pour » lui gagner une bataille, afin que par » le moyen d'icelle, il puiſſe conquérir » beaucoup de pays : l'autre pour lui » défendre une ville, car il n'y a vil» le qui ſe perde, ſans amener grande » perte de pays ; & la troiſiéme pour » prendre une ville, car le gain d'une » ville aſſujettit beaucoup de gens, & » tout le reſte n'eſt qu'eſcarmouches, » qui ne ſervent qu'en particulier à » nous faire connoître & eſtimer de » nos ſupérieurs & acquérir de l'hon» neur ; car quant au Roi, il ne profite » de rien des avantages particuliers, » que des trois choſes que j'ai dites ci» deſſus ; & par ainſi je mourrai plutôt » dans cette place, que de conſentir » qu'elle ſe rende.

1550. Montluc entreprend de défendre Caſal.

1545. M. le Maréchal parut fort ſatisfait de ſa fermeté, & réſolut de le laiſſer maître. Briſſac étoit fort judicieux, & ſe faiſoit une regle de tout ce qui étoit raiſonnable, en quoi il étoit bien différent de M. de Lautrec, qui s'abandonnoit trop facilement à tout ce qui ſe préſentoit à ſon imagination. Montluc entra donc dans Cazal avec un aſſez grand nombre de troupes, afin de réparer par-là le défaut des fortifications & ſe mettre en état d'en élever de nouvelles, ſi les ennemis lui en donnoient le tems.

Il fortifie cette Place.

Cazal étoit alors une petite ville fermée d'une muraille de cailloux & entourée d'un foſſé plein d'eau, mais ſans baſtions, au moins capables de réſiſtance: auſſi-tôt après l'arrivée de Montluc, cinq cens Pionniers commencerent à élever des fortifications avec tant d'ardeur & de ſuccès, que l'on commença à eſpérer de pouvoir faire quelque réſiſtance; mais le Maréchal de Briſſac ne doutant pas qu'à la fin une place auſſi foible ne fut priſe, voulut retirer une Compagnie d'hommes d'armes de M. de Gié, que ſon fils commandoit; mais ce jeune Officier plein de courage & de bonne

volonté, répondit au Maréchal qu'après avoir été si long-tems dans Cazal, il n'en sortiroit pas à la veille d'un siége, & qu'il aimoit mieux perdre sa Compagnie. 1551.

Le Maréchal mécontent de cette réponse, lui envoya un nouvel ordre de sortir de Cazal, & sur un second refus obligea sa Compagnie de le quitter. M. de Gié demeura donc seul avec Montluc, piqué contre le Maréchal de ce qu'il avoit forcé ses Gendarmes à l'abandonner ainsi. Le Maréchal peu de jours après sçachant que les ennemis étoient encore éloignés, se rendit à Cazal pour examiner les travaux, qu'il trouva très-foibles. La plûpart des Officiers qui l'accompagnoient, jugerent que Montluc s'étoit chargé d'une entreprise au-dessus de ses forces, & quelques-uns quitterent en pleurant, comme un homme qu'ils jugeoient perdu sans ressource. Cette tendresse capable d'intimider des soldats, parut dangéreuse à Montluc; & pour en éviter les marques, il pria le Maréchal de ne plus revenir, afin de le laisser tout entier au soin de mettre sa place en état de défense. Il réussit de telle sorte, que Dom Fernand

qui ne vouloit rien riſquer, abandon-
1551. na le deſſein de venir aſſiéger Cazal.

Pour ſurcroît de fortune, les François, ſi heureux juſques-là dans tous leurs projets, marcherent une nuit vers Albe, l'attaquerent & la prirent. M. le Maréchal l'ayant ſçu, envoya promptement à Montluc une lettre qui contenoit ces mots : *M. de Montluc, je viens d'être averti ſur l'heure, que notre entrepriſe d'Albe a réuſſi comme nous pouvions l'eſpérer ; nos gens ſont dedans & j'y vais en diligence.* Le Courier apporta cette nouvelle environ ſur les dix heures du matin.

Le Gouverneur de Vulpian ayant retenu un Trompette de M. de Maugiron, Montluc jugea à propos d'envoyer à l'inſtant un Tambour du Capitaine Gritti, pour lui montrer la lettre de M. le Maréchal, & il le chargea en même-tems d'aller dire au Gouverneur de Vulpian, que Dom Fernand ne pourroit mieux réparer ſon honneur, qu'en venant aſſiéger Cazal ou en préſentant le combat ; mais le Tambour étant arrivé à la porte de Vulpian, on lui dit que le Gouverneur étoit allé à la pointe du jour au Conſeil à Riverol, où le Gouverneur du

Milanès faiſoit alors ſa réſidence. Il apprit aux ſoldats qu'il trouva à la porte, la priſe d'Albe, ce qui leur parut ſi peu croyable, qu'ils maltraiterent beaucoup le Tambour, le mirent en priſon, & le menacerent de le pendre, s'il ſe trouvoit que la nouvelle fut ſuppoſée. Le Tambour proteſta de ſa ſincérité, & attendit ſa liberté des réponſes que les ennemis feroient. Leur malheur ne fut que trop confirmé, & Montluc débarraſſé de toute crainte, envoya une partie des troupes qui avoient été dans Cazal, afin de fortifier Albe, ſuppoſant avec raiſon, que ces ſoldats accoutumés aux travaux, & joyeux d'avoir conſervé Cazal, montreroient plus d'émulation & animeroient les autres; la choſe réuſſit, & Montluc vint recevoir les éloges de ſes Généraux. 1551.

Le Gouverneur du Milanès fut vivement affligé du mauvais ſuccès de cette campagne, il l'attribua à Dora Arbre, un de ſes Lieutenans, qui s'étoit amuſé à prendre quelques forts ſitués aux environs de Cazal, au lieu d'aller promptement attaquer la ville même, ce qui auroit embaraſſé Montluc, à qui il donna au contraire tout

le tems de le fortifier. M. de Brissac,
1551. à l'occasion du reproche fait à Dom Arbre sur sa lenteur, fit faire cette attention à ses Officiers, que dans les opérations de la guerre, plus qu'en aucune autre, la diligence est le premier des moyens qui conduisent au succès.

Les Espagnols ne parurent pas avoir adopté cette maxime, tant ils se montrerent lents dans la suite dans tout ce qu'ils voulurent entreprendre. Ils mirent en ce tems-là le siége devant S. Damian, petite place forte, munie d'une bonne garnison, mais très-peu fournie de vivres. Le Gouverneur en envoya demander ainsi que de la poudre, & Montluc fut chargé de conduire ce secours, difficile à faire entrer dans une ville environnée d'une armée entiere & par un tems fâcheux, la terre se trouvant alors toute couverte de neige. Montluc amassa un certain nombre de sacs; dans les uns il mit de la poudre, dans les autres des vivres; trente paysans furent chargés d'une partie de ces munitions, & s'avancerent vers S. Damian, suivis de quelques Suisses, & de cinq à six Gentilshommes qui vouloient se jetter avec eux dans la place.

Le Maréchal de Briſſac, que le ſecours de Saint Damian intéreſſoit vivement, en avoit donné la conduite à deux vieux Officiers, dont il connoiſſoit la prudence; il croyoit que leur expérience pourroit ſervir au ſuccès; Montluc fut d'un ſentiment contraire, & penſa que dans certaines entrepriſes bruſques & hardies, il falloit préférer le jeune ſoldat; il n'appréhende pas tant le danger; il eſt vrai que la conduite eſt néceſſaire, mais on peut le diriger par des ordres précis; d'ailleurs, il eſt prompt, la chaleur lui augmente le courage, qui ſouvent eſt refroidi dans le vieillard. Il chargea donc deux jeunes Officiers de l'exécution de ſes ordres; & afin de faciliter leur entrée dans la ville, une autre troupe donna une fauſſe alarme au camp des ennemis. 1551. Montluc ſecoure S. Damian.

Un de ces Officiers ſe nommoit Dom Pedro Antonio, jeune homme rempli de courage, mais peu réglé dans ſa conduite, ce qui avoit obligé Montluc, naturellement ſevere, à l'envoyer deux fois en priſon. » Dom » Pedro, lui dit-il alors, ſi tu entres » dans la place, je te promets non-

» ſeulement d'oublier tes folies, mais
1551. » de te procurer toutes ſortes de ré-
» compenſes : tu as donné aſſez de
» preuves de ta valeur, donnes-en
» aujourd'hui de ta prudence, & j'en-
» gagerai M. le Maréchal à te donner
» une Compagnie. Ce jeune homme flatté du choix qu'on avoit fait de lui, répondit à Montluc qu'il entreroit dans la place, *& j'en reviendrai*, ajouta-t-il, *mort ou ſage.* Il tint parole. Le ſecours entra dans Saint Damian, & Dom Fernand qui n'avoit eſpéré prendre cette ville qu'à cauſe du défaut de vivres & de munitions, la battit encore durant quelques jours ; & enfin voyant qu'une mine, ſur l'effet de laquelle il comptoit beaucoup, avoit été éventée, il leva le ſiége & ſe retira. Accident qui lui parut d'autant moins aiſé à ſupporter, qu'il l'éprouvoit pour la troiſiéme fois depuis cette campagne.

Montluc Gentilhomme de la Chambre.

Montluc étoit toujours fort incommodé de la cuiſſe, à cauſe des fatigues continuelles qu'il étoit obligé d'eſſuyer pendant une maladie à laquelle il falloit du repos ; il pria le Maréchal de vouloir bien s'employer pour lui en procurer, & il lui remit

ſon état de Meſtre de Camp. M. de Briſſac content de ſes ſervices, ſollicita lui-même une récompenſe ; & ſans que Montluc eût fait aucune démarche à ce ſujet, il reçut les proviſions de Gentilhomme de la Chambre & celles du Gouvernement d'Albe, ce qui le mit au rang des premiers Officiers de l'armée. Il jouiſſoit outre cela d'une réputation bien ſupérieure à ſa fortune, & l'on avoit principalement recours à lui dans toutes les expéditions difficiles. 1551.

Le Maréchal de Briſſac en entrant dans le Piémont, avoit tout mis en uſage pour attacher à la France la haute Nobleſſe du Pays ; c'étoit le ſeul moyen de vaincre la diſpoſition des peuples, toujours portés pour leur ancien maître. Le Comte de Bene étoit un des Seigneurs Piémontois que le Maréchal avoit gagné, & ce fut lui que Dom Fernand voulut attaquer le premier pour le punir de ſa déſertion, & faire craindre aux autres une deſtinée ſemblable. Il étoit encore animé dans ce deſſein par le jeune Duc de Savoye nouvellement arrivé dans le Piémont, dont la préſence réveilloit l'inclination des peuples. Il fut donc

réſolu de mettre le ſiége devant Bene
1551. & de tout employer pour ſe rendre maître de cette place, qu'on vouloit détruire de fond en comble.

Siége de Bene. On commença par entreprendre de tarir deux ſources qui donnoient de l'eau dans la ville, & d'empêcher ainſi les moulins de moudre le bled: peu après toute l'armée ennemie environna la place. Le Maréchal s'en inquiéta peu, croyant que Bene étoit bien fournie de vivres, parce qu'il avoit donné ordre qu'on y fît entrer douze cens ſacs de bled; mais le ſoir même le Gouverneur de la ville le détrompa, en lui mandant qu'il ſe trouvoit à peine pour quinze jours de vivres; ce qui le fit entrer dans une grande colere contre celui qui avoit été chargé de ſes ordres. Cependant le remede paroiſſoit impoſſible; l'exemple de Saint-Damian, où l'on avoit jetté du ſecours malgré les ennemis, leur avoit inſpiré plus de défiance, & les avenues de Bene étoient gardées avec une grande exactitude.

Le Comte de Bene n'avoit pas manqué de ſe jetter dans ſa ville: mais ce Seigneur ne s'étant jamais trouvé à

aucune expédition militaire, & n'ayant aucune idée de la défenſe d'une place, ſon inquiétude étoit extraordinaire ; il envoya divers Couriers au Maréchal pour le prier de ne pas le laiſſer périr dans une place qu'il avoit donnée à la France, dans l'eſpoir d'une protection proportionnée à la fidélité qu'il témoignoit pour elle. Le Maréchal touché du ſort de ce Seigneur, répondit qu'il mettroit tout en uſage pour le ſauver, mais que ſes efforts pourroient bien être ſans ſuccès. Le Comte renvoya une ſeconde fois pour dire qu'il demandoit ſeulement M. de Montluc. Cette propoſition embarraſſa le Maréchal, qui ne vouloit point expoſer un Officier de cette importance, dans une occaſion où le danger étoit évident. D'ailleurs Montluc encore mal remis de ſa cuiſſe ſortoit d'avoir la fiévre ; cependant le Maréchal lui en parla: *Voulez-vous*, lui dit-il, *ſauver ce pauvre Comte de Bene, il a une grande confiance en vous, & dit que pour la moitié de ſon bien, il voudroit vous avoir avec lui.* Montluc étoit inſtruit de l'état de la place, ce qui ne lui donnoit pas d'envie de s'y enfermer. *Que ferai-je*, répondit-il au

1551.

Montluc défend Bene.

Maréchal, *dans une ville où les ſoldats*
1551. *mourront de faim dans trois jours ; je ne ſuis pas pour faire des miracles. J'ai ſi grande opinion de vous*, repliqua le Maréchal, *que ſi je vous ſçavois dans la place, je la croirois ſauvée. En tout cas*, ajouta-t-il, *vous obſtiendrez une capitulation honorable. Ah ! Monſieur*, s'écria Monluc, *que dites-vous ? J'aimerois mieux être mort, que de voir jamais mon nom en de pareilles écritures.*

M. de Bonivet craignant beaucoup pour Montluc, n'oſoit lui conſeiller de ſe jetter dans Bene ; mais l'y voyant réſolu, il ordonna à douze ou quinze Gentilshommes de ſa ſuite, de ſuivre Montluc, qui partit accompagné d'environ trente chevaux, avec un Valet de Chambre ſeulement, & entra dans Bene. Le Comte & la Comteſſe de ce nom vinrent le recevoir avec de grandes démonſtrations de joie, & tous les habitans de la ville crurent voir en lui leur libérateur.

Moyen ſingulier qu'il employe.

Monluc ne ſe donna pas un moment de repos ; il fit venir ſur le champ la Nobleſſe de la ville, les Charpentiers, les Maçons ; il encouragea les Gentilshommes à la défenſe de leur patrie, & anima les Ouvriers

au travail : enſuite il viſita les proviſions qui conſiſtoient ſeulement en cinquante-deux ſacs de bled ; de ſorte qu'en y comprenant la farine, il y avoit au plus des vivres pour huit jours. Montluc fit viſiter toutes les maiſons de la Ville où l'on ne trouva rien de plus que ce qui avoit été déclaré d'abord, ce qui augmenta ſon inquiétude ; mais en viſitant les remparts ; il remarqua que la campagne étoit couverte de bled déja mur, & que le camp des ennemis ſe trouvoit placé de façon, qu'avec de certaines précautions il étoit poſſible d'en recueillir. Ce n'étoit pas aſſez ; on manquoit de moulins, les ennemis s'étant emparés de ceux du dehors, & les meules des moulins ſe trouvant hors d'état de ſervir. 1551.

Dans cette perplexité, un maçon ſe préſenta, qui dit avoir découvert quelques tombes, dont les deſſus pouvoient ſervir de meules ; la Comteſſe de Bene alla elle-même faire la viſite des tombes avec le maçon, & trouva de quoi faire onze meules, ce qui ſuffiſoit pour le beſoin de la Ville. Il n'étoit plus queſtion que d'avoir du bled, ce fut à quoi Montluc s'appli-

1551. Montluc s'étant ainſi aſſuré des murailles de la Ville & des magaſins, fit chaque jour de nouvelles ſorties ſur les ennemis, tâchant de ſurprendre ceux de leurs quartiers qui étoient les plus avancés. Dom Fernand prévenu de ſon habileté, ſe tenoit toujours ſur ſes gardes, de façon que Montluc étant attendu, les eſcarmouches étoient chaudes & fréquentes. Ce Seigneur prévoyant qu'il alloit eſſuyer le même ſort qu'il avoit éprouvé devant les Villes d'Albe & de Saint-Damian, ſe plaignit avec aigreur du Comte de la Trinitat, frere du Comte de Bene, qui étant engagé dans un parti contraire, avoit lui-même ſollicité la ruine de ſa maiſon, en demandant la perte de ſon frere. Don Fernand l'accuſa d'avoir favoriſé ſon frere, après avoir cherché ſa deſtruction. Ces reproches auſquels le Comte de la Trinitat ne pouvoit rien répondre que de ſuſpect, ne garantirent pas le Gouverneur du Milanès du malheur qui les cauſoit; il fut contraint de lever le ſiége de devant Bene & de ſe retirer, avec la douleur de n'avoir juſques là obtenu aucun ſuccès. M. de la Trinitat refuſa d'abord de le ſuivre, affectant

Les ennemis levent le ſiége.

tant un grand mécontentement des soupçons dont on l'avoit rendu l'objet, ce qui alarma Dom Fernand, qui, après avoir perdu l'espérance de prendre cette Ville, ne vouloit pas encore perdre un homme de qualité, dont le crédit étoit considérable dans le Piémont; il tâcha donc de le regagner, en rejettant sur la fortune les fâcheux évenemens qu'ils avoient éprouvés ensemble. 1551.

Siége de Courteville.

La Ville de Bene se trouvant délivrée de toute crainte, Montluc en sortit couvert de gloire, & se rendit à Albe pour y gouter quelque repos; mais le Maréchal de Brissac vint lui-même le chercher jusques dans cette Ville, pour l'emmener à la surprise d'une Place nommée Courteville, où ce Seigneur avoit formé une intelligence; mais le projet n'ayant pas réussi, il fallut avoir recours à la force, & le canon fut mis en batterie; on tira en deux jours environ douze cens coups de canon, qui abattirent une partie de la muraille, ce qui donna d'abord une grande joie aux assiegeans; mais la fumée du canon & la poussiere des ruines s'étant abaissées, on découvrit une autre muraille fort

épaisse derriere celle qui venoit d'être
1551. renversée. Il fallut canoner de nouveau, & on vit enfin à bout d'entrer dans la Ville ; les ennemis ne s'étant pas opiniâtrés à une longue résistance, ils se retirerent dans le Château, où ils comptoient se vanger des François, en les obligeant à lever le Siége.

C'étoit ce que le Maréchal appréhendoit le plus. Il ordonna à Montluc de quitter un Monastere voisin de la Ville où il étoit logé, pour venir se placer plus près du Château. Montluc en examina les murailles avec beaucoup de soin, & reconnut que d'un côté où l'on jugeoit que l'artillerie ne pouvoit donner, on avoit si fort négligé la muraille, qu'elle avoit en plusieurs endroits des crevasses, par lesquelles on voyoit aisément tout ce qui se passoit dans la Place. M. de Richelieu étoit chargé du commandement de l'Artillerie, & montroit autant de génie que d'ardeur pour toutes les opérations qui dépendoient de lui ; Montluc l'engagea à venir visiter avec lui les défenses du Château ; il lui montra l'ouverture des murailles, & le pressa ensuite de risquer la peine de quelques Canoniers, pour

tenter d'y conduire l'artillerie. Richelieu, après avoir tout vu, lui remontra que la chose étoit absolument impossible ; la place qu'il montroit étoit en effet propre à recevoir le canon, mais les chemins qui y conduisoient étoient absolument impraticables, à moins qu'on ne voulût entreprendre de faire naviger des canons sur la riviere, dont le lit embrassoit la partie du Château, où la muraille se trouvoit fort défectueuse. 1551.

Prise de Courtévile.

Montluc se mit en tête de reconnoître la riviere, quelque péril qu'il y eût à le faire ; toute la courtine de ce côté-là étant, jour & nuit couverte d'Arquebusiers choisis entre ceux qui tiroient avec plus de justesse ; il avoit dans sa Compagnie un Soldat déterminé, souvent puni à cause de ses dissipations & de son opiniâtreté, caractere d'esprit qui suppose ordinairement de la témérité ; ce fut à cet homme-là que Montluc crut devoir s'adresser, pour lui faire essuyer le danger le plus évident auquel on puisse être exposé ; il lui promit dix écus pour l'animer, & le soldat, sans balancer davantage, alloit se jetter dans l'eau ; si Montluc plus attentif à sa

conſervation que lui-même, ne l'a-
1551. voit forcé d'attendre l'arrivée de quelques Arquebuſiers qu'il avoit mandés pour les oppoſer à ceux de la courtine, & les obliger de ſuſpendre le feu continuel dont ils couvroient la riviere & ſes bords.

Au ſignal de Montluc le Soldat entra dans l'eau, où trouvant d'abord un lit peu profond, il fut obligé de marcher ſur les mains, pour ſe dérober aux coups; dans cette poſture fatigante, il traverſa la riviere juſqu'à la muraille de la Ville, tâta le fond, le jugéa ſolide, & aſſura Montluc que les chariots d'artillerie n'en auroient que juſqu'aux moyeux. Il alla rendre compte de cette découverte au Maréchal de Briſſac devant deux Ingénieurs, que le Général avoit chargés de ſonder la riviere, & dont l'un nommé Duno, s'obſtina à ſoutenir le contraire de ce qu'avançoit Montluc. Celui-ci s'emporta & demanda au Maréchal s'il croyoit plutôt cet Ingénieur. » Oui, lui répliqua-t-il, parce que » c'eſt ſon métier, & que je ne crois » pas qu'on doive expoſer des gens à » périr ſur une vaine eſpérance. Mon- » ſieur le Maréchal, répondit Mont-

» luc, il y a long-tems que je connois
» M. de Briſſac, & je ne le vis jamais 1551.
» avoir tant de crainte des arquebuſa-
» des, qu'il laiſsât reconnoître par un
» autre ce qu'il pouvoit reconnoître
» lui-même. Vous êtes le même, & pour
» être devenu Lieutenant de Roi,
» vous n'en êtes pas plus couard.
» Montez à cheval, & je vous ferai
» avouer, après l'avoir vu, que vous
» ſerez maître du Château avant d'a-
» voir tiré dix coups de canon ».

Le Maréchal voulut en effet monter à cheval; il ſuivit Montluc tout en colere avec Duno; ils allerent gagner le bord de la riviere par un chemin ſi étroit, qu'ils furent obligés de mettre pied à terre, & de courir de toute leur force à travers une grêle d'arquebuſades dont ceux de la Ville les accabloient. Duno piqué contre Montluc, ſe dépouilla, entra dans la riviere debout, bravant le feu de la Ville, d'où on le tiroit à la portée du piſtolet; il alla de cette ſorte juſqu'au pied de la muraille, trouvant à chaque pas la conviction de ſa faute, qui fut aiſément oubliée en faveur de ſon courage. On ſe diſpoſa auſſi-tôt à faire marcher l'artillerie, on arrangea tout

pour lui faire passer la riviere ; ce qui
1711. s'exécuta avec moins de peine & plus de succès qu'on ne l'avoit présumé. Montluc ayant placé quarante Arquebusiers derriere une roche, d'où ils tiroient sans cesse sur ceux de la Ville, qui pouvoient incommoder les Travailleurs. Le canon se trouva placé pendant la nuit & en état de tirer à la pointe du jour ; mais le Maréchal de Brissac qui vouloit voir l'effet de ses premieres volées, ayant appris que Dom Arbre étoit arrivé à une lieue de la Place avec intention de la secourir, il gagna une montagne voisine avec une partie des troupes, pendant que Montluc secondé de plusieurs Officiers Généraux, continuoit le siége avec ce qui restoit de Soldats. On tira une volée de canon, & l'ennemi voyant battre ses murailles par un endroit qu'il avoit jugé hors d'atteinte, battit la chamade.

Capitulation de Couteville.

Dom Diego étoit Gouverneur de la Place ; cet Officier joignoit à la hauteur naturelle à sa Nation, une fierté qui le rendoit insupportable. Tout vaincu qu'il étoit, il vouloit donner la loi dans la capitulation ; mais il avoit en tête dans la personne de

Montluc, un homme qui ne lui cédoit point en orgueil. Il raya celles des propositions du Gouverneur, qu'il n'avoit point intention d'accorder, & signa les autres, couché sur un matelas étendu par terre ; ce fut ainsi qu'il brava la fierté des Espagnols que Dom Diegue lui avoit députés. Montluc ne leur dissimula pas même que ce Gouverneur s'étoit rendu trop-tôt pour sa gloire, & que sa crainte avoit été beaucoup plus grande que le danger. 1551.

Le Siége de Seve suivit de près la conquête de Courteville. Montluc s'y rendit après s'être emparé de deux petites Villes peu fortifiées, qui se trouverent sur son passage. Seve est situé de telle sorte, qu'on ne peut en être le maître que par le secours du hazard & de la fortune ; au-dessus de cette Ville est une montagne couronnée d'un vaste rocher, dans lequel on avoit taillé une Eglise & un Hermitage, où l'on n'arrivoit qu'avec beaucoup de peine ; on y entroit par-dessus une espèce de table de pierre portative, qui étant ôtée, laissoit voir un fossé qu'il étoit impossible de combler. A vingt pas de cet Hermitage, les ennemis avoient construit un Fort, dont les contrescar- 1552.

pes étoient si hautes, qu'on ne pou-
1552. voit les aborder sans être vu & expo-
sé à une grêle de coups, il falloit pas-
ser à la vue de ces Forts pour gagner
Seve.

M. de Brissac s'étoit fait précéder de Montluc & de Francisque Bernardin, tous deux Maréchaux de Camp, afin de lui marquer les quartiers où camperoit l'armée; mais les ennemis du Fort étant venus attaquer Montluc, il oublia la commission dont on l'avoit chargé, & les combattit. Dom Bernardin le voyant exposé contre des forces supérieures, ne voulut pas l'abandonner: *Ce n'est point là*, dit-il à Montluc, *ce que le Général nous a dit de faire; mais votre péril m'engage avec vous & je ferai aussi le Gascon.* Bernardin étoit âgé & couvert d'armes pesantes; néanmoins il mit pied à terre, prit une pique & se mêla avec les ennemis; ceux-ci combattirent d'abord avec beaucoup de courage; mais les Gascons de Montluc animés par son exemple, les poussèrent avec tant de rapidité, qu'ils les contraignirent de reculer en désordre jusques dans le Fort, où ils entrerent avec eux. L'Eglise fut prise dans le même mo-

ment ; ceux-mêmes des ennemis qui logeoient dans l'Hermitage, quoiqu'inacceſſible de toutes parts, prirent l'épouvante ; rien n'étoit plus ſingulier que de voir des gens qui pouvoient ſans danger attendre une armée, ſe ſauver devant deux ou trois cens hommes. 1552.

Cependant le Maréchal ne recevant aucune nouvelle de Montluc & de Franciſque Bernardin, avoit fait alte avec toute l'armée, il dépêcha vers Montluc un Officier, qui le trouva ſur le haut de la montagne maître du Fort, de l'Egliſe & de l'Hermitage ; un tel ſuccès pouvoit excuſer Montluc, mais l'Officier ne laiſſa pas de lui dire le mécontentement du Général, qui ne ſçavoit où loger l'armée : *Vous reporterez à M. le Maréchal*, répondit Montluc, *qu'il a mal choiſi ſes Maréchaux de Camp : nous voulions loger l'armée dans la Ville, qu'on ſe diſpoſe à aſſiéger.* Le Maréchal arriva lui-même peu après : il aimoit la diſcipline & en étoit exact obſervateur ; il reprit ſévérement Montluc, lui ordonna de ſonger à l'avenir à exécuter ſimplement ſes ordres, ſans croire être juſtifié par des ſuccès, s'il y contrevenoit

l'engager à se rendre à l'armée, lorf-
1552. qu'on apprit la révolte des Siennois.

Ces peuples avoient deſſein depuis long-tems de ſecouer le joug de Côme de Médicis, Uſurpateur du Duché de Toſcane, & par-là oppreſſeur de ſa patrie ; l'Empereur lui avoit donné des troupes pour aſſurer ſon nouveau pouvoir, & la garniſon de Sienne ſe trouvoit toute compoſée d'Eſpagnols. Les Siennois animés par les Cardinaux de la faction de France, & par Monſieur de Termes, que cette Couronne avoit envoyé exprès en ce Pays-là, prirent les armes, chaſſerent les Eſpagnols de leur Ville, & s'emparerent de toutes celles qui étoient de ſa dépendance. L'Italie s'alarma de cette révolution, qui ne pouvoit avoir que de fâcheuſes ſuites. On ne doutoit pas que le Duc de Toſcane, ſoutenu des forces de l'Empereur, ne pouſsât vivement la guerre contre les Siennois, qui de leur côté ſe voient défendus par la France avec autant de vivacité.

En effet, ce peuple avoit d'abord arboré les Etendards de la France ſur les murailles, & ils avoient dépêché quelques-uns de leurs principaux Ha-

bitans pour se soumettre à sa domination. La Cour les reçut avec joie, 1552.
leur fit de grandes promesses, & envoya pour les défendre le Maréchal de Strozzi, ennemi personnel de Côme de Médicis. Ce Seigneur brûlant de signaler son courage & sa vengeance aux yeux de sa Patrie & contre leur commun oppresseur, se rendit en poste à Sienne, pendant que le Maréchal de Brissac faisoit filer des troupes sur les terres de cette République.

Strozzi trouva dans Sienne un peuple nombreux & fort riche. Leur soulévement n'étant que contre des ennemis étrangers, ne leur avoit fait commettre aucune de ces fautes qui suivent les émotions populaires. Ils avoient établi un Sénat pour juger des affaires générales, des Commandans pour les troupes, des Magistrats particuliers, un trésor public bien fourni, un grand ordre de police, & enfin tout ce qui constitue une République. Le Maréchal de Strozzi assembla la Noblesse & les Officiers de guerre, présida au nom du Roi dans le Sénat, & convint avec eux de tout ce qu'il falloit entreprendre pour la défense de Sienne.

La joie d'avoir secoué le joug des

Eſpagnols, étoit ſi grande dans cette
1552. Ville, que chacun ſe prêtoit ſans peine à tout ce qui étoit néceſſaire pour en aſſurer la poſſeſſion. On prévoyoit un Siége de la part du grand Duc ; & afin de n'être point pris au dépourvu, les charriots & les bêtes de charge alloient & venoient ſans ceſſe de la campagne à la Ville, pour y apporter des bleds, du vin & les autres proviſions néceſſaires à la ſubſiſtance d'un grand peuple. On travailla auſſi aux fortifications, à élargir les foſſés, hauſſer les murailles, nétoyer l'artillerie & mettre tout en ordre. Le Grand Duc de Toſcane, informé de l'ardeur des Siennois à ſe mettre en défenſe, penſa à les attaquer promptement, dans la crainte que le tems dont ils profitoient ſi bien, ne leur donnât les moyens de rendre tous ſes efforts inutiles.

Le Marquis de Marignan, Général de ſes troupes, parut en campagne, où il commença à faire le Siége des Villes dépendantes de Sienne. Strozzi ſuivi d'un corps de braves Siennois, ſortit pour s'oppoſer à ſes entrepriſes, & chercha même d'abord l'occaſion de le combattre ; le Marquis de Marignan

l'évita, dans le dessein de laisser rallentir la premiere ardeur des Siennois, & de diminuer le nombre des troupes du Maréchal de Strozzi, ce qui tint ce dernier en campagne plus longtems qu'il n'avoit pensé, prévoyant que s'il perdoit de vue un aussi grand Capitaine que le Marquis de Marignan, celui-ci profiteroit à son avantage de cette absence pour bloquer Sienne, ou du moins pour la priver de toutes les ressources qu'elle auroit pu tirer du dehors; cela l'engagea à écrire en France, pour qu'on lui envoyât un Officier capable de commander dans Sienne, pendant qu'il seroit à la tête de l'armée. 1552.

Sur cette dépêche le Roi assembla son Conseil, l'affaire de Sienne paroissoit alors d'une grande importance. Quoique ce Conseil fût composé de plusieurs personnes, les voix du Connétable, du Duc de Guise & du Maréchal de Saint André, étoient les seules qui fussent comptées. Le Roi demanda à ces Seigneurs, quel homme ils jugeoient capable de défendre Sienne? Le Connétable nomma une de ses créatures, le Duc de Guise une autre, le Maréchal de S. André pro-

posa aussi un de ses partisans. Cette
1552. diversité de choix fit balancer Henri. *Ceux que vous citez*, leur dit-il, *sont capables de ce que je demande d'eux; mais ils sont trois. Montluc ne conviendroit-il pas mieux pour cette affaire-ci!* Le Duc de Guise & le Maréchal de S. André, réunirent aussi-tôt leurs voix en sa faveur; mais le Connétable lui donna hautement l'exclusion, soutenant que la valeur étant son principal mérite, il ne suffisoit pas dans une occasion, où il étoit plus nécessaire de gouverner avec sagesse, que de combattre avec courage. « Enfin, ajouta » le Conpétable, on peut s'en rapporter au Maréchal de Brissac, sous lequel il sort, & dont on a reçu des » plaintes au sujet de son extrême vivacité ».

Le Roi prenant en cette occasion les intérêts de Montluc, répondit qu'il ne lui étoit jamais revenu rien de contraire à l'opinion de sagesse & de conduite qu'il avoit conçue de cet Officier, ni qu'on lui eût reproché de querelle particuliere. M. de Guise ajouta que Montluc ayant déjà été Gouverneur d'Albe & de Monteallier dans le Piémont, sous l'autorité du

Maréchal de Briſſac, on devoit croire que ce Général avoit été perſuadé de ſa prudence & ſatisfait de ſa conduite. Le Connétable répliqua, qu'au moins reſtoit-il un doute là-deſſus depuis l'affaire de Seve, où Montluc avoit fait ſouffrir l'armée une nuit entiere pour être contrevenu aux ordres de ſon Général. Je rapporte cette conteſtation en détail, pour donner une idée de l'eſprit qui regnoit dans les Conſeils de ce tems-là ; les principaux de ceux dont il étoit compoſé avoient au moins une égale liberté, dont les ſuites n'étoient point à craindre ; & le Roi qui étoit inſtruit par lui-même de ſes affaires & du mérite de ceux qui le ſervoient, étoit en état de prendre un parti ſur les ſujets qu'on lui propoſoit. 1553.

Briſſac ſe déclare contre Montluc.

On réſolut, afin de terminer toute conteſtation, d'écrire au Maréchal de Briſſac pour demander ſon avis ſur Montluc. La réponſe de ce Général ne fut pas favorable. Il ſouhaitoit que Montluc revînt ſervir ſous lui dans le Piémont, & croyoit de bonne foi qu'il y ſeroit plus utile que dans Sienne, à cauſe de l'extrême vivacité de ſon caractere. Il manda donc au Roi,

amis le détournerent de l'accepter, à
1553. cause de l'extrêmité où il se voyoit réduit : » J'ai commencé, leur dit-il, à » chercher de trop bonne heure la » mort dans les combats pour vouloir » l'attendre dans mon lit ; je mourrai » au lit d'honneur, ou en chemin » pour m'y rendre ».

Montluc part pour Sienne.

Montluc se fit donc porter en litiere à Toulouse, où un nouvel accident augmentant le danger de sa maladie, les Médecins le menacerent d'une mort certaine, s'il persistoit à continuer sa route : il partit néanmoins de Toulouse & arriva à Montpellier. La Faculté de cette Ville fut du même avis que les Médecins de Toulouse, & on jugea que son obstination lui couteroit la vie ; mais la fatigue du voyage qui avoit d'abord empiré son mal, lui rendit peu à peu la santé, & il arriva à Marseille beaucoup moins incommodé, qu'il ne l'étoit en partant de sa maison.

Montluc s'embarqua sur les Galeres du Baron de la Garde, dont la Flotte étoit alors jointe à celle du Roi d'Alger : les Galeres étoient chargées d'environ quatre mille hommes, pour les débarquer au Port le plus voisin de

Sienne, d'où elles devoient gagner l'armée du Maréchal de Strozzi; mais les précautions du Marquis de Marignan empêcherent l'exécution de ce dessein, & les Galeres se virent obligées de prendre terre à Porto-Hercole, où Montluc descendit. De-là, il prit le chemin de Sienne, où il entra avec M. de Strozzi. 1553.

Cependant les François & les Allemands qui avoient débarqué avec Montluc, s'avançoient vers Bonconvent, d'où le Maréchal avoit été obligé de déloger les Grisons & les Italiens, pour placer ces premieres troupes. Le Marquis de Marignan, après avoir fait de vains efforts pour empêcher la descente des François, s'approcha de Sienne. Il chercha d'abord à attaquer les Grisons & les Italiens qui étoient sortis de Bonconvent; mais ceux-ci lui étant échappés, il s'avança jusqu'à Sainte Bonde, pour enlever la Compagnie de Barthélomé de Pezere, que M. de Strozzi y avoit mise en garnison. Le Marquis de Marignan s'étoit fait suivre de quatre petites piéces d'artillerie, pour forcer avec plus de facilité les murailles de Sainte Bonde, & d'un Monastere où le Capitaine

Pezere avoit logé une partie de ſes
1553. ſoldats.

Le Maréchal de Strozzi étoit dans ce moment à Sienne où il dînoit avec M. de Sanſac & Montluc; celui-ci entendant l'artillerie qui tiroit ſur Sainte Bonde, pria M. de Strozzi de le laiſſer aller au ſecours du Capitaine Pezere, afin, diſoit-il, de faire connoître aux Siennois quel homme on leur avoit donné pour les défendre. Le Maréchal répondit que Pezere ſoutiendroit avec beaucoup de courage l'effort des ennemis & qu'il ſeroit tems de lui envoyer du ſecours après le dîner, s'excuſant de ce retardement ſur la ſanté de Montluc, qui ſe trouvoit encore très-foible.

Montluc bat les ennemis.

Un Officier envoyé par Pezere détermina M. de Strozzi; on lui apprit que le Marquis de Marignan animé par la premiere réſiſtance du Capitaine Pezere, avoit fait venir de ſon Camp une nouvelle troupe d'Allemands choiſis qui preſſoient extrêmement cet Officier. Il ne fut plus alors poſſible d'arreter Montluc, qui vouloit partir à pied, mais M. de Sanſac l'obligea d'accepter un cheval Turc, ſur lequel il ſuivit le Maréchal de

Strozzi jusqu'à la vue de Bonconvent, d'où l'on découvroit tout le détail de l'attaque & de la défense. Les troupes paroissoient également en désordre de part & d'autre, ce qui fit craindre à Montluc pour le petit nombre. Il demanda donc au Maréchal de Strozzi la permission d'aller joindre Pezere, & de se mettre à la tête des Italiens que ce Capitaine commandoit, ce qui lui fut accordé. 1553.

En arrivant parmi ces Italiens, Montluc ne trouva point d'Officiers, chaque soldat n'avoit pour guide que son courage. Montluc se nomma, courut par-tout pour rallier ces troupes éparses, il en forma un bataillon régulier, & chargea ensuite les ennemis avec autant d'ordre que de vivacité. Le nombre céda à l'art, les ennemis reculèrent, & Montluc gagna sur eux un côteau chargé de vignes, où leur cavalerie devenoit inutile: cet Officier s'étant aperçu que plusieurs Compagnies Italiennes placées sur la hauteur du côteau, sembloient ne prendre aucune part au combat, il les mit dans la nécessité de s'y mêler, en arrêtant l'écarmouche sur leurs bras; ceux-ci repoussèrent une seconde fois

les ennemis, & les chasserent de deux
1553. maisons assez fortes, qui étoient placées au bas du côteau, & dont ils tiroient un grand avantage pour se rallier.

Cornelio Bentivoglio, Colonel général de l'Infanterie Siennoise, étoit à cette escarmouche. Il étoit resté long-tems sur le haut de la colline, sans vouloir se mêler au combat, dans la crainte d'exposer les forces de la République ; voyant les ennemis repoussés, il vouloit se retirer ; mais Montluc s'y opposa, en disant qu'il ne le pouvoit sans risque en présence des ennemis, sans avoir de la cavalerie pour le soutenir. En même-tems Montluc s'avança vers elle & vers les Grisons, afin de les prier de se joindre à eux, leur promettant par ce moyen une victoire certaine sur les ennemis. Ces troupes refuserent d'abord de marcher sans l'ordre exprès du Maréchal de Strozzi, qui étoit alors trop éloigné de l'endroit où l'on combattoit, pour être en état de le donner assez promptement. Montluc s'adressa à une autre troupe de cavalerie ; mais pendant qu'il la sollicitoit, Bentivoglio craignant toujours pour ses soldats

dats, commençoit la retraite ; ce qui auroit tout perdu, ſi Montluc ne fût 1553.
deſcendu pour l'empêcher de commettre cette faute ; il lui fit valoir la Cavalerie qui venoit au galop à ſon ſecours.

Ardeur de Montluc dans le combat.

Bentivoglio s'arrêta une ſeconde fois malgré ſes Officiers ſubalternes, qui vouloient abſolument la retraite ; il marcha droit à une troupe d'ennemis qu'il mit en fuite, il alla enſuite contre trois compagnies d'Eſpagnols ; ceux-ci ſe défendirent beaucoup mieux ; mais les fuyards de la premiere troupe étant revenus ſur eux, leur communiquerent leur crainte, & tout ſe mit en fuite. Montluc, contre ſa coutume, n'étoit point deſcendu de cheval ; il couroit dans tous les rangs, animoit les ſoldats, avoit l'œil ſur chaque troupe, & les tenoit toujours à portée de ſe ſoutenir les unes les autres. Le Marquis de Marignan ayant remarqué Montluc à cheval au milieu de l'Infanterie, allant & venant ſans ceſſe, demanda qui il étoit. Lorſqu'il l'eut appris, ce Général ne doutant pas qu'un Officier de cette réputation, ne fût en état de ſoutenir ſes premiers avantages, commença à

faire la retraite, quoiqu'il fût très-
1553. supérieur en troupes pour le nombre. Il dit même à Montluc, après la prise de Sienne, que si au lieu de l'avoir contraint de se retirer, on eût continué de le poursuivre, la longueur & le désavantage du combat avoit fait tant d'impression sur le reste de son armée, qu'on l'auroit aisément mis en fuite, en se montrant seulement disposé & à portée de l'attaquer; ainsi la Ville de Sienne se seroit trouvée délivrée, & la fortune de Côme de Médicis aussi chancelante, que la destinée de cette malheureuse Ville fut déplorable dans la suite; mais il n'étoit pas au pouvoir de la prudence humaine de prévoir la disposition des ennemis, ni d'entreprendre de la connoître.

Le Maréchal de Strozzi avoit continué de faire marquer son camp de l'autre côté de Sienne, pendant que Montluc combattoit; & ce Général seroit rentré dans la Ville sans prendre part à l'escarmouche, si le bruit redoublé de l'artillerie & l'abondance de la fumée qui paroissoit sur le haut des collines, ne lui eût fait craindre pour Montluc, à cause du petit nom-

bre de troupes qui le ſuivoient, & auſſi parce que le Marquis de Marignan pouvoit faire venir à chaque inſtant de nouvelles troupes. Strozzi courut donc au galop pour ſe mettre à la tête des ſiennes ; mais quand il arriva, les Florentins étoient déja en fuite, ce qui lui cauſa un chagrin que tout le monde remarqua ; il ſe voyoit, diſoit-il, privé d'une partie de ſa vengeance, qui conſiſtoit à vaincre par lui-même les ſoldats de ſon implacable ennemi. On lui préſenta deux Enſeignes du Duc de Florence, qu'il conſidéra avec une joye mêlée de colere, ce ſpectacle lui rappellant le ſouvenir des malheurs de ſa Maiſon. 1553.

Strozzi veut livrer bataille.

Montluc rentra avec lui dans Sienne au bruit des acclamations des Habitans, dont la plûpart avoit été témoin des actions qu'il avoit faites en cette journée. Le Maréchal, dont le deſſein étoit de le laiſſer pour commander dans la Place, fut bien aiſe de la confiance que les Citoyens & les Gens de guerre prenoient en lui ; il concourut à l'augmenter par les témoignages les plus avantageux, & il alla le lendemain ſe mettre à la tête de ſon camp, il étoit ſéparé de celui des ennemis par

un champ large d'environ cent pas.
1553. Ce voiſinage occaſionna bientôt de violentes eſcarmouches. Le Marquis de Marignan qui les avoit prévûes, tenoit ſur les collines des environs pluſieurs petites piéces d'artillerie toujours prêtes à tirer; de ſorte que les ſoldats aſſurés & ſoutenus par ce ſecours, remportoient ordinairement l'avantage dans ces combats. Montluc qui l'apprit, fit repréſenter au Maréchal de Strozzi qu'il ne devoit point ainſi expoſer la réputation de ſes troupes; que rien ne diminuoit tant le courage, que des pertes continuelles, & que ces légers combats étant d'ordinaire les préludes d'une grande action, leurs ſuccès influoient beaucoup ſur ſa fortune.

Le Maréchal ne fit attention à la ſageſſe de cet avis, que pluſieurs jours après l'avoir reçu, il vit ſon Infanterie découragée, craindre à chaque inſtant l'approche des ennemis; ſa Cavalerie qui étoit auſſi épouvantée d'avoir vû une multitude de chevaux mis en piéces par les boulets des ennemis juſques dans les rues du camp oſoit à peine aller au fourrage. L'eſprit de terreur ſe répandit enfin ſur tout

l'armée ; les Italiens ſortoient de leurs tentes à regret, & fuyoient ſouvent l'ennemi, avant d'être à portée de ſes coups ; les Allemands & les François montrerent à leur tour auſſi peu de courage ; tout cela déſeſpéroit le Maréchal de Strozzi. Ce Général eſpéroit chaque jour de pouvoir réparer les déſavantages de la veille, ou du moins de les faire oublier tous par une victoire ſignalée. Bien loin de conſerver cette eſpérance, il fallut ſonger à la retraite, en préſence d'un ennemi qu'il avoit juſques-là mépriſé. La diſpoſition préſente de ſes troupes, demandoit que cette démarche ſe fit avec toutes les précautions poſſibles. 1553.

Le Marquis de Marignan encouragé par ſes premiers ſuccès, portoit une attention extraordinaire ſur tous les mouvemens de Strozzi, qu'il ſe promettoit de vaincre avec d'autant plus de facilité, qu'il l'avoit déja réduit à une eſpéce de fuite. Auſſi le Maréchal avoit-il une peine infinie à s'y réſoudre ; tantôt il convenoit de la néceſſité de céder à la fortune ; tantôt il vouloit eſſayer de combattre, & d'en venir à une action générale. Montluc le détournoit de ce deſſein, autant qu'il

Montluc conſeille au Maréchal de faire retraite.

1553. lui étoit poſſible, lui repréſentant que des ſoldats effrayés & déja vaincus par la peur, n'étoient point en état de rappeller la victoire; qu'il falloit faire une retraite prompte & même pendant la nuit. Ce dernier article parut ſur-tout inſurmontable à Strozzi, il jura de ne point donner une pareille atteinte à ſa gloire, en paroiſſant craindre trop ſon ennemi; Montluc lui repréſenta de nouveau, que de pareils ſentimens pourroient être excuſables dans un Particulier chargé de ſes ſeuls intérêts; mais qu'ils ne convenoient point à un homme, de qui les démarches devoient faire le deſtin d'un Etat.

Il prévoit ſa défaite. Strozzi balança quelques jours; les rémontrances de Montluc lui ſembloient ſages; mais il lui paroiſſoit trop honteux de fuir dans les ténébres de la nuit à la face de toute l'Italie, qui s'attendoit à d'éclatans effets de ſa vengeance. Enfin il ſe détermina à tout riſquer, plutôt que d'eſſuyer une pareille honte, il le fit dire à Montluc: celui-ci ne douta pas du malheureux ſuccès d'une entrepriſe riſquée contre toutes les régles de la prudence; mais une paſſion particuliere l'em-

porte presque toujours sur l'intérêt général ; en vain Montluc envoya-t-il coup sur coup différens Officiers au Maréchal, sa résolution étoit absolument prise, & rien ne fut capable de l'en détourner. Cette nouvelle étant répandue dans Sienne, y causa beaucoup d'inquiétude. Monntluc, sur qui cette grande Ville avoit les yeux, ne crut pas devoir dissimuler ce qu'il pensoit, il demanda l'Assemblée du Peuple & du Sénat. Le Palais & ses cours furent remplies, chacun brûlant d'apprendre ce qu'un homme d'une si profonde expérience avoit à leur dire sur la situation de leurs affaires. 1553.

Montluc représentoit la personne du Roi en l'absence du Maréchal de Strozzi, & le Sénat en cette qualité lui donna la premiere place : » Mes-» sieurs, dit-il, vous sçavez les inten-» tions de mon Roi sur vous, & les » ordres qu'il nous a donné pour vo-» tre défense : je remplirai, autant qu'il » sera possible ses vûes & vos inté-» rêts ; plût à Dieu qu'avec les mêmes » intentions, de plus absolus que moi » vouluſſent se servir des mêmes » moyens de vous être utiles. M. le » Maréchal de Strozzi trahi par le

» désavantage du terrein, se trouve
1553. » obligé de faire retraite; c'est à re-
» gret qu'un homme d'un aussi grand
» courage, & qui a des intérêts per-
» sonnels dans cette guerre, se déter-
» mine à une pareille démarche; l'a-
» mour de la gloire lui fait imagi-
» ner contraire à sa réputation, & la
» haine qu'il a sujet d'avoir contre son
» ennemi, ne lui permet pas de pré-
» voir que sa défaite lui causera bien
» plus de honte que les précautions
» qu'il prendroit pour l'éviter. Il se
» hazarde à faire voir sa défaite au
» grand jour, plutôt que d'être rede-
» vable de sa sureté à la nuit. Il seroit
» inutile de faire de nouvelles tenta-
» tives auprès de lui, pour l'obliger à
» rompre ce dessein. Il a de fausses
» raisons, & de mauvais Conseillers;
» dans cet état, un homme prévenu
» est incorrigible; d'un autre côté, la
» victoire des ennemis est certaine;
» c'est seulement contre elle que nous
» devons nous précautionner: regar-
» dons M. de Strozzi comme un hom-
» me perdu, & ne comptons plus que
» sur les débris de son armée, sur la
» force des murailles qui nous envi-
» ronnent, & plus encore sur notre

» courage; vous vous vantez d'être
» les seuls Peuples de l'Italie descen- 1553.
» dus des anciens Romains, imitez
» leur fermeté en ce qu'elle a de
» grand, & que l'exemple des mal-
» heurs qu'ils ont essuyés, vous ser-
» vent à éviter ceux qui vous mena-
» cent. Après la bataille de Cannes,
» les Romains qui avoient compté
» sur la victoire, furent si consternés
» de leur défaite, que les portes de
» Rome resterent ouvertes pendant
» trois jours, sans qu'il se trouvât en-
» tre tant de Citoyens, un seul hom-
» me assez hardi pour les fermer: dé-
» fiez-vous d'une terreur semblable à
» celle des Romains; votre ennemi
» pouvant par l'exemple de leur vain-
» queur, n'avoir pas la même négli-
» gence qui les sauva; ainsi regardez
» le Maréchal de Strozzi comme vain-
» cu, donnez ordre à la garde de vos
» portes & de vos remparts, prévenez
» le peuple, tenez les troupes sous les
» armes & prêtes à tout événement;
» que ceux d'entre les habitans qui
» ont des provisions dans la campa-
» gne, se hâtent de les apporter dans
» la Ville; amassez avec soin les vi-
» vres & les munitions nécessaires

» pour soutenir un long siége : le salut
1553. » de Sienne dépend de ces précau-
» tions, & le moyen le plus assuré de
» réparer les suites d'une défaite, c'est
» de sçavoir la prévoir & la suppor-
» ter. »

Le Sénat répondit à Montluc, que les Siennois s'en rapportoient à son experience, au sujet de ce qu'il y avoit à craindre pour le Maréchal de Strozzi : Que Dieu pouvoit lui ôter, ou lui donner la victoire ; mais que s'il la perdoit, la Ville de Sienne n'en seroit pas moins attachée au Roi, ni moins épriſe de sa liberté. En même tems ils jurerent tous devant lui, de manger jusqu'à leurs enfans, plutôt que de les rendre esclaves de leurs injustes oppresseurs. Montluc éprouvoit alors l'accablement d'un accès de fiévre ; il le dit aux Sénateurs pour augmenter leur attention, pendant que son état l'obligeroit de garder le lit. On n'oublia rien de tout ce qu'il avoit conseillé ; & la Ville se trouvant munie, on ferma les portes en attendant l'événement de ce qui alloit se passer entre les deux armées.

Le lendemain on entendit tonner l'artillerie des deux camps ; c'étoit le

ſignal de la bataille. Tous les Citoyens étoient en alarme, & Montluc dans ſon lit, s'agitoit comme s'il ſe fût trouvé au combat: d'abord il avoit crû que les premiers coups de canon étoient tirés du camp des ennemis ſur la retraite du Maréchal, mais la durée du bruit lui fit comprendre que ce Général avoit été forcé d'en venir aux mains. Aucun Citoyen ne ſortoit de la Ville, de ſorte qu'on ne pouvoit ſçavoir ce qui ſe paſſoit dans la campagne; mais après un ſi grand ſilence, on apperçut de deſſus les murailles, des troupes d'infanterie & de cavalerie, marcher çà & là dans la plaine, la plus grande partie s'avançant vers les portes de Sienne. Les gardes les ayant reconnues pour être de l'armée de M. de Strozzi, allerent avertir Montluc qui les reçut dans la Place: leur nombre ſuffiſoit à peine pour former la garniſon, tant l'infanterie avoit été maltraitée; car la cavalerie à qui l'on reprochoit de la lâcheté, avoit accompagné le Général juſqu'à Montalſin, où il demeura long-tems au lit des bleſſures qu'il avoit reçues à la bataille. 1553.

Stro zi livre bat.ille.

Strozzi malgré ſon danger, étoit

encore plus inquiet que malade ; il
1553. voyoit une armée perdue, & tout un Etat prêt à se perdre par sa faute. A peine ce Général se trouvoit-il la force d'interroger les Officiers qui l'enviromoient sur la destinée des troupes échappées au vainqueur, l'accident dont il éprouvoit les tristes suites, lui paroissant d'autant plus insupportable, qu'on lui avoit donné les moyens de s'en garantir. Enfin ayant recouvré un peu de force, il envoya promptement à Rome où étoit M. de Lansac en qualité d'Ambassadeur de la Cour de France, pour le prier de venir se jetter dans Sienne, avec ce qu'il pourroit assembler d'Officiers les plus expérimentés ; il lui mandoit la maladie de Montluc, afin de l'engager à plus de diligence.

Désordre dans Sienne.

M. de Lansac partit en effet de Rome le jour même, & vint en poste jusqu'aux environs de Sienne, où suivant les ordres du Maréchal de Strozzi, il voulut entrer accompagné, ce qui fut la cause de sa perte. Les ennemis avertis de son dessein, l'épierent & le firent prisonnier presque aux portes de Sienne ; ce qui pensa désespérer les habitans de cette Ville, qui

ſe voyoient ſans Chef, Montluc étant chez lui plus malade que jamais. Il croyoit lui-même toucher à ſes derniers jours, & *je crois*, dit-il dans ſes Mémoires, *que ſi M. de Lanſac fût arrivé, je ſerois mort, car je n'aurois eu plus rien à faire.* 1553.

Les principaux Sénateurs vinrent chez lui pour y déplorer le ſort de leur Ville, toute prête à ſuccomber ſous les efforts de leurs ennemis : » Meſſieurs, dit-il, vous voyez mon » état, mais je ne vous ſerai inutile » que quand je ſerai mort, & de vo- » tre côté ne déſeſperez de rien, juſ- » qu'à ce que vous voyiez les brêches » faites & l'ennemi dans vos murail- » les; ces gens-là ne ſont point en- » core ſi près, qu'on ait beſoin de » nos bras; continuons de montrer » de la fermeté, que vos Soldats & » vos Citoyens paroiſſent toujours en » armes, ils s'aguerriront en ſe voyant, » faites achever les travaux extérieurs » que nous avons commencés: le tems » qui peut nous nuire, peut auſſi nous » aider. » Le Conſeil de guerre exécuta ponctuellement tout ce que Montluc avoit preſcrit, & le courage des Siennois renaiſſoit avec l'eſpéran- Montluc encourage les Habitans.

ce, lorſque les Médecins déclarerent
1553. que Montluc n'avoit plus que trois jours à vivre. Alors les Prêtres s'emparerent de ſon logis, les Officiers & les Soldats en furent éloignés, & le bruit de ſa mort commença à ſe répandre dans la Ville.

Cornelio Bentivoglio avoit la principale autorité dans la République, à cauſe de ſa naiſſance, & de ſa capacité dans le métier des armes : ſon nom d'ailleurs étoit fameux parmi les Chefs de parti. Il pria le Sénat de s'aſſembler & d'en impoſer au peuple par une contenance aſſurée, juſqu'à ce qu'on eût envoyé à M. de Strozzi, pour l'avertir de la ſituation de M. de Montluc, & de la diſpoſition du peuple. Cette réſolution fut ſuivie : on répandit que le Maréchal guéri de ſes bleſſures, ſe préparoit à venir combattre le Marquis de Marignan, & à délivrer Sienne ; mais le Député de cette Ville le trouva dans un état bien différent. Ce Général étoit encore très-incommodé de ſes bleſſures, ſans argent & ſans ſoldats ; cependant voulant, s'il étoit poſſible, faire oublier ſa défaite à quelque prix que ce fût, il commanda douze ou quinze cens

hommes d'infanterie, avec seulement quatre-vingt Cavaliers, monta à cheval, se faisant attacher sa jambe blessée à l'arson de la selle, & prit le chemin de Sienne, où il ne vouloit arriver que de nuit. Strozzi y envoya devant lui le Gentilhomme qui lui avoit été député, afin qu'on se disposât à le recevoir, & les troupes de la garnison furent commandées pour passer la nuit sur les remparts. 1553.

Strozzi vient au secours de Sienne.

Tous ces mouvemens, ordonnés par différentes personnes, parvinrent à la connoissance du Marquis de Marignan. Il sçut par des espions les desseins & la route que devoit tenir Strozzi, à qui il dressa une embuscade. Le Maréchal n'avoit pas voulu se faire précéder par des Coureurs, dans la crainte d'être découvert; cette précaution, qui par l'évenement l'eût sauvé, auroit pû lui nuire; il marchoit avec beaucoup de sécurité, lorsqu'après quelques coups d'arquebuses, tirés du dedans d'un amas de masures, il vit toute son infanterie en désordre, se renverser sur dix ou douze chevaux qui l'environnoient. Il appella vainement ses soldats, lui-même fut renversé de cheval, & obligé de

se traîner sur les mains jusques sous
1553. les débris d'une vieille maison, avec l'Evêque de Sienne, qui l'avoit voulu accompagner.

Danger qu'il court. Le Général & le Prélat se tinrent-là dans un grand silence, croyant le combat fini; mais Serillac, neveu de Montluc, qui commandoit les quatre-vingt chevaux de la suite du Maréchal ayant laissé passer l'infanterie effrayée, fit faire un grand bruit de trompettes, & fondit sur les ennemis qui comptoient leur victoire assurée. Comme ils ne pouvoient distinguer dans l'obscurité le nombre des chevaux, ils crurent avoir toute une armée en tête, de sorte qu'ils se mirent à fuir à leur tour, laissant Serillac maître du champ de bataille, où il demeura le reste de la nuit observant un grand silence, dans la crainte que les ennemis ne revinssent à la charge, & ne sçachant d'ailleurs s'il devoit retourner à Montalsin, ou gagner Sienne, M. de Strozzi se trouvant perdu.

A la pointe du jour, ce Général dit à l'Evêque de Sienne de sortir de leur asyle & de regarder dans la campagne, s'il paroissoit encore quelques

troupes, le Prélat apperçut Serillac, & le Maréchal l'ayant reconnu, ce fut une grande joie de part & d'autre, d'autant plus que le Marquis de Marignan, croyant Strozzi entré dans Sienne après la fuite de ſes troupes, ne ſongeoit plus à lui fermer le paſſage de cette Ville : le Maréchal y arriva enfin avec l'Evêque & Serillac. Ils deſcendirent au logis de Montluc, qui depuis la veille avoit recouvré l'uſage de la parole. La préſence de Strozzi ſembla le ranimer : le Sénat ainſi que le Peuple, montrerent une nouvelle ardeur, & jurerent de ſe défendre juſqu'au dernier ſoupir. 1553.

Comme les ennemis ne faiſoient encore que reſſerrer la Ville, & qu'on n'en étoit point aux mains, le Maréchal ne trouva rien à ajouter à ce que Montluc avoit ordonné : tout étoit en bon ordre. Strozzi demeura quinze jours à Sienne, pendant leſquels ſes bleſſures ſe guérirent entierement, & Montluc ſe trouva aſſez bien pour pouvoir ſe faire porter dans les rues de la Ville. Alors le Maréchal voyant les Citoyens raſſurés, ſongea à regagner Montalſin, où il avoit eſpérance de raſſembler une armée aſſez

dire aux ſoldats, & les ayant mandés:
1553. » Meſſieurs, leur dit-il, vous ſçavez
» l'état de Sienne, les deſſeins du Roi
» ſur cette Ville, & ce que nous avons
» fait pour la conſerver; chacun de
» nous, en s'enfermant dans cette Pla-
» ce, a dû preſſentir tous les dangers
» auxquels il s'expoſoit; la guerre en
» a de différentes eſpéces; les combats
» & les bleſſures ne ſont pas les plus
» difficiles à ſupporter: la faim eſt un
» ennemi bien plus cruel, & on ne
» peut prendre de trop ſages meſures
» pour s'en garantir; montrons-nous
» véritables ſoldats, en ne nous occu-
» pant que de la guerre, & en ſacri-
» fiant tout à l'honneur: ſauvons
» Sienne, voilà pourquoi nous nous
» ſommes enfermés dans ſes murail-
» les; l'ennemi, qui n'oſe eſpérer de
» nous vaincre à force ouverte, tente
» de nous prendre par famine; réſiſ-
» tons-lui de ce côté-là par la ſobrié-
» té, comme nous lui réſiſtons avec
» les armes; le ſiége de Sienne ſera
» long, mais il ne ſera pas éternel:
» on nous enverra du ſecours de Fran-
» ce; mais il faut nous mettre en état
» de l'attendre au-delà du terme qu'on
» a pris pour l'envoyer, afin de devoir

» notre ſalut à nous-même plus qu'à » perſonne. Le deſſein que j'ai à vous » propoſer pour les troupes, eſt de » réduire le pain à vingt onces; j'ai » voulu vous laiſſer le mérite de faire » recevoir ce changement à vos ſol- » dats; je ne leur en parlerai qu'après » vous : que quelques-uns d'entre » vous ne m'alléguent point qu'ils ſe » plaindront; je ſuis ſûr d'eux, l'étant » de vous; jamais depuis que je porte » les armes, je n'ai vû de mutinerie » de ſoldats, ſi les Officiers ne les ont » appuyés; ainſi je vous devrai leur » docilité, ou vous ſerez reſponſables » de leur révolte : en tous cas, je ſe- » rai bien aiſe de ſçavoir ce que vous » penſez, afin que ceux qui préfere- » ront leur ventre à l'honneur, ſortent » de la Ville ſur le champ, & ne gâ- » tent pas les autres. » 1553.

Il réſout le Sénat à retrancher les vivres à la Ville.

Le Général des Allemands ſe trouva préſent à ce diſcours, que ſon Interprête lui rendit mot pour mot. Il ſe leva, & répondant pour ſes ſoldats, il dit à Montluc en Italien, qu'on avoit tort de douter de leur bonne volonté, & que ſi juſques-là on les avoit ſoupçonnés de ſonger trop à leurs aiſes, Sienne ſeroit le lieu où

ils commenceroient à faire perdre cet-
1553. te idée. Le Général des Allemands tint parole, contre l'espérance de Montluc les soldats ne firent aucun murmure. Le Gouverneur avoit une opération plus pénible à achever ; c'étoit de réduire les Citoyens, accoutumés aux voluptés des Villes délicieuses d'Italie, à se contenter des alimens les plus communs, afin d'être en état de les conserver long-tems. On vouloit pour eux réduire le pain à quinze onces, la raison de Montluc étant que les Bourgeois travailloient moins que les gens de guerre, & que l'on pouvoit borner la subsistance des femmes & des enfans. Il proposa cet arrangement au Palais, & les Sénateurs furent les premiers à donner l'exemple au peuple.

Découragement des Siennois.

Par ce moyen, Montluc trouva qu'on pouvoit tenir deux ans dans Sienne ; mais les habitans déja mécontens de ce qu'on avoit exigé d'eux, s'inquiétèrent de tant de précautions. » Le secours, disoient-ils, étoit donc » bien incertain & bien éloigné ; à » quoi leur servoit de s'être mis sous la » protection du plus puissant Roi de » l'Europe, s'ils étoient obligés de souf-

» frir de ſi étranges extrêmités, & de ſe
» défendre avec leurs propres forces ; 1553.
» que ſi on prévoyoit qu'ils ſeroient
» obligés de ſe rendre à des ennemis
» implacables, on ne devoit pas faire
» précéder ce malheur par tant de
» maux où les alloit réduire la di-
» ſette. »

Ces murmures cauſerent beaucoup de chagrin à Montluc, il craignit que les ſoldats demeurans la plûpart chez les Bourgeois ; ceux-ci ne leur inſpiraſſent leur découragement. Il recommanda aux Officiers d'avoir attention aux bruits ſecrets qui ſe répandroient entr'eux : » Le peuple, dit-il, eſt mé-
» content de ce qu'on fait pour lui-
» même ; les précautions qu'on prend
» pour ſa ſûreté, lui ſemblent des mar-
» ques de crainte pour ſa perte ; les ar-
» mées ne volent point, & ne vont
» point en poſte ; on doit toujours ap-
» préhender d'avoir tenu trop peu
» d'un jour ; & rien ne doit paroître
» ſi honteux, que d'avoir à ſe repro-
» cher ſa perte, par défaut de courage
» & de patience. »

Montluc parle au peuple.

Ces diſcours de Montluc étoient exactement rapportés aux Citoyens, avec les circonſtances les plus capables

de faire renaître l'espérance du peu-
1553. ple, le plus dangereux des ennemis que Montluc disoit avoir à combattre. Enfin il vit la tranquillité rétablie dans tous les esprits, & tous changeant tout-à-coup d'opinion, jurerent de se défendre jusqu'à la derniere extrémité. Montluc voulant répondre à cette ardeur, chargea un Gentilhomme en présence du Sénat, d'aller à Rome parler aux Ministres de France, pour les engager à faire hâter les secours promis, le Marquis de Marignan n'oubliant rien de son côté, de ce qui pouvoit le rendre maître de Sienne. Montluc ne comptoit pas recevoir des nouvelles favorables de Rome, ni de la Cour de France. Il sçavoit que le Roi se trouvant environné d'ennemis, songeroit à triompher d'eux avant de penser à ses Alliés. Ainsi le tems à qui le Marquis de Marignan vouloit surtout devoir la prise de Sienne, étoit le principal des moyens que Montluc vouloit employer pour la conservation de cette Place.

Cependant Montluc voulant faire voir aux ennemis qu'il avoit assez de forces pour risquer de faire des pertes, ne passa aucun jour sans faire des escarmouches

carmouchés qu'il voyoit de dessus les remparts, sa qualité de Gouverneur & la foiblesse de sa santé ne lui permettant pas de sortir des murailles. Le Marquis de Marignan étoit de son côté malade de la goutte, & se faisoit porter dans une chaise à bras, à quelque distance des escarmoucheurs. 1553.

Danger du Marquis de Marignan.

Un jour que le canon tiroit avec furie, ce Général voulut se mettre à couvert derriere les murailles d'une maison de payſan, située au milieu de la campagne; mais à peine y fut-il arrivé, qu'une volée de canon venant frapper les murailles, renversa une partie des ruines sur la chaise qui le portoit & sur lui. Sa frayeur fut si grande que sans songer aux douleurs excessives qu'il éprouvoit dans les moindres mouvemens, & sans l'aide de personne, il se tira de dessous les ruines, & marcha seul, jusqu'à ce que ses gens se fussent avancés pour le secourir; depuis ce jour le Marquis de Marignan se trouva guéri de la goutte. Il en fit faire des remercimens à Montluc, en le priant d'accepter deux paniers remplis de vins exquis, du chevreau & du gibier. Un Trompette chargé de ces présens, parla à

étoit plus nuisible qu'utile à la défense de Sienne.

1553.

Assaut furieux donné à Sienne.

Le Marquis de Marignan étoit assez exactement instruit de ce qui se passoit dans Sienne. Il connoissoit de réputation la plupart des Officiers, & il sçavoit à peu près la valeur de chaque troupe & les jours de leur service. Il choisit celui où la compagnie de S. Auban étoit dans le Fort, & la nuit même de Noël il donna l'escalade au Fort & à la Citadelle. Heureusement la plus grande partie de ses échelles se trouverent trop courtes; trois seulement furent en état de servir, & les ennemis s'efforçant à l'envi de monter les premiers, chargerent si fort deux de ces échelles, qu'elles rompirent sous le poids, il n'en resta qu'une, par le moyen de laquelle six des ennemis parvinrent sur la muraille, en criant *victoire*.

Vigilance de Montluc.

La garnison du Fort, sans considérer leur nombre, ouvrit la porte du côté de la Ville pour s'y refugier; mais les soldats Siennois chargés de les secourir, & plus intéressés à se défendre, entrerent tête baissée dans le Fort en même tems que les fuyards en sortoient, & rencontrant les six

ennemis qui avoient franchis la muraille, ils les mirent en piéces. Ce combat qui se passoit entre un si petit nombre d'ennemis, étoit cependant accompagné d'un grand bruit, l'artillerie du camp & de la Ville tonnant à la fois, moins pour nuire par ses coups dans la confusion de la nuit, que pour épouvanter par son bruit. 1553.

Pendant ce tems-là S. Auban étoit dans son lit. On vint l'avertir de l'attaque du Fort & de la fuite de sa compagnie; il se leve aussi-tôt, prend ses armes, & court vers les ennemis, car cet Officier ne manquoit pas de courage. Montluc de son côté donne ordre au-dedans de la ville pour rompre les intelligences que les ennemis auroient pu y former, & marche vers le Fort, précedé de quatre Pages avec des torches. Tous les Chefs des Allemands & des Siennois venoient se rendre auprès de lui, & il les envoyoit sur le champ vers les ennemis. Il vit le Marquis de Bassompierre commandant de l'Artillerie, il le chargea de faire venir de la poudre à la porte du Fort, avec quelques petites pieces d'artilleries aisées à transporter, ensuite Montluc traversa le reste de la Ville.

Il avoue de la garnison.

en criant *victoire*, & se rendit auprès
1553. du Fort.

Montluc soutient l'assaut en personne.

Les ennemis l'occupoient, & les François, les Allemands & les Siennois combattoient avec fureur pour le regagner. *Courage, enfans*, s'écria Montluc, *je viens vous secourir.* Le Capitaine Charri, son élève dans le métier de la guerre, Cornelio, quoique le principal Officier de la République, & plusieurs autres combattoient sous ses yeux comme de simples soldats, tirant continuellement sur les ennemis, qui de leur côté faisoient un grand feu. La porte du Fort étoit basse & étroite; de sorte qu'on n'y pouvoit faire entrer qu'un homme à la fois, plusieurs avoient voulu l'entreprendre, & y étoient péris, ce qui diminuoit l'ardeur des autres. On ne combattoit donc plus qu'à coups de feu; & il ne restoit d'autre espérance d'entrer dans le Fort, qu'en y sautant de dessus la partie du rempart de la Ville qui la touchoit. S. Auban se présenta alors aux yeux de Montluc: *Ah! traître, méchant*, dit-il, en lui mettant l'épée sur la gorge, *tu as voulu nous faire perdre cette Ville; mais tu ne seras pas témoin de ce malheur, car ou je te tue à*

l'heure même, ou tu sauteras dans le Fort.

Ce Capitaine reconnoissant toute la grandeur de sa faute, voulut la réparer par un effort de courage ; il saute dans le Fort suivi de quatre de ses amis, & se vengeant avec eux du péril qu'ils venoient de courir ensemble, ils firent main basse sur tout ce qu'ils rencontrerent ; leur exemple animant les soldats, ils sauterent à l'envi dans le Fort, qui fut ainsi regagné en aussi peu de tems qu'il avoit été perdu. 1553.

Il repousse les ennemis.

Cependant toute la Ville étoit en mouvement ; chaque Citoyen avoit mis des lumieres aux fenêtres & allumé des feux dans les rues, les remparts étoient aussi bordés de grosses torches, & le Marquis de Marignan, sans penser à l'avantage que tant de clarté donnoit à ses ennemis, avoit aussi fait apporter un grand nombre de flambeaux, ils ne lui servirent qu'à faire mieux connoître sa perte, & ce Général repoussé de tous côtés, se vit obligé de se retirer à travers une grêle d'arquebusades, que Montluc lui fit tirer jusqu'à ce qu'il l'eût perdu de vue. Les Siennois pousserent alors mille cris de joie, se voyant délivrés du

plus grand danger qu'ils euſſent couru depuis le commencement du ſiége.

1553.

Généroſité des femmes Siennoiſes.

Montluc que ces Citoyens combloient d'éloges, avoua hautement qu'ils étoient principalement redevables de leur ſalut à la valeur qu'ils avoient témoignée. En effet, non-ſeulement les hommes, mais encore un grand nombre de femmes étoient demeurées ſous les armes pendant tout le tems qu'avoit duré le combat, ſans vouloir prendre aucun repos, & promettant de ſeconder leurs généreux défenſeurs juſqu'au dernier ſoupir de leur vie, ce qu'il y eut d'heureux dans une mêlée ſi longue & ſi vive, c'eſt que les aſſiégés après avoir fait un grand carnage des ennemis, n'eurent que cinquante hommes tués ou bleſſés, mais cette victoire toute glorieuſe qu'elle étoit, parut peu conſidérable, quand peu de jours après on vit la plûpart des marchés dépourvus & toutes les boucheries fermées, excepté celle où l'on vendoit encore de la viande de cheval ou d'ânon, à un prix exceſſif.

Les Habitans recommencerent à ſe plaindre, non par impatience & par

dépit, mais par besoin. Les femmes enceintes, dont on a beaucoup de compassion, surtout en Italie, paroissoient dans les rues hâves, pâles & défaites, cherchant par-tout de quoi soulager leurs besoins. Les Citoyens se montrerent extrêmement sensibles à leurs peines. Ils consentoient à souffrir; mais ils ne pouvoient supporter les maux dont leurs femmes & leurs enfans gémissoient. Montluc se prêtant à la façon de penser de ces peuples, affectoit de manger en public les mêmes alimens qui servoient aux moindres Citoyens; il faisoit distribuer aux femmes grosses ou aux malades, ce qu'il avoit de vins & de mêts plus agréables; & il alloit lui-même chaque jour dans les maisons encourager ceux qui s'abandonnoient au chagrin; il les consoloit, leur faisoitt des présens proportionnés à sa situation, & des promesses convenables à la leur. Par cette conduite, il s'attachoit les cœurs des Citoyens, & la plus grande partie de ceux qui auroient consenti à se rendre pour eux-mêmes, ne pouvoient le vouloir à cause de lui.

1553. Disette dans la Ville: conduite du Gouverneur.

Dans le même-tems l'Empereur envoya un Gentilhomme de sa Chambre

au Marquis de Marignan, pour ſe
1553. plaindre en ſon nom & en celui du grand Duc de la longueur du ſiége, lui reprochant que ſa coutume étoit de faire durer la guerre, pour être plus long-tems néceſſaire. Le Marquis répondit avec une hauteur généreuſe, que ſi l'Empereur connoiſſoit quelqu'un de plus capable que lui, il pouvoit l'employer; que ſa conduite étoit droite; & que ſi les Miniſtres n'étoient point en état de juger des expéditions militaires, il devoit leur impoſer ſilence, ou faire un meilleur choix; que l'Empereur devoit ſçavoir qu'il étoit aſſez ordinaire de voir des gens nés & nourris dans le cabinet, vouloir décider des progrès des armes, & donner leur jugement pour loi.

L'Empereur blâme la lenteur de ſon Général.

Le Gentilhomme de l'Empereur ſurpris d'entendre un langage peu connu à la Cour de ſon Maître, dit au Marquis, que juſques-là on n'avoit pas crû que la Ville de Sienne fût en état de ſoutenir trois mois de ſiége, ſurtout avec de l'artillerie. » J'en ai peu, » répliqua le Marquis, & ce ſont de » petites piéces de campagne; mais » quand j'aurois de gros canon, je fe» rois plus de mal à la Ville, ſans en

» être plutôt le maître; vous en aurez
» l'expérience. Il le mena auſſi-tôt 1553.
avec lui reconnoître la Ville, lui montrant les différens travaux que Montluc avoit fait faire pour en défendre les approches; & lui détailla le bon ordre que ce Gouverneur avoit établi parmi les Siennois. L'Envoyé approuva alors la conduite du Marquis, en faveur duquel il écrivit à l'Empereur & au Grand Duc; mais ils convinrent enſemble d'augmenter le nombre des batteries, afin de réduire les Aſſiégés.

On fit donc venir de Florence vingt groſſes piéces de canon avec tout leur attirail, ce qui inquiéta beaucoup les Siennois, le Marquis de Marignan faiſoit connoître par-là qu'il s'obtinoit au ſiége, & que ſa longueur l'irritoit au lieu de le rebuter; peu de perſonnes, à l'exception des gens de guerre, eſpéroient que leurs murailles réſiſteroient à une artillerie ſi nombreuſe, chacun s'attendoit à les voir s'écrouler, & la Ville ſaccagée par les vainqueurs. Les Citoyens chargés de l'adminiſtration de la Juſtice & de la Finance, les Marchands, les Artiſans aiſés, enfin tous ceux des Habitans qui avoient beaucoup à perdre, s'aſ-

semblerent entr'eux & comploterent
1553. pour composer avec le Marquis. La plus grande partie des Dames de la Ville, les Moines & les Religieuses se joignirent à eux, tous ensemble formerent une brigue puissante qui se grossit chaque jour.

Cornelio Bentivoglio & les autres Chefs de la guerre en avertirent Montluc, & lui promirent d'employer tout leur crédit pour faire changer cette disposition, sans néanmoins espérer de pouvoir réussir. Le peuple étoit prévenu qu'il falloit périr, surtout voyant que leur Gouverneur, sur lequel toute leur espérance étoit fondée, ne pouvoit se rétablir de sa maladie. Enfin le jour destiné pour l'Assemblée du Sénat arriva, & Montluc fut averti que le parti étoit pris de composer avec le Grand Duc.

Le Sénat veut délibérer pour se rendre.

L'usage des Siennois dans les délibérations publiques étoit de laisser à chacun de ceux qui avoient droit d'assister au Sénat, la liberté de donner leur avis par écrit, ce qui s'appelloit *balotter*; & les précautions étoient prises de telle sorte, qu'on ne sçavoit jamais quelle avoit été l'opinion de chacun d'eux. Cependant il étoit aisé à des

gens accoutumés aux uſages de la République, de prévenir quel ſeroit le ſuccès des balotages. Cornelio Bentivoglio ne doutoit point de ce qui arriveroit, & ce Seigneur déploroit avec Montluc la triſte deſtinée des Siennois, qui depuis le moment de leur liberté ſembloient n'avoir combattu que pour la perdre. Montluc ne répondoit rien. Il ſembloit interdit, & ne ſçavoit à quoi ſe réſoudre. Enfin il ſe réſolut à rompre, s'il étoit poſſible, l'Aſſemblée qu'on ſe diſpoſoit à tenir, & pour cela de demander à parler au Sénat le même jour deſtiné au balotage. 1553.

Montluc l'obtint, mais avant de s'y rendre, il quitta les habits épais & les fourrures dont il étoit enveloppé à cauſe de ſa maladie, prit des vêtemens ſuperbes, ſe couvrit d'armes dorées, s'orna la tête d'un chapeau chargé de plumes & de pierreries, ſe colora le viſage; & montant à cheval, il ſe montra ainſi dans les principales rues de la Ville. Le peuple accourut en foule pour le voir, s'étonnant du prompt retour de ſa ſanté, que quelques-uns regardoient comme un miracle opéré en faveur de leur Ville; quatre Pages

Montluc ſe rend au Sénat.

richement habillés, le précédoient, &
1553. les Officiers François les plus en état de représenter, lui faisoient cortége, ce qui donnoit à sa marche un air de magnificence capable d'en imposer.

Pendant que Montluc frappoit ainsi les yeux du peuple, ses amis répandus à dessein dans les maisons principales, vantoient les projets dont il leur avoit fait part pour une vigoureuse résistance, & que le retour de sa santé le mettoit en état d'exécuter. Le moindre événement change la disposition de la multitude; on parla des ennemis avec moins de crainte & de la liberté avec plus d'amour. Le Conseil de guerre assuré d'avoir un Chef, se résolut à montrer plus de vigueur contre le Sénat, & les Militaires se rendirent en foule dans les salles du Palais, afin que leur présence & leur nombre ranimât la fermeté des Citoyens. Enfin Montluc arriva, la multitude s'ouvrit pour lui faire passage sans le connoître, à cause du changement de son air & de ses habits; on le prit au contraire pour un Officier que le Maréchal de Strozzi, averti de sa maladie, envoyoit pour commander à sa place.

Les principaux Chefs des troupes le ſuivirent juſques dans la ſalle du Sénat, où il alla s'aſſeoir audeſſus du Préſident. 1553.

Il arriva au moment néceſſaire; deux Sénateurs avoient déjà commencé à opiner, ſa préſence arrêta les autres: » Meſſieurs, dit-il, je ne viens » point ici pour interrompre vos déli- » bérations, ni entreprendre ſur leur » liberté: mon deſſein eſt au contraire, » de me joindre à celles de vos opi- » nions qui vous ſeront les plus utiles; » mais avant de les ſçavoir, il me ſera » permis de vous expoſer mes ſenti- » mens & ce que je penſe de votre ſi- » tuation. Depuis que l'ennemi eſt à » vos portes, je n'ai vû aucun de vous » s'étonner de leurs fréquentes atta- » ques; en vain ont-ils voulu joindre » la ſurpriſe à la force, vous les avez » vaincus de toutes les façons; la ſeule » marche de quelques piéces d'artille- » rie fera-t'elle plus que leur préſence » & leurs coups? Que menacent-t'el- » les, ſinon vos murailles qu'elles » battront ſans doute vainement, ſi » vous avez le courage de les attendre? » Ne ſeriez-vous pas ces mêmes Sien- » nois, qui depuis tant d'années avez

Diſcours de Montluc au Sénat.

« défendu votre liberté par les plus
1553. » ſanglans combats ? Pourquoi avez-
» vous répandu tant de ſang ? A quoi
» vous ſervira d'avoir paru les Héros
» de l'Italie, en chaſſant de vos Etats
» les oppreſſeurs de votre liberté ?
» étoit ce ſeulement pour en faire re-
» gretter plus amérement la perte à vos
» femmes & à vos enfans ? Cent fois
» vous avez regardez ce bien, comme
» le plus précieux de tous que vous
» avez hérités de vos peres ; & vous
» conſentez à le perdre, dans le tems
» que vous ſemblez l'avoir en votre
» diſpoſition, & que vous avez la puiſ-
» ſance de le conſerver avec plus de
» gloire que jamais. Oh ! que je regret-
» te de voir tomber au nombre des eſ-
» claves du Grand Duc, le peuple le
» plus belliqueux de l'Italie, & le plus
» digne de dominer ! cette brave jeu-
» neſſe, l'honneur de votre Ville, qui
» ſans expérience dans les combats,
» égale les plus vieux ſoldats en coura-
» ge & en valeur, va donc être dépouil-
» lée de ſes armes, dont elle fait un uſa-
» ge ſi glorieux ; vous verrez les prin-
» cipaux de vos Citoyens proſcrits,
» votre Sénat aboli, vos Magiſtrats

» deſtitués, vos loix changées, vos
» murailles renverſées, & votre Ville 1553.
» entiere en proye à des vainqueurs
» irrités. Non, Meſſieurs, ce n'eſt pas
» de vous-mêmes que vient la réſolu-
» tion que vous témoignez : ſeroit-ce
» de la défiance des ſecours promis
» par le Roi mon Maître ? A-t'il eu
» le tems de vous l'envoyer ? Un ſi
» grand Monarque n'abandonnera
» point un brave peuple, à qui il a
» promis ſa protection. C'eſt moi ſans
» doute qui fait le ſujet de votre
» crainte, vous m'avez vu juſqu'ici
» malade, preſque hors d'état d'agir,
» cependant n'ai-je pas toujours été
» en action ? La veille de Noël, mal-
» gré le froid de la ſaiſon, l'horreur
» de la nuit, ma mauvaiſe ſanté & la
» fureur du combat, vous m'avez vu
» les armes à la main parmi les enne-
» mis ; tant qu'il a été queſtion de
» combattre pour vous, on ne m'a
» rien vu ménager pour moi, mon
» Roi vous a en partie confiés à ma
» conduite, je lui dois compte de
» votre défenſe, & je la ſoutiendrai
» juſqu'au dernier inſtant de ma vie.
» J'avouerai que tout autre à votre
» place auroit pu craindre, en l'état

» où je me ſuis trouvé. On a pu me
1553. » croire aux portes de la mort, les
» troupes mêmes ont ſemblé balan-
» cer ſur ce qu'elles devoient faire en
» cette occaſion pour leur ſalut, mais
» depuis que le ciel a paru vouloir
» faire ſur moi un miracle en votre
» faveur, depuis qu'il m'a rendu ſubi-
» tement la ſanté, les gens de guerre
» ont repris leur premiere réſolution,
» & ont juré de mourir tous avec
» moi, s'il le falloit, pour la conſer-
» vation de votre liberté. Citoyens
» de Sienne, aurez-vous moins d'a-
» mour pour elle & pour votre patrie
» que des étrangers? non ſans doute,
» & vous attendez ſeulement à être
» aſſurés de nous pour nous aſſurer
» de vous. Entrez-donc braves Capi-
» taines, s'écria Montluc aux Chefs
» des troupes qui l'avoient ſuivi : ve-
» nez à la face du Sénat renouveller
» les ſermens que vous m'avez faits
» pour le ſalut de Sienne. Pour moi,
» ajouta-t'il en ſe levant avec action,
» j'atteſte le ciel de combattre juſ-
» qu'au dernier ſoupir pour la liberté
» de la République, & de mourir plu-
» tôt que d'entendre jamais à aucune
» compoſition avec ſes ennemis.

Alors cette foule d'Officiers François, Allemands & Italiens, repéterent le ſerment de Montluc, en conjurant le Sénat de confier à leur valeur le ſalut de la République. Cette ardeur martiale réchauffa les cœurs des plus craintifs, un murmure d'applaudiſſemens s'éleva tout à coup; & le premier Sénateur prenant la parole, « Je vois » bien, dit-il, que le deſtin de Sienne » eſt de ſe conſerver ou de périr avec » gloire : la coutume veut que les » Etrangers ſe retirent pendant notre » délibération, mais je la prévois con» forme aux avis que votre zéle & vo» tre courage viennent de nous dicter. 1553.

Montluc ſortit auſſi-tôt de la ſalle, ſaluant tout le monde juſqu'à la porte où ſe tenoit le peuple, qui le croyoit alors dans ſon lit. *Me voici, mes enfans*, leur dit-il, *Dieu m'a donné la ſanté pour vaincre vos ennemis ; ne voulez vous pas me ſeconder ?*

On avoit eu ſoin de répandre un certain nombre de ſoldats parmi le peuple, ils s'écrierent tous enſemble : *Vive le Roi, vive Montluc, vive la liberté*, & ils l'environnerent enſuite & le conduiſirent chez lui avec de grandes clameurs. Montluc leur fit

jetter quelque monnoie, ce qui re-
1553. doubla leur zéle, au point que le peuple mutiné menaça d'exterminer tous ceux qui parleroient de compoſition avec les ennemis, ces menaces furent bientôt portées dans toutes les maiſons de la Ville & juſqu'au Sénat.

Ces cris loin de répandre la terreur, y inſpirerent de la joie. Ambroſio Mitti, Capitaine du peuple, homme d'une expérience conſommée, épris de la liberté en Républicain Romain, entendant les cris de la multitude, tourna les yeux & les mains vers les fenêtres du Palais; » Eſt-ce aux Artiſans; » dit-il, eſt-ce aux gens que la fortu» ne a fait preſque naître eſclaves, à » montrer plus d'amour pour la liber» té, que des Magiſtrats, que des No» bles qui doivent la préférer à la vie » même! Enſuite il recueillit les voix, elles furent toutes pour combattre juſqu'à la derniere extrêmité.

Deux Gentilshommes qui avoient opiné avant l'arrivée de Montluc, voyant cette ardeur unanime, demanderent en grace au Senat, que la feuille où leur opinion avoit été écrite, fût déchirée du Regiſtre; ce qu'on leur accorda comme une grande grace.

On députa enſuite à Montluc quatre Magiſtrats, pour le remercier d'avoir ſauvé l'honneur de la République, & pour le prier de ſonger plus que jamais à ſa ſureté; on lui accorda à ce ſujet une autorité beaucoup plus étendue, que celle que lui donnoit ſon titre de Gouverneur pour le Roi. Dès ce moment Montluc diſpoſa tout pour que rien ne ſe fît dans la ville qu'avec ordre & prudence. 1553.

Le Conſeil de guerre étoit compoſé de huit perſonnes les plus expérimentées dans l'art militaire; le Gouverneur partagea auſſi la ville en huit quartiers, & dans chacun deux Commandans avec une autorité abſolue. Ils étoient ſeulement obligés de ſe rendre compte mutuellement tous les ſoirs, en préſence du Gouverneur. Ces huit Commandans avoient le détail de tout ce qui concernoit la guerre; chacun avoit la liberté de commettre un homme pour agir en certaines occaſions dont ils répondoient. Ces commis commencerent par faire un état exact du nombre d'hommes, d'enfans & de femmes, de leur âge, de la quantité de chevaux & d'autres bêtes de ſervice, du

chement, sur le haut duquel étoient
1553. placés l'artillerie, l'arquebuse & les gros mousquets ; les meilleures Compagnies qui composoient la garnison, étoient chargées de la garde du retranchement, qui étoit formé en ceintre du côté de la batterie. Le dessein de Montluc étoit de laisser monter la brêche aux ennemis sans obstacle, de les couvrir ensuite de tout le feu du retranchement, & enfin de tomber sur eux dans le moment du désordre par les deux extrêmités du centre, à coups d'épées, de haches, de hallebardes & de piques, de sortir de la ville avec eux ; & de profiter de la terreur d'une attaque aussi inattendue, pour renverser leur camp ; mais comme les ennemis avertis de ces préparatifs, pouvoient les rendre inutiles en faisant brêche d'un autre côté, Montluc faisoit reconnoître toutes les nuits les mouvemens des assiégés. Voici comme il s'y prenoit.

Un Officier, un Sergent avec un Payſan, sortoient tous les soirs de la place par différens endroits, & se tenoient cachés dans un grand silence, jusqu'à ce qu'ils entendissent quelque bruit. Alors le Payſan se traînoit seul, ventre

ventre à terre, le plus près qu'il lui étoit poſſible, écoutoit avec beaucoup d'attention, & venoit enſuite faire ſon rapport au Sérgent, qui le diſoit au Capitaine & celui-ci à Montluc : par ce moyen, le Marquis de Marignan fut ſurpris toutes les fois qu'il voulut reconnoître la Place ; & Montluc, afin de ne le lui pas laiſſer ignorer, illuminoit le rempart de groſſes torches, auſſi-tôt que les ennemis s'apprêtoient à travailler à leur batterie. Ainſi le canon des Toſcans qui avoit tant effrayé les Siennois, fut pluſieurs jours devant leur Ville ſans ſe faire entendre ; ils commencerent à le braver, & ceux qui avoient craint ſon bruit, mépriſerent ſes coups. 1553.

Le Marquis de Marignan choqué de la réſiſtance de Montluc, & ne pouvant deviner comment il pénétroit tous ſes deſſeins au ſujet de la batterie, s'imagina être trahi par quelqu'un des ſiens, & ne confia plus ſon ſecret à perſonne. Un ſeul endroit par où ce Général pouvoit attaquer la Ville, étoit échappé à la prévoyance de Montluc ; c'étoit une petite colline, ſituée entre la porte Ouille & la grande Obſervance ; où l'on pouvoit ſans

peine placer l'artillerie, & battre la
1553. Ville avec ſuccès. Montluc n'avoit pu faire terraſſer la muraille de ce côté-là, ne s'imaginant point qu'on viendroit les attaquer; d'ailleurs il lui auroit été difficile de l'entreprendre, parce que les maiſons des Bourgeois touchoient preſqu'au rempart; & Montluc n'auroit pas oſé les détruire, la politique ne vouloit pas qu'on donnât des ſujets de plaintes à des Habitans, qui après tout étoient les plus forts.

Réſolution généreuſe des Siennois.

Le Général ennemi avoit prévu que Montluc ſeroit tenu par ce motif, & il le voyoit avec joie embarraſſé à ſon tour. Montluc fit cependant travailler de ſon mieux à la muraille, plutôt pour tourner l'attention des Siennois de ce côté-là, que dans l'eſpérance de pouvoir réſiſter long tems. Les Siennois s'en apperçurent eux-mêmes, & le lui dirent: « Eh! com-» ment, répondit-il, voulez-vous que » je faſſe? Je ſçais bien le moyen de » rendre cet endroit le plus fort de la » Ville; mais le Marquis de Marignan » a prévu que je ne l'employerois pas: » il faudroit abattre au moins cin-» quante maiſons voiſines du rempart; » ce ſeroit le ſalut de Sienne; mais

» irai-je ruiner cinquante Particuliers, » & m'attirer leur inimitié? A peine Montluc avoit-il achevé ces paroles, que les maîtres de ces maisons se sacrifiant pour la Patrie, prirent des outils, & travaillerent à les abattre eux-mêmes, excitant les Ouvriers par leur exemple, à achever un ouvrage qui pouvoit contribuer au salut de leur Ville. 1553.

Les Dames de Sienne s'appliquent aux travaux militaires.

Dès le commencement du siége, les Dames Siennoises voulant partager la gloire & les périls de la guerre, s'étoient divisées en trois bandes, qui formoient ensemble trois mille Dames de condition & de riches Bourgeoises. Elles avoient porté l'esprit de galanterie jusques dans l'appareil de guerre. La premiere troupe conduite par la Signora Forteguerra, étoit vêtue de violet, leurs juppes étoient courtes, & elles étoient chaussées d'un brodequin commode pour marcher & agir avec plus de facilité. La Signora Picolomini commandoit la seconde Compagnie, habillée de satin incarnat; & la troisiéme, presque toute vêtue de satin blanc, obéissoit à la Signora Linia Fausta. Chaque Compagnie portoit une Enseigne de-

corée de tout ce que le goût peut in-
1553. venter de plus galant ; elles n'avoient point de tambours, mais seulement des flûtes & des hautbois, dont elles accompagnoient l'harmonie, du chant de plusieurs airs composés à la louange de la France.

Le Marquis de Marignan foudroye la Ville

Ces trois Compagnies vinrent ensemble travailler à abattre les maisons désignées, & deux heures après le Marquis de Marignan trouva que cet endroit de la Ville étoit devenu le plus fort. Cependant comme ce Général avoit placé son artillerie sur la colline, & qu'il falloit enfin l'employer, il commença à tirer sur la muraille, mais sans succès, parce qu'on avoit eu le tems de la faire terrasser. Montluc avoit néanmoins laissé libre un espace assez considérable, afin que le canon des ennemis y faisant brêche, ils donnassent l'assaut, ce que Montluc désiroit avec ardeur ; mais voyant que l'artillerie du Marquis agissoit lentement, & que son dessein étoit seulement d'étonner la Ville, Montluc voulut tenter de démonter sa batterie.

Entre les Canoniers Italiens que la Ville avoit donnés à Bassompierre,

Commandant de l'artillerie, cet Officier en avoit remarqué un entr'autres, qui viſoit avec une juſteſſe prodigieuſe; il ſe ſervoit d'ordinaire d'un demi canon aiſé à manier, avec lequel il abattoit à une portée très éloignée, des objets que d'autres appercevoient à peine. Baſſompierre, voyant que Montluc vouloit oppoſer une batterie entiere à celle du Marquis de Marignan, lui propoſa ſon Canonier, comme ſuffiſant avec ſa petite piéce pour faire taire le feu des ennemis. En effet, le Canonier ayant ajuſté, tira à droite de la batterie, le ſecond coup a gauche, & enfin dans la batterie même, où tout le monde ſe mit en fuite. 1553.

Adreſſe d'un Canonier Siennois.

Montluc charmé de ce ſuccès, qui faiſoit pouſſer mille cris de joie aux Siennois, alla devant eux embraſſer le Canonier: *Mon frere*, lui dit-il, *donne-leur en encore, & parbleu je te fais préſent de douze écus & d'un verre de vin grec.* Le Marquis de Marignan averti du déſordre de ſa batterie, & de la fuite de ceux qui la gardoient, y envoya une Compagnie d'Allemands. Le Canonier Siennois n'eut pas plutôt apperçu l'Enſeigne de

cette troupe, qu'il l'abattit en tuant
1553. celui qui la portoit. Alors tous les Allemands effrayés de ce coup, prirent la fuite; & avant que les ennemis fussent revenus de leur étonnement, le Siennois leur démonta six piéces de canon, de huit qu'ils avoient mis en batterie. Le Marquis désespéré, ordonna aussi-tôt de reprendre le canon & de le ramener à son camp pendant la nuit; de sorte que le lendemain à la pointe du jour, Montluc qui ne s'étoit pas couché, apperçut les gabions enlevés & la batterie défaite, il appella alors les Siennois: *Voyez-vous*, leur dit-il, *l'assaut que vous avez à craindre des ennemis; leur canon a fait un vain bruit, & les voilà qui l'emmenent.* Il s'éleva de tous côtés des huées de dessus le rempart contre les troupes du Marquis. *Coquins*, s'écrioient-ils, *venez, venez, nous nous mettrons par terre à vingt brasses de murailles.*

Le Gentilhomme envoyé par l'Empereur, étoit encore au camp du Marquis lors de cet événement. On assembla en sa présence un Conseil de guerre, où tous résolurent d'une voix commune de ne plus tenter d'avoir Sienne par la force, mais seulement

par la famine, cette Ville étant trop grande & défendue par une garniſon trop nombreuſe, pour oſer riſquer un aſſaut. Après cette déliberation, le Gentilhomme de l'Empereur prit congé du Marquis, & alla rendre à ſon Maître un compte favorable de ſa conduite. 1553.

Juſques-là Montluc avoit à ſe louer de la fortune, & ſans doute il eût ſauvé la Ville, s'il n'eût eu à combattre que les ennemis du dehors; mais les vivres diminuoient chaque jour, & les Allemands qui avoient d'abord promis de ſupporter cette diſette avec courage, faiſoient entendre leurs murmures. Ils diſoient que pour combattre, il ne falloit que du courage; mais que pour ſupporter la faim & la diſette de vin, il falloit des vertus qu'ils n'avoient pas. On les voyoit dans la Ville pâles & défigurés, traînant à peine leurs armes, marcher lentement ſur les remparts, & remplir à regret leurs devoirs de ſoldats. Ils ſe plaignoient aux autres, qui tâchoient de les encourager, & leur détailloient leurs peines. Montluc craignant que l'eſprit de murmure ne ſe répandît ſur toute la garniſon, réſolut de faire Mutinerie des Allemands dans Sienne.

sortir les Allemands de la Ville, quel-
1553. que peine que cet affoiblissement pût faire aux Siennois.

Les ennemis environnoient de telle sorte la Place, & avoient mis des Corps-de-garde si voisins les uns des autres, qu'il étoit difficile de faire sortir un grand Corps de troupes, sans s'exposer à avoir toute l'armée sur les bras. Lorsque les Allemands faisoient attention à ces obstacles, ils avoient moins d'envie de quitter la Ville, mais bientôt le péril le plus prochain l'emportoit sur leur esprit: cependant quand Montluc eut fait part de sa résolution au Rheingrave qui les commandoit, ce Seigneur demanda si l'on s'étoit proposé d'envoyer ses soldats à la boucherie. Montluc lui représenta leurs murmures & le danger qu'il y avoit à les laisser augmenter, protestant qu'il aimeroit mieux tout à coup livrer bataille aux Allemands dans la Ville, que de les y laisser quatre jours de plus.

Le Rheingrave prétendit qu'on manquoit à l'humanité, en exposant un si grand nombre de braves gens à une perte certaine. Il dit que si on vouloit absolument une bataille dans

Sienne, il la donneroit; mais qu'on ne le forceroit point de partir avant d'avoir consulté ses Officiers. Montluc n'en vouloit pas venir aux mains. Il laissa la liberté au Rheingrave d'assembler le Conseil du guerre avec ceux de sa Nation. La plûpart de ceux qui étoient les auteurs des murmures, dirent au Rheingrave qu'il valoit mieux pour eux mourir les armes à la main, en combattant contre les ennemis, que de mourir de faim & de misere dans Sienne, où l'on ne les souffroit plus qu'à regret. Montluc fit en même-tems donner au Rheingrave des Lettres du Maréchal de Strozzi, qui le prioit de faire un effort pour le venir joindre au plutôt à l'armée qu'il assembloit dans le voisinage de Montalsin. Le Rheingrave répeta encore qu'on vouloit le faire périr; mais ne pouvant résister aux instances du Maréchal, aux raisons de Montluc, ni à l'empressement de ses Officiers, il se détermina à partir. 1553.

Pendant qu'il disposoit ses équipages, Montluc fit fermer exactement toutes les portes de Sienne; & une heure avant dans la nuit, on en ouvrit une par ses ordres. Une troupe de

François ſortit la premiere, culbuta
1553. deux Corps de garde des ennemis, & pouſſant preſque juſqu'à leur Camp, donna le tems aux Compagnies Allemandes de ſe jetter dans un vallon, ſitué ſur la route de Montalſin, où leur deſſein étoit de ſe rendre. Quand Montluc les eut aſſez éloignés pour n'avoir plus rien à craindre des ennemis, il fit revenir les François qui continuoient de combattre avec autant d'avantage que de valeur.

Les Siennois étoient dans une grande inquiétude au ſujet de ce qui ſe paſſoit au combat & à la ſortie des Allemands, à quoi Montluc contre ſon ordinaire, ne les avoit pas préparés. Il ſe retira même dans ſa maiſon, & y reſta tout le lendemain ſans leur rien dire, afin de ſçavoir quelle ſeroit la diſpoſition des eſprits, avant de leur parler. Sur le ſoir, il ſe rendit au Sénat aſſemblé extraordinairement à ce ſujet, & dit qu'on ne devoit point trouver étrange s'il avoit renvoyé les Allemands: Que la garniſon étant aſſez nombreuſe ſans eux, il y auroit eu peu de prudence à garder des gens qui murmuroient ſans ceſſe, & dont les ſervices étoient bien moins utiles,

que leur exemple n'étoit dangereux :
» Pendant quelques mois que nous les » avons eus parmi nous, ajouta-t'il, ils » ont voulu faire les maîtres de la » Cité, & leur conſommation a ex- » cédé celle du reſte de la garniſon : » n'avez-vous pas entendu ces nuits » dernieres, les ennemis crier au pied » de nos murailles, que nous étions » perdus, & que nos Allemands ſe- » roient bientôt parmi eux : Quelle » confiance pouviez vous avoir à des » gens qui avoient des relations avec » les ennemis ? & ſi vous paroiſſez » étonnés de leur départ, ne diront-ils » pas que vous vous défendiez ſeule- » ment par leur courage ? Les Alle- » mands ſont braves, je l'avoue ; mais » ces troupes-là ſont bien dangereuſes, » à cauſe de leur indocilité & de leur » gourmandiſe ; je vous réponds que » nous nous défendrons bien ſans eux : » les grandes eſcarmouches qui ont » été faites pendant ce ſiége, ont tou- » tes été ſoutenues par vos ſoldats ou » par des François : les Allemands ja- » loux en ont voulu livrer une, qu'ils » euſſent perdue ſans le ſecours des » Siennois qui allerent les dégager. » Nous autres François, nous ne ſor-

1553. Montluc rend compte au Sénat de ſes deſſeins.

» mons plus qu'un Peuple avec vous ;
1553. » ainſi on dira déſormais que le ſalut
» de Sienne eſt ſeulement dû au cou-
» rage de ſes généreux Habitans. »
Le Sénat comptoit ſans peine que Montluc auroit eu de meilleures raiſons encore à alléguer pour garder les Allemands, ſi l'on eût pu les retenir ſans riſque ; mais ne pouvant apporter de remède à l'accident de leur départ, ils parurent le croire utile.

Montluc n'en reſta pas là ; ayant ſujet de craindre que les mutins de la Ville ne ſe ſoulevaſſent, dans l'eſpérance d'être ſoutenus par les Allemands, il dit ouvertement qu'on ne pouvoit compter ſur le ſecours de France que dans trois mois, le Roi ayant d'autres guerres importantes à ſoutenir ; que pour attendre ce terme, il falloit doubler les travaux des troupes, en donnant aux Siennois deux nuits de repos ſur une de garde, & aux François ſeulement une nuit, afin de montrer leur zéle pour le ſalut de Sienne ; mais que ſur-tout il falloit employer pour ſa conſervation un moyen fâcheux qu'il oſoit propoſer à peine, & que néanmoins il falloit ſuivre ; c'étoit de mettre hors de la Place le

bouches inutiles, qui ſe trouvoient en grand nombre. 1553.

Les Sénateurs rejetterent d'abord cette ouverture, en diſant qu'il falloit au moins périr tous enſemble. *S'ils demeurent*, repliqua Montluc, *nous nous perdrons ſans doute avec eux; mais s'ils ſortent, nous nous ſauverons.* Il fit alors entendre qu'il ſentoit toute la dureté de cette action; mais que l'exemple & la néceſſité l'autoriſoient. « Ce n'eſt » pas pour nous, dit-il, que nous » combattons, mais pour la liberté de » cette République: il faut la conſer- » ver à quelque prix que ce ſoit, » ſinon pour vous, au moins pour vos » enfans. Les femmes, les enfans & les » vieillards, dit un Sénateur, ſont » ceux que l'on veut ſacrifier; nous te- » nons la vie des derniers, les enfans » nous la doivent, les femmes en ſont » la douceur, pour qui donc combat- » trons-nous, ſi nous ceſſons de com- » battre pour eux? Quels objets peu- » vent être plus dignes d'attachement » & de pitié? La faim ou les ennemis » les tueront à nos yeux; pour moi, » j'aurai, s'il le faut, le courage de » mourir avec des perſonnes ſi cheres; » mais je n'aurai jamais celui de vous

» loir me ſauver aux dépens de leurs
1553. » jours. »

Montluc répondit, que ce ſentiment d'amour pour ſes Concitoyens, méritoit d'être loué, mais que le véritable intérêt de la Patrie ne vouloit pas qu'on les ſuivît. Il ajouta que le Marquis de Marignan étant humain, ne feroit pas périr les gens qu'on mettroit hors de Sienne, qu'il leur laiſſeroit la liberté de ſe retirer dans les lieux voiſins, & que le ſpectacle de leur miſere détermineroit le Maréchal de Strozzi à faire de plus grands efforts pour le ſecours de Sienne. « Ah ! reprit le » Sénateur qui avoit déjà parlé, triſte » reſſource que celle qui nous viendroit de ces malheureuſes victimes ! » En les voyant, on nous jugera avec » raiſon trop près de notre perte, pour » qu'on croie pouvoir l'empêcher, & » je le répete avec douleur, le jour de » leur ſortie ſera le dernier jour de » notre liberté. » Pluſieurs Sénateurs ſe joignirent au premier, chacun d'eux craignant pour ſa famille.

Enfin le premier Préſident pria Montluc de vouloir leur laiſſer la liberté de délibérer entr'eux ſur un ſujet auſſi important. « Je ſouhaite, leur

» dit-il en se levant, qu'un sentiment » de tendresse trop écouté ne vous » fasse pas négliger un conseil dur, » mais salutaire; je vous demande pour » vous-même le sacrifice d'une partie » pour sauver le reste, afin de vous » garantir du désespoir de voir égor- » ger à vos yeux ces mêmes person- » nes que vous ne pouvez vous ré- » soudre à quitter. » 1546.

Le Sénat demeura assemblé après le départ de Montluc, & il y eut d'abord beaucoup de trouble; mais enfin l'avis de Montluc passa à la pluralité des voix, & le premier Président déclara les larmes aux yeux, qu'il falloit se résoudre à mettre dehors les bouches inutiles; ensuite il nomma six Commissaires pour en faire une liste exacte, ce qui augmenta la confusion, personne ne voulant se charger d'une commission aussi désagréable. On protesta hautement dans le Sénat, qu'aucun de ses Membres ne se résoudroit à proscrire des Citoyens, & qu'ils aimoient mieux sortir de la Ville les premiers. Trouble du Sénat.

Le Président fut obligé d'en revenir au balotage, & chacun des Magistrats ayant son objet, nomma Montluc créé Dictateur à Sienne.

1553. Montluc pour exécuter lui-même le cruel avis dont il avoit donné l'idée. Le Chef du peuple devoit lui être associé, avec les Gonfaloniers de la République ; mais ils supplierent le Sénat de vouloir bien les délivrer d'un emploi si propre à les rendre odieux ; & après plusieurs contestations ; le Sénat convint de créer Montluc Dictateur de la République pendant un mois, avec une autorité absolue sur tous les Ordres.

Désespoir des Siennois.

Quatre Magistrats vinrent lui annoncer le matin sa promotion à cette dignité ; il l'accepta d'abord, montrant néanmoins beaucoup de sensibilité pour ceux qu'il alloit être obligé de proscrire. Aussi-tôt la Ville de Sienne fut instruite du malheur dont elle étoit menacée. D'abord le Peuple témoigna de la fureur ; mais les troupes répandues exprès dans tous les quartiers de la Ville, ne leur laissant point espérer de pouvoir se faire craindre, ils s'abandonnerent à la douleur. Une multitude de vieillards, de femmes & d'enfans, réunis par leur malheur commun, allerent gémir à la porte du Sénat ; mais les Magistrats s'étoient cachés chez eux, pour ne pas être

témoins des plaintes qu'ils ne pouvoient appaiſer. La foule alla enſuite à leur logis, implorant à grands cris leur protection & leur clémence; & voyant que perſonne ne leur répondoit, leur douleur redoubla; abandonnés de tous ceux de qui ils avoient eſpéré du ſecours, ils s'embraſſoient les uns les autres en gémiſſant; quelques-uns ſe rouloient par terre avec toutes les marques du plus violent déſeſpoir. Ils parvinrent ainſi juſqu'au logis de Montluc, où ce Gouverneur étoit occupé à faire la liſte de ceux qui devoient ſortir, dont le nombre montoit à plus de quatre mille quatre cens perſonnes. 1553.

Montluc tout précautionné qu'il étoit contre des ſentimens de compaſſion, ne put s'empêcher de frémir à la vue de cette multitude qu'il ſe voyoit contraint de ſacrifier. Auſſi tôt qu'il parut, la foule leva les mains vers lui, en criant *miſéricorde*: on en voyoit qui ſe proſternoient la face contre terre ſur ſon paſſage; les femmes lui montroient leurs enfans; de jeunes hommes qui n'avoient rien à craindre pour eux, reclamoient ſa pitié pour leurs peres. Montluc environné de

tant d'objets ſi frappans, tenoit là
1553. liſte fatale dans ſa poche, ne pouvant ſe réſoudre à la montrer. Le Sénat qu'il avoit mandé refuſa de la voir, & répondit que c'étoit aux Guerriers à exécuter les Loix de la guerre. Montluc gardant auprès de lui une troupe des plus braves ſoldats, envoya le reſte de la garniſon ſur les remparts, avec défenſe ſous peine de la vie, de laiſſer approcher aucun Bourgeois des murailles; enſuite il fit lire la liſte.

Chaque nom prononcé excitoit des cris lamentables, pluſieurs fuyoient dans les maiſons, dans les caves & juſques dans les égouts de la Ville; mais le ſoldat intéreſſé à les chercher, les alloit découvrir, & les ramenoit avec leurs malheureux Compagnons. L'heure du départ étant arrivée, Montluc ordonna de fermer les portes & les fenêtres de toutes les maiſons, avec défenſes aux Habitans de les ouvrir. Il vouloit par-là leur dérober une partie de leurs maux; mais les plaintes & les cris perçoient à travers les murailles; pluſieurs malgré les défenſes, ſe faiſoient voir ſur le haut des maiſons, d'où ils faiſoient les plus triſtes adieux aux malheureux qui

s'éloignoient. Ceux-ci épuisés de larmes, gardoient pour la plupart un morne silence, & marchoient tête baissée; mais étant arrivés à la porte de la Ville, leurs pleurs & leurs cris recommencerent; ils se jettoient à terre, baisant, disoient-ils, la poussiere de leur chere Patrie. Enfin ils franchirent la porte, qui fut à l'instant refermée sur eux. Cette foule se répandit aussi-tôt dans la plaine, chacun cherchant une issue pour se sauver; mais le Marquis de Marignan averti de leur sortie, avoit fait mettre toute son armée sous les armes pour leur empêcher le passage; & les voyant s'approcher, il fit tirer sur eux, ce qui les repoussa jusqu'aux pieds des remparts de la Ville. 1553.

Le dessein du Marquis de Marignan en les traitant ainsi, étoit d'exciter une révolte dans la Ville; mais Montluc ne laissoit approcher aucun Citoyen des remparts, ainsi ils ignoroient une partie des maux que souffroient leurs malheureux Compagnons. Ceux-ci demeurerent huit jours entiers sur les glacis de la Ville, se nourrissant du peu d'herbes que les chevaux n'avoient pu arracher. Les moins

foibles d'entre les hommes vinrent à
1553. bout de paſſer à travers le camp des ennemis. Les jeunes femmes & les filles qui avoient quelque beauté, excitant les deſirs des ſoldats Eſpagnols, trouverent leur ſalut en s'y livrant : pour celles qui préfererent l'honneur à la vie, elles moururent toutes avec les vieillards & les enfans, dont les cadavres infecterent long-tems la Ville & le camp. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que Montluc rendant compte au Sénat de ce qu'il venoit de faire, exigeoit, en quelque ſorte, qu'on l'applaudit, & acheva ſon diſcours en diſant : *Dans notre métier il faut être cruel, & Dieu nous doit miſéricorde pour avoir fait tant de maux.*

Trahiſon contre Sienne.

Le Marquis de Marignan jugea bien alors que le ſiége alloit durer long-tems, & que le plus ſûr moyen pour réduire cette Ville, étoit de mettre en œuvre toutes les ruſes poſſibles ; il avoit auprès de lui quelques uns de ceux qui avoient été bannis de la Ville ; il gagna l'un d'entr'eux, par le moyen duquel il corrompit un Habitant de la Ville nommé Meſſer Piedro, de l'Ordre du peuple, homme délié & qui ne manquoit pas de crédit. Il dé-

ploroit chaque jour le malheur des Citoyens chaſſés de la Ville, & ne trouvoit que trop de perſonnes qui s'intéreſſoient à ſa douleur. *Les François*, diſoit-il, *veulent acquérir de la gloire aux dépens de notre vie; au moins devoient-ils nous laiſſer la conſolation de la perdre avec tout ce que nous avons de plus cher: le Grand Duc, tout Oppreſſeur qu'il eſt, nous eût au moins laiſſé nos peres, nos femmes & nos enfans.* Voyant que la multitude approuvoit ces ſentimens, il crut ſa vengeance autoriſée, & conſentit à entreprendre tout ce que le Marquis lui preſcrivoit pour le rendre maître de la Ville. Le moyen le plus aſſuré étoit d'y ſemer la diviſion, & il étoit aſſez aiſé de réuſſir. 1553.

Dans la proſcription forcée d'une partie des Habitans de la Ville, on avoit ménagé la Nobleſſe, ce qui avoit excité la jalouſie du peuple, dont les forces & les plaintes augmentent à meſure que les malheurs croiſſent. Le Marquis entreprit d'ameuter le Peuple, en lui rendant les Nobles ſuſpects, & irriter ceux-ci par le dépit de l'être devenus. La Ville de Sienne étoit alors partagée en trois Ordres; les anciens Nobles, la No-

bleſſe nouvelle & le Peuple. Il fut dé-
1553. cidé dans le Conſeil des ennemis, que Meſſer Piedro, dépoſitaire du ſecret, auroit pluſieurs blancs ſignés de la part des bannis de Sienne, qu'il feroit remplir par un Gentilhomme hors de tout ſoupçon, mais à qui on indiqueroit un autre Noble, qui pourroit être ſuſpect.

Subtilité employée contre les Siennois.

La premiere Lettre étoit conçue en ces termes : « Monſieur, ajouterez-» vous foi plus long-tems aux ſuppo-» ſitions dont le Commandant des » François ſe ſert pour vous tromper » & tous vos Concitoyens ; vous ſeul » riſquez dans le péril qui vous me-» nace, une capitulation le ſauvera du » danger ; le Roi ſon Maître ne ſe diſ-» poſe point à vous ſecourir, envoyez » à Rome où réſident pluſieurs de ſes » Miniſtres, vous connoîtrez ſans » peine qu'on ne fait dans l'Europe » aucun mouvement en votre faveur ; » le Marquis de Marignan touché de » votre ſort, vous offre par ſon crédit » auprès du Grand Duc, des condi-» tions favorables, ſi vous les méritez » par une prompte ſoumiſſion : vous » pouvez délibérer ſur cette propoſi-» tion avec un Gentilhomme de vos

» Concitoyens, ſur la porte duquel
» vous verrez demain une Croix blan- 1553.
» che crayonnée, il eſt de l'intelli-
» gence. Adieu, faites un bon uſage
» du ſeul avis qui peut vous ſauver. »

Le perfide alla mettre cette Lettre ſous la porte du Gentilhomme de Sienne, le plus riche & le plus zélé pour la République; & la Croix blanche ſur celle d'un des Nobles, qui avoit parlé de compoſition dans le commencement du ſiége, ne doutant point que ce ſouvenir ne devînt un indice favorable à ſa trahiſon. Le lendemain celui qui trouva la Lettre, la porta au Sénat, & ſur le champ on alla arrêter le Gentilhomme, ſur la porte duquel on apperçut la Croix. En un moment toute la Ville fut en rumeur; & cet infortuné traverſant les rues pour aller en priſon, penſa être déchiré par le Peuple qui demandoit ſa mort à grands cris; en vain levoit-il les mains au Ciel proteſtant de ſon innocence; on le croyoit coupable, & le Sénat malgré ſa ſageſſe, confirma le jour même l'Arrêt rendu par le Peuple.

La famille de ce Gentilhomme employa tout ſon crédit pour le ſauver.

1553. Le Capitaine du Peuple ſollicité de toutes parts, conſentit à ſurſeoir l'Arrêt juſqu'au lendemain, ſi on pouvoit avoir l'aveu de Montluc. Cette condition les fit trembler. Montluc nourri dans les combats, avoit toujours paſſé pour cruel; & on ne pouvoit douter, après ce qu'il venoit de faire au ſujet des bouches inutiles, que ce Gouverneur ne ſacrifiât avec joie une tête de plus à la conſervation d'une Ville, dont le ſalut le combleroit de gloire. Ainſi les parens du Gentilhomme condamné, oſoient à peine lui parler; cependant ce fut en lui qu'ils trouverent plus d'humanité & de juſtice.

Montluc ſe perſuada tout à coup que cette fatale Lettre & les autres détails de la prétendue intelligence, étoient une ruſe du Marquis de Marignan; & dans cette idée, il obtint que l'on différeroit de cinq à ſix jours l'exécution du Gentilhomme condamné. Mais le ſoir même Piedro employa la même trahiſon pour un autre, & enfin pour un troiſiéme, qui furent auſſi arrêtés le lendemain. Leur découverte redoubla les clameurs du Peuple, & Montluc, quoique toujours environné

ronné d'une garde nombreuſe, eut beaucoup de peine à le contenir. 1553.

Montluc fait faire des Proceſſions dans la Ville.

Le Gouverneur craignant un ſoulévement, ſe rendit au Sénat, & demanda avec aſſez de hauteur, ſi on pouvoit le ſoupçonner de quelque intelligence avec les ennemis de Sienne: *Et ſi cela eſt impoſſible*, ajouta-t'il, *s'il eſt vrai auſſi que mes conſeils vous ont toujours été utiles, pourquoi me reprocher de ne vouloir point répandre le ſang de vos Concitoyens ſans être aſſuré de leur crime?* Montluc dit encore (& ce fut pour détourner l'attention du peuple) que dans une occaſion où il y avoit tant d'obſcurité, il falloit implorer le ſecours du Ciel, & faire des Proceſſions générales & des Prieres publiques pendant pluſieurs jours, après quoi on agiroit comme le Sénat le jugeroit convenable.

Le Clergé fit les préparatifs néceſſaires, les Egliſes demeurerent ouvertes jour & nuit; & le peuple déja mortifié par des jeûnes involontaires, en fit encore de ſon gré. Enfin les Proceſſions commencerent, tout le peuple y aſſiſta, & ce ſpectacle de Religion ſervit beaucoup à l'adoucir, ainſi que Montluc l'avoit prévû. Les parens des

Gentilshommes condamnés, rejettés de la foule, suivoient tristement les autres en répandant des larmes : pendant ce tems-là, Montluc faisoit d'exactes recherches, surtout pendant la nuit. Il avoit aposté pour cela une vingtaine d'hommes qui rodoient dans toutes les rues de la Ville, avec ordre d'examiner tout ce qui se passeroit. Il étoit désolé de ne rien apprendre, & il exhortoit toujours les Siennois à la patience, en leur disant qu'il commençoit à découvrir quelque chose ; sa fortune ou plutôt celle des condamnés le servit.

1553.

Il découvre la trahison.

Un Gentilhomme de la Ville, qui se retiroit chez lui sur le minuit, apperçut Messer Piedro, marchant devant lui avec beaucoup de circonspection. Il s'arrêta pour voir ce qu'il feroit, & vit qu'après avoir regardé derriere lui, il essayoit d'ouvrir une fenêtre basse de la maison d'un Noble, & que n'ayant pû en venir à bout, il fourroit sa main sous la porte aussi avant qu'il le pouvoit. Le Siennois ayant remarqué cette manœuvre, laissa partir Piedro ; & se faisant ensuite ouvrir la porte que cet homme venoit de quitter, il prit la Lettre & la por-

ta au Capitaine du peuple. Celui-ci se rendit au même instant au logis de Montluc ; on redoubla les gardes de toutes parts, & le lendemain à la pointe du jour, Piedro fut arrêté dans son lit. 1553.

Ce scélérat nia son crime avec constance ; & comme il avoit beaucoup d'amis dans la Ville, on auroit longtems été sans conviction certaine, si Montluc ne l'avoit pas fait appliquer à la question. Il fut ferme aux premieres douleurs ; mais la torture ayant redoublé, il se tourna vers le Gouverneur & le supplia de la faire cesser, promettant de réveler tout le secret de l'intrigue, il le fit en effet & son aveu fut sa Sentence. Cependant Montluc le fit remettre en prison, ne voulant pas qu'on le fît mourir sans réflexion, à cause du peuple qu'il étoit nécessaire de ménager. Le Gouverneur fit attention, que si après avoir montré tant de ménagement pour les Gentilshommes accusés, on exécutoit précipitamment un homme du peuple, on se feroit soupçonner de partialité, ce qui pourroit causer dans la Ville la même division qu'on avoit pris tant de soin de prévenir ; Montluc lui demanda

Sa conduite à ce sujet.

même avec instance la grace de Pierdro, que le Sénat lui accorda ; à condition qu'il seroit banni à perpétuité des terres de la République. 1553.

Montluc rétablit la tranquillité dans Sienne.

On avoit mis hors des prisons les trois Gentilshommes accusés, & ces Nobles montroient un vif ressentiment, aussi bien contre les Magistrats que contre le peuple, Montluc les manda chez lui, & les pria avec instance d'oublier l'accident qu'ils avoient éprouvés. Ils répondirent que sans lui un injuste supplice auroit été la récompense de leurs services & de leur fidélité, qu'ils devoient la vie à sa seule bonté, & ne remercieroient que lui. Montluc insista pour les engager à se rendre au Sénat, afin de s'y réconcilier en quelque sorte avec la République ; ces Nobles le refuserent longtems ; mais pressés par celui qu'ils regardoient comme leur libérateur, ils allerent ensemble au Sénat, suivis d'un grand nombre de leurs amis. Les Magistrats leur firent un accueil distingué ; & après avoir écouté leurs plaintes sur les soupçons offensans qu'on avoit formé contre eux, ils demanderent qu'on les reconnût innocens par un acte authentique, qui pût

servir à leur postérité. On leur accorda leur demande; & le Président leur adressant la parole, les pria au nom de la République, d'oublier les maux qu'ils avoient soufferts : *La nécessité du tems*, leur dit-il, *force la justice ; on n'écoute plus la crainte, votre malheur est l'effet & la suite du malheur public.* Le Président & les principaux Sénateurs descendirent ensuite de leurs siéges pour embrasser ces Gentilshommes, & tous se souvenant à la fois du danger de la Patrie & de son péril extrême, ne purent retenir leurs larmes. 1553.

La tranquillité fut à cet égard rétablie dans Sienne, où Montluc devint plus cher que jamais. Il avoit besoin de cette affection, pour que les habitans de Sienne ne lui reprochassent point l'affreuse misere à laquelle ils étoient en proye : de toute la cavalerie, il ne restoit plus que dix à douze chevaux, on avoit mangé les autres, les chats se vendoient un prix excessif, un rat valoit cinq & à six livres, & la plûpart des bourgeois hors d'état d'acheter ces sortes de vivres, alloient cueillir l'herbe dans les fossés de la Ville, l'avidité de quelques-uns causée

Etat déplorable des Siennois.

par une faim dévorante, la leur faisant brouter dans la même posture que les bêtes.

1553.

Ils capitulent avec les Assiégeans.

Enfin après avoir attendu plus d'un mois encore le secours tant de fois promis qui devoit venir de France, le Sénat pria Montluc de ne pas trouver mauvais si la Ville pensoit à sauver ce qui lui restoit de Citoyens, en capitulant avec l'ennemi. Montluc qui ne voyoit plus de moyen pour se défendre, répondit que le Sénat feroit ce qu'il jugeroit à propos, mais que pour lui & ses François, ils n'entendroient jamais à aucune capitulation. Les Siennois ne laisserent pas d'envoyer au Marquis de Marignan, & ce Général leur passa des articles assez favorables, mais accompagnés de conditions dont Montluc leur fit appercevoir le danger.

Le Marquis ne voyant venir personne de la part de Montluc, le fit prier de lui envoyer deux Gentilshommes de confiance, avec qui il pût communiquer de quelque chose d'importance. Montluc lui adressa Cournelio Bentivoglio & le Capitaine Charri, à qui le Marquis apprit que les François devoient sortir de la Place

avec tous les honneurs de la guerre, la pique ſur le col à la façon de ce tems-là, enſeignes déployées & tambours battans : » Mais ajouta-t'il, cet » article-là demandé pour les troupes » Siennoiſes, pourroit ne pas ſervir » aux François, qui n'étoient point à » la Ville, mais au Roi : qu'afin de ne » craindre aucune diſcuſſion, il fau- » droit que l'on capitulât de la part du » Roi. Au reſte, continua le Marquis » de Marignan, M. de Montluc peut » s'attendre au meilleur traitement de » ma part : nous ſommes l'un & l'autre » deux pauvres Gentilshommes, que la » guerre a élevés à un dégré d'hon- » neur que les plus grands pourroient » envier ; cette conformité dans notre » fortune, doit nous attacher l'un à » l'autre. 1553.

Montluc refuſe de ſigner la capitulation.

Le Capitaine Charri alla rendre compte à Montluc des diſpoſitions du Marquis de Marignan ; mais il trouva autant de fierté dans le premier, qu'il avoit trouvé de condeſcendance dans l'autre » Le Marquis de Marignan, dit » Montluc, ne doit point s'attendre à » me voir ſigner une capitulation : » nous autres Gaſcons, nous nous van- » tons de deſcendre de ces Anciens

» Romains, qui ne se rendoient ja-
1553. » mais ; & s'il me pousse, je sçais la
» façon dont je sortirai de Sienne.
Charri rapportant cette réponse au Marquis, celui-ci s'écria : *Que veut dire cela ? Il me paroit qu'il veut agir en desespéré ; autrefois j'ai rendu deux Places avec raison, & pour cela je n'ai jamais été blâmé de l'Empereur, & S. M. ne discontinue pas de se servir de moi.*

Bentivoglio prenant la parole, confirma le Marquis de Marignan dans l'opinion, que Montluc aimeroit mieux mourir les armes à la main, que de signer une capitulation. » Eh bien, » reprit le Marquis, je vous répéte, » que hors le service de l'Empereur » & du Duc de Florence, je me mon» trerai l'ami de son honneur, & qu'il » sortira de Sienne, comme il le ju» gera le plus convenable pour lui & » pour moi. Montluc étoit sensible à la générosité d'un procédé si noble : mais avant de témoigner trop de confiance, il voulut être sûr de l'éxécution de toutes les promesses, surtout de celles qui avoient été faites aux Siennois. Il se fit donc apporter leur capitulation, & l'examinant avec soin il s'apperçut que tous les Siennois se trouvoient en

sureté, à l'exception des sujets rébelles des Etats de l'Empereur, du Roi d'Angleterre son fils & du Duc de Florence. « Vous ne voyez donc pas, » leur dit Montluc, que cette restriction » vous perd tous. Le Duc de Florence ne vous regarde-t'il pas comme » ses sujets ? par conséquent vous êtes » compris dans l'exception du traité, » & son dessein est de vous envoyer » au supplice. 1553.

Cette remarque répandit la consternation dans Sienne, chacun gémissoit sur son sort. » Qu'avez-vous à vous » affliger, disoit Montluc, les ennemis sont aussi accablés que nous des » fatigues de cette guerre, leur nombre n'est pas considérable, reprenons les armes, sortons tous ensemble, livrons leur bataille, & sauvons nous par la victoire ou pour la » mort. Les Siennois écouterent ce conseil conforme à leur désespoir, tous prennent les armes, jusqu'aux Prêtres & aux Religieux, bien résolus d'aider du moins à la vengeance de la Patrie, s'ils ne la peuvent sauver. Montluc charmé de cette résolution, espéroit de vaincre des ennemis qui étoient accablés de fatigues ; mais le

1553. Marquis de Marignan ayant appris la cauſe du bruit qu'il entendoit dans Sienne, fit dire au Sénat qu'on retrancheroit de la capitulation l'article qui leur donnoit de l'inquiétude, engageant de nouveau ſa parole, qu'aucun habitant n'auroit ſujet de ſe plaindre. Tout fut ainſi appaiſé au grand chagrin de Montluc, qui ſouhaitoit ardemment de tenter le hazard d'une bataille, & de terminer un ſi long ſiége par une victoire.

Montluc ſort de Sienne.

Enfin Montluc fut obligé de ſe réſoudre à ſortir à la tête de la garniſon Françoiſe, monté ſur un cheval, qui depuis trois mois s'étoit nourri de mauves, & qu'il avoit orné d'une houſſe fort riche pour en cacher la maigreur: à quelque diſtance de la Ville, le Marquis de Marignan parut, & ces deux Généraux s'embraſſerent avec la même affection que s'ils euſſent toujours combattu pour les mêmes intérêts. Tous les Officiers Eſpagnols & Florentins, par ordre de leur Chef, vinrent embraſſer la botte de Montluc, à qui ils rendirent toutes ſortes d'honneurs, tant ſon courage l'avoit rendu célébre parmi les ennemis. Les ſimples ſoldats voyant les

François maigres & décharnés, plaignoient leur infortune, & leur donnoient du pain en passant. 1553.

Le Marquis ayant accompagné Montluc environ un demi-quart de lieue, prit congé de lui en l'embrassant, & lui donna des provisions & une forte escorte pour le conduire jusqu'à Montalsin, où les Siennois vouloient établir le siége de leur République. En arrivant dans cette Ville Montluc y trouva le Maréchal de Strozzi, désespéré comme lui du malheur de Sienne. ce Seigneur le voyant dénué de tout, emprunta de quoi lui donner pour faire son voyage, & Montluc partit aussi-tôt pour la France. Ainsi finit le siége de Sienne, un des plus fameux qui ayent été soutenus en Europe, après neuf mois & quelques jours de tranchée ouverte. Les Siennois après avoir montré autant de valeur que de constance, se virent abandonnés & forcés de racheter la vie de quelques Citoyens aux dépens de leur liberté.

Arrivée de Montluc en France.

On attendoit Montluc à la Cour avec beaucoup d'impatience, pour sçavoir tous les détails du siége; il en rendit un compte fidéle au Roi, lui

montrant un acte par lequel le Sénat
1553. reconnoiſſoit que Montluc avoit opiniâtrément refuſé de mettre le nom de Sa Majeſté dans la capitulation, en ſorte qu'il étoit ſorti de Sienne en vainqueur. Le Roi lut cet acte à diverſes repriſes, avouant que jamais on n'avoit vû d'exemple de ce qui venoit d'arriver à Montluc. Le Duc de Guiſe qui ſe trouvoit préſent, appuyoit ſur toutes les circonſtances de ſon récit & les faiſoit valoir au Roi. La Ducheſſe de Valentinois le ſecondoit, en diſant que Sa Majeſté avoit lieu d'être contente d'un homme qui avoit mieux aimé s'expoſer à périr, que de compromettre la gloire de ſon nom. Elle conſeilla même au Roi de garder l'original de l'acte que Montluc avoit rapporté de Sienne, comme un monument capable de faire honneur à la Nation. On en promit une copie à Montluc, qui ne l'eut jamais, & l'acte fut enfermé dans les archives de la Couronne, parce que Madame de Valentinois prétendit alors, que celles d'un pauvre Gentilhomme étoient trop peu aſſurées pour un dépôt auſſi ſingulier.

On avoit déſervi M. le Maréchal de Strozzi à la Cour, depuis qu'il étoit

malheureux en Italie. La Nation Françoiſe ayant plus qu'aucune autre le défaut de regretter ſes bienfaits, on voyoit avec peine Strozzi décoré des premieres dignités de la Couronne. Le Roi prévenu contre ce Seigneur, queſtionna Montluc à ſon ſujet; mais celui-ci qui aimoit le Maréchal, ne répondit rien que de favorable: » Vous » autres Rois, dit-il, avez les bras ſi » longs, que vous atteignez par tout, & » vous ſçavez tout, quand il plaît à vos » Miniſtres de ne pas vous tromper. M. » de Strozzi a fait ce qu'il a pû, mais » il n'a pas été heureux. On ſongea enſuite à récompenſer Montluc, en joignant les honneurs à la fortune. Le Roi lui donna d'abord ſix mille livres de rente, & peu jeu de jours après le Collier de ſon Ordre, qui en ce tems-là ne s'accordoit qu'aux plus grands Seigneurs, diſtingués d'ailleurs par des exploits militaires. On lui donna auſſi en même tems deux places de Conſeillers au Parlement de Toulouſe, qu'il vendit à ſon profit, & enfin une Compagnie d'hommes d'armes, ce qui étoit la plus haute récompenſe qu'un Gentilhomme pût prétendre.

1553.

Récompenſes que Montluc obtient.

1553. Il retourne en Italie fait le siége de Vulpian.

La fortune combloit ainſi tout à coup Montluc de ſes faveurs, & ce fut preſque les dernieres qu'elle lui accorda. A peine eut-il été quelques ſemaines dans ſa maiſon, que le Roi lui envoya la Patente de Colonel Général de l'Infanterie Françoiſe en Piémont, où le Maréchal de Briſſac continuoit de commander. Il partit ſur le champ pour ce Pays-là, & trouva le Maréchal malade à Turin, qui l'envoya aſſiéger Vulpian. Le Duc d'Aumale conduiſoit l'armée en l'abſence du Maréchal de Briſſac; il aimoit Montluc & écoutoit ſes conſeils; mais il étoit trop jeune pour les ſuivre avec exactitude, & ils penſerent ſe perdre l'un & l'autre à ce ſiége.

Un jour entr'autres allant enſemble reconnoître la Place pour dreſſer une batterie, les ennemis les apperçurent & tirerent ſur eux avec tant de fureur, qu'ils furent contraints de ſe jetter derriere un gros pillier de pierres, qu'ils trouverent vis-à vis du rempart. Les ennemis continuerent de tirer, & une multitude de balles donnant contre ce pilier, à peine aſſez gros pour les couvrir, ils attendirent

la mort une heure & demie entiere
que le feu dura; ils furent cependant 1553.
assez heureux pour échaper l'un & l'autre à ce danger, & prirent Vulpian; mais Montluc que le fer, le feu & tous les maux qui accompagnent la guerre n'avoient pû accabler, pensa l'être par la malignité des ennemis que son mérite lui avoit faits. *Je n'avois*, dit-il, *fait de mal à personne; mais il faudroit être plus que Dieu pour n'avoir pas d'ennemis, surtout à la Cour.*

Le Roi prévenu contre lui, l'obligea d'y revenir, & ce Prince tout équitable qu'il étoit, eut besoin d'être sollicité pour lui rendre justice, & se résoudre à l'employer; mais le Duc de Guise l'ayant protégé, on décida que désormais, à cause de la violence d'esprit dont il étoit accusé, il serviroit seul; l'occasion se présenta bientôt de lui donner un emploi honorable. Le Sénat de Sienne réfugié à Montalsin, conservoit dans cette Ville une forme de République, & donnoit des loix à quatre ou cinq petites Places voisines de celle ci qu'on avoit érigée en Capitale depuis la perte de

Sienne. Le Roi protecteur de la Ré-
1553. publique, avoit envoyé M. de Soubise pour y commander en son nom ; mais soit malheur, soit incapacité ou défaut de pouvoir, ce Seigneur n'avoit fait que des pertes depuis son arrivée. Les Siennois mécontens de lui, écrivirent à la Cour pour la supplier de leur donner un autre Chef ; ils demandoient qu'on leur donnât Montluc, auquel ils avoient déja obéi.

On leur accorda leur demande, & cet Officier partit pour défendre une seconde fois la République ; mais avant d'entrer dans Montalsin, il alla à Rome ; cette Ville étoit alors menacée d'un siége par le Duc d'Albe : tout le monde y paroissoit si effrayé, que sans lui cette grande Ville couroit risque de devenir déserte. » La peur étoit » si grande, dit-il, dans cette Rome » autrefois si redoutable, qu'on avoit » peine à mettre quatre soldats ensem» ble : jamais je n'eus besoin de tant » de patience, que pour inspirer un » peu de courage à ces descendans des » Césars, des Scipions & des Fabius. Il leur fit de longues harangues, les exhorta, leur fit voir quelques soldats

François arrivés à Rome sur le bruit du siége ; mais à la premiere escarmouche qu'il fit contre les troupes du Duc d'Albe, tous les soldats Romains se sauverent, répandant la consternation dans leur Ville, où ils vinrent dire que tout étoit perdu, parce qu'ils avoient vus quelques-uns des leurs par terre. 1553.

Le Maréchal de Strozzi étoit aussi à Rome avec le Duc de Palviano, & tous trois vinrent à bout d'éloigner le Duc d'Albe de cette Ville, ce qui fut un grand sujet de joye & de surprise pour les Romains. Montluc prit alors congé du Pape, & se rendit à Montalsin, que les Siennois bloqués de toutes parts, étoient sur le point de perdre ; dès le lendemain de son arrivée, il attaqua les ennemis, les délogea des postes les plus voisins de la Ville, & se fit craindre à son tour pour Sienne où il avoit des intelligences. Montluc possedoit un talent extraordinaire pour les expéditions brusques, & l'état des Siennois n'en demandoit que de semblables.

Il avoit fait redemander au Cardinal de Burgos, Lieutenant Général pour l'Empereur en l'Etat de Sienne, les Surprise de Pianze.

prisonniers François & tous ceux qui
1553. soutenoient leur parti ; mais le Cardinal différoit sous divers prétextes de faire l'échange proposé, ce qui mettoit Montluc dans une grande inquiétude, cause des mauvais traitemens dont se plaignoient les François captifs. On les avoit depuis peu envoyés à Pianze, petite Place située entre Sienne & Montalsin, assez mal fortifiée, & que le Cardinal croyoit néanmoins à l'abri de la surprise ; Montluc averti de la foiblesse de la Place, forma le dessein d'y donner l'escalade, moins pour l'utilité de sa conquête, que pour tenter la délivrance des prisonniers.

Les Espagnols depuis leur arrivée à Pianze, avoient fait quelques travaux aux murailles, & terrassé en partie celles qui joignoient les deux portes ; mais ils avoient négligé d'achever cet ouvrage : on avoit laissé un trou à la premiere muraille, à l'endroit d'une espéce d'égoût, qui pénétroit sous un bastion jusqu'à l'intérieur de la Ville. Ce trou étoit placé assez bas sur une terre fangeuse, à travers de laquelle il falloit passer pour gagner une seconde muraille fort basse, qu'il étoit

néceſſaire de franchir, ſi l'on vouloit entrer dans la Ville, & ſe garantir du feu de la porte & du baſtion voiſin. 1553.

Montluc ayant pris une connoiſſance exacte de ces circonſtances, ſortit de Montalſin avec environ huit cens hommes, diviſés en trois troupes. Il commandoit la premiere, ayant avec lui pluſieurs braves Gentilshommes que le Roi lui entretenoit, douze Suiſſes de ſa garde & leur Capitaine. La ſeconde troupe conduite par le Baron de Clermont, alla ſe mettre entre Pianze & Florence, afin d'arrêter le ſecours qui pourroit venir de cette derniere Place. Enfin le troiſiéme qui avoit pour Chef Bartholomé de Pezero, devoit feindre une attaque du côté de la Ville, oppoſé à celui où combattoit Montluc. Ils arriverent enſemble une heure avant le jour aux pieds des murailles de Pianzo, où les Gentilshommes de la ſuite de Montluc entrerent d'abord par le trou indiqué. La plûpart étoient jeunes & ardens, ils crurent la Ville priſe, en ſe voyant dix ou douze dans ſes murailles; & n'obſervant plus le ſilence qui leur

1553. avoit fait obtenir cet avantage, ils en perdirent le fruit.

Valeur de Montluc. Au bruit qu'ils firent, la garniſon s'éveilla; les corps-de garde les plus voiſins, ſe raſſemblerent & vinrent tête baiſſée contre ces Gentilshommes; une partie les tint aſſiégés dans une maiſon où ils ſe réfugierent, pendant que l'autre ſe portant au trou de la muraille, repouſſerent ceux qui avoient paſſé, & en défendirent l'entrée au reſte. Cependant Montluc eſſayoit de monter ſur la muraille à l'aide de quelques échelles; mais elles caſſerent à cauſe de la quantité de ceux qui vouloient s'en ſervir, & en même tems on tira avec tant de furie d'un baſtion voiſin, que Montluc fut obligé de ſe retirer quelques pas.

Dans le même moment, le Capitaine Bartholomé lui fit ſçavoir qu'il avoit auſſi été repouſſé de ſon attaque. Le ſoleil commençoit à paroître, & à montrer les murailles de Pianze toutes couvertes de ſoldats; Montluc voyoit ſes échelles fracaſſées, quelques-uns des ſiens morts ou bleſſés, les autres étonnés & déſirant la retraite; mais d'un autre côté il entendoit

le bruit du combat que rendoient dans la Ville les Gentilshommes qui y étoient entrés. Ce petit nombre s'étoit barricadé dans une maiſon, attendant du ſecours de Montluc, ou que la premiere furie des ennemis fût paſſée pour ſe rendre. Leur Chef ne pouvoit ſe réſoudre à abandonner de ſi braves hommes, dont la perte étoit certaine; & prenant tout-à-coup le parti de périr avec eux, s'il ne pouvoit les ſauver avec lui, il remit ſes gens en ordre, & prenant une pique: » Soldats, dit-il, mourons tous, ou » emportons par la force & au grand » jour ce que nous n'avons pû avoir » par la ſurpriſe & au milieu des téné» bres, notre mort ou notre victoire » en ſera plus glorieuſe. 1553.

Montluc ſe rapproche de la muraille malgré le feu des ennemis, & s'attachant avec les Suiſſes de ſa garde, à un endroit qu'on n'avoit pas eu le tems de terraſſer, il la démolit avec eux, ſe ſervant du fer de leurs piques. Cette muraille avoit un pied & demi d'épaiſſeur, elle fut bientôt percée; & Montluc animé à ce travail, paſſant ſes deux mains par une ouverture, tira la muraille à lui avec tant de for-

ce, qu'il en fit tomber une partie dont
1553. il penſa être écraſé. Les ſoldats de ſa garde l'ayant relevé, il entra dans la Ville à travers le feu des remparts voiſins. La plus grande réſiſtance venoit d'un baſtion placé près de la porte, & il étoit abſolument néceſſaire de le prendre, ſi on ne vouloit être expoſé à ſe voir enfermer au milieu de la Ville entre deux feux, outre que le ſecours pouvoit venir de Sienne, & profiter de la facilité qu'il y avoit d'entrer dans Pianze. Montluc l'attaqua donc, & ayant fait franchir à quelques ſoldats, un petit mur qui l'environnoit, il entra lui-même dans ce baſtion, d'où après une longue réſiſtance, les ennemis s'en virent chaſſés; alors les troupes de Montluc ſe répandirent dans la Ville, en criant de toutes leurs forces : *France*, *France*, afin d'être entendus, & des Gentilshommes qui continuoient de ſe battre, & des priſonniers qu'une partie de la garniſon gardoit.

Montluc délivre les priſonniers François.

Les premiers aſſurés du ſecours, ouvrirent les portes de la maiſon où ils s'étoient tenus enfermés & firent une vigoureuſe ſortie; d'un autre côté les priſonniers au nombre de cinquan-

te ou ſoixante, indignés de s'être vus garottés comme des criminels, ſecouérent leurs liens, & étant venus à bout de ſe détacher, déſarmerent leurs gardes, & ſe jetterent de furie ſur tous les ennemis qu'ils rencontrerent. La garniſon ſe voyant ainſi entre pluſieurs feux, recula juſqu'à une place où elle demanda quartier, ce qui lui fut accordé avec joye par Montluc, qui ſe trouvoit extrêmement fatigué d'une auſſi longue réſiſtance. 1553.

Montluc fit un butin conſidérable dans cette Ville, il emmena plus de deux cens chevaux de prix, ſans compter beaucoup d'autres qui ſervirent à remonter une partie de ſa cavalerie; mais ce qui le flatta le plus dans cette conquête, fut la délivrance des priſonniers qu'on lui avoit fait attendre depuis long-tems, & pour la vie deſquels il craignoit beaucoup dans un Pays où l'on connoit plus d'un moyen de ſe défaire de ſes ennemis; il ſe hâta de revenir avec eux à Montalſin, où le Sénat l'attendoit pour lui rendre des honneurs tels que le malheureux état de la République le permettoit.

Les cris de joye du peuple le ſuivi-

rent jusqu'à la porte du Palais, où il
1553. entra tout armé, plutôt pour recevoir les éloges dûs à l'heureux effet de sa bonne conduite, que pour en rendre compte; ensuite il fit pendre aux voûtes du palais les enseignes qu'il avoit enlevées sur les ennemis; elles y restèrent jusqu'à ce que le Grand Duc de Florence devenu maître de Montalsin, les fit ôter. Montluc eut encore quelques avantages, & l'on commençoit à espérer qu'il reprendroit Sienne, lorsqu'il reçut ordre de revenir en France, où le Roi rappelloit tout ce qu'il avoit de bons Généraux, à cause de la perte de la bataille de S. Quentin. Montluc fut donc obligé d'abandonner une seconde fois les Siennois, qui après avoir été les victimes de l'indifférence des François pour leurs alliés, le furent ensuite du malheur de leurs armes.

Le Roi fait rappeller Montluc.

Montluc de retour en France, servit sous le Duc de Guise aux siéges de Calais & de Thionville, & suivant sa coutume, se signala beaucoup par de grandes escarmouches, dont le Général lui laissoit toujours le commandement. Le Duc de Guise devenu Lieutenant Général du Royaume, cher-

choit

choit plus que jamais à ſe faire des créatures ; Montluc partiſan déclaré de ſa Maiſon, étoit particuliérement attaché à ſa perſonne, il le ſuivoit par tout, & avouoit en toute occaſion ſon affection pour ce Prince ; ainſi le Duc de Guiſe travailloit pour lui-même en l'élevant : cela lui valut la Charge de Colonel Général de l'Infanterie Françoiſe, vacante par la diſgrace du Seigneur d'Andelot, frere de l'Amiral de Coligni, que le Roi avoit fait empriſonner à cauſe de ſes liaiſons avec les Huguenots. 1553.

Ce fut en cette qualité, la plus belle après celle de Maréchal de France, que Montluc ſuivit l'armée que le Roi alla commander en perſonne dans la Picardie contre le Roi d'Eſpagne ; il s'y diſtingua par une grande magnificence, qui étonna ceux qui connoiſſoient ſon économie. Les expéditions de cette campagne, dont les apparences avoient été ſi brillantes, ſe bornerent au ravitaillement de quelques Places peu importantes ; les deux armées n'ayant fait que s'obſerver, ne ſe nuiſirent que dans leurs projets ; elles prirent leurs quartiers en même tems.

Le dessein de Montluc étoit de profiter de ce repos pour aller dans sa Province ; mais le Duc de Guise qui se trouvoit avoir besoin de toutes ses créatures, contre les intrigues de la Duchesse de Valentinois & de l'Amiral de Coligni, l'engagea à demeurer à la Cour, où il fut témoin de la paix qui se fit peu de tems après, & du plus funeste accident qui pût arriver à l'Etat dans cette circonstance. Le Roi fut tué dans un tournoi, & sa mort ayant relevé le courage des Protestans, consternés par les supplices récens que plusieurs d'entr'eux venoient de subir, elle fut comme le signal des troubles qui désolerent la France pendant plus d'un siécle. Le Connétable fut envoyé à Chantilli par le nouveau Roi, aussi-tôt après son couronnement, & son absence délivra Montluc de la crainte d'un homme puissant qui ne l'aimoit pas.

1553. Sa résidence à la Cour.

Montmorenci le voyoit à regret revêtu de la Charge de Colonel Général de l'Infanterie, qu'avoit possédé d'Andelot son neveu ; & il avoit menacé de s'en venger, jusques-là même que Montluc, ne voulant point se voir persécuté par deux Maisons aussi puis-

ſantes que celles de Châtillon & de Montmorenci, auroit remis ſa Charge au Roi, ſi le Duc de Guiſe ne l'en eût empêché, en l'aſſurant de nouveau d'une protection ſur laquelle on pouvoit compter. Cependant Montluc voulant ſe ſouſtraire pour un tems à la vue de ſes ennemis, obtint la permiſſion de ſe rendre en Guyenne, d'où il promit au Duc de Guiſe de revenir auſſi-tôt que la néceſſité de ſes affaires le demandoit. 1553.

Montluc va en Guyenne: troubles de cette Province.

Tout étoit en trouble dans la Guyenne, à cauſe du grand nombre des Huguenots, que le Roi de Navarre protégeoit dans cette Province, dont il avoit le gouvernement. Ce Prince aimoit Montluc, & lui donna d'abord une ſi grande autorité dans la Province, que beaucoup de perſonnes en furent jalouſes. Elles porterent l'animoſité juſqu'à l'accuſer d'intelligence avec les ennemis de l'Etat, lui qui déteſtoit juſqu'au nom de tous ceux qui pouvoient troubler le Royaume ; la Reine mere ayant deſſein de l'enlever aux Guiſe, & connoiſſant d'ailleurs ſon innocence, le protégea en cette occaſion, elle lui envoya même exprès un Valet de-Chambre

du Roi, pour l'assurer de sa confiance
1553. & pour le prier d'avoir une attention particuliere sur les affaires de la Guyenne, où Sa Majesté reconnoissoit qu'au lieu des exactions & des intrigues dont on l'accusoit, il faisoit régner l'abondance, & retenoit les mutins dans le devoir.

Cette justice que la Reine mere rendoit à Montluc, le délivra des inquiétudes que l'animosité de ses ennemis lui avoit fait éprouver, & redoubla son zele pour le repos de la Guyenne, dont peu de tems après on lui donna le commandement sous l'autorité du Roi de Navarre. Ce Prince applaudit d'abord au choix de la Cour, ainsi que le Prince de Condé son frere, parce qu'ils connoissoient l'attachement de Montluc pour le sang de ses Rois; mais voyant que ce Seigneur seulement occupé de son devoir, refusoit ouvertement d'appuyer leurs intérêts, quand ils y étoient contraires, ces deux Princes commencerent à se plaindre de lui; les Huguenots de leur côté qu'il poursuivoit avec une espèce de fureur, présenterent à la Cour de grands Mémoires contre ses violences.

Il eſt vrai que Montluc ſe montroit paſſionné contre'ux, juſques-là qu'un de leurs Miniſtres étant venu de la part des Egliſes de la Guyenne lui offrir un préſent, s'il vouloit ſuſpendre le cours de ſes exécutions contr'eux, il le prit à la gorge : » Eh ! comment » ferois-tu, lui dit-il, pour me défendre des Catholiques ? On vous » donnera, lui répondit le Miniſtre, » quatre mille hommes bien armés. » Et d'où ſont ces gens-là, s'écria » Montluc ? Des Egliſes, répliqua le » Miniſtre ; eh ! quelles diables d'E- » gliſes, répliqua-t-il avec fureur, que » celles qui ſont des Soldats & des » Capitaines ? Sors de devant moi, ſi » tu ne veux que je te pende moi-mê- » me à cette fenêtre ; paillard, j'en ai » étranglé de mes mains une vingtai- » ne plus gens de bien que toi. Le Miniſtre effrayé ſe retira au plutôt. 1553.

Montluc fut bien-tôt regardé comme le perſécuteur déclaré du parti Huguenot, ce qui fit tort à ſa réputation & même aux intérêts du Roi, qui demandoient alors beaucoup de douceur & de ménagement ; mais accoutumé aux expéditions violentes de la guerre, il ne pouvoit ſe prêter aux circonſ- Caractère de Montluc dans cette guerre.

pections d'une conduite politique, ni
1553. dissimuler son ressentiment ; on ne lui entendoit parler des Protestans qu'avec imprécation, il regardoit même leur nom comme un opprobre, que le rang, la naissance & le crédit ne pouvoient diminuer. Jamais un Ministre Huguenot ne l'aborda, qu'il ne se vît menacé de recevoir un coup de dague dans le sein ou d'être pendu.

Dans tous les lieux de son passage, il faisoit dresser des potences, & marchoit toujours suivi de deux bourreaux, ce qui lui fit donner le nom de *Boucher Royaliste*, sa colere s'étendant non-seulement sur les Huguenots, mais encore sur ceux qui ne montroient point assez de zele pour la Cour. Il ne sçavoit point dissimuler à ce sujet, & souvent même son imagination frappée par des rapports exagerés, lui faisoit regarder les Huguenots *comme gens endiablés, contre lesquels*, disoit-il, *j'avois résolu de faire du pis que je pourrois.* La Cour à sa sollicitation, lui envoya deux Maîtres des Requêtes pour faire le procès aux coupables ; mais les formes de la justice ne convenant point à son humeur

impétueuse, il tourmenta de telle sorte les deux Magistrats, qu'il les contraignit de se retirer. 1553.

Tous les jours Montluc montoit à cheval, & suivi de cinquante ou soixante Gentilshommes, il couroit les Villes & les Villages, où son passage étoit toujours marqué par quelques exécutions sanglantes. On lui rapporta que Saint Mazard, Gentilhomme Catholique, avec les Consuls de la Ville, faisant une réprimande à leurs Concitoyens Huguenots, leur avoient dit que le Roi s'offenseroit & les puniroit de leurs menées : » Eh, de » quel Roi, répondirent-ils, voulez- » vous nous parler ? Celui que vous » entendez est un plaisant petit Reyot, » nous lui donnerons des verges, & » après cela on lui apprendra un mé- » tier pour gagner sa vie comme les » autres. Les Consuls se trouvant les plus forts, firent arrêter sur le champ un nommé le Verdier, un Diacre, & deux autres des principaux de ceux qui avoient proféré ces extravagances.

Montluc averti, accourut avec ses bourreaux, & voyant Verdier attaché à un poteau dans le Cimetiere, il lui sauta à la gorge : *Maraut*, lui dit-il,

1553. *as tu bien osé souiller ta méchante langue contre la Majesté de ton Roi?* Ce malheureux levant vers lui les mains qu'il avoit liées, s'écria : *Ah! Monsieur à tout pécheur miséricorde, je vous la demande. Scélérat*, reprit Montluc, *tu demande miséricorde, & tu n'as pas respecté ton Roi. Vas.* En même tems il le poussa avec tant de colere, qu'il le renversa sur un morceau de Croix cassée. *Frappe vilain*, dit-il au bourreau, qui avoit sa hache levée, le coup partit dans l'instant, & on pendit au même lieu ses trois complices. Ce récit est l'histoire entiere du crime, du procès & de l'exécution de quatre hommes, pour qui tout ce qu'il y avoit de plus considérable dans le parti Huguenot, s'intéressa vainement; six autres Huguenots furent aussi pendus deux jours après, ce qui imprima par tout la terreur du nom de Montluc.

Plaintes des Protestans contre Montluc.

Il en fit exécuter ainsi quarante en moins de huit jours, & sur ce qu'on lui rapporta les murmures qu'excitoit une pareille conduite. » Ces gens s'é» tonnent, dit-il, que je les fasse » mourrir sans aucune forme de pro» cès : n'est-il pas toujours fait aux » coupables qui attentent à l'autorité

» Royale ? Pourquoi chercher des té-
» moins contre des gens qui ont tou- 1553.
» jours le poignard haut ? » Les Proteſtans agiſſoient ſous main & de tout leur pouvoir, pour le faire révoquer par la Cour : ils répandoient même de grandes ſommes de tous côtés, pour faire agir les Grands ; car on a remarqué en pluſieurs occaſions, que les partis les plus pauvres, & en apparence les plus accablés, ont toujours eu de grandes reſſources du côté de l'argent ; mais leurs efforts ſe virent trompés, & le Duc de Guiſe qui protégeoit Montluc plus que jamais, lui fit avoir des Lettres de Lieutenant général pour le Roi dans la Province de Guyenne.

Ce fut un coup de foudre pour les Proteſtans, qui ſe virent encore plus expoſés aux violences d'un homme, à qui le ſang ne coûtoit rien à répandre, pas même le ſien : il voulut un jour ſe battre en pleine Aſſemblée contre M. de Caumont, de la Maiſon de la Force, très-accrédité parmi les Huguenots : Montluc avoit même tiré ſa dague contre lui ; mais on les ſépara avec beaucoup de déſavantage pour M. de Caumont, qui ſe trouva très-mal-

traité par les Gentilshommes de la ſuite
1553. de Montluc, à qui les ſiens ne pouvoient répondre. Il fit néanmoins en cette occaſion tout ce qu'un homme de qualité, brave & offenſé devoit faire, & le petit nombre d'amis qui l'accompagnoient, furent obligés de l'emporter hors de la ſalle, où il vouloit mourir ou ſe venger.

Maltraite les Commiſſaires de la Cour.

Montluc n'en demeura pas-là : l'iniquité de quelques Commiſſaires, que la Cour avoit envoyés pour faire le procès aux chefs des ſéditions dans la Guyenne, lui ayant été prouvée, il les pourſuivit par-tout; & un jour en plein Tribunal, l'un d'eux voulant lire une Sentence que Montluc trouvoit injuſte, il lui impoſa ſilence : le Magiſtrat offenſé, voulut continuer malgré lui; mais Montluc s'étant levé en jurant, le menaça de le tuer, s'il proféroit une ſeule parole avant de l'avoir écouté : *A qui eſt cette Ville ?* lui demanda Montluc; *au Roi*, répondit le Juge : *Et les Habitans ? au Roi : Et l'Egliſe ? Je n'en ſçais rien*, répliqua ce dernier embarraſſé par une telle queſtion. *Oh ! je vous l'apprendrai*, s'écria Montluc, en jurant. *L'Egliſe eſt au Roi, ainſi que tout le reſte. Méchant*

scélérat, je ne sçais à quoi tient que je ne te tue de mes propres mains, ou que je ne te fasse pendre aux fenêtres de cette maison avec tous ceux qui sont de ton avis. 1553.

En même tems, comme s'il eût voulu exécuter sa menace, il tira son épée à demi du foureau; on se jetta sur lui, pendant que les Juges effrayés se sauverent en désordre, sans oser rien répliquer.

Il est soutenu par la Cour.

Les amis de Montluc, qui sçavoient que l'intérêt ordinaire de la Cour est de soutenir ses Magistrats, craignoient quelques réprimandes de sa part; mais le soir du même jour, on reçut au contraire la grace de ceux que les Juges avoient condamnés, ce qui fut suivi de grands éloges sur la fermeté de Montluc, dont le zèle déja trop ardent, se trouva encore augmenté par l'approbation de la Cour.

Les Protestans s'étant inutilement plaints de la rigueur de Montluc, s'irriterent plus que jamais, & presque toute la Guyenne se vit armée: les Catholiques pour soutenir les ordres de la Cour, & les Huguenots pour se venger. Montluc toujours suivi d'un grand nombre de Gentilshommes, & de quelques vieux soldats, courut çà

& là dans cette Province, pour con-
1553. tenir ou pour remettre dans le devoir les Villes où les Proteſtans remuoient : il portoit même ſon attention ſur les Villes du Languedoc, où la Religion prétendue réformée prenoit chaque jour de nouvelles forces, & ce ſoin fut en partie le ſalut de cette grande Province.

On l'avertit à quelque tems de-là, qu'un des Capitouls de Toulouſe à la tête de pluſieurs Habitans de cette Ville, avoit formé un parti pour la livrer aux Proteſtans, & que les meſures étoient ſi bien priſes, qu'à moins d'une extrême diligence, on ne pouvoit ſauver Toulouſe du péril qui la menaçoit. Montluc envoya cet avis dans une Lettre au Premier Préſident du Parlement de Toulouſe, ſans lui recommander le ſecret : le Magiſtrat en fit une autre, & la communiqua aux Chambres aſſemblées, ce qui inſtruiſit les Religionnaires de la découverte de leurs complots, & en partie des meſures qu'on pouvoit prendre pour les prévenir. Ils ſe hâterent, & Montluc qui s'attendoit à les ſurprendre, apprit qu'ils venoient de ſe rendre maîtres de la Maiſon-de-Ville de

Toulouſe, & de toute l'artillerie de cette Ville : le Premier Préſident l'en avertit, ſans cependant eſpérer qu'il pût venir le ſecourir. 1553.

Il ſecoure Toulouſe.

Montluc éprouva alors combien la diligence eſt néceſſaire dans les plus grands deſſeins : il avoit fait filer cinq ou ſix Compagnies de gens de pied vers Toulouſe, qui eurent le tems d'y entrer avant que les Huguenots puſſent les en empêcher, & quelques heures après ce Général y entra lui-même avec de bonnes troupes. Il commença à tout diſpoſer pour chaſſer les Huguenots de l'Hôtel-de-Ville, & de tous les poſtes qu'ils occupoient ; mais à peine ſçurent-ils ſon arrivée, que ne ſe trouvant pas en état de réſiſter, ils ſortirent précipitamment de la Ville, emportant avec eux un léger butin à Montauban, où ils ſe rendirent. Ainſi la Ville de Toulouſe dut uniquement ſon ſalut, à la diligence extrême de Montluc : un gros corps de troupes Huguenotes ſe diſpoſoit à y entrer, & y ſeroit parvenu, ſi le Général eût différé de deux heures ſeulement à s'y rendre le plus fort.

Fait punir les rébelles.

Après avoir ſatisfait de cette ſorte à ſon devoir, il ſe livra à ſa paſſion, &

voulut être témoin de la recherche &
1553. du ſupplice des coupables; lui-même animant de ſon zèle l'eſprit du Parlement, ſe donna les plus grands ſoins pour les découvrir. On ne vit durant pluſieurs jours à Toulouſe, que des échaffauts & des têtes voler. Le peuple de cette Ville naturellement ennemi des Huguenots, les découvroit dans les endroits les plus cachés, & ſaccageoit leurs maiſons après s'être rendu maître de leurs perſonnes; il fallut même employer la force pour modérer cette ardeur, que l'attrait du butin augmentoit encore. Les ſupplices ayant ceſſé, tout rentra dans l'ordre & la ſoumiſſion.

Après avoir ſauvé Toulouſe, Montluc ſecourut encore pluſieurs Villes conſidérables, où ſa diligence détourna la plus grande partie des deſſeins des Huguenots, ce qui augmenta leur haine contre lui: ſans s'inquiéter de leurs reſſentimens, ni de leurs complots contre lui, il retourna à Bordeaux, où les Religionnaires avoient un parti conſidérable: on n'oſoit, avant ſon arrivée, entreprendre rien contr'eux, mais ſa préſence inſpira du courage aux plus foibles, & le

parti Catholique se conserva le plus fort. 1553.

L'autorité que Montluc s'étoit acquise dans la Guyenne, donna de la jalousie au Roi de Navarre, qui en étoit Gouverneur. Les défiances de la Cour le tenoient éloigné des affaires; & l'objet du Gouvernement étoit de diminuer son crédit dans la Guyenne, où l'on craignoit que ce Prince ne soutînt les Huguenots à cause du Prince de Condé son frere. Le Roi de Navarre n'avoit d'abord témoigné aucun mécontentement de la conduite de Montluc; mais la Reine son épouse, sollicitée par les amis du Prince, lui inspira de se plaindre, & écrivit elle-même à Montluc, qu'il suspendît ses entreprises, s'il ne vouloit point s'attirer le ressentiment du Roi son mari, & la disgrace de la Cour, qui l'avoit chargé personnellement de la pacification de la Guyenne. Le Roi de Navarre se plaint de Montluc.

Cette Lettre embarrassa Montluc, qui auroit bien voulu ne point mécontenter deux personnes aussi puissantes que le Roi & la Reine de Navarre, & remplir en même tems ce que le véritable intérêt de l'Etat exigeoit de lui. Il écrivit à cette Princes- Son embarras à ce sujet.

se, qu'il auroit toujours un profond
1553. respect pour sa personne & pour ses ordres, & qu'il lui opposoit même à regret les plus humbles représentations ; mais que le bien de la Province l'exigeant, il se croiroit suffisamment excusé auprès d'une Princesse aussi équitable. Il ajoutoit, que les Huguenots abusant du desir qu'avoit la Cour de terminer ces troubles, ne pensoient qu'à gagner du tems, pour se mettre plus en état de les augmenter ; qu'actuellement ils menaçoient Bordeaux, & que si on ne se hâtoit, cette Capitale de la Guyenne tomberoit en leur pouvoir, ce qui le forçoit à négliger, pour cette fois seulement, l'exécution de ses ordres, & de courir où le danger l'appelloit.

En effet, sans attendre que la Reine lui fit réponse, il marcha droit à un camp volant des Huguenots, le battit après une longue résistance, & Montluc victorieux, fit pendre en cette occasion plus de cent cinquante personnes : » On voyoit bien aux arbres, » dit-il dans ses Mémoires, les lieux » par où j'avois passé, à la multitude » des pendus, aussi m'appelloit-on » plus que jamais boureau & tyran,

» juſqu'à la Reine de Navarre elle-
» même qui ne pouvoit entendre mon 1553.
» nom ſans fremir, mais c'étoit une
» néceſſité du tems : un ſeul pendu
» faiſoit plus de peur aux Hugue-
» nots, que cent tués ſur le champ de
» bataille.

Montluc indiſpoſa bien du monde contre lui par une conduite ſi rigoureuſe : on lui ſuſcita des traverſes du côté de la Cour; où les Grands tôt ou tard donnent la loi, ce qu'on avoit d'abord nommé zéle & ſévérité utile, fut regardé comme une rigueur de partialité, & les Huguenots donnant une mauvaiſe interprétation à ſon déſintéreſſement, dirent qu'il ſe vengeoit ſeulement de ce qu'on ne lui avoit pas aſſez offert. On lui reprocha ſurtout, d'avoir fait pendre un Capitaine nommé Héraud, vaillant homme, qui autrefois avoit ſervi ſous lui avec beaucoup de diſtinction. Il s'étoit battu dans la derniere occaſion avec une bravoure ſi ſinguliere, que tout le monde déſiroit qu'on lui ſauvât la vie; pluſieurs Gentilshommes de la Compagnie de Montluc lui demanderent la grace de ce vaillant homme avec beaucoup d'inſtance, mais la ré-

La Cour ſe déclare contre Montluc.

putation de ſa bravoure extraordinaire fut ce qui le perdit. « Je le connois, » dit Montluc, il a ſervi ſous moi, il » vaut mieux ſeul que cent autres » Chefs des Huguenots, il eſt capable » de nous arrêter à chaque Village, & » de donner courage à ſon parti.

1553.

Ce malheureux Gentilhomme qui avoit affronté la mort vingt ans dans les combats, ſe vit garotté au milieu d'une foule de payſans & de ſoldats, & pendu avec eux, ſans que le ſouvenir de ſa valeur & de ſa gloire paſſée eût pu le ſauver de cette mort ignominieuſe. Montluc s'inquiéta peu d'abord des reproches qu'on lui fit à ce ſujet. Il croyoit que le motif qui l'animoit, devoit excuſer toutes ſes actions, & qu'on jugeroit de leur mérite par leur ſuccès. Il n'étoit pas au pouvoir d'un ſeul homme de terminer une guerre de cette nature : il en ſoutint le poids en partie, mais on lui ſçut mauvais gré de ſa façon de le porter.

Il ne pouvoit cependant ſe corriger de ſon humeur ſanguinaire : *J'aimois mieux*, dit-il, *jouer des couteaux, que d'attendre & de haranguer.* Pendant un tems ; ce Seigneur domina dans la

Guyenne avec une eſpece de deſpotiſme, comblant de morts les puits des Villes, qui tomboient ſous ſon pouvoir. *On touchoit*, dit-il lui-même, *les corps avec la main, tant les puits étoient comblés dans les Villes rebelles dont je m'emparois.* La bataille de Ver qu'il gagna quelque tems après ſous les ordres de M. de Burie, à peu près dans le tems de la bataille de Dreux, diminua un peu l'aigreur des eſprits à ſon ſujet, à cauſe que le Duc de Guiſe devenu le plus puiſſant par ſa victoire & par la priſon du Connétable, eut un ſoin particulier de le défendre contre ſes ennemis, juſques-là qu'il bruſqua en pleine Aſſemblée M. de Caumont qui ſe plaignoit hautement & avec aigreur des violences de Montluc. 1553.

Un des amis de ce dernier voulut auſſi prendre ſon parti, mais M. de Guiſe le pria de lui laiſſer ce ſoin : *Croyez-vous*, lui dit-il, *que je n'aye pas aſſez de fermeté pour défendre mes amis, & ſurtout un auſſi homme de bien que M. de Montluc.* Toute la Cour qui adoroit la faveur du Duc de Guiſe, ſe tut auſſi-tôt ſur le chapitre de celui qu'il protégeoit, & les clameurs de

Ligue des Catholiques contre les Huguenots.

ſes ennemis ne recommencerent qu'a-
1553. près la mort de ce grand homme, qui fut aſſaſſiné peu de tems après devant Orléans. On commençoit dès-lors à propoſer une Ligue de Catholiques contre les Proteſtans, & la plupart des Grands de la Cour, plus frappés de l'objet que des ſuites de cette ligue, y applaudirent d'abord, mais les plus ſages, & en particulier Montluc, s'y oppoſerent.

Avis de Montluc ſur cette Ligue.

Lorſque le Roi vint viſiter la Guyenne avec la Reine mere, il prit la liberté de leur faire des repréſentations ſur le danger d'une confédération ſemblable à celle dont on leur donnoit l'idée : » Vous êtes Catholique, » dit-il au Roi, nous vous devons tous » obéiſſance, qu'eſt-il beſoin de nou- » veaux ſermens ? Si quelqu'un vous » manque de ſoumiſſion, jurons tous » de lui rompre la tête, & voilà toute » la confédération qu'il faut. Cependant on ne laiſſa pas de faire une nouvelle aſſociation du Roi avec les Princes, les grands Officiers de la Couronne, & avec tous ceux qui étoient chargés de quelque adminiſtration importante. Le Roi voulut que Montluc ſignât avec les autres, il ſe trouva

ainſi mêlé avec les premieres têtes de l'Etat : *Avantage*, dit-il, *qui étoit le fruit de ſa valeur & de ſa fidélité*, un grand nombre de Gentilhommes d'une naiſſance égale à la ſienne, étant à peine connus à la même Cour, où il tenoit un des premiers rangs. 1553.

Cette Confédération ou ligue royale, ſe fit pendant un intervalle de paix, ſur laquelle la Reine mere comptoit avec trop d'aſſurance : les Huguenots qui n'avoient aucune confiance aux promeſſes qu'on leur avoit faites, commencerent à remuer auſſitôt qu'ils le purent avec avantage & ſans manquer aux bienſéances. Montluc s'apperçut des premiers mouvemens qu'ils firent dans la Guyenne & en avertit la Cour, afin qu'elle pourvût à la ſureté des Provinces voiſines, car il répondoit de maintenir la ſienne ; mais on ne fit pas d'abord aſſez d'attention à ſes avis, que quelques-uns traiterent même de terreur panique. Il s'en offenſa & envoya divers Couriers chargés de repréſentations pour la Reine mere, & de menaces contre ceux qui empêchoient cette Princeſſe d'ajouter foi à ſes conſeils,

loit donner à ſon ſujet, du moins elle
1553. ſe conduiſit à ſon égard comme ſi ces rapports euſſent été fondés, & M. de Candade fut nommé pour commander à ſa place à Bordeaux & dans les Pays circonvoiſins : ce changement chagrina beaucoup Montluc ; cependant la paix publiée peu de tems après, lui fit moins ſentir le déſagrément d'être déplacé. Lorſqu'on commença la guerre, le Duc de Candale ne s'étant point ſenti aſſez d'expérience pour commander, Montluc fut chargé des opérations de cette campagne, & s'apperçut ſeulement qu'on avoit voulu lui en ôter le merite.

La Reine de Navarre ennemie déclarée de Montluc, & un des principaux mobiles de cette guerre, cherchoit à le ſurprendre pour paſſer avec des troupes du Pays de Bearn où il étoit, dans les Provinces du Poitou où elle vouloit ſe rendre, pendant que par ſes ordres cinq ou ſix mille Provençaux, s'avançoient à grandes journées pour ſe joindre au Seigneur d'Aſſier, un des Chefs des Huguenots dans la Guyenne ; cette Princeſſe en vint à bout, & on apprit bientôt qu'aidés de ſon ſecours, le Prince de

Condé

Condé & l'Amiral de Coligni, se trouvoient à la tête d'une nombreuse armée, dont la Cour témoigna beaucoup d'inquiétude. 1553.

On manda aussi-tôt à Montluc & aux autres Chefs des Catholiques de marcher pour se joindre à M. de Montpensier, afin de combattre ensemble le Prince de Condé & l'Amiral. Montluc qui voyoit à regret les six mille Provençaux prêts à joindre d'Assier, s'opposa aux ordres de la Cour, en disant qu'en vain on cherchoit le Prince de Condé pour le combattre, qu'il étoit bon Capitaine & capable de profiter de toutes les fautes qu'on feroit en sa présence, sans se laisser engager à une action quand il ne le voudroit pas, que le temps employé à s'avancer vers lui & à le harceler, seroit perdu, & qu'il en profiteroit pour augmenter sa réputation & ses forces. Il fait la guerre aux Huguenots.

Le Conseil de guerre assemblé à ce sujet, pensa comme Montluc, & il fut résolu tout d'une voix que l'on attendroit l'occasion de battre les Provençaux, avant de faire aucune autre démarche; cependant on fit un crime à Montluc de cet avis, quelque tems

1553. après on lui reprocha de n'avoir pas combattu les ennemis en une occasion où il le pouvoit avec avantage, & de n'avoir pas obéi ponctuellement aux ordres de la Cour. Montluc dit qu'il comprit alors combien il étoit malheureux d'avoir perdu une grande partie de sa famille & sur-tout ses enfans, dont quelques-uns auroient pu demeurer à la Cour, & répondre mieux que personne aux accusations de ses ennemis. Ses actions seules parloient en sa faveur; mais l'interprétation qu'on y donnoit lui en ôtoit tout le mérite; en vain écrivit-il à divers repriſes au Roi, à la Reine & aux Miniſtres, ſon ſtile, ſa politique, ſon mérite même n'étoient plus de ſaiſon.

Le genre de guerre qu'il avoit à ſoutenir, contribuoit beaucoup à lui faire eſſuyer l'injuſtice dont il étoit l'objet; il ne pouvoit vaincre que des ſujets du Roi, & détruire de ſes Villes; d'ailleurs le Duc de Guiſe recueillant alors tous les éloges des Catholiques, les Capitaines qui combattoient pour leur cauſe, trouvoient peu de défenſeurs contre les menées des Proteſtans; Montluc ſe vit ſacrifié &

obligé de laiſſer le commandement des armées à des Courtiſans plus heureux, en ſe conſervant toujours néanmoins le droit de le reprendre, ſi la guerre, aſſoupie en ce tems-là, venoit à ſe réveiller dans la Guyenne, où le Marquis de Villars avoit été envoyé à ſa place, ſous prétexte de le ſoulager. 1553.

Ce vieillard, accablé de fatigues & de bleſſures, eut à peine joui de quelques mois de repos, qu'il en parut fatigué ; la guerre étoit un élément hors duquel il ſembloit ne pouvoir vivre, & voyant ſouvent la Nobleſſe de la Guyenne aſſemblée ſans lui, il lui échappoit des plaintes qui rouloient toujours ſur la guerre. Il reſſentit une joie bien vive, lorſque le Duc d'Anjou le manda pour aſſiſter au ſiége de la Rochelle, où il ſe rendit avec la Nobleſſe la plus qualifiée du Royaume. On ne prit point la Rochelle, le Roi Charles qui régnoit alors mourut peu de tems après, & Henri III, ſous qui Montluc avoit ſervi au ſiége de la Rochelle, l'ayant mandé à Lyon, lors de ſon retour de Pologne, le fit Maréchal de France, il lui donna le bâton de ſa main en

présence de toute la Cour. La bienveillance du nouveau Roi auroit pu rendre à Montluc son premier crédit; mais il s'appercevoit bien qu'il alloit perdre le fruit qu'il pouvoit lui procurer & la vie même. Il se sentit tout-à-coup comme accablé sous le faix de ses années : ses blessures menacerent de se rouvrir, & ayant voulu s'efforcer pour monter à cheval, il sentit que cet exercice seroit désormais au-dessus de ses forces.

1553.

Siége de Gensac.

Ce Général entreprit néanmoins encore le siége de Gensac, qu'il acheva avec beaucoup de peine ; d'ailleurs s'étant apperçu que les intrigues de ses concurrens dans le commandement des armées en Guyenne, diminuoient beaucoup la considération que la Noblesse avoit toujours eue pour lui, il prit enfin la résolution de se retirer tout-à-fait en sa maison ; il avoit formé le dessein d'aller achever le reste de sa vie dans un hermitage, situé sur le sommet des Pyrenées, mais ses affaires domestiques & les attentions qu'il devoit à sa famille, le retinrent en sa maison, une maladie violente l'y saisit & l'empêcha absolument de sortir ; ce grand homme

Maladie de Montluc.

mourut enfin, beaucoup moins regretté qu'il ne le devoit être, mais estimé par rapport aux mœurs & à la science militaire ; ses ennemis même ne pouvoient en disconvenir. 1553. Sa mort.

On l'a toujours mis depuis sa mort au premier rang des Capitaines du second ordre, car il n'a jamais commandé de grandes armées en Chef ; mais il a été jusqu'ici inimitable pour les surprises, les embuscades, la conduite des partis, les escarmouches & tous les détails de la guerre sur laquelle il a laissé un grand nombre de préceptes assez peu lus, & encore moins suivis, quoique la plûpart méritent de l'être. 1577.

JACQUES
DE MATIGNON,

Lieutenant Général pour le Roi en Normandie & en Guyenne, & Maréchal de France. Il vivoit ſous Henri II. Charles IX & Henri III.

LA vie de Jacques de Matignon, eſt celle d'un Capitaine en qui l'on reconnut dès la jeuneſſe des talens particuliers pour la guerre, & qui commanda long tems des armées en chef ; mais il ſe ſignala ſur-tout par ſon zéle, ſa prudence, ſon génie, & par une fidélité à toute épreuve, vertu qui n'étoit pas ſuivie par le plus grand nombre des Seigneurs de ſon tems. La Religion & la Royauté diviſées entr'elle, laiſſoient alors une eſpece d'incertitude ſur ce qu'il falloit croire & à qui l'on devoit obéir.

La Maiſon de Goyon étoit connue à la Cour de France long-tems avant

la réunion du Duché de Bretagne à la Couronne pour une des plus anciennes de ce Duché, dont elle eſt originaire. On ſçavoit que l'Abbaye de S. Aubin-des-Bois reconnoît les Seigneurs de Goyon pour ſes Fondateurs en l'an 1050, & qu'un Bertrand de Goyon épouſa dans le treiziéme ſiécle la Princeſſe Jeanne de Bretagne; depuis ce tems là les Seigneurs de Matignon décorés des plus grandes & des plus éminentes dignités militaires, ont toujours contracté des alliances auſſi illuſtres qu'utiles. Alain de Goyon-Matignon, Grand Ecuyer de France, épouſa Marguerite de Mauny, fille de Guillaume de Craon, & de Marguerite de Flandre; elle lui apporta pour ſa dot le Comté de Thorigni en Normandie, qui paſſa à leur fils Bertrand de Matignon, Grand Chambellan de France, celui-ci fut grand-pere de Jacques de Matignon, qui devint l'unique héritier de ſa Maiſon, parce que ſon frere aîné nommé Joachim, n'eût point d'enfans de la veuve du Seigneur de Rohan qu'il avoit épouſée. Ce Seigneur eut pour femme Anne de Silli, dont la ſœur cadette fut mariée à Pierre

de Bourbon Comte de Lavedan, & ensuite au Comte de Foix. Du mariage de Jacques de Matignon & d'Anne de Silli, naquit à Lonrai en Normandie le 26 Septembre 1525 Jacques de Matignon dont j'écris la vie. Il n'avoit que six mois lorsque son pere mourut; de sorte qu'Anne de Silli sa mere & sa tutrice, se trouva seule chargée des soins de sa premiere enfance & de son éducation. Cette Dame persuadée que souvent la fortune, & toujours le mérite des hommes, dépendent sur-tout de la culture de leurs premieres années, s'appliqua principalement à bien élever son fils, & à lui former le cœur, d'où dépend l'usage de l'esprit.

1525. Naissance de Matignon.

Son éducation & son arrivée à la Cour.

On ne suivit point dans l'éducation du jeune Matignon l'ancien préjugé de la Noblesse, qui mépriſoit tout hors les armes; on eut soin de le faire étudier, mais les exercices du corps furent cependant préférés à ceux de l'esprit. On interrompit le cours de ses études, & il fut envoyé très-jeune à la Cour de François I. pour être élevé auprès du Dauphin en qualité d'enfant d'honneur. Le Roi lui fit un accueil

favorable à cauſe de ſa naiſſance, dont
Sa Majeſté étoit inſtruite, & des ſer- 1525.
vices ſignalés que Jacques de Matignon ſon pere avoit rendus dans la derniere guerre d'Italie, où il ſervoit en qualité de Général des Suiſſes. Le jeune Matignon avoit d'ailleurs de quoi prévenir par lui-même; il étoit bien fait, il avoit une phyſionomie heureuſe & l'air extrêmement réſervé; mais on découvroit à travers une ſorte de timidité convenable à ſon âge, beaucoup de vivacité d'eſprit, & une fierté noble qui annonce le courage & qui convient à la grandeur. Les dons de la fortune & de la nature que poſſédoit Marignon, étant montrés dans des tems heureux & dans des occurrences favorables, lui ſervirent autant qu'ils lui euſſent été inutiles en d'autres circonſtances. La néceſſité produit au moins ce bien, de forcer les Supérieurs à découvrir le mérite & les talens, & à les employer.

Matignon trop jeune encore, ne ſe
ſignala point ſous le regne de Fran- 1547.
çois I. Il ne commença à porter les armes que ſous Henri II. Ce Monarque auſſi belliqueux que l'avoit été

son pere, eut besoin dans les commen-
1547. cemens de son regne du zèle de tous ses sujets pour soutenir une guerre sanglante & coûteuse contre l'Empereur. François avoit presque toujours été vaincu par ce Monarque, Henri II. prit de loin ses mesures pour venger son pere & l'honneur de la France. Après avoir conclu la paix avec l'Angleterre, il fit alliance avec les Protestans d'Allemagne, à peu près dans le même tems que, par des ordres rigoureux, il envoyoit au bûcher les Protestans de France; & ce Monarque entreprit de protéger les premiers contre l'Empereur qui vouloit opprimer la liberté de leur conscience, pendant qu'on condamnoit au dernier supplice ceux de ses propres sujets qui professoient la même croyance.

Le Roi se mit donc à la tête d'une puissante armée; il prit Toul, Metz & Verdun; & se préparant ensuite à passer le Rhin, il épouventa tellement l'Empereur, qu'il le contraignit à s'accommoder avec les Protestans, inquiets eux-mêmes des succès rapides d'un si redoutable protecteur. Le Roi après la prise de ces trois Villes

Impériales, ramena ſon armée dans le Luxembourg, & après ſa retraite, les Princes d'Allemagne ne tarderent pas à faire leur paix avec l'Empereur. 1547.

Matignon avec la plus grande partie de la Nobleſſe du Royaume, avoit ſuivi le Roi dans cette expédition, & il fut de toutes les campagnes qui la ſuivirent. Il ſe ſignala ſur-tout aux ſiéges de Mommedi, de Roiſemars, de Damvilliers, d'Ivoi & de Glayon; Henri lui donna par récompenſe une Compagnie de cent Chevaux-Légers. L'hyver ſuivant, on apprit que l'Empereur Charles-Quint avoit réſolu de reprendre les trois Villes Impériales dont Henri II s'étoit rendu maître. En effet, il s'avança à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes, dans le deſſein de mettre le ſiége devant Metz. Matignon, ſuivi de ſa Compagnie de Chevaux-Légers, entra dans cette Place que le Duc de Guiſe étoit chargé de défendre, & où le deſir d'acquérir de la gloire & d'humilier l'ancien ennemi de la Nation, avoit attiré toute la Nobleſſe Françoiſe. 1552.

Matignon va en Allemagne.

1552. Siége de Metz.

L'armée Impériale, étant arrivée à Sarbruck, l'avant-garde s'avança pour investir la Place sous la conduite du Duc d'Albe, Favori de Charles V. & du Marquis de Marignan. Le Duc de Guise à la tête de la Garnison & suivi de la troupe de Matignon, sortit de Metz, marcha au devant de l'ennemi & l'attaqua. Matignon avec sa cavalerie renversa un gros escadron de Rhéitres : mais le Marquis de Marignan étant venu à leur secours avec deux escadrons de Cuirassiers enveloppa les Chevaux-Légers de Matignon. Le Duc de Guise fit alors un détachement de deux escadrons d'Arquebusiers à cheval soutenus de cent lances, qui chargerent avec vigueur les Cuirassiers. Le combat s'échauffa de telle sorte, que le Duc de Guise poussa ses troupes jusqu'au corps que commandoit le Duc d'Albe, ce Prince songea ensuite à la retraite, il tenoit ses troupes serrées, marchant au petit pas, & faisant faire de tems en tems volte-face à son arriere-garde, pour repousser les ennemis qui le suivoient.

Matignon emporté par le feu de sa jeunesse & de son courage, voulut

alors faire voir qu'il étoit ſoldat ; importuné des fréquentes attaques d'un Colonel de Cuiraſſiers, il ſe détache de ſa troupe, court à lui le piſtolet à la main, & lui caſſe la tête. La troupe de Matignon voyant leur Chef près d'être engagé parmi les ennemis, courut à ſon ſecours & le délivra, le Duc de Guiſe continua ſa marche & arriva heureuſement aux portes de Metz. Notre hiſtoire a célébré par tout le ſuccès de ce fameux ſiége où le Duc de Guiſe acquit tant de gloire; l'Empereur fut contraint de le lever honteuſement, après y avoir perdu la meilleure partie de ſes troupes & toute la réputation de ſes armes.

1552. Matignon ſe ſignale.

La même année Emmanuel de Savoie, Général d'une autre armée Impériale, attaqua Heſdin. Matignon eut ordre de ſe rendre avec un corps de cavalerie dans cette Place, où commandoient le Duc de Bouillon & Horace Farneze. Elle fut inveſtie & battue ſi vivement, qu'en peu de tems l'ennemi fut au pied de la muraille. Matignon ſortit pluſieurs fois à la tête de ſa cavalerie & ſe ſignala par des actions de valeur. Cependant l'ennemi fit brêche au corps de la Place : un Prêtre de la

Siege d'Heſdin.

Ville ayant mis le feu à des artifices
1552. préparés pour la défense de la muraille, une partie de la garnison déja placée sur la brêche, sauta en l'air; Matignon en eut ses habits brûlés avec une légere blessure.

Prise de cette Ville. Le Duc de Savoie profitant de cette premiere terreur, fit alors jouer une mine qui enleva la muraille; & faisant en même tems donner l'assaut, il emporta la place. Matignon voyant les drapeaux ennemis déja arborés de toutes parts, joignit le Duc de Bouillon, avec ce qui lui restoit de soldats, & fit les plus grands efforts pour regagner la muraille, mais sa valeur fut obligée de céder au nombre. Le Duc de Bouillon fut fait prisonnier, Farnese, Martigues & le Sénéchal de Castres furent tués en combattant courageusement. A l'égard de Matignon, il se coula adroitement par la brêche dans le fossé, & se mêlant parmi les ennemis, il se sauva dans la forêt prochaine avec autant de bonheur que de danger.

1557. Matignon fit ensuite deux campagnes sous le Connétable Anne de Montmorenci, la premiere en Picardie, où il se trouva à la bataille de S.

Laurent, & fut fait priſonnier avec les Ducs de Montpenſier & de Longueville-Ludovic Prince de Mantoue, le Maréchal de S. André, le Vicomte de Turenne, la Rochefoucault & pluſieurs autres Seigneurs, demeurerent entre les mains des Eſpagnols juſqu'à la paix de Câteau-Cambreſis, qui ayant établi la tranquillité au dehors, augmenta au dedans du Royaume les factions & les troubles. Le Connétable devenu malheureux à la guerre, quoique grand Capitaine, étoit jaloux des ſuccès & de la gloire du Duc de Guiſe. L'un & l'autre avoient leur parti, & la haine qui regnoit entr'eux, empêcha d'apporter un remède aſſez prompt au feu qui s'alluma dans toutes les Provinces du Royaume. 1552.

Les uns ſuivoient la fortune du Duc & du Cardinal ſon frere; d'autres s'attachoient à celle du Connétable, dont le crédit étoit conſidérable & dont la faveur ſembloit avoir jetté de profondes racines. Le Roi le conſidéroit, l'aimoit & ne faiſoit rien ſans le conſulter. Il étoit le canal de toutes les graces, & par le droit de ſa Charge il diſpoſoit de tous les emplois milli-

res ; mais il avoit des défauts dont le
1557. parti de Guiſe profitoit pour s'accroître. Il étoit d'une humeur auſtère, d'un caractère dur, il n'avoit ni politeſſe, ni affabilité, & paſſoit d'ailleurs pour très-avare. Il étoit craint & reſpecté à cauſe de ſa faveur & de ſes grands talens, mais il étoit peu aimé. Le Duc de Guiſe au contraire, étoit poli, humain, complaiſant, populaire, libéral, & ſembloit n'avoir de crédit à la Cour que pour y ſervir ſes amis.

Conduite de Matignon. Matignon ne prit ouvertement parti ni pour l'un ni pour l'autre ; il ſçut habilement ſe ménager avec tous les deux, & ne s'attacha eſſentiellement qu'au Roi ; il s'en fit dès-lors une maxime qu'il ſuivit conſtamment toute ſa vie ; & en cela la ſuite a fait croire
1558. qu'il prit le parti le plus prudent & le plus avantageux pour ſa fortune. Ce fut en ce tems là qu'il épouſa Françoiſe du Lude, fille du Comte de ce nom. Le mariage fut célébré au Lude, après quoi il revint à la Cour.

La paix nouvellement conclue entre Henri II. & le Roi d'Eſpagne avoit été cimentée par un double Mariage. La

ſolemnité des nôces de la ſœur & de la fille du Roi, ſe fit à Paris avec une entiere magnificence. Le Roi ordonna un Tournoi dans la rue S. Antoine, & commanda au Comte de Mongommeri Capitaine de ſes Gardes, de rompre une lance avec lui. Celle du Comte ſe briſa, & un des morceaux donna dans l'œil du Roi avec tant de violence, qu'il tomba ſans connoiſſance & en mourut dix jours après. On ne voulut plus voir à la Cour l'infortuné Comte, qui ſe retira dans ſes terres en Normandie & puis en Angleterre. Cette diſgrace le précipita dans la révolte, comme nous le verrons dans la ſuite, & le fit périr lui même. 1558.

François II. âgé de 16 ans, ſuccéda à Henri; ſa foibleſſe naturelle & ſon peu d'expérience, le ſoumettoient néceſſairement à des Miniſtres, à qui il ne devoit manquer que le nom de Régens. Les Princes de Bourbon aſpiroient à être les principaux dépoſitaires de l'autorité Royale, la liaiſon étroite qu'ils avoient avec le Connétable, oncle de la Princeſſe de Condé, rendoient leur parti puiſſant; mais les Princes de Lorraine, oncles de la Rei- 1559.

ne Marie, & appuyés sur les grands
1569. services qu'ils avoient depuis peu rendus à l'Etat, croyoient avoir des prétentions mieux fondées. La Reine Catherine profita de la supériorité & de sagacité de son génie, pour les tromper tdans leurs espérances. Mais les uns & les autres travaillerent avec plus d'activité qu'auparavant à fortifier leur parti, lorsqu'ils virent le Connétable exilé de la Cour & relegué à Chantilli.

Matignon confident de la Reine.

La Reine Catherine ayant préféré les Guise par nécessité, chercha dans sa Cour quelque Seigneur à qui elle pût donner sa confiance; connoissant l'esprit souple & adroit de Matignon, & sçachant qu'il étoit extrêmement prudent & discret, elle lui faisoit souvent part de ses vues politiques, & lui demandoit ses conseils avec d'autant plus de confiance, qu'il ne paroissoit attaché qu'au Roi & à elle. Il ne tarda pas à être pourvû de la Charge de Lieutenant Général dans la basse-Normandie, auparavant possédée par Joachim son oncle. Cette charge étoit devenue plus importante depuis que les Huguenots s'étoient multipliés dans

la basse-Normandie. La doctrine de Calvin y avoit fait d'autant plus de progrès, que ce Pays étoit plein d'hommes de Lettres, à qui toutes les nouveautés plaisent ordinairement. 1559.

Le Calviniste regnoit sur-tout à Saint Lo & à Alençon, où il étoit prêché publiquement. La mort inopinée de Henri II. avoit donné de nouvelles forces à ce parti dont les progrès occupoient moins les Ministres & les Grands, que l'envie de profiter de la foiblesse du Roi pour accroître leur fortune. Quoique la persécution allumée contre les Protestans sous les deux régnes précédens, se fût rallentie sous le nouveau régne, Matignon crut au moins devoir s'opposer à l'accroissement de cette secte dans son Gouvernement, & pour cela il demanda à la Cour cent Arquebusiers à cheval, qu'on lui accorda. Les nouvelles brouilleries élevées dans cette Province, en faisoient craindre les suites. Le Roi écrivit à Matignon, & lui ordonna de s'accommoder avec les Evêques du pays & autres gens d'Eglise, pour le payement de cette nouvelle troupe de gens de guerre. » Je ne trouve- Soulevement des Huguenots.

» rai point mauvais, lui disoit le Roi,
1559. » qu'ils s'aident de l'argenterie des
» Chasses & Reliques qu'ils ont en
» leurs Eglises, attendu qu'il va en
» cela de la conservation d'eux & de
» leurs biens, aussi bien que de celle
» de mon autorité & obéissance.

1560. François II, étant mort après un régne de 18 mois, & son frere Charles IX. âgé de dix ans & demi, lui ayant succédé, il y eut de grands mouvemens au sujet de la principale administration des affaires; mais la Reine Catherine l'emporta sur le Roi de Navarre, qui ayant peur d'être convaincu de la Conspiration d'Amboise, dans laquelle il avoit trempé, renonça par écrit à ses prétentions, & se contenta de la qualité de Lieutenant Général du Royaume. Le Prince de Condé fut déclaré absous de son crime; & la Reine, dans le dessein d'établir la tranquillité dans le Royaume, tolera l'exercice de la Religion prétendue réformée. Ce parti eût été sans doute le plus avantageux, si les Catholiques fussent entrés dans les vues de la Reine, & si les Huguenots eussent sçu se contenir dans de justes bornes; mais les Catholiques ne man-

querent pas de murmurer de cette tolérance, & elle souleva le peuple, 1560.
dont le zéle aveugle n'a jamais égard à la nécessité des tems. Matignon eut ordre de se rendre en Normandie, & on lui recommanda de veiller sur la conduite des Huguenots, sans troubler en aucune maniere l'exercice de leur Religion.

Quelque tems après, il retourna à 1561.
la Cour & suivit la Reine au Sacre du Roi à Reims. Cette cérémonie contribua encore à augmenter l'inimitié qui étoit entre les Princes de Bourbon & la Maison de Guise. Les premiers prétendoient la préséance, à cause de leurs Charges & de l'ancienneté de leur Pairie. Les Guise l'emporterent, ce fut une nouvelle source de haine & d'animosité.

Conférences de Pontoise.

La Cour étant de retour à Paris, la Reine fit tenir à Pontoise une assemblée des Etats Généraux, dans laquelle on proposa les moyens de soulager le peuple & d'acquitter les dettes du Roi, sans créer de nouveaux impôts; elle y envoya Matignon pour y expliquer ses intentions, il devoit ensuite rendre compte de tout ce qui s'y passeroit. Le Prince de Condé & l'Amiral juge-

rent à propos de faire proposer un
1564. expédient ; c'étoit d'anuller tous les bienfaits que François I. & Henri II. avoit accordés à leurs favoris. Cette proposition devoit beaucoup déplaire à la Maison de Guise, au Maréchal de S. André & surtout à la Ducheſſe de Valentinois dont le Duc d'Aumale étoit le gendre & l'héritier ; elle intéressoit aussi le Connétable oncle de la Princeſſe de Condé ; mais l'Amiral avoit cru devoir lui donner cette inquiétude pour l'attirer au parti Protestant. Comme on sçavoit qu'il aimoit l'argent, on crut qu'il seroit capable de tout faire pour conserver ce qu'il avoit eu pendant sa faveur. La Ducheſſe de Valentinois qui poſſédoit de grands biens de la libéralité de Henri II. effrayée de cette proposition, pour empêcher qu'elle n'eût lieu, engagea le Connétable à s'unir au parti des Guises & à renverser les desseins des Princes de Bourbon. Le Connétable suivit ce conseil, & par ce moyen le projet de l'Amiral n'eut point lieu, & lui attira un puissant ennemi.

Matignon fut le premier qui découvrit à la Reine la nouvelle liaison des Princes de Guise avec le Connétable,

liaiſon que la Reine jugea préjudiciable à ſon autorité & contraire aux vues de ſa politique. Elle eut à ce ſujet avec Matignon & ſes autres confidens, pluſieurs entretiens dont le reſultat fut de renouer avec le Roi de Navarre. Cette réconciliation produiſit peu après une Déclaration extrêmement favorable aux Huguenots. 1561. Matignon conſeille la paix.

Le Cardinal de Lorraine fit grand bruit au ſujet de cette Déclaration. Il ſe plaignit que la Religion véritable dépériſſoit de jour en jour; que déja les Villes & les Campagnes n'étoient remplies que d'Aſſemblées défendues, &c. Enfin il demanda avec inſtance qu'on fît au plutôt un Réglement pour la conſervation de la Religion Catholique. Le Roi vint à ſon Parlement à ce ſujet avec la Reine, & les Grands du Royaume, & il y eut un Réglement appellé l'Edit de Juillet, qui ordonna à chaque parti de vivre paiſiblement & qui accorda la grace à ceux qui avoient juſqu'alors excité des troubles. Peu après le Prince de Condé & l'Amiral firent ſi bien par leurs mouvemens, qu'ils obtinrent en faveur des Huguenots un Edit qui établiſſoit par tout le Royaume la liberté

de conſcience. Cependant le Roi
1561. de Navarre ſéduit par les promeſſes trompeuſes qu'on lui fit de la part du Roi d'Eſpagne, ſe détacha du parti des Calviniſtes, & abandonna ſon frere pour s'unir d'intérêt avec ſes propres ennemis.

Tandis que le Chancelier de Lhoſpital & l'Evêque de Valence conſeilloient à la Reine de ſe déclarer ouvertement pour les Calviniſtes, afin d'abaiſſer ſes ennemis, Matignon remontra à Sa Majeſté que ce parti étoit très-dangereux ; que le nombre des Catholiques étoit bien plus grand que celui des Proteſtans, que le Roi de Navarre ; les Princes de Lorraine, & le Connétable poſſédoient les principales Charges de l'Etat ; qu'on verroit avec indignation qu'elle favoriſoit ouvertement l'héréſie & l'appuyoit de ſon autorité ; que tout le monde croiroit qu'étant Calviniſte dans l'ame, elle inſpireroit ſes ſentimens au Roi & à ſes freres ; que cette conduite révolteroit principalement le Clergé & le porteroit à cabaler contre elle ; que le Roi de Navarre devenu Catholique, pourroit lui ôter l'adminiſtration

l'adminiſtration des affaires, & qu'elle avoit à craindre les foudres de Rome & l'inimitié de tous les Princes, qui ſuivoient la Communion Romaine. 1561.

La Reine parut frapée des raiſons de Matignon, mais le Chancelier lui perſuada de ſuivre ſon premier projet, & de ne point écouter le conſeil de ceux *qui jouoient*, diſoit-il, *à tout perdre, pour ſoutenir l'opinion de leurs Curés.* La Reine continua donc de favoriſer les Proteſtans, elle leur témoigna beaucoup de bonté; & pour les mieux perſuader, elle ne parut pas trouver à redire que les Dames de la Cour ſe fuſſent trouvées à un Prêche qui s'étoit tenu dans les ſales mêmes du Louvre; elle careſſa beaucoup le Prince de Condé & l'Amiral de Châtillon. Elle écrivit enſuite au Pape en termes ſi équivoques, que le S. Pere appréhenda qu'elle ne protégeât enfin ouvertement le Calviniſme, & qu'elle n'inſpirât les mêmes ſentimens au Roi & aux Princes ſes enfans. Enfin elle promit à l'Amiral de ſe déclarer, lorſque le tems ſeroit plus favorable & qu'elle n'auroit plus rien à craindre du Triumvirat, c'eſt-à-dire, du Roi de Navarre, du Duc de Guiſe & du Connétable.

1561. Cependant Matignon avoit reçu ordre de se rendre en basse-Normandie, où le bruit qui s'étoit répandu que la Reine protégeoit les Calvinistes, avoit inspiré aux Protestans un esprit d'orgueil & d'indépendance. Ils commençoient même à insulter aux Catholiques; en sorte que Matignon fut obligé d'en faire châtier quelques-uns qui avoient assassiné un Catholique dans l'Eglise de Saint Hoüet; il lui fallut même se servir de ses troupes, sur-tout auprès de Bayeux, dans une Paroisse où ils s'étoient assemblés, & y avoient pillé l'Eglise & le Presbitere. Leurs Chefs qui étoient à la Cour, informés de la vigilance & de la sévérité de Matignon, s'aviserent de faire présenter une Requête au Conseil du Roi, pour se plaindre des logemens des gens de guerre, & des levées de deniers qui se faisoient pour leur subsistance dans la basse-Normandie contre l'intention de Sa Majesté.

Matignon va en Normandie, & y maltraite les Protestans.

La Reine accorda une Commission pour informer sur le contenu de cette Requête, qui tendoit à faire croire que Matignon, sous prétexte de contenir les Protestans dans leur devoir,

le ſervoit de ſes troupes pour faire des exactions, ils comptoient par ce moyen le faire congédier, & le décréditer dans l'eſprit de la Reine. Dès que le Commiſſaire fut arrivé en Normandie, Matignon dépêcha à cette Princeſſe un Gentilhomme, pour lui faire connoître le préjudice que le ſervice du Roi ſouffriroit, ſi elle ſe laiſſoit ainſi ſurprendre par les artifices des Huguenots. La Reine lui envoya auſſitôt une Lettre obligeante, & un ordre du Roi portant défenſe au Commiſſaire d'informer. 1561.

Cependant Matignon ne pourſuivoit pas les Proteſtans de façon qu'il ne penſât auſſi à les ménager ; il tint toujours la balance en équilibre entre l'un & l'autre parti ; c'eſt ce qu'on verra ſouvent dans le cours de cette Hiſtoire. Il imitoit en cela la conduite de la Reine, auſſi les deux partis ſe méfierent de lui pendant bien du tems. Les Catholiques de la Normandie ſe plaignoient de l'indifférence de Matignon, & les Huguenots de ſa rigueur ; mais lorſqu'on le vit protégé de la Reine, & dans la diſpoſition de ſuivre les mêmes principes, on chercha les moyens de le détruire dans l'eſprit

de cette Princeſſe. Les Catholiques ſe
1561. mirent peu en peine de le défendre, & ſes amis qui avoient d'abord craint les préventions de la Cour, le preſſerent de ſe juſtifier. Matignon le refuſa avec hauteur, & n'auroit fait aucune démarche à ce ſujet, ſi la Reine ne l'eût elle-même excuſé. Il montra ſeulement la Lettre obligeante que cette Princeſſe lui écrivit alors, plutôt dans le deſſein de mortifier les Huguenots, que dans aucune autre vûe d'intérêt. Matignon aſſez riche pour n'avoir rien à déſirer du côté de la fortune, n'avoit pas voulu laiſſer croire à ſes ennemis, que la Cour l'eût ſoupçonné ſur leurs accuſations, ni leur donner l'eſpérance de pouvoir, par des plaintes injuſtes, l'empêcher de les pourſuivre, lorſque l'occaſion l'exigeroit.

Le maſſacre de Vaſſi qui leur mit les armes à la main, obligea Matignon d'avoir une attention particuliere ſur la baſſe-Normandie, où il ſe rendit avec des troupes, pour empêcher la révolte de la plûpart des Villes; ſon deſſein étoit auſſi de s'oppoſer à la deſcente des Anglois, que les rébelles avoient appellés à leur ſecours. Toutes

les Provinces du Royaume étant également menacées, le miniſtere ſe trouvoit obligé d'envoyer des troupes de tous côtés, & par-là hors d'état d'avoir d'armée nulle part. Matignon n'avoit pas plus de huit cens hommes ſous ſes ordres, ce qui lui ôtoit l'eſpérance de faire de grands progrès par la force; il y ſuppléa par beaucoup d'adreſſe, d'attention & de vigilance, ne perdant aucune occaſion d'inſpirer au peuple un grand reſpect pour l'autorité Royale, qui diminue toujours aux yeux de la multitude, à meſure qu'on s'éloigne de l'ancienne Religion : c'eſt une ſuite néceſſaire du rapport intime qu'une croyance établie a toujours avec les loix politiques. 1562.

Matignon pourſuit les Huguenots.

Matignon examina avec un ſoin extrême les poſtes qu'il lui étoit poſſible de conſerver, les moyens de prévenir l'ennemi, de l'arrêter dans ſes démarches, de déconcerter ſes projets, conduite auſſi difficile à obſerver qu'elle eſt néceſſaire à tout Chef, obligé de contenir des ennemis ſupérieurs. On en connut les fruits par la comparaiſon de l'état de la haute-Normandie, avec la partie de cette Province où com-

mandoit Matignon ; il eſt vrai que ſe
1561 trouvant rarement le plus fort, il profitoit rigoureuſement de ſes avantages ; & de tous les Huguenots qui tomboient entre ſes mains, bien peu évitoient la mort. Comme la Cour dirigée par Catherine de Médicis, ſembloit ſouvent changer de parti, les Huguenots trouvoient ſouvent auſſi de la protection auprès d'elle contre ceux mêmes qui les avoient maltraités par ſes ordres ; ils ſe plaignirent des mauvais traitemens que leur faiſoit eſſuyer Matignon, & cette Princeſſe lui écrivit pour lui ordonner de ménager en ſon particulier, des gens pour qui le Roi même avoit des égards. *Il s'en va tantôt grand*, diſoit elle du Roi, comme s'il eût dû un jour être le protecteur des Huguenots, *& pourra ſe ſouvenir de ceux qui l'auront bien ſervi.* Cette Lettre cauſa quelque dépit à ce Seigneur, dont l'unique objet étoit de ſervir l'Etat, & de diminuer l'audace d'un parti que la modération rendoit plus entreprenant.

Quoique Matignon ne ſe fût jamais déclaré ouvertement en faveur du Duc de Guiſe, il avoit aimé ce Prince, & il trouvoit une ſorte d'ingratitude dans

la négligence qu'on apportoit à venger la mort d'un Citoyen, qui après avoir rendu les plus grands services à l'Etat, avoit été assassiné en combattant pour défendre la Religion & l'autorité Royale. Matignon reprochoit aux Huguenots le meurtre de ce Prince, comme un attentat qui déshonoroit leur parti, & qui montroit la fureur dont ils étoient animés ; aussi les Protestans ne le ménageoient-ils en aucune occasion, & l'un d'eux nommé Vaucelles, regardant Matignon comme le plus redoutable ennemi de sa Secte, depuis la mort du Duc de Guise, résolut de l'assassiner. Il fit part de son dessein à un des Gardes du Comte, que ce Seigneur avoit cassé de sa Compagnie ; ce Garde effrayé du péril que couroit son ancien Maître, lui découvrit le complot ; on arrêta Vaucelles, qui nia tout ; & Matignon ne pouvant le convaincre, que par des indices peu suffisans pour la forme, se contenta de le tenir enfermé dans une étroite prison ; mais quoique cette punition fût au-dessous de ce que Vaucelles devoit attendre, les Chefs du parti qu'il avoit voulu venger, agirent avec tant de vivacité au- 1561.

près de la Reine mere, qu'elle fit sen-
1561. tir à Matignon qu'on l'obligeoit à donner la liberté à Vaucelles; ainsi cet assassin que les loix condamnoient au dernier supplice, dût la conservation de sa vie à son titre d'Huguenot, qui en avoit envoyé tant d'autres au bucher : il demeura même en Normandie, quoique Matignon, Commandant de cette Province, le lui eût expressément défendu, & cette désobéissance formelle demeura impunie comme son premier complot.

L'indulgence de la Reine pour les Protestans, dura peu. Les Gouverneurs des Provinces faisoient chaque jour passer des avis à la Cour sur les mouvemens des Religionnaires. Ils cabaloient sur-tout en Normandie, où le grand nombre de leurs partisans leur avoit donné les moyens de former des intelligences dans quelques-unes des Villes maritimes. Le Comte de Montgommeri, ce même Seigneur dont la main funeste à la France, avoit ôté la vie à un de ses plus grands Rois, exilé de la Cour pour un crime involontaire, menacé par une Reine implacable, étoit devenu Huguenot par nécessité, tâchoit de se rendre recom-

mandable dans ce parti, & redoutable à une Cour qui le perſécutoit injuſtement. Il s'étoit joint au Seigneur de Colombieres, Gentilhomme accrédité dans le pays, & dont la nombreuſe famille pouvoit ſervir beaucoup au ſuccès de ſes deſſeins. 1561.

L'un & l'autre ſongeoit ſans ceſſe aux moyens de ſurprendre Matignon de qui la vigilance étoit un obſtacle continuel à leurs projets ; tantôt ils cherchoient à détourner ſon attention par de vaines tentatives, tantôt à lui inſpirer de la ſévérité par une feinte inaction ; ils vinrent à bout de corrompre le Lieutenant, que ce Seigneur avoit mis dans Cherbourg, & ſur qui on devoit croire qu'il ſe repoſoit, avec d'autant plus de confiance, que cet Officier étoit de ſon choix. Le Commandant de Cherbourg fit ſon traité avec Montgommeri, & conſentit à recevoir quelques ſoldats dans la Place, où ils entrerent en effet ſous les ordres d'un Gentilhomme nommé Pierre-Pont, Officier diſtingué dans les armées, & à qui l'on donnoit la conduite de ces entrepriſes haſardeuſes, où l'on doit joindre une prudence conſommée à un courage à toute épreuve. 1563.

Pierre-Pont entra dans la Ville & s'y cacha avec tout le secret poſſible, il vit les habitans qui étoient de l'intelligence, & prit avec eux les meſures néceſſaires, ſans qu'aucun Officier de la garniſon ſoupçonnât qu'il fût dans Cherbourg; mais Matignon ayant pris ombrage de quelques démarches du Gouverneur de cette place, l'examina avec tant de ſoin, qu'enfin il découvrit le complot; auſſitôt il part avec ſes Gardes, auxquels ſe joignirent quelques ſoldats, entre dans Cherbourg, fait fermer les portes & chercher Pierre-Pont de tous côtés; ce Gentilhomme au premier bruit de l'arrivée de Matignon, fit ſes efforts pour ſortir de la Ville, & n'ayant pu en venir à bout, il ſe cacha dans une maiſon aſſez forte, où les ſoldats envoyés pour le prendre, le trouverent.

1563.

Matignon ſe jette dans Cherbourg.

Ce Gentilhomme qui n'avoit que quarante hommes au plus, demanda à capituler, comme ſi les murailles de la maiſon qui l'enfermoient, euſſent été celles d'une Place forte; & ſur ce qu'on lui refuſa quartier, il ſe défendit avec toute la valeur poſſible, diſputant le terrein de chambre en chambre, juſqu'à ce que n'ayant plus de

Sauve cette Place.

retraite ; & ſe trouvant bleſſé, il fut obligé de ſe laiſſer prendre. Matignon qui connoiſſoit ſon nom & ſon courage, le plaignit ; mais ſa faute étoit d'une nature à ne pouvoir être pardonnée. On commença par lui donner la queſtion, & il accuſa un grand nombre de perſonnes, ſans nommer néanmoins le Gouverneur de Cherbourg, ſoit que cet Officier eut ſeulement traité avec le Comte de Montgommeri, ou que Pierre-Pont craignît d'être traité avec plus de rigueur, s'il accuſoit, ſans pouvoir donner d'aſſez fortes preuves, un Officier autoriſé dans la place, de ſorte que, Matignon tout convaincu qu'il étoit de l'infidélité de ſon Lieutenant, ne put s'en convaincre lui-même par l'aveu de Pierre-Pont, qui ſe retracta même en allant au ſupplice de ce qu'il avoit dit contre les autres dans les horreurs des tourmens qu'on lui avoit fait ſouffrir. Cependant, quoique le Lieutenant de Cherbourg ſe défendît d'avoir trempé en aucune façon dans le complot formé contre cette Ville, Matignon lui ôta ſon emploi, pour en revêtir un ſujet plus fidéle, dont le Roi voulut lui laiſſer le choix. 1563.

1563. La faveur du Miniſtère étoit alors entiérement pour Matignon ; on ſçavoit le beſoin extrême que l'on avoit de ſes ſervices préſens. On étoit dans le deſſein d'aſſiéger le Havre, occupé par les Anglois depuis la prémiére révolte du Prince de Condé, qui lui-même preſſoit l'exécution de cette entrepriſe, autant afin d'effacer de l'eſprit des François le ſouvenir d'une union ſi dangéreuſe avec une puiſſance ennemie, que pour montrer, ſous les yeux du Roi & de la Reine mere, la valeur des ſoldats Huguenots qui devoient le ſuivre au ſiége, & par-là ſe rendre plus redoutable à leurs yeux. Le Maréchal de Briſſac inveſtit le Havre & attaqua cette Place avec beaucoup de chaleur, pendant que Matignon parcouroit les côtes voiſines avec un corps de troupes, afin d'empêcher les Anglois de tenter une deſcente pour délivrer le Havre.

Siége du Havre.

Leur Flotte s'étoit miſe en mer depuis le commencement du ſiége, réſolue de tout ſacrifier à la conſervation d'une Place, qui leur donnoit entrée en France par la plus belle de ſes Provinces : mais le Comte de Matignon fit faire une garde ſi exacte

sur les côtes, & augmenta de telle forte le nombre de ses troupes, que les Anglois ne purent mettre un seul soldat à terre ; de sorte que le Comte de Warvick Gouverneur du Havre, se voyant hors d'espérance d'être secouru, rendit la Place au Connétable, qui étoit arrivé depuis peu pour commander l'armée. 1563.

Après cette conquête qui renvoyoit une seconde fois les Anglois dans leur Isle, l'armée sortit de la Normandie ; les peuples de cette Province étoient ruinés par le grand nombre de troupes qu'elle nourrissoit depuis si long-tems ; & les esprits plus irrités qu'accablés de leur misere, ne paroissoient pas disposés à plus de tranquillité que par le passé. Matignon cependant ne conserva avec ses Gardes que quelques Compagnies de soldats aguerris, commandées par des Officiers fidéles & sur la bravoure desquels il pouvoit compter. Ce Seigneur avoit d'abord espéré, que la marque de confiance qu'il donnoit aux Normands, les toucheroit, & que voyant leur Pays délivré de gens de guerre, ils n'entreprendroient rien qui pût les replonger dans leurs premiers malheurs ; mais il

éprouva bientôt combien le fanatisme
1563. a de pouvoir sur les esprits ; les Protestans mépriſant leurs biens & leurs repos, recommencerent leurs mouvemens, sollicités sans cesse par l'Amiral de Coligni, à qui une longue expérience de la Cour avoit appris combien peu on doit compter sur des promesses arrachées par la violence à son Maître légitime.

Matignon auroit sans doute succombé sous la multitude, sans les précautions continuelles qu'il prenoit. Des Emissaires secrets l'informoient exactement de ce qui se passoit dans les Villes & dans les Villages : aucun étranger n'arrivoit, qu'on ne l'instruisît du sujet de son passage en France ; il étoit venu à bout de désarmer la plus grande partie des Protestans, qui observoient d'ailleurs la défense qu'on leur avoit faite de s'assembler au nombre de plus de quatre, sous quelque prétexte que ce fût : ce réglement, maintenu dans toute sa rigueur, les mettoit hors d'état de rien entreprendre.

Le Comte de Montgommeri faisoit de son côté les plus grands efforts pour surprendre Matignon, il par-

courroit déguisé les Villes & les Villages, assembloit les Ministres, leur donnoit des instructions pour pouvoir réunir sans risque, un certain nombre de gens de leur secte, en état d'engager & de conduire les autres; il venoit même à bout de pénétrer quelquefois jusques dans la maison de Matignon par le moyen de ses Emissaires, & chaque jour ce dernier découvroit de nouveaux complots prêts à éclater. Craignant à la fin que sa vigilance ne fût trompée par l'activité de Montgommeri, il écrivit à la Cour les démarches du Comte, & l'inquiétude qu'elles lui causoient. 1563.

La Reine mere qui haïssoit mortellement Montgommeri, excita le Roi (c'étoit alors Charles IX.) à punir l'assassin de son pere, & sur le champ on envoya un ordre positif à Matignon de s'assurer de sa personne; mais il étoit difficile de surprendre un homme du caractere de Montgommeri. On l'avertit de l'ordre du Roi, ce qui lui fit quitter sur le champ la Normandie, pour aller joindre l'Amiral de Châtillon. Ce Seigneur l'avoit mandé depuis quelque tems pour l'aider à se défendre contre la Maison de

Guiſe, qui l'accuſoit hautement de
1563. l'aſſaſſinat du Duc de ce nom devant Orléans; l'Amiral accuſoit de ſon côté la Maiſon de Guiſe de calomnie; & voyant qu'elle aſſembloit ſes amis, il manda auſſi les ſiens. On vit alors au milieu de la France, deux partis contraires au Souverain, compoſés l'un & l'autre des Officiers de la Couronne, des Gouverneurs de Province & des Généraux d'armée.

Matignon ſollicité par l'un & par l'autre, parut pancher pour la Maiſon de Guiſe, qui ſembloit être moins contraire à l'autorité Royale; il écrivit même à ce ſujet à la Ducheſſe Douairiere de Guiſe; mais il trouva moyen de faire ſçavoir en même-tems à la Reine, combien il étoit dangereux de laiſſer ainſi former au milieu de l'Etat & de la Cour, deux partis animés de la haine la plus violente, capables de bouleverſer l'Etat pour ſatisfaire leur reſſentiment; en effet, chacun levoit des troupes & menaçoit de commencer la guerre; mais la Reine mere, aidée de pluſieurs grands Seigneurs, vint à bout de faire reſpecter, pour un peu de tems encore, l'autorité Royale; elle impoſa ſilence

aux deux partis, en leur promettant justice en tems & lieu ; les désordres présens suspendant l'effet de sa bonne volonté, elle fit défendre en même tems aux habitans du Royaume d'avoir des armes chez eux, & aux Grands de voyager avec une suite nombreuse de gens armés, comme ils avoient coutume. 1563.

Cette défense regardoit sur-tout les Princes de la Maison de Lorraine, l'Amiral de Coligni, & ceux de la Maison de Montmorenci qui s'étoient joints à ce Seigneur : mais une précaution si sage pensa tout perdre. Le Cardinal de Lorraine se croyant au-dessus d'une pareille loi, voulut entrer dans Paris avec une suite de gens armés ; le Maréchal de Montmorenci, Gouverneur de cette Capitale, arrêta ce cortége dans la rue S. Denis, cela ne put se faire sans quelque tumulte, & il y eut du monde de tué de part & d'autre. Les Princes Lorrains s'en plaignirent à la Cour, & on donnoit déja tout le tort à Montmorenci ; mais le crédit du Connétable suspendit le jugement de cette affaire.

Les Guise irrités de cette insulte,

1563. né ménagerent plus rien dans la ſuite. Les Huguenots de leur côté, devenoient de jour en jour plus hardis par l'inaction de la Cour; les premiers prévinrent l'eſprit violent du jeune Roi, en lui peignant les Huguenots comme des rebelles, des impies, des meurtriers & des incendiaires, dont les mains ſacriléges ſe trempoient dans le ſang des Prêtres, réduiſoient les Egliſes en cendres, & ſe diſpoſoient à renverſer & le trône & l'autorité du Monarque qui l'occupoit. Les Huguenots voyant que le Roi frappé de ces images s'aigriſſoit contre eux & les menaçoit, chercherent à ſe fortifier; ils cabalerent à la Cour, ſe firent de nouveaux partiſans, trouverent de l'appui chez les Puiſſances étrangéres, & firent enfin demander au Roi par les Ambaſſadeurs des Princes Proteſtans le libre exercice de leur Religion par tout le Royaume.

L'Amiral de Coligni ne ſe cacha pas même d'être un des principaux auteurs de cette demande, il l'appuya de tout ſon pouvoir, & dit hautement que la liberté de ſentiment, par rapport à la croyance, n'ayant rien de contraire à l'autorité Royale, c'étoit

l'exposer que d'user désormais de violence à cet égard ; les Guise corrompirent le sens de ce discours auprès du jeune Roi : ils exagerent les plaintes que Matignon recommençoit à faire des Huguenots de son Gouvernement : ils rappellerent celles qu'on avoit déja faites contre ceux de ce parti, & ils représenterent les Protestans en général, comme un corps de révoltés capable de tout entreprendre pour parvenir à ses fins. Le Prince de Condé & l'Amiral, voyant ce qu'ils avoient à craindre des griefs dont on chargeoit leur parti, crurent devoir prendre leurs précautions sur les effets qu'ils pouvoient produire ; ils leverent secrettement des troupes, manderent à leurs amis de se tenir prêts ; & pour se justifier auprès de ceux qui marquoient de la répugnance à prendre les armes contre leur Souverain, ils le peignirent obsédé par les Guise, & levant des troupes dans toutes les Provinces à dessein de les accabler. 1563.

Cela étoit vrai depuis que le Prince de Condé s'étoit retiré de la Cour, où sa personne, disoit-il, ne pouvoit être en sureté auprès d'un Roi sans expé- 1567.

rience, environné de ſes ennemis. On
1567. avoit rejetté ſes conſeils par rapport à l'alliance avec l'Eſpagne, qu'il redoutoit, diſoit-on, comme capable d'empêcher l'effet de ſes mauvais deſſeins, & que les Guiſe avoient un grand intérêt de conclure, pour s'aſſurer de l'amitié du peuple & un puiſſant protecteur. Le Comte de Matignon, inſtruit un des premiers des mécontentemens du Prince, s'étoit hâté de prendre ſes méſures du côté de la Normandie; il s'appliqua ſur-tout à ſuivre les démarches de d'Andelot, frere de l'Amiral, un des plus grands hommes qui aient ſoutenu le parti de l'erreur.

Montgommeri déconcerté par l'attention continuelle de Matignon, avoit prié d'Andelot de ſe rendre en Normandie, pour eſſayer enſemble de le ſurprendre. Matignon ſe voyant en tête deux ennemis ſi dangéreux, aſſembla plus de troupes qu'à l'ordinaire, & s'informa exactement de ce que faiſoient la Cour & le Prince de Condé, pour régler ſa conduite ſur leurs mouvemens. Il apprit que ce Prince & l'Amiral avoient formé la réſolution d'enlever le Roi, qui étoit alors

à Meaux, ſans autres troupes que ſix mille Suiſſes, logés aux environs de cette place, en des quartiers éloignés les uns des autres ; ce deſſein dangereux qui n'eut point de ſuccès, fut ſuivi du blocus de Paris par les Huguenots, que la Cour prit enfin la réſolution de combattre en bataille rangée. Le bruit s'en étant répandu dans les Provinces, chacun ſe hâta de joindre l'armée de ſon parti. 1567.

D'Andelot avoit amaſſé environ cinq mille hommes dans la Normandie, & Matignon deux mille, compoſés de la Nobleſſe de la Province ; le premier avoit déja joint l'armée du Prince de Condé, & l'autre marchoit pour gagner celle du Roi enfermée dans Paris. Le Prince ne voulut pas laiſſer à l'armée Catholique l'avantage de cette jonction, & renvoya d'Andelot ſur ſes pas pour combattre Matignon & revenir enſuite. D'Andelot ayant bruſquement paſſé la Seine ſur des bateaux qu'il fit garder pour ſon retour, trouva Matignon à peu de diſtance des bords de la riviere, qu'il ſe diſpoſoit à paſſer. Les deux Généraux s'obſerverent quelque tems, & Matignon voyant qu'il ne lui étoit pas

possible de forcer des troupes supé-
1567. rieures de plus de la moitié, & de passer la riviere à leur vûe, songeaux moyens d'empêcher d'Andelot de retourner à l'armée Huguenote, afin de la priver de cinq mille hommes, que ce Seigneur commandoit; il se dédommageoit ainsi en quelque façon, de ce qu'il ne pouvoit joindre l'armée Catholique avec les secours qu'il lui conduisoit.

Dans ce dessein, Matignon sortit des retranchemens que ses soldats avoient construits, & vint se présenter en bataille à d'Andelot, moins pour le combattre, que pour le mettre dans l'impossibilité de repasser la riviere. D'Andelot à qui le Prince de Condé avoit déja envoyé plusieurs Couriers, faisoit tous ses efforts pour se débarrasser de Matignon, tantôt en l'occupant par des escarmouches, tantôt en faisant des mouvemens vers la riviere, comme s'il eût voulu la repasser en sa présence. Il sçavoit que l'armée Huguenote l'attendoit avec beaucoup d'impatience, étant dénuée d'Infanterie depuis son départ, & qu'elle s'exposoit au danger de tout perdre, en donnant bataille sans lui;

mais cette considération qui redoubloit son zéle augmentoit aussi la vigi- 1567.
lance de Matignon. Il ne perdoit pas de vûe les troupes Huguenotes, tenant toujours les siennes sous les armes & prêtes à marcher.

D'Andelot observé de cette sorte, n'avoit que deux partis à prendre, ou de charger Matignon, ce qu'il ne pouvoit entreprendre, sans risquer de périr aux pieds des retranchemens de ce dernier; ou de passer la riviere en sa présence, ce qui étoit s'exposer à être chargé pendant le désordre du passage, & à être défait; ainsi les deux Généraux se contenterent de quelques escarmouches, n'osant rien entreprendre de décisif; mais le Comte de Matignon, plus foible de la moitié que d'Andelot, réussit cependant à l'empêcher de joindre l'armée Huguenote: elle fut battue en son absence; mais avec si peu de désavantage, que son arrivée eut pû aisément lui donner la victoire.

Matignon ayant appris la défaite de l'armée Huguenote, renvoya une partie de ses troupes dans son Gouvernement; & n'ayant plus d'Andelot en tête, il vint trouver le Roi avec le

Matignon à la Cour

reſte. La Reine mere le reçut avec
1567. beaucoup de diſtinction, & lui laiſſa entrevoir qu'elle le retiendroit déſormais auprès d'elle, pour profiter de ſes conſeils, elle ne pouvoit choiſir un ſujet plus fidéle ni plus actif. Matignon lui repréſenta qu'elle ne pouvoit trouver de bonheur que dans la paix, qu'il falloit mettre tout en uſage pour en établir une durable, ce qui ne s'exécuteroit jamais, ſi l'on n'avoit une attention particuliere à établir une juſtice exacte entre tous les ſujets du Roi, ſans avoir égard au rang, ni craindre l'ambition de ceux qui vouloient pouſſer à l'excès des prétentions légitimes en apparence, mais dans la pourſuite deſquelles ils n'étoient dirigés que par la paſſion. » Nous penſerons à la paix, répondit » la Reine, mais je vois bien des difficultés pour la conclure; en attendant, remercions Dieu des avantages que nous venons d'obtenir. Le » Connétable, ajouta-t'elle, en parlant de ſa victoire & de ſa mort, a » vengé le Roi de ſes ennemis, & ce » qui peut produire un bien auſſi » grand, les ennemis du Roi ſont défaits du Connétable.

Le

La Reine fit enſuite confidence à Matignon de l'inquiétude que lui cauſoit le Duc de Guiſe, à cauſe du grand nombre de partiſans que ſon pere lui avoit laiſſés, & de l'ambition qu'on remarquoit en lui. En effet ce Prince, quoique jeune encore, paroiſſoit devoir être bientôt d'un poids conſidérable dans le parti qu'il embraſſoit ; né, pour ainſi dire, au milieu des armées & ſous les yeux d'un pere qui s'y étoit acquis une grande réputation, il étoit à préſumer que le fils en ſoutiendroit l'honneur. Ce jeune Prince venoit de faire ſes premieres armes dans la guerre d'Hongrie, où il avoit donné par ſa valeur & la ſageſſe de ſa conduite, les plus grandes eſpérances. 1567.

Matignon raſſura la Reine ſur ſes inquiétudes ; & pour prévenir les prétentions que le jeune Guiſe pourroit former dans la ſuite ſur le commandement des troupes, il conſeilla à cette Princeſſe de faire créer au plutôt le Duc d'Anjou Généraliſſime des armées, parce que le nom de frere du Roi le mettroit ſûrement à couvert de toutes conteſtations, & détruiroit les jalouſies qui pourroient naître d'ailleurs. Ce conſeil étoit aſſez du goût de la Reine

tans ; ils arriverent enſemble après
1568. cette victoire au camp du Duc d'Anjou. Ce jeune Prince attendoit le renfort qu'il lui amenoit, avec d'autant plus d'impatience, que le Prince de Condé & l'Amiral s'approchant, on ſe diſpoſoit à livrer bataille ; elle ſe donna dans le voiſinage de Jarnac, où les deux armées ſe rencontrerent
1569. dans le mois de Novembre. Matignon paſſa une petite riviere qui les ſéparoit, fut ſoutenu du Duc de Guiſe & du Seigneur de Martigues de la Maiſon de Luxembourg ; avec leur ſecours il ſe rendit maître d'un des bords de la riviere & de Château-neuf que l'Amiral vouloit occuper, ce qui obligea celui-ci à changer ſa premiere diſpoſition, pour joindre le Prince de Condé qui étoit poſté dans le Village de Jarnac.

Il ne ſe pouvoit gueres préſenter de moment plus favorable pour l'armée Catholique ; Matignon en profita. Ce Seigneur, le Duc de Guiſe & Martigues voyant l'Amiral en marche, tomberent ſur ſon arriere-garde commandée par la Noüe, qui ſe défendit avec toute la valeur poſſible ; mais n'étant ſoutenu d'aucune infanterie,

parce que celle de l'Amiral marchoit fort vîte vers le Prince de Condé, ſa cavalerie fut entierement défaite, lui-même fut dangéreuſement bleſſé & fait priſonnier. Le Duc de Guiſe ſuivit ce premier avantage avec beaucoup de chaleur, Matignon le ſeconda & vainqueur de l'arriere-garde de Coligni, il le fut auſſi de l'avant-garde du Prince de Condé, qui s'avançoit pour le ſecourir. Le Duc d'Anjou arriva dans le même tems avec le reſte de l'armée, enveloppa les troupes du Prince, & les Huguenots renverſés de toutes parts, laiſſerent leur Général bleſſé au pouvoir des ennemis. 1569.

Monteſquiou, Capitaine des Gardes du Duc d'Anjou, voyant Condé par terre & ſans ſecours, s'approcha & lui caſſa la tête d'un coup de piſtolet, privant ſon Maître, par cet action barbare qui reſta impunie, de toute la gloire du triomphe qu'il venoit d'acquérir. On fit venir le corps du Prince dans Jarnac, avec une ſorte d'ignominie, l'ayant fait coucher en travers ſur une ânesſe & expoſer ainſi à la vue de toute l'armée, ſur quoi on fit ces quatre vers.

1569. L'an mil cinq cent ſoixante & neuf,
Entre Jarnac & Château-neuf,
Fut porté mort par une âneſſe
Le grand ennemi de la Meſſe.

L'Amiral de Coligni demeuré ſeul à la tête du parti Huguenot, reparut tout à coup à la tête d'une armée plus nombreuſe que la premiere; & Volfang de Baviere Duc des Deux-Ponts l'ayant joint avec un corps conſidérable d'Allemands, il repouſſa le Duc d'Anjou dans le Limouſin, & fit enſuite le ſiége de Poitiers, ce qui cauſa beaucoup d'inquiétude à la Cour. Le Duc d'Anjou, qui vouloit aller au ſecours des Aſſiégés, demandoit ſans ceſſe qu'on lui envoyât de nouvelles troupes, afin de pouvoir ſoutenir ſa premiere réputation, & empêcher la priſe de Poitiers, dont la conquête rendroit le parti Huguenot ſupérieur dans les Provinces au-delà de la Loire. La Reine-mere flattée de la gloire de ſon fils, ordonnoit des levées; mais elles ſe faiſoient lentement dans un Royaume qui étoit épuiſé; de ſorte que le ſiége de Poitiers avançoit, ſans que le Duc d'Anjou pût rien entreprendre pour délivrer cette Place; ré-

duit à faire diverſion, il aſſiégea Châtelleraut, & dépêcha Matignon à la Cour pour hâter le ſecours dont il avoit beſoin, non-ſeulement pour attaquer les ennemis, mais encore pour être en état de leur échaper s'ils prenoient la Capitale du Poitou. 1569. Matignon vient à la Cour.

Matignon fit connoître à la Reine mere combien l'impatience du Duc d'Anjou étoit fondée, & combien auſſi il étoit néceſſaire de recruter ſon armée. La plus grande partie des Militaires ſe trouvoient employés dans l'un & l'autre parti, il n'en étoit reſté aucun à la Cour capable de ſuggérer aux Miniſtres les moyens qu'il falloit employer pour avoir des hommes, ce qui avoit ſuſpendu juſques-là leur bonne volonté; l'arrivée de Matignon leva tous les obſtacles, on employa les dernieres reſſources pour trouver de l'argent, & enfin on eut des ſoldats. Matignon ſe mit à leur tête, & joignit l'armée du Duc d'Anjou, dans le tems que ce Prince aſſuré de ſa marche, ſe diſpoſoit à combattre l'Amiral. Ce dernier avoit abandonné le ſiége de Poitiers, dans le deſſein de profiter de l'infériorité du Duc d'Anjou pour l'attaquer; ce qui l'avoit

forcé d'abandonner Châtelleraut ; en
1569. sorte que Matignon arriva dans l'instant qu'il falloit pour sauver le Duc d'Anjou d'une défaite, & pour le mettre en état de vaincre.

Bataille de Montcontour. Le jeune Prince revint aussi-tôt sur ses pas, & chercha à son tour l'Amiral qui passa la riviere, & entra dans la plaine de Montcontour, après avoir abandonné quelques équipages dans ses logemens, que Matignon fit occuper le soir même par l'armée Catholique. Le lendemain on passa la riviere à un gué hors de la vue des ennemis, & l'armée se trouva dans la même plaine qu'ils occupoient. Elle étoit rangée sur deux lignes ; la premiere commandée par le Duc de Montpensier, le Duc de Guise, Saint Flour & Tavanes. Le Duc d'Anjou s'étoit mis
1570. à la tête de la seconde, suivi du Duc de Longueville, du Duc d'Aumale, du Maréchal de Cossé, de Carnavalet & de Matignon qui faisoit les fonctions de premier Maréchal de Camp.

Les deux armées resterent quelques momens en présence ; mais voulant éviter l'effet du canon, qui tiroit de part & d'autre avec furie, elles se chargerent avec tout l'ordre possible,

de sorte que tous les corps se trouverent aux mains dans la longue étendue des deux lignes, sur un terrain qui n'étoient coupé ni de ravines, ni de ruisseaux: & qui n'étoit embarrassé d'aucun arbre. Chaque troupe se mêla l'épée à la main avec tant de fermeté & de courage, que sans le carnage affreux qui se faisoit, on eût dit que les deux armées n'en formoient qu'une. Les Généraux se trouvoient aussi exposés que les soldats; la valeur déterminée que chaque combattant témoignoit, & l'avantage également balancé des deux parts, dispensoient de donner des ordres. 1570.

L'Amiral fut d'abord blessé d'un coup de pistolet à la machoire; il y porta la main, tâcha d'étancher le sang, & resta cependant dans le plus fort de la mêlée. Ses gens le voyant blessé poussérent le Duc d'Anjou qui fut jetté par terre; le Marquis de Bade & Matignon le couvrirent aussi-tôt; mais le premier fut tué, & l'autre eut d'abord son cheval tué sous lui, & reçut en même tems une blessure assez considérable; il aida cependant au Duc d'Anjou à se relever, & ayant trouvé un cheval libre, il monta des- Exploits de Matignon.

abattu le parti des Proteſtans ; mais
1570. voyant les reſſources qui reſtoient à l'Amiral de Coligni, & la facilité avec laquelle cet homme habile en faiſoit uſage, & le moyen dont il ſe ſervoit pour inſpirer aux Huguenots une nouvelle ardeur, en mettant à leur tête le jeune Roi de Navarre & le Prince de Condé, d'ailleurs le Duc d'Anjou ſe trouvant malade au ſiége de Saint Jean d'Angeli, tout cela fit
1571. penſer à la paix que Matignon avoit toujours conſeillée, & qui eût réparé tous les maux paſſés, ſi elle eût été conclue de bonne foi. Le Roi de Navarre, le Prince de Condé, l'Amiral de Coligni & les principaux Chefs des Huguenots ſe rendirent à la Cour, où la Reinemere, le Roi & le Duc d'Anjou les comblerent de careſſes: on maria le Roi de Navarre avec Marguerite de Valois, ſœur de Charles IX. & pendant pluſieurs jours on ne vit que feſtins & réjouiſſances.

Matignon inſtruit des diſpoſitions
1572. de la Reinemere, y trouvoit une ſi grande contradiction avec la ſévérité qu'elle témoignoit, qu'il jugea ſans peine que ces fêtes auroient une fin tragique; il quitta la Cour & ſe ren-

dit à Lonrai pour régler ſes affaires domeſtiques & ſe trouver en état d'agir dans ſa Province, ſuivant les circonſtances qui ſe préſenteroient. On vint lui apprendre que toute la Normandie étoit en mouvement, & que le bruit couroit qu'on avoit maſſacré à Paris l'Amiral de Coligni & tous les Huguenots venus avec lui dans cette Capitale. Matignon monta ſur le champ à cheval, défendit ſur tous les lieux de ſon paſſage, que l'on en vînt à aucune violence & ſe hâta d'arriver à Alençon, une des Villes les plus conſidérables & des plus peuplées de la Normandie. Les Catholiques & ſurtout les Emiſſaires de la Maiſon de Guiſe, s'y trouvoient les plus forts, ces derniers brûloient d'envie d'imiter les Pariſiens & de maſſacrer les Huguenots. Ceux-ci déja conſternés de ce qu'on leur avoit appris du ſort de leurs freres, ſe tenoient enfermés dans leurs maiſons, attendant à chaque inſtant la mort, dont les Catholiques les menaçoient ſans ceſſe. 1572.

Au bruit de l'arrivée du Comte de Matignon, ils ſe crurent au dernier moment de leur vie; c'étoit ce même

[illegible] le parti des Protestans; mais [illegible] les [illegible] qui [illegible] à l'Amiral de Coligni, & la facilité avec laquelle cet homme habile en [illegible], & le moyen dont il se servoit pour inspirer aux Huguenots une nouvele ardeur, en mettant à leur tête le jeune Roi de Navarre & le Prince de Condé, [illegible] le Duc d'Anjou se trouvant malade au siége de Saint Jean d'Angeli, tout cela [illegible] à la paix que Matignon avoit toujours conseillée, & qui eût réparé tous les maux passés, si elle eût été conclue de bonne foi. Le Roi de Navarre, le Prince de Condé, l'Amiral de Coligni & les principaux Chefs des Huguenots se rendirent à la Cour, [illegible] la Reine mere, le Roi & le Duc d'Anjou les comblerent de caresses: on maria le Roi de Navarre avec Marguerite de Valois, sœur de Charles IX. & pendant plusieurs jours on ne vit que festins & réjouissances.

1572 Matignon instruit des dispo[illegible] de la Reine mere, y trouvo[illegible] grande contradiction avec [illegible]

dit à Lonrai pour régler ſes affaires domeſtiques & ſe trouver en état d'agir dans ſa Province, ſuivant les circonſtances qui ſe préſenteroient. On vint lui apprendre que toute la Normandie étoit en mouvement, & que le bruit couroit qu'on avoit maſſacré à Paris l'Amiral de Coligni & tous les Huguenots venus avec lui dans cette Capitale. Matignon monta ſur le champ à cheval, défendit ſur tous les lieux de ſon paſſage, que l'on en vînt à aucune violence & ſe hâta d'arriver à Alençon, une des Villes les plus conſidérables & des plus peuplées de la Normandie. Les Catholiques & ſurtout les Emiſſaires de la Maiſon de Guiſe, s'y trouvoient les plus forts, ces derniers brûloient d'envie d'imiter les Pariſiens & de maſſacrer les Huguenots. Ceux-ci déja conſternés de ce qu'on leur avoit appris du ſort de leurs freres, ſe tenoient renfermés dans leurs maiſons, attendant à chaque inſtant la mort, dont les ligues les menaçoient

1572.

Seigneur qui les avoit obligés jusque-
1572. là par d'extrêmes rigueurs à se tenir dans les bornes du devoir le plus exact, se montrant inexorable toutes les fois que quelqu'un d'entr'eux s'étoit trouvé coupable; on sçavoit qu'il haïssoit leur parti, depuis qu'on avoit entrepris contre sa vie, & qu'il aimoit la Maison de Guise, dont le massacre de la Saint-Barthélemi vengeoit le chef; ainsi les Huguenots voyant qu'il avoit fait fermer toutes les portes de la Ville, n'espéroient aucune miséricorde de la part d'un homme offensé, à qui rien ne parloit pour eux & qui servoit la passion de son Roi en les massacrant. On eut bien de la peine à les faire sortir des endroits où ils s'étoient réfugiés pour venir sur la Place d'Alençon, où Matignon les attendoit accompagné de ses Gardes, de plusieurs Gentilshommes & de quelques vieux soldats qui avoient voulu le suivre.

Les Huguenots s'étant réunis en une seule troupe, pour avoir, disent-ils, la consolation de mourir tous ensemble, se présenterent à Matignon, la douleur & la crainte peintes sur le visage. Ce Seigneur les rassura : » Vous

» obſtination, leur dit-il, & le nom-
» bre des ennemis que vous vous êtes 1572.
» faits, vous ont penſé coûter la vie ;
» mais je viens pour vous ſauver : la
» bonté du Roi vous a accordé des
» graces dont on vous laiſſera jouir,
» ſi vous ne vous en rendez indignes
» par de nouvelles déſobéiſſances ;
» ſoyez ſoumis au Roi, je vous répons
» de votre ſort, & que vous n'avez
» rien à craindre que de vous-mêmes.

Les Huguenots raſſurés ; & paſſant, pour ainſi dire, de la mort à la vie ſe jetterent à genoux, promettant à Matignon de ſuivre en tout ce qu'il jugeroit à propos de leur preſcrire, & de lui donner telle ſureté de leur fidélité qu'il voudroit exiger ; il leur demanda trente des principaux d'entre eux pour ſervir d'ôtages, ce qui lui fut accordé ſans peine par des gens pénétrés de reconnoiſſance, & dont les deſcendans doivent regarder la Maiſon de ce grand homme comme la ſeconde cauſe de leur exiſtence.

Avant de ſortir d'Alençon, ce Seigneur enjoignit aux Catholiques, ſous les plus grandes peines, de vivre en paix avec les Huguenots ; & en quit-

tant cette Ville qu'il avoit sauvée par
1572. sa bonté, il alla donner le même ordre dans tous les lieux de son Gouvernement; ce fut ainsi qu'il conserva plusieurs milliers d'hommes que des ordres fanatiques alloient faire périr. Cet exemple d'une louable résistance à l'exemple & à l'autorité de la Cour, fut peu imité, mais il fut généralement approuvé; le Roi même, quand la premiere chaleur de cette sanglante exécution fut appaisée, se repentit d'avoir suivi des conseils inhumains, & loua Matignon de la conduite qu'il avoit tenue en une occasion aussi importante, le chargeant d'interpréter d'une façon convenable à l'autorité Royale, ce qu'il appelloit *l'émotion n'aguere avenue à Paris*, accusant l'Amiral de Coligni & les malheureuses victimes qu'on avoit immolées avec lui, d'avoir conspiré contre sa personne & contre toute la Maison Royale. Matignon étoit chargé d'exposer cette accusation comme la seule cause des derniers événemens, & de promettre aux Huguenots de sa Province une entiere tranquillité, à des conditions qui les rendoient esclaves, mais que

leur Gouverneur eut ſoin d'adoucir pour ne pas déſeſpérer des gens qu'il trouvoit alors beaucoup plus malheureux que coupables. 1572.

Le Duc d'Anjou avoit une autre opinion du maſſacre de la Saint-Barthélemi; il le regardoit comme une action légitime, entrepriſe pour le ſalut de l'Etat & de la Religion. Il parut même au ſujet de cet évenement un Mémoire intitulé, *Apologie du Duc d'Anjou*, dans lequel, loin de le juſtifier d'avoir eu part à ce maſſacre, l'Apologiſte ne fit qu'expoſer les motifs qui pouvoient en diminuer l'horreur. Pour achever d'écraſer le parti Huguenot, ce Prince entreprit quelque tems après le ſiége de la Rochelle contre toutes les régles de la prudence. Cette place étoit alors la plus forte de l'Europe, & regardée par les Huguenots comme leur plus ſûr azyle. Le jeune Roi de Navarre & le Prince de Condé, retenus comme priſonniers à la Cour, depuis le maſſacre de Coligni, étoient venus à bout d'informer leurs freres du danger qui les menaçoit, & la Rochelle ſe trouvoit imprenable par le nombre de ſoldats qu'on y avoit fait entrer avec

les proviſions néceſſaires pour ſoute-
1572. nir un long ſiége.

Les Polonois attirés par le bruit des victoires du Duc d'Anjou, vinrent heureuſement lui offrir leur Couronne, & le ſauver de la honte d'une défaite qu'il eût infailliblement eſſuyée; le nouveau Roi de Pologne laiſſa en partant de grandes ſemences de troubles, le Duc d'Alençon ſon frere, demanda la Lieutenance Générale du Royaume, que ſon abſence laiſſoit vacante, & ſe vengea du refus qu'on lui en fit en ſe mettant à la tête du
1574. parti Huguenot; Matignon aida à découvrir les intrigues de ce Prince, travailla à le ramener à la Cour, & ſe rendit enſuite dans ſon Gouvernement de Normandie, où le Comte de Montgommeri venoit de deſcendre avec ſix mille Anglois, auſquels ſe joignirent un ſi grand nombre d'Huguenots, qu'il forma une puiſſante armée. Matignon dénué de troupes, ſongea à la conſervation des principales Villes ſituées ſur le bord de la mer, & abandonna les autres à la diſcrétion du plus fort, pendant qu'il envoyoit ſolliciter la Cour de lui donner les moyens de ſe défendre.

La Reine & les Miniſtres qui croyoient avoir triomphé des Huguenots dans le dernier maſſacre, furent conſternés en apprenant quelle étoit leur puiſſance en Normandie. Le Roi naturellement violent, à qui l'on avoit fait accroire que les Proteſtans n'étoient plus en état de rien entreprendre, entra dans une grande colere, en apprenant leurs conquêtes dans cette Province; il s'écria qu'on le trahiſſoit, qu'on vouloit le perdre: enfin ſes tranſports furent ſi véhémens, que ſa ſanté en fut conſidérablement altérée: pour calmer cette dangéreuſe agitation, la Reine-mere lui promit d'accabler promptement les Huguenots, & de ſe conduire de façon que tout ſeroit tranquille dans les Provinces & à la Cour. 1574.

Cette Princeſſe manda auſſi-tôt Matignon, qui cacha au Roi une partie des pertes qu'il avoit faites en Normandie, & travailla de concert avec la Reine à lever de nombreuſes troupes. On en compoſa trois armées: la premiere fut donnée au Duc de Montpenſier, pour défendre le Poitou contre la Noue; la ſeconde au Prince Dauphin ſon fils, dans le Dauphiné;

& la troiſiéme pour Matignon, qui
1574. devoit aller reprendre ſur Montgommeri les Villes dont il s'étoit emparé dans ſon Gouvernement. Avant de le laiſſer partir, elle appella Matignon dans ſon cabinet : » Vous ſçavez, lui » dit-elle, quelle confiance j'ai toujours eue en vous ; je vous ai appelé de la Province où vous étiez pour » m'aider de vos conſeils, & je les ai » ſuivis, cela doit redoubler votre » zéle ; vous voyez l'état où le Roi eſt » réduit, il menace, il tonne & ne » peut ſupporter plus long-temps, » ſans danger de la vie, les attentats » des Hugnenots ; ſon caractere violent le dévore, il ſouffre auſſi de l'humeur turbulente de ſon frere, & des » mauvais conſeils dont lui & le Roi » de Navarre ſont ſuſceptibles ; voilà » ce qui le touche, & à quoi il faut, » s'il ſe peut, apporter un prompt remede ; mais ce qui m'accable, moi » qui ai ſupporté avec aſſez de conſtance tant de troubles & de conjurations, c'eſt de voir mon fils & mon » gendre armés contre moi ; & pour » comble de douleur, le Comte de » Montgommeri, ce meurtrier du » Roi mon mari, vainqueur d'une

» grande Province, & en état de per-
» dre le Royaume, en y introduiſant
» les Anglois ; c'eſt de ce meurtrier, 1574.
» ajoute-t'elle avec émotion, c'eſt de
» cet objet de ma haine dont je veux
» triompher : je vous ai choiſi parmi
» ceux que je juge les plus fidéles,
» pour me venger perſonnellement de
» l'homme du monde que j'ai le plus
» de ſujet de haïr.

Matignon répondit qu'il feroit en-ſorte de réparer avec les troupes qu'on lui donnoit, les pertes que le Roi avoit ſouffertes en Normandie ; que Montgommeri ſi ſouvent vainqueur dans cette Province, ne devoit point inſpirer tant de crainte, & que la néceſſité où il ſe trouvoit de mettre de fortes garniſons dans les Places, le mettoit hors d'état de tenir la campagne, ce qui le réduiroit bientôt à fuir de la Province, ou à ſe livrer de lui-même à ſes ennemis. La Reine congédia Matignon avec cette eſpérance, & il partit pour la baſſe-Normandie, où étoit le rendez-vous de ſes troupes, dans la réſolution de pourſuivre Montgommeri ſans relâche, comme le ſeul qui fût alors en état de ſoutenir ſon parti dans la Normandie.

1574. L'armée de Matignon étoit de cinq mille hommes de pied & de dix-huit cent chevaux, ſans compter les Gardes & un grand nombre de Gentilshommes, auſquels venoient ſe joindre tous les iours leurs parens & leurs amis. Avec cette armée, il reprit Falaize & Argentan, en s'approchant toujours du Comte de Montgommeri, qui s'étoit retiré dans Saint Lo avec le Comte de Colombieres, ſon gendre. Ces deux Chefs avoient deſſein de faire de cette Ville leur place d'armes, c'étoit ce qui avoit empêché Matignon d'entrer dans le Cottentin; pour les tromper, il feignit de vouloir aſſiéger Carantan, afin de les obliger à mettre une partie de la garniſon de S. Lo dans cette derniere Place; le deſſein de Matignon réuſſit: Montgommeri ſe hâta d'envoyer le jeune Comte de Lorges ſon fils, avec cinq cent hommes dans Carantan, & à peine ce ſecours fut-il ſorti de Saint Lo, que Matignon le fit ſuivre par Villers, un de ſes Maréchaux de Camp; il arriva deux heures après avec le reſte de l'armée, pour achever d'inveſtir la Place.

Montgommeri ſe voyant enfermé, craignoit que ſuccombant à la fin, il

ne ſe trouvât à la diſcrétion de la Rei-
ne mere, il chargea Colombieres de 1574.
ſoutenir le ſiége, & s'échappa avec 60 chevaux pour gagner la petite Ville de Domfront, où il comptoit raſſembler ſes amis & de nouvelles troupes. Matignon ayant appris ſa retraite & jugeant ſa priſe plus importante que celle de Saint Lo, laiſſa ſes Maréchaux de Camp pour continuer le ſiége, & marcha promptement vers Domfront avec toute ſa cavalerie, qui demeura vingt-quatre heures entieres à cheval, en attendant que l'infanterie fût arrivée, pour que Montgommeri ne pût ſortir de Domfront.

Ce Seigneur voyant qu'il ne pouvoit échapper après l'avoir tenté pluſieurs fois, regretta d'avoir quitté S. Lo, où il auroit pû ſe défendre longtems; au lieu qu'il ſe voyoit dans une des plus mauvaiſes Places de la Normandie, avec ſoixante chevaux & deux cent hommes de pied; il manda ſes amis, la garniſon & les Bourgeois, avec quelques Bretons, qui formoient une partie des troupes de la Place avant ſon arrivée; il leur dit que n'ayant pas cru que le premier Chef du parti Huguenot en Normandie dût

soutenir un siége de Saint Lo, il en
1574. étoit sorti afin de se mettre en état de le secourir; mais que trahi par son malheur, les ennemis venoient de l'investir avant qu'on l'eût informé de leur marche; Montgommeri ajouta, que la perte dont il étoit menacé, le toucheroit moins, s'il ne sçavoit combien dans les circonstances où l'on se trouvoit, elle affoibliroit son parti; mais que d'ailleurs, s'ils vouloient lui promettre de se sacrifier comme lui pour la cause commune, il lui resteroit encore de l'espérance, Matignon n'étant pas assez fort pour faire deux siéges à la fois, celui de Saint Lo méritant plus d'attention que la prise de Domfront.

Les soldats Huguenots & les Bourgeois jurerent au Comte de mourir les armes à la main avec lui, s'ils ne pouvoient se sauver ensemble; mais les Bretons montrerent beaucoup de froideur, Montgommeri qui avoit compté sur eux, la regarda comme un présage de sa perte. La Ville de Domfront étoit en ce tems-là environnée d'une muraille, terrassée seulement en quelques endroits; & on regarda comme l'effet d'une valeur prodigieuse que Mont-

Montgommeri eût pu y soutenir une attaque de vingt-quatre heures, après quoi il se retira dans le Château qui étoit beaucoup plus fort que la Ville, & formé de quatre grosses tours capables de résister long-tems à l'effort de l'artillerie; il étoit placé sur une éminence qui dominoit la Ville : les avenues eussent été difficiles à accès, si on avoit laissé le tems à Montgommeri de détruire les maisons voisines. Matignon s'en servit pour avancer ses batteries, qui sans cela eussent été souvent démontées par celles des ennemis : en vain Montgommeri employa-t-il tout son canon pour abattre ces maisons qui permettoient aux Catholiques de venir à couvert jusques sur le bord du fossé, il n'en put venir à bout, & vit en deux jours Matignon logé à deux cens pas des murailles. 1574.

Alors celui-ci le fit sommer de se rendre, sans lui laisser entrevoir aucune condition favorable, lorsqu'il seroit absolument maître de son sort. Montgommeri résolu de périr plutôt que de se rendre à discrétion, persista à se défendre, & réussit de telle sorte, que Matignon fut obli-

gé de battre de nouveau la muraille
1574. pendant vingt-quatre heures, couchant même sur la batterie, afin de n'avoir aucune négligence à craindre. Il voyoit croître la brêche avec plaisir, lorsque Montgommeri fit une grande sortie pour tâcher d'enclouer le canon, ce qui eût été le salut de la Place. Ce fut-là où les Bretons abandonnerent cet infortuné Général, & l'obligerent par leur lâcheté à rentrer avec perte dans le Château. Un pareil accident qui avançoit sa ruine, ne le découragea pas : sans vouloir écouter les Bretons, qui sembloient se repentir de l'avoir trahi, il anima le reste de ses soldats, & leur fit promettre de soutenir l'assaut dont on les menaçoit, quoique Matignon eût fait offrir quartier à la garnison, si elle vouloit livrer Montgommeri.

Cette offre parut une injure à des gens pleins d'honneur ; & redoubla encore l'ardeur qu'ils avoient pour se défendre : tous promirent à leur Général de combattre jusqu'au dernier soupir ; & comme si le mépris de la mort les eût rendus invincibles, ils provoquerent l'ennemi par de grands cris. La brêche avoit plus de soixante

pas de largeur, & un ſi grand eſpace paroiſſoit impoſſible à défendre long-tems; Matignon le diſoit à ſes ſoldats pour les encourager, & il ne s'attendoit pas en effet à une longue réſiſtance : les aſſiégés paroiſſant tranquilles ſur leurs remparts, mais dérobant leurs travaux à ſa vûe, ils avoient coupé la muraille derriere la brêche, & placé une longue coulevrine chargée de mitraille, ſur un ouvrage qui en battoit le pied. Matignon donna l'ordre, le canon tira, les troupes marcherent; mais dans le moment où les Officiers & les Soldats s'empreſſoient pour franchir la brêche, la coulevrine tira ſur cette multitude ſerrée, tua ou bleſſa d'un ſeul coup environ cinquante hommes, & cauſa une ſi grande frayeur aux autres, qu'ils s'enfuirent à grands pas pour regagner leur tranchée; s'imaginant, au carnage de leurs compagnons, que la muraille étoit toute couverte d'artillerie. 1574.

Sainte Colombe, à qui Matignon avoit confié la conduite de l'aſſaut, fit les plus grands efforts pour arrêter les fuyards, & ſecouru par de nouvelles troupes, il retourna à l'aſſaut. La coulevrine tira une ſeconde fois avec

autant de succès que la premiere ; mais
1574. elle ne causa pas tant de frayeur aux assiégeans, qui s'efforcerent d'escalader la brêche. Les Huguenots armés de mousquets, de piques & d'épées, venoient au-devant d'eux avec tant de résolution, qu'on eût dit qu'ils vouloient moins défendre la brêche, que combattre dans le fossé ceux qui l'attaquoient. Les deux partis couverts de feu & de fumée, ne se reconnoissoient qu'à la voix ; on ne voyoit ni les morts, ni les blessés, ni les combattans, on n'entendoit que des cris de fureur.

Montgommeri accourut lui-même une hache d'armes à la main ; & sa situation le réduisant à chercher la mort, il fit des prodiges pour la trouver les armes à la main. Toute la Ville avoit suivi ce Général : les femmes, les vieillards & les enfans, échauffés de son ardeur, & alarmés du péril qu'il couroit, le secondoient de leurs efforts, de leurs vœux & de leurs cris ; ils défendoient en lui leur pere & l'un des plus zélés défenseurs de leur Religion. Pour lui, qui sçavoit que la plus vigoureuse résistance ne faisoit que retarder sa perte, ne faisoit aussi durer

le combat qu'autant de tems qu'il lui en falloit pour mourir; mais sa destinée le sauva d'un malheur qu'il cherchoit, afin de le réserver à celui qu'il fuyoit. 1574.

Les Catholiques rebutés, couverts de sang & de coups, voyant la brêche à demi réparée par les morts & les mourans qui la couvroient, songerent à la retraite, & la firent même avec beaucoup de désordre; pendant que Montgommeri désespéré de voir encore le jour, combloit ses soldats de louanges & de remercimens, leur valeur, disoit-il, méritant d'être couronnée par un meilleur succès que celui qui les attendoit. Ce Général ne les avoit point flattés, il leur avoit dit dès le premier jour du siége, que la valeur la plus déterminée ne pouvoit que les faire périr avec plus de gloire; mais comme les Huguenots, sur-tout au commencement de la guerre étoient sûrs de n'avoir aucun quartier, ils s'étoient eux-mêmes résolus à périr avec leur Général, si rien ne pouvoit le sauver avec eux.

Cependant Matignon encourageoit ses soldats, qui trouvoient le siége de Domfront aussi pénible que sanglant;

on ne les avoit point préparés à trou-
1574. ver une pareille réſiſtance dans une Place à peine jugée capable de ſouffrir quelques coups de canon ; & ſur la foi de Matignon qui les avoit aſſurés d'une victoire auſſi prompte que facile, ils ſe croyoient déja les maîtres de la Ville & de Montgommeri. Matignon leur dit qu'il n'avoit pû prévoir tout ce que des gens déſeſpérés ſeroient capables d'entreprendre ; mais que leur dernier ſuccès en diminuant leur nombre, augmentoit la certitude où l'on étoit de les prendre à l'avenir ſans peine, & il ordonna un ſecond aſſaut.

Montgommeri réduit à ſoixante ou quatre-vingt hommes en état de combattre, n'oſoit leur propoſer de le ſoutenir ; il dit même à quelques-uns : » Laiſſez-moi me perdre ſeul, puiſ- » que le ſort a voulu m'amener dans » le ſeul endroit du monde où votre » valeur ne me peut ſauver, deman- » dez quartier aux ennemis, ils vous » l'accorderont peut-être. » Et comme il parloit de cette ſorte, Matignon envoya offrir la vie à la garniſon. Montgommeri, excepté tacitement de cette grace, inſiſta plus qu'auparavant

pour qu'on se rendît ; mais les soldats préférant la mort à la honte de livrer ainsi leur Général, coururent d'eux-mêmes sur la brêche avec une intrépidité qui étonna Matignon. Il avoit voulu conduire lui-même ce second assaut, & l'on avoua que le péril étoit digne de lui : une grêle de coups de toutes sortes d'armes défendit long-tems l'approche de la brêche : l'artillerie, les mousquets, les pots à feu, tout partoit à la fois, une fumée épaisse environnoit les combattans, & augmentoit le danger en le cachant. 1574.

Matignon animoit les siens de la voix, car à peine pouvoit-il voir ses soldats ; on ne voyoit que du feu, des mousquets & des piques. Montgommeri de son côté, se multiplioit pour donner, & plus encore pour recevoir plus de coups, il avoit une hache d'armes & peu d'armes défensives, voulant que la fin de l'assaut fût celle de sa vie. Le nuage épais qui couvroit la brêche, commença à s'éclaircir, le feu diminuant à mesure que les combattans tomboient, on vit alors du côté de la Ville, le haut d'une muraille toute sanglante, sur laquelle se tenoit un petit nombre d'hommes ;

avec la contenance & la fierté de gens
1574. qui ne vouloient que ſe venger & mourir. Leur air déterminé refroidit les troupes de Matignon, il falloit pour ſe rendre maître de la brêche, vaincre juſqu'au dernier de ces hommes mortels, mais invincibles, & marcher ſur un monceau de corps qui formoient comme une autre muraille. Matignon qui vouloit ménager ſes ſoldats, & qui d'ailleurs ſçavoit bien que Montgommeri n'ayant point de ſecours, ſeroit pris tôt ou tard, fit ſonner la retraite.

On ne parla dans le camp que du courage extraordinaire des aſſiégeans, victorieux dans deux aſſauts terribles dont le ſeul appareil ſembloit devoir les obliger à ſe rendre : on plaignit le ſort de tant de braves gens deſtinés à périr au milieu de leur gloire ; & le ſort de Montgommeri parut ſur-tout digne en même tems d'envie & de pitié ; il étoit aiſé de voir à ſa réſiſtance, que ſon deſſein étoit de périr : peut-être même Matignon, qui connoiſſant les diſpoſitions de la Reine mere, ſçavoit ne pouvoir le dérober à ſa vengeance, ſouhaitoit-il en ſecret qu'il mourût les armes à la main ; mais il

fut obligé de ſe comporter comme s'il eût été aſſuré de la généroſité de la Reine, en tâchant d'avoir Montgommeri ſans riſquer une nouvelle effuſion de ſang. 1574.

Matignon avoit dans ſon armée un Officier conſidérable par ſa naiſſance & par ſon courage, c'étoit le Seigneur de Vaſſé, parent & ami de Montgommeri, quoique d'un parti différent; Matignon le choiſit pour aller propoſer à ce dernier de ſe rendre avant d'eſſuyer un troiſiéme aſſaut, qui infailliblement l'emporteroit. Vaſſé demanda à ſon Général s'il pouvoit au moins aſſurer ſon parent de la vie: » Vous lui direz, répondit Matignon, » que je m'engage avec lui pour tout » ce qui dépend de moi: c'eſt à lui de » décider de ſon ſort; mais il eſt im- » poſſible, s'il ne ſe rend, qu'il nous » échappe, & alors on ſe croira tout » permis contre un homme qui aura » réſiſté juſqu'au dernier moment. »

Vaſſé ayant obtenu un ſauf-conduit pour entrer dans la Place, vit Montgommeri. La préſence de ce Général infortuné lui fit ſentir encore plus vivement l'horreur de ſa ſituation. Il ne venoit à lui que pour lui propoſer

au lieu d'une mort certaine, mais
1574. glorieuſe, une captivité dure, & peut-être une fin ignominieuſe; mais comme il eſt rare qu'on déſeſpere jamais ſans retour, Vaſſé tâcha de le perſuader que le tems auroit affoibli la haine de la Reine; que le malheur d'un homme de qualité, autrefois dans la faveur de cette Princeſſe, & alors dans les fers, pourroit la toucher, & que d'ailleurs la conſidération de la vengeance que pourroit tirer ſon parti, arrêteroit les effets de ſon reſſentiment: il ajouta encore qu'avant que la Reine pût exiger qu'on le mît entre ſes mains, les hazards de la guerre pouvoient faire tomber en celles de l'Amiral, quelque Officier Catholique avec lequel on l'échangeroit, au lieu que s'il s'obſtinoit à ſoutenir un troiſiéme aſſaut, la vengeance de la Reine ſeroit juſtifiée, & qu'il ne lui reſteroit plus d'autre reſſource que la mort.

Montgommeri lui répondit qu'il la cherchoit depuis long-tems, ſans vouloir ſe ſauver autrement: qu'on lui avoit appris à la Cour, par les injuſtices les plus criantes, à vivre dans un continuel déſeſpoir, & que le mal-

heur où il ſe trouvoit alors, quoique capable de toucher ſon ennemie même, ſi elle étoit capable de pitié, 1574.
ſembloit néanmoins à ſes propres yeux le moindre de tous, en ce qu'il ſeroit le dernier : » Cependant, ajouta » Montgommeri, que peut-on de » plus accablant ? J'ai ſoutenu des ſié- » ges meurtriers, des batailles ſan- » glantes, & l'effort des plus puiſſan- » tes armées. Alors je pouvois, ſinon » triompher, au moins périr avec » gloire : aujourd'hui le ſort m'enfer- » me dans une Ville ſans murailles, » ſans ſoldats, & où j'ai vû périr preſ- » que tous ceux qui ont voulu me dé- » fendre, ſans avoir pû périr moi- » même : voulez-vous que j'aille mon- » trer au milieu de la petite armée que » Matignon commande, un homme » qui juſqu'ici a fait trembler les plus » fortes Provinces du Royaume, & » qui s'abaiſſeroit en vain à demander » grace. »

Vaſſé l'aſſura qu'il pouvoit tout ſe promettre de la généroſité de Matignon, diſpoſé comme il l'avoit vû, à employer tout ſon crédit pour le ſauver. Il lui parla enſuite de Colombiere ſon gendre, du jeune de Lorges ſon

fils, enfermés dans S. Lo, & pour leſ-
1574. quels il devoit ſe conſerver, ajoutant à ces motifs, plus touchans que ſolides, celui de la conſervation du malheureux reſte de ſa garniſon. Vaſſé le voyant ébranlé, lui dit encore que de ſon côté, il n'avoit pas ſi peu de crédit à la Cour qu'on ne voulût le ménager, & qu'il ſe perdroit plutôt que de ſouffrir qu'on le maltraitât.

Ces diſcours affoiblirent la généreuſe réſolution où Montgommeri étoit de s'enſevelir ſous les ruines de la Place, & après bien des plaintes contre la dureté du ſort, il convint de ſe rendre à Matignon la vie ſauve, pourvu qu'on voulût lui aſſurer celle des ſoldats & des habitans de Domfront. Ce fut une joie générale dans tout le camp, lorſque Vaſſé vint y apporter la réponſe de Montgommeri, quoique ce Seigneur pût à peine oppoſer trente hommes à l'armée Catholique, on y redoutoit néanmoins un troiſiéme aſſaut, ce qui fit connoître que Matignon avoit agi avec beaucoup de prudence en tentant la voie de la négociation.

Cependant le feu ceſſa tout-à-fait de part & d'autre, l'armée s'appro-

cha paiſiblement des murailles, les portes de la Ville s'ouvrirent, & l'on en vit ſortir Montgommeri accompagné de deux ou trois Officiers bleſſés, les ſeuls qui fuſſent reſtés du ſiége. Matignon alla le recevoir à la tête de ſes troupes avec Vaſſé & les principaux Chefs, il lui rendit tous les honneurs dûs à ſa valeur & à ſa naiſſance; ſoupa le ſoir avec lui, & ne voulut pas qu'il s'apperçût qu'on le gardoit à vûe. Malgré ces égards, Montgommeri privé des Officiers qu'il avoit amenés avec lui, ſe voyant au milieu d'une armée ennemie, & entendant les déſordres que les vainqueurs commettoient dans la Ville, regrettoit de n'y avoir pû trouver la mort: plus il penſoit à ſon état, moins il enviſageoit de reſſources. 1574.

Matignon étoit généreux; mais la Reine de qui il dépendoit, étoit implacable. La douleur de Montgommeri redoubla, lorſque l'armée chargée de butin, décampa pour aller continuer le ſiége de Saint Lo. Cette Ville étoit reſtée inveſtie par les Lieutenans de Matignon; mais la bravoure déterminée de Colombiere les avoit empêchés de faire aucun progrès pendant

Matignon revient à St Lo.

son abſence : le Gouverneur étoit même venu à bout de faire entrer des
1574. ſecours d'hommes & de munitions dans la Place, enſorte que ſa conquête étoit devenue plus difficile. Matignon fit pouſſer les attaques avec vigueur, il ne quittoit point les tranchées & combattoit lui-même, quand l'exemple étoit néceſſaire : les aſſauts furent vifs & preſſans, mais Colombiere oppoſant par-tout une réſiſtance opiniâtre, le ſiége devenoit tous les jours plus meurtrier & traînoit en longueur.

L'armée de Matignon étoit trop foible pour que l'on pût prodiguer le ſang des ſoldats, l'Amiral de Coligni averti du malheur de Montgommeri, formoit, diſoit-on, le deſſein de paſſer en Normandie, pour le délivrer en ſecourant S. Lo. Ces raiſons étoient puiſſantes pour déterminer Matignon à employer toutes ſes reſſources : il fit venir Montgommeri, & lui dit que le malheur de la guerre l'ayant livré à la diſcrétion de la Reine-mere, il ne devoit rien oublier de ce qui pouvoit adoucir cette Princeſſe, dont le caractere lui étoit connu ; qu'elle avoit extrêmement à cœur la priſe de S. Lo,

dont la conquête soumettoit toute la Basse-Normandie ; & que s'il vouloit engager Colombiere à la rendre, ce service signalé toucheroit sans doute la Reine, & l'engageroit à oublier que lui-même avoit fait soulever ces Places. Montgommeri étonné de la proposition de son vainqueur, lui représenta la honte du personnage qu'il vouloit lui faire jouer contre son gendre, son fils, ses freres, & à la face de toute l'Europe : *Vous avez*, lui dit-il, *ma liberté, la Reine demandera bientôt ma vie, qu'on me laisse au moins l'honneur.* 1574.

Matignon lui répondit, que son sort le touchoit assez pour ne rien exiger de lui qui pût en augmenter l'amertume, mais qu'après tout l'ayant pris les armes à la main, en faveur d'un parti rébelle, il ne croyoit lui proposer rien de contraire à l'honneur, en l'engageant à faire ses efforts pour ramener son fils & son gendre au devoir dont son exemple les avoit éloignés, ajoutant que ce moyen étoit le seul capable de les sauver tous trois. La même considération avoit déja fait commettre à Montgommeri une premiere foiblesse, elle l'entraîna dans

une seconde ; après quelque résistance, il monta à cheval & se présenta
1574. au bord du fossé de S. Lo, au milieu d'une troupe de soldats.

Colombiere averti, se présenta sur la muraille avec un grand nombre d'Officiers, & tous frémissoient de voir leur Général ainsi humilié entre des mains ennemies : Colombiere surtout remarquant une profonde tristesse sur le visage de son beau-pere, autrefois si fier & si heureux, ne pouvoit contenir sa douleur. Enfin Montgommeri parla, il peignit son sort présent, celui qui l'attendoit, ce qu'il avoit souffert, la violence qu'on lui avoit faite pour le résoudre à paroître en captif devant ses amis & ses proches : il lui dit qu'il avoit plusieurs fois cherché la mort sans la trouver, & qu'il étoit venu pour leur représenter que n'ayant point les mêmes sujets de crainte que lui, ils devoient prévenir une destinée aussi funeste, en se soumettant à la force & au devoir.

Ces derniers mots qu'il prononça avec peine, sembloient avoir ôté tout sentiment de pitié à Colombiere : » Je croyois, lui dit-il, qu'un homme

» tel que vous, ne paroîtroit ici que
» pour nous exhorter à une plus gran- 1574.
» de réſiſtance ; mais je vois que le
» plus triſte effet de votre malheur,
» eſt de vous avoir ôté le courage ; je
» me retire pour n'être pas plus long-
» tems témoin de votre foibleſſe, &
» ſi j'ai quelquefois appris de vous
» comment il falloit vaincre, je vous
» montrerai comment il falloit mou-
» rir. » Colombiere ſe retira en effet, & Montgommeri reprit le chemin du camp, déſeſperé de ſa démarche & du reproche qu'il avoit eſſuyé.

S. Lo pris d'aſſaut par Matignon.

Depuis ce moment il ne voulut voir ni Matignon, ni Vaſſé, il s'enferma dans la tente qu'on lui avoit donnée pour priſon, ſouhaitant à chaque inſtant la mort que l'on ſe préparoit à lui faire ſubir ; mais avant de finir ſa vie, la fortune lui réſervoit un nouveau malheur : Saint Lo attaqué de toutes parts, fut priſe d'aſſaut, Colombiere périt ſur la brêche le ſabre à la main, & le jeune de Lorges fils unique de Montgommeri, fut amené priſonnier dans la même tente qu'occupoit ſon pere. La Cour envoya un ordre poſitif de faire partir ſur le champ Montgommeri ſous une ſûre

garde. Matignon fit tout ce qu'il pût
1574. alors pour assurer au moins la vie à son prisonnier, mais tous ses efforts furent inutiles. La Reine implacable le fit amener dans la tour de la Conciergerie, qui porte encore aujourd'hui le nom de Montgommeri : il n'en sortit que pour trouver sur un échaffaut la mort qu'il avoit en vain cherchée dans les combats ; mais avant de subir son supplice, il parla au peuple avec beaucoup de véhémence contre l'injustice de la Reine, qui vengeoit sur lui sa haine particuliere, & la mort du feu Roi dont son malheur l'avoit, malgré lui, rendu le funeste instrument ; il parla des regrets que ce crime involontaire lui avoit coûté ; il dit ce qu'il avoit fait pour obtenir sa grace, & la violence avec laquelle on l'avoit poussé dans le précipice ; il fit aussi quelques reproches à Matignon pour l'avoir abandonné à la colere d'une Reine inexorable, contre laquelle il devoit employer en sa faveur tout ce que ses services & le besoin qu'on avoit de lui, lui donnoient de crédit à la Cour.

Matignon ne doutoit pas que ses ennemis ne lui fissent un crime des

reproches de Montgommeri, & il avoit fait vivement ſolliciter la Reine mere pour qu'elle accordât la grace de ce priſonnier : il ſe plaignit même avec aſſez d'aigreur des refus de cette Princeſſe ; mais tout cela fut inutile pour Montgommeri. On adoucit Matignon en lui donnant la propriété de la Ville & Baronnie de Saint Lo, qui avoit juſques-là appartenu à l'Evêque de Coutances. Il avoit repréſenté à la Cour que cette Ville étant poſſedée par des Prêtres, ſe trouveroit toujours ſans défenſe & expoſée aux premieres ſurpriſes de l'ennemi, au lieu que ſi on lui donnoit cette Place en échange de la Seigneurie des Moutiers, qu'il donneroit à l'Evêché de Coutances, il s'obligeoit à faire bâtir dans S. Lo à ſes dépens, une eſpéce de Citadelle ſuffiſante pour défendre la Ville, & pour contenir le peuple. Matignon ſollicita cette grace en perſonne, il l'obtint avec de nouveaux bienfaits de la Reine, qui le retint auprès d'elle afin de s'aider de ſes conſeils dans la circonſtance de la mort de Charles IX. qui arriva dans ce tems-là. 1574.

Catherine de Médicis ſe trouva encore une fois chargée de la princi- 1575.

pale administration des affaires, jusqu'à l'arrivée de Henri III. qui revenoit de Pologne : d'abord elle proposa au Conseil de rendre la liberté au Roi de Navarre & au Duc d'Alençon, qui étoient retenus prisonniers depuis la journée de la Saint Barthelemi ; & comme ces Princes avoient un grand nombre d'amis, tout le Conseil se déclara pour leur liberté, à l'exception du Comte de Matignon : il dit que la personne des Princes lui étoit chere & respectable, mais que le repos de l'Etat devoit toujours être la premiere considération d'un Sujet fidele ; que jusques-là ils avoient joui, quoique gardés à vûe, de toutes les apparences de la liberté ; qu'on pouvoit encore les augmenter, mais avec précaution, de peur que les Princes n'en abusassent contre eux-mêmes ; que l'humeur turbulente du Duc d'Alençon avoit été plutôt aigrie que corrigée par sa prison ; que le Roi de Navarre ayant de l'esprit & du courage, autant qu'il en avoit, ne cherchoit que l'occasion de se venger de sa longue captivité ; que les Huguenots privés du Grand Condé, de l'Amiral, & enfin de Montgommeri, jettoient sans cesse

1575.

les yeux sur lui, comme sur le seul Chef qui leur restoit ; & que si on lui laissoit les moyens de se mettre à leur tête, le parti Huguenot deviendroit plus redoutable & plus dangereux que jamais ; Matignon conclut en disant qu'on devoit laisser au Roi le mérite de la liberté des Princes, & en attendant son retour, leur accorder toutes les marques de considération dûes à leur naissance & à leur mérite. 1575.

La mort du Roi & l'absence de son Successeur avoit rendu le courage aux Huguenots, ils remuerent de nouveau en Normandie, & Matignon alla pacifier une seconde fois cette Province, en prenant Alençon, la Ferté, Lassé & le Mont S. Michel. La premiere de ces Villes se soumit plutôt par reconnoissance que par crainte. Les Habitans de cette Ville se voyant attaqués par le même Général qui les avoit sauvés du massacre de la S. Barthelemi, lui firent dire que ne voulant point combattre leur bienfaiteur, ils le supplioient de leur accorder des conditions supportables, promettant de se rendre sur le champ, quoiqu'ils fussent en état de tenir contre toutes les forces du Royaume. Matignon

gouvernoit point encore, voyoit
1578. éteindre à regret la premiere affection que ſes peuples lui avoient montrée; les Grands de l'Etat, par un effet ſingulier de ſon malheur, ſuivoient le peuple & s'éloignoient de lui. Ce fut pour les regagner, qu'il inſtitua l'Ordre du Saint-Eſprit, qui ne devoit être conferé qu'à des perſonnes de la plus haute naiſſance. Matignon fut un des Chevaliers de la premiere promotion, & reçut l'Ordre avec toute la diſtinction poſſible. » L'objet de cette
1579. » inſtitution, lui dit le Roi, étant » pour la gloire de Dieu & l'accroiſ» ſement de la Religion Catholique, » ainſi que pour tenir lieu de récom» penſe aux grands ſervices des perſon» nes de qualité envers le Roi & leur » Patrie, il pouvoit aſſurer toute l'Aſ» ſemblée qu'aucun de ſes Sujets n'a» voit mieux mérité que Matignon » l'honneur de la Chevalerie. Henri » ajouta, qu'il étoit parfaitement inf» truit de la naiſſance du Maréchal, & » que ſes Prédéceſſeurs & lui-même » avoient tant de fois éprouvé ſa fidé» lité & ſa valeur, qu'il avouoit ne » pouvoir l'oublier ſans injuſtice. »

La Reine mere avoit beaucoup contribué

contribué à donner au Roi cette opinion si favorable qu'il avoit de Matignon ; en effet, tous les Grands de l'Etat se trouvant partagés entre les Princes, le Maréchal étoit le seul qui fût véritablement attaché au Roi ; & ce Monarque n'ayant point encore pour ses Mignons le goût déterminé qu'il prit depuis, ne confia d'abord qu'à lui les sujets de mécontentement que lui donnoit son frere. Le Maréchal se comportoit à cet égard avec beaucoup de circonspection ; il craignoit peu la haine du Duc d'Alençon, mais il ne vouloit point cependant la mériter en lui rendant de mauvais offices dans les conseils qu'on lui demandoit : une révolution subite vint délivrer le Roi & le Maréchal de l'inquiétude que le Duc d'Alençon leur causoit à l'un & à l'autre à différends égards. 1579.

Les Pays-Bas ayant secoué le joug des Espagnols, s'offrirent à ce jeune Prince, qui partit aussitôt pour aller les gouverner ; mais son absence ne délivra point le Royaume de la guerre qu'on craignoit de voir naître : les Huguenots remuerent en Dauphiné, en Guyenne & en Picardie, où ils prirent la Fere, ce qui obligea le Roi

le Maréchal, il se rendit à son quartier, d'où il fit tirer de nouveau sur la
1579. Ville, quoique les ôtages fussent livrés, & la capitulation signée de part & d'autre.

Matignon irrité de cette désobéissance, courut au quartier de la Valette, d'où malgré sa hauteur & sa fierté, il le força de sortir, & il menaça en même tems de faire pendre quiconque seroit assez hardi pour entreprendre rien contre ses ordres. D'Epernon revint à la Cour & se plaignit au Roi avec beaucoup d'aigreur, & employa tout l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de ce Prince pour l'animer contre Matignon; mais le Maréchal sçut résister à l'orage; il se maintint à la Cour contre la faveur, & il évita même avec soin de la partager, la regardant comme l'écueil de l'affection des peuples. Il refusa aussi d'entrer dans les divertissemens particuliers du Roi, qui pouvoient lui mériter sa familiarité & les mêmes graces qu'obtenoient Joyeuse, Saint Mégrin, d'Epernon, & qu'ils ont depuis payés si chérement.

Quoique le Roi vît peu Matignon, il continua toujours d'avoir en lui la

même confiance; il la lui prouva, en lui donnant la Lieutenance générale de la Guyenne, dont le Roi de Navarre étoit Gouverneur. Le deſſein du Roi, qui ſe piquoit d'une profonde politique, étoit de donner un ſurveillant autoriſé au Roi de Navarre, & de calmer par-là les vives inquiétudes que les Catholiques témoignoient pour la Guyenne, où le parti Huguenot dominoit; l'intention du Roi étoit néanmoins qu'on eût beaucoup de ménagement pour le Roi de Navarre, dont la conſervation lui étoit autant néceſſaire, qu'il lui auroit été nuiſible de le voir élevé à un trop haut dégré de puiſſance; ſouvent chagriné par les Guiſe, Henri III. jettoit les yeux ſur ce Prince, comme le ſeul en état de le venger de leurs attentats réitérés contre l'autorité Royale. 1581.

Le Duc de Guiſe s'appercevoit ſans peine de la politique de Henri, & n'oublioit rien pour ſe précautionner contr'elle; chaque jour il acquéroit de nouveaux partiſans: & ſon zéle ſemblant redoubler pour la Religion Catholique, il rénouvella les idées de la ligue ſainte formée pour la ſoutenir, & à la tête de laquelle le Duc de Guiſe

eut l'adreſſe d'attirer le Cardinal de
1581. Bourbon, Prince incapable de tout, excepté du mal qu'on l'excitoit à commettre. Guiſe agiſſant avec plus de bienſéance, ſous le nom d'un Prince du Sang, Cardinal, ne parla plus que de la deſtruction totale des Huguenots & des précautions qu'on devoit prendre contre un Roi qui les protégeoit; ainſi ſe ſervant du prétexte le plus ſaint pour autoriſer la conduite la plus coupable, il travailla à ſoulever les Villes & les Provinces contre leur Roi légitime; il prétendoit juſtifier cette conduite & la faire même applaudir, en diſant que toutes ſes démarches n'avoient pour principe & pour objet que le maintien de la Religion.

1582. La principale intention du Duc de Guiſe étoit ſur la Guyenne, où tout lui ſembloit permis à cauſe du Roi de Navarre qui en étoit Gouverneur; il avoit déja à ſa dévotion les Commandans particuliers des places de la Province; en ſorte que Matignon en arrivant dans Bordeaux, trouva cette Ville remplie de diviſions, & le Château-Trompette qui en eſt comme la Citadelle, au pouvoir des Ligueurs.

Vaillac revêtu pour lors de ce Gouvernement, s'étoit vendu à ce dangéreux parti, & de semblables marchés étoient alors d'autant plus communs, qu'ils avoient pour motifs les vœux du plus grand nombre ; aussi Vaillac, quoique tout prêt à prendre les armes contre son Roi, n'avoit rien perdu dans Bordeaux de l'estime qu'on avoit toujours eue pour sa personne. Le Parlement sembloit penser comme lui & les zélés Catholiques ne reconnoissoient que l'autorité de cet Officier dans la Capitale de la Guyenne. 1582.

Il est bon d'observer que cette Province, quoique formant un seul Gouvernement, avoit néanmoins trois Gouverneurs. Le Roi de Navarre en avoit le seul le titre ; mais on ne le reconnoissoit que dans les Villes Huguenotes, Matignon commandoit pour le Roi & Vaillac pour la Ligue. Le Maréchal en arrivant dans Bordeaux, y trouva trois partis formés, celui des Protestans, des Ligueurs, & enfin celui du Roi qui devenoit plus foible de jour en jour. Son premier soin fut de travailler à le fortifier. Il avoit amené sa Compagnie des Gardes, quelques Arquebusiers à cheval,

& pluſieurs Gentilshommes; il ajouta
1582. à cette eſcorte, ce qui ſe trouva de fidéles ſujets du Roi dans Bordeaux, & convoqua enſuite chez lui une Aſſemblée du Parlement, du Maire, des Jurats, des Capitouls; Vaillac y fut auſſi mandé.

Auſſitôt que ce dernier fut entré, Londel Capitaine des Gardes du Maréchal & ſon homme de confiance, ferma les avenues de ſon Hôtel, pendant que ſes Gentilshommes gardoient la porte de la chambre où l'on étoit aſſemblé. Le Maréchal n'avoit dit à perſonne que Vaillac étoit l'objet de tous ces mouvemens, le ſecret étant abſolument néceſſaire avec un homme vendu aux Ligueurs, réſolu à leur conſerver le Château-Trompette, & en état de ſe défendre dans cette Forteresſe contre un bien plus grand nombre de troupes que le Maréchal n'en pouvoit alors aſſembler.

Matignon repréſenta d'abord à l'Aſſemblée combien le Roi avoit à ſe plaindre du peu de reſpect qu'on avoit pour ſes ordres: Que la Guyenne entiere & Bordeaux ſurtout, ſembloient reconnoître pluſieurs Souverains au mépris du légitime, ſans que ceux

dont les places exigeoient plus d'attention & de fidélité, ſe miſſent en peine de remédier aux déſordres : *Je ſuis venu*, ajouta-t-il, *avec les forces & l'autorité néceſſaire, pour faire rendre à notre Maître commun l'obéiſſance qui lui eſt due.* Et s'adreſſant à Vaillac, il lui ordonna de remettre ſur le champ le Château-Trompette aux Officiers qu'il nommeroit pour l'occuper, afin de commencer par la Ville de Bordeaux à s'aſſurer du reſte de la Guyenne. 1582.

Vaillac qui comptoit ſur le nombre de ſes amis, réſiſta avec hauteur, & l'aſſemblée ſe partageoit entre le Maréchal & lui; mais Matignon certain d'être le plus fort, fit ôter l'épée à Vaillac, & ſe levant comme pour ſortir, menaça de lui faire couper la tête à l'heure même, s'il ne ſe ſoumettoit à l'inſtant; alors toute l'aſſemblée parut intimidée, & le Maréchal malgré les ſollicitations des amis de Vaillac, ſe rendit au Château-Trompette, dont il l'obligea de lui faire ouvrir les portes, ſans vouloir permettre qu'il y entra enſuite, quelque inſtance que cet Officier pût faire.

Matignon regarda le ſuccès de cet acte d'autorité, comme un triomphe

pour l'autorité Royale, & Henri III.
1582. en eut tant de joie, qu'il ſe crut aſſuré de ſa Province de Guyenne, tant que le Maréchal y commanderoit; mais il l'exhorta ſur-tout à avoir une application égale ſur toutes les démarches des Ligueurs & du Roi de Navarre, avec cette différence qu'il devoit regarder les premiers comme des ennemis perfides & dangereux, dont il falloit ſe garantir, ſans leur donner lieu de ſe plaindre, & le Roi de Navarre comme un Prince redoutable à cauſe du parti dont il étoit le chef, mais qui pouvoit dans la ſuite devenir utile & peut-être la ſeule défenſe que le Roi pourroit oppoſer à ſes premiers ennemis.

Cependant la fortune étant contraire en tout aux intérêts & aux deſſeins de Henri III. ce Prince ſe vit bientôt obligé de faire la guerre pour les Ligueurs qui cherchoient à le détruire, contre les Huguenots qui ſeuls pouvoient le maintenir. La Reine mere lui avoit perſuadé qu'en pouſſant ces derniers, il déſarmeroit les autres en prouvant ſon attachement à la Religion Catholique, qu'ils l'accuſoient d'abandonner ce qui faiſoit tout leur

crédit. Le Roi avoit suivi ce conseil malgré lui ; & dans le même tems que Matignon recevoit des ordres secrets de ménager le Roi de Navarre & même de l'aider de ses conseils, on lui en donnoit d'autres en public pour lui faire la guerre. 1582.

Le Maréchal de Matignon sauva d'abord Brouage & ses Sallines, dont le produit pouvoit être d'un grand secours au parti Protestant, & tailla en piéce les troupes de Sainte Même, que le Prince de Condé, refugié en Angleterre, avoit laissé pour achever cette expédition : ensuite il alla joindre le Duc de Mayenne, qui étoit chargé de combattre le Roi de Navarre dans la Guyenne ; mais le Maréchal conciliant toujours la volonté apparente du Roi avec ses véritables intérêts, se comporta de telle sorte, qu'il empêcha les progrès des Huguenots, il aida même le Duc à leur prendre quelques Places ; mais il eut assez d'adresse pour faire échouer les grands desseins de Mayenne, qui combattoit seulement pour la ligue, contre l'autorité Royale qu'il chercheroit à détruire avec ses propres armes. Matignon sauve Brouage.

La fortune servit le Maréchal dans

ſes vûes. Le Duc de Mayenne ayant
1582. été obligé de ſe retirer à Bordeaux, à cauſe d'une maladie dont il craignoit les ſuites, Matignon ſe comporta avec les Proteſtans ſuivant les ordres de ſon Maître, ſoumettant quelques Places de peu d'importance, afin de donner de la réputation à ſes armes parmi les Catholiques, & auſſi pour affoiblir les Huguenots, & leur faire voir en même tems qu'on ne vouloit pas les perdre. Mais bientôt après le Roi ſe trouva forcé d'agir vigoureuſement contre le Roi de Navarre; les deux partis qu'il avoit voulu détruire & qu'il étoit contraint de ménager, étoient aſſez forts pour ſe ſoutenir malgré lui & pour ſe combattre l'un l'autre ſans ſon ſecours. Le Roi de Navarre prétendoit ne devoir point comme lui avoir des égards pour la ligue, & ce dernier parti ne vouloit rien moins que ſoulever tout le Royaume, non-ſeulement contre les Huguenots, mais encore contre le Roi lui-même, qui les conſervoit, diſoient-ils, pour ruiner la Religion.

Cependant il ne falloit pas être extrêmement clairvoyant pour s'appercevoir que le triomphe de la ligue

ſeroit la perte certaine du Roi, qui ſans avoir en apparence aucun de ſes ſujets déclarés contre lui, les voyoit tous en effet armés pour ſa perte, les Huguenots malgré eux, & les ligueurs avec un deſſein formé de réuſſir dans leur coupable projet. Il falloit donc à la fois ſuivre les volontés différentes de deux partis contraires, ſe réſerver des reſſources avec eux, & les combattre enſemble, l'un par la force des armes & l'autre par la politique. 1582.

Henri ſe flatta d'avoir trouvé les moyens de remplir l'un & l'autre objet; ce Prince avoit ſans ceſſe Machiavel à la main, dont il appliquoit aſſez bien les principes, quoique ſans ſuccès; obligé de faire la guerre aux Huguenots, de plaire aux Catholiques & de diminuer le crédit des Guiſe, il leva de grandes armées, dont le commandement fut confié aux Ducs de Joyeuſe & d'Epernon ſes favoris, afin d'attirer ſur eux l'attention des peuples, qui juſques-là avoit été toute entiere pour les Princes de la Maiſon de Lorraine; en mettant un ſi grand nombre de troupes ſur pied, il rempliſſoit deux objets importans à ſa politique.

1582. Le peuple ne pouvoit doûter qu'en envoyant de ſi grandes forces contre les Huguenots, il ne voulût ſincérement leur deſtruction ; d'un autre côté, cette guerre épuiſoit les revenus du Clergé, ſur qui on levoit de grands impôts pour la ſoutenir. Le Roi ne doutoit point que le zéle de cet Ordre, alors ſi puiſſant dans l'Etat, ne ſe rallentît à meſure qu'on l'obligeroit à fournir de nouvelles ſommes, & que le Clergé ne s'attachât à inſpirer au peuple l'amour de la paix : dans cette eſpérance, non-ſeulement le Roi leva beaucoup plus de troupes qu'il ne lui en falloit ; mais comme s'il eût eu envie de ſe mettre lui-même à la tête de ſes armées, il fit faire des équipages magnifiques & des préparatifs extraordinaires, qui ne lui ſervirent jamais.

On peut dire que Henri penſoit ſouvent, & avec beaucoup de réflexion, ſur la ſituation de ſes affaires, qu'il étoit inſtruit de la diſpoſition des Grands & du peuple ; il ſçavoit l'état de ſes forces, de ſes finances, & ſuivoit ſes deſſeins avec une grande application. Il falloit que ce Prince, pour

observer avec autant d'exactitude toutes les circonstances nécessaires au succès de ses résolutions, eût avec une profonde connoissance dans l'art de gouverner, beaucoup d'amour pour le travail, un jugement formé, l'esprit ferme & beaucoup de secret; mais ce n'étoit pas assez, il falloit être heureux, & il ne l'étoit pas. 1582.

En effet, si l'on veut examiner avec exactitude la conduite de Henri III. on verra qu'il a fait peu de fautes contre la saine politique, & s'il en a commis de remarquables, ç'a été seulement dans le choix des personnes qu'il employoit; ce Prince devoit exclure les Guise du commandement des armées, il devoit ou par lui-même ou par ses favoris, combattre les Huguenots; mais il devoit aussi confier un emploi si important à un homme capable de réussir, & dans l'état critique où il se trouvoit, n'accorder sa confiance & les grandes places, qu'à des personnes capables par leur habileté d'aider à la sienne & de suppléer à sa fortune. Au contraire, la plupart de ses favoris n'avoient pour tout mérite qu'une reconnoissance stérile, & baſſement flatteuse pour ses sentimens,

mais inutile à ſes affaires. De ſorte
1582. que ſa politique agiſſoit preſque toujours en vain ; en épuiſant le Clergé & le peuple, il irritoit l'un & l'autre au lieu de le ſoumettre, inutilement levoit-il des armées contre les Huguenots, on ne le croyoit point leur ennemi. Son aſſiduité à un travail ſecret ne produiſant rien de remarquable, ſembloit une oiſiveté mépriſable ; & les Guiſe ſuivant avec ſoin ſes démarches, en pénétroient l'eſprit, & venoient aiſément à bout d'en détruire l'effet ſur l'eſprit des peuples, en lui en expliquant les motifs.

Il ſe pouvoit néanmoins que ſon inclination l'eût moins déterminé que la néceſſité dans le choix de ſes Généraux. Les Guiſe en vouloient à ſon autorité, les Châtillon, les Montmorenci, ces deux Maiſons puiſſantes regardées de tout tems par le nombre des grands hommes qu'elles ont produit, comme les colonnes de l'Etat, ſe trouvoient engagées dans des partis contraires, & avec eux s'étoit jointe toute la Nobleſſe qui ne ſuivoit pas le Roi de Navarre ; s'il reſtoit quelques Seigneurs tels que Matignon & peu d'autres, leur petit nombre

ſuffiſoit à peine pour contenir une partie des Provinces, où ils ſe trouvoient néceſſairement attachés; le Roi n'avoit oſé les appeller à ſa Cour, de peur que leur abſence ne laiſsât aux Ligueurs la liberté d'exercer leurs dangéreux projets; par cette raiſon, le Maréchal de Matignon n'avoit pu obtenir un congé pour quitter ſon Gouvernement pendant quelques jours. 1582.

Le Roi le plus abſolu dans l'Etat le plus peuplé de l'Europe, voyoit ſes Provinces inondées de troupes, & manquant d'hommes à lui, il étoit obligé d'avoir à ſa ſolde des gens pour combattre d'autres ſoldats qu'il payoit; les ennemis de ſa Religion étoient les défenſeurs de ſon autorité, & les amis de ſa Religion étoient les ennemis de ſa perſonne. Il avoit à ménager les premiers par intérêt, les autres par devoir; il étoit obligé de combattre ceux qui pouvoient ſeuls le ſoutenir, & d'appuyer ceux qui ſouhaitoient ſa ruine.

Dans un état auſſi violent, Henri ne pouvoit avoir une conduite ſuivie, ni ſe faire approuver par des partis qu'il étoit forcé de tromper & de ſer-

vir tour à tour ; c'étoit à ce ſujet que
1582. le Monarque toujours inquiet & agité écrivoit ſouvent à Matignon pour lui demander ſes conſeils, avec d'amples inſtructions ſur tout ce qui ſe paſſoit en Guyenne & à la Cour du Roi de Navarre, où le Maréchal de Matignon avoit des Emiſſaires ſecrets. Quand ce Seigneur apprit que le Duc de Joyeuſe étoit le Général de l'armée, dont on menaçoit les Huguenots, il plaignit le Roi, l'Etat & les ſoldats dont il prévoyoit la perte ſous un Chef ſans expérience, élevé dans les délices de la Cour, aſſez brave pour ſupporter les fatigues & les périls de la guerre, mais incapable d'en diriger les projets.

Le Roi de Navarre s'étoit mis en
1587. état de réſiſter, & attendoit un puiſ-
Bataille de Coutras. ſant ſecours de la part des Proteſtans d'Allemagne. Le Duc de Guiſe ayant battu une partie de ce ſecours, le Roi de Navarre marcha au-devant du reſte & rencontra dans les plaines de Coutras le Duc de Joyeuſe, qui s'étoit hâté pour rencontrer ce Prince. On en vint à une bataille, Joyeuſe la perdit avec la vie, moins plaint dans ſon malheur, que blâmé de n'avoir pas voulu atten-

dre le Maréchal de Matignon, dont les troupes s'avançoient à grandes journées pour le joindre. Il étoit à une lieue du champ de bataille, lorſqu'on lui en apprit la perte. Son premier ſoin fut de raſſembler les débris de l'armée, & de retourner enſuite dans la Capitale de la Guyenne, où les Huguenots ſongeoient à faire valoir les avantages de leur derniere victoire. 1587.

Son arrivée ayant déconcerté leurs projets, & le Roi de Navarre trop jeune encore pour profiter du tems, laiſſa perdre celui qu'il devoit employer à pourſuivre les Catholiques. Le Maréchal de Matignon aſſuré de Bordeaux, en ſortit une ſeconde fois pour cotoyer avec ſon armée celle du Roi de Navarre, qui étoit campée dans les environs de Montauban, où ce Prince s'étoit placé, afin de ſubſiſter avec plus de commodité, & d'attendre les débris de l'armée étrangere qui s'avançoient pour le joindre; mais le Roi étant venu à bout de diſſiper entiérement ce corps de troupes Allemandes, les Huguenots obſervés de trop près par Matignon, prirent leurs quartiers, & lui laiſſerent 1588.

la liberté de donner du repos à ſes
1588. troupes.

Le Roi de Navarre qui avoit cherché vainement l'occaſion de le combattre, ſentit à regret la différence qu'il y avoit entre ce nouvel ennemi & le Duc de Joyeuſe ; obligé d'être attentif à toutes ſes démarches pour n'être pas ſurpris, ce Prince comptoit pour rien d'avoir vaincu le premier, ſi cette victoire lui donnoit un ennemi tel que Matignon ; il craignoit ſurtout ſa modération & ſa prudence, dont les effets, quoique peu brillans, arrêtoient ſes deſſeins & ſa valeur ; de ſorte qu'il penſa aux moyens de le battre à ſon tour, bien certain que la défaite de Matignon le rendroit maître de la Guyenne.

Il le chercha donc avec beaucoup d'ardeur, & le Maréchal fortifié par de nouvelles troupes que le Roi venoit de lui envoyer, marchant auſſi dans l'intention de combattre, les deux armées ſe trouverent à peu de diſtance l'une de l'autre ſur les bords de la Garonne ; mais le Roi de Navarre, ayant été informé de la ſupériorité de Matignon, avoit changé d'idée ; il paſſa promptement de l'autre

côté de la riviere, & laiſſant un gros de cavalerie ſur les bords, pour en diſputer le paſſage aux ennemis, il ſe retira à Nerac avec toute ſon infanterie. 1588.

Nerac petite Ville où le Roi de Navarre avoit fixé depuis long-tems ſa réſidence, n'étoit qu'à deux lieues de-là, & le Maréchal en paſſant la riviere, pouvoit venir braver le Roi de Navarre juſques dans ſa Capitale & l'y aſſiéger; il réſolut de le faire pour ranimer le parti Catholique; ſon entrepriſe réuſſit, il défit les troupes que le Prince avoit laiſſées derriere lui, paſſa la riviere & vint camper à la portée du canon de Nerac. On n'avoit point vu depuis long-tems les troupes Catholiques aux environs de cette Ville, & on s'attendoit moins encore à les y voir après la bataille de Coutras, ſur-tout ayant une groſſe riviere à paſſer, & une armée entiere enfermée dans la Ville à combattre. Auſſi le grand nombre regarda-t'il d'abord l'action hardie de Matignon, comme une témérité dont on le puniroit ſans peine.

La Nobleſſe Gaſconne qui environnoit le Roi de Navarre, le voyant oc-

1588. cupé à diſpoſer ſon infanterie pour marcher, le ſupplia qu'il lui permît de le précéder. La permiſſion ne fut pas plutôt accordée, que tous les Gentils-hommes Gaſcons monterent à cheval & partirent avec quelques Cavaliers Bourgeois, ils vinrent à bride abatue ſans ordre, ſans Officiers & ſans drapeaux, fondre ſur la premiere garde du Maréchal. Ce Seigneur les ayant apperçus de loin, étoit venu lui-même à la tête de ſa garde, il laiſſa tirer l'infanterie ſur cet eſcadron, & ſe mêlant enſuite avec ceux qui reſterent, il en tailla pluſieurs en piéces & pourſuivit le reſte juſqu'à la contreſcarpe de la Ville.

Le Roi de Navarre avoit pu voir à peine la défaite des ſiens, tant elle avoit été prompte, il ſortit promptement de Nerac, & vint en bon ordre pour ſauver ſes fuyards. Le Maréchal content de leur défaite, avoit rallié ſes gens, & s'éloignant ſeulement de la portée du canon de la Ville, il fit avancer le reſte de ſon armée. Alors détachant cent Arquebuſiers à cheval & deux cens hommes de pied, il les envoya braver le feu des remparts de Nerac, voulant à quelque prix que

ce fût, engager le combat avec le Roi de Navarre. Le détachement de Matignon escarmoucha quelque tems, & Matignon les voyant revenir à lui, poussés vigoureusement par le Roi de Navarre, il profita du mouvement de ce Prince qui le mettoit à couvert de l'artillerie de la Ville, pour s'avancer avec toute l'armée. 1588.

Combat de Nerac.

Matignon plaça l'infanterie à l'abri d'une petite colline chargée de vignes & d'une ravine fort profonde. Il marcha avec toute sa cavalerie au-devant des escarmoucheurs qui revenoient au grand pas, mais toujours en bon ordre; les Huguenots après l'avoir apperçu, ne laisserent pas de s'avancer, & soutinrent même sa charge avec beaucoup de valeur, pour donner le tems à leur infanterie d'arriver jusqu'aux vignes où étoit celle du Maréchal : il y eut là une mêlée furieuse soutenue du côté des Catholiques par le Marquis de Canisi, gendre de Matignon, pendant que ce Général attaquoit le Roi de Navarre, suivi de toute sa cavalerie. Toutes les décharges furent faites & soutenues avec un courage égal; Matignon vouloit faire connoître au Roi de Navarre

qu'il avoit en tête des François mieux
1588. conduits qu'à Coutras, & ce Prince de ſon côté cherchoit au prix de ſa vie à vaincre Matignon, comme le ſeul homme qu'il eut à craindre dans la Guyenne.

L'un & l'autre animoient leurs troupes par leur exemple, & le Maréchal avoua depuis qu'il n'avoit jamais vu une bravoure plus déterminée que celle du Roi de Navarre, qui rempliſſoit en même tems le devoir de ſoldat & les fonctions de Général. Il auroit continué à ſoutenir les efforts de Matignon; mais on lui vint dire que ſon infanterie commençoit à s'ébranler; ce Prince fit une charge plus vigoureuſe que les premieres, afin d'éloigner le Maréchal & d'aller au ſecours des ſiens; celui-ci ayant ſoutenu ce nouveau choc ſans s'ébranler, le Roi de Navarre ne put marcher qu'au pas vers ſon infanterie, & toujours en combattant, ce qui donna le tems aux Catholiques de la mettre dans un grand déſordre; il le répara cependant autant qu'il fut poſſible; & lorſqu'il vit que ſes efforts devenoient inutiles, il donna ſes ordres pour commencer la retraite, & la fit avec

tant

tant de jugement & de bravoure, que le Maréchal ne put jamais l'empêcher de gagner les glacis de Nérac. 1588.

Le canon de la Ville commença à tonner avec furie ſur les Catholiques, auſſi-tôt que les Huguenots furent arrivés ſous ſes remparts. Le bruit de l'artillerie, ni ſes effets n'étonnant point les troupes Royales, Matignon voulut ne laiſſer aucun doute qu'il n'eut fait perdre le champ de bataille au Roi de Navarre, & ſe tint poſté à la vûe des murailles juſqu'à l'entrée de la nuit. Alors il commença ſa retraite vers Bordeaux, bien glorieux d'avoir défait le vainqueur Duc de Joyeuſe, à la vûe de ſa Capitale; cependant le malheur des temps voulut que les avantages qu'il ſe promettoit de ſa victoire ſe bornaſſent à celui là.

En ſuivant les principes qui avoient juſques-là fait agir Henri III. on pourra croire que ce Monarque ne déſiroit pas que le Maréchal affoiblît davantage les Huguenots, il n'étoit pas non plus de ſon intérêt particulier de l'entreprendre; la mort du Duc d'Alençon arrivée depuis peu, & la ſtérilité de la Reine rendant le Roi de Navarre l'héritier de la Couronne, Matignon

voyoit un Maître futur dans un enne-
1588. mi préſent. Il ſe borna donc à la priſe de quelques Places, inquiéta les Laboureurs alors occupés aux moiſſons, rangea au devoir quelques Gentilshommes qui vouloient ſe venger du parti de la Ligue, & attendit avec impatience des nouvelles de la Cour où tout étoit en mouvement.

Le Duc de Guiſe profitant de la défaite de l'armée Royale à Coutras avoit augmenté ſon parti de tous ceux qui avoient ſouffert de la mauvaiſe conduite du Duc de Joyeuſe, & ſe cantonnant enſuite dans la Champagne, il n'y laiſſoit aucune trace de l'autorité Royale; ce n'étoit point aſſez pour lui d'être le maître abſolu de cette Province & d'avoir un grand nombre de Ligueurs dans toutes les autres parties du Royaume, il voulut dominer juſques dans la Capitale, où il ſe rendit malgré les défenſes expreſſes du Roi; ce Monarque fut étonné de la hardieſſe de ce Seigneur, il vit alors combien il avoit eu tort de ménager ſi long-tems un ennemi auſſi dangéreux. Deux jours après l'arrivée du Duc de Guiſe, Paris fut rempli de barricades, & le Roi lui-même ſe

trouva obligé d'en ſortir pour ſe ré-
fugier à Chartres, d'où il ſe rendit à 1588.
Blois.

Le Maréchal de Matignon fut informé de cette nouvelle par une ample dépêche que le Roi lui envoya, & par une lettre du Duc de Guiſe. Ce Prince devenu plus puiſſant dans l'Etat, que Henri III. & le Roi de Navarre enſemble, vouloit pour achever d'aſſurer ſon autorité, gagner Matignon, & ſoumettre la Guyenne, ce qu'il ne pouvoit ſans lui; il chargea une perſonne de conſidération de négocier avec le Maréchal, & lui écrivit qu'il le prioit de ſe déterminer, le tems & la néceſſité ne permettant pas de tirer les choſes plus en longueur: *S'il avient mal à l'Etat & à la Religion*, ajoutoit Guiſe, *vous en ſerez coupable devant Dieu & les hommes, car vous avez tout ſçu.*

Le Duc de Guiſe vouloit parler ſans doute des intrigues ſecrettes de Henri III. avec le Roi de Navarre; mais ce que l'on ne comprend pas, c'eſt ce que le Duc de Guiſe dit après dans ſa Lettre: *De moi je vous jure que je n'ai d'autre ambition, que de voir l'Etat & ſa Religion en toute ſplendeur, & les*

gens de bien honorés en ſervant fidèlement le Roi. Il eſt bon d'obſerver qu'il
1588. venoit de le chaſſer du Louvre à force ouverte. *Penſez-y donc, Monſieur,* continuoit-il, *& reconnoiſſez combien de devoirs vous obligent, étant ce que vous êtes, à prendre une bonne, prompte & ſainte réſolution.* Cette lettre à laquelle on joignit de grandes promeſſes, convainquirent le Maréchal des pernicieux deſſeins du Duc de Guiſe & du danger auquel le Roi étoit expoſé; Matignon lui envoya la lettre qui lui avoit été adreſſée par le Prince Lorrain. Il croyoit que Henri III. après tant de découvertes de la trahiſon de ſon ennemi, n'oublieroit rien pour l'accabler.

Le Maréchal fut bien ſurpris, lorſqu'il reçut la nouvelle que ce Monarque avoit accordé à ſon perſécuteur le titre de Généraliſſime de toutes les forces de l'Etat, en vertu duquel celui-ci prétendoit préſider dans tous les Conſeils où le Roi ne ſe trouvoit pas. Il eſt vrai que l'objet de Henri III. qui couroit toujours à ſa ruine par les mêmes voies qu'il croyoit capables de l'empêcher, étoit de raſſaſier l'ambition du Duc de Guiſe, de

le charger de toutes les fautes qui pourroient ſe commettre, & de lui inſpirer une confiance entiere. Il conſentit même ſans peine à une Aſſemblée des Etats généraux à Blois, quoiqu'on l'eût averti que tous les Députés ſeroient Ligueurs. 1588.

Cette nouvelle mit le comble à l'étonnement du Maréchal, dont l'avis étoit que le Roi profitât de l'apparence de paix que ſes ennemis lui avoient accordée pour détruire le crédit qu'ils avoient ſur l'eſprit des peuples en réformant les abus, ou ſi ce deſſein ſe trouvoit impraticable, de chercher des ſecours contr'eux dans les Provinces de la Guyenne & de la Provence qui lui étoient demeurées fidelles. Le ſacrifice de l'autorité Royale que Henri III. venoit de faire au Duc de Guiſe, avoit de quoi ſatisfaire la plus vaſte ambition; mais la défiance qu'inſpiroit la profonde diſſimulation de ce Prince, ne permettoit pas au Duc de ſe repoſer ſur la ſeule apparence de ſa bonne volonté; il fit de nouvelles entrepriſes contre le Roi, & ſes attentats furent appuyés par les plus grands Seigneurs de l'Etat, plus attachés que jamais à la Maiſon de Guiſe, depuis

que le pouvoir ſuprême y étoit paſſé
1588. tout entier. En vain un petit nombre de bons François faiſoient-ils remarquer l'ingratitude & la violence de cette conduite, on ne s'intéreſſoit plus au Roi, qui ſembloit être devenu pour ſes ſujets un uſurpateur odieux, contre lequel le devoir même leur mettoit les armes à la main.

Le Cardinal de Lorraine avoit principalement contribué à jetter dans les eſprits ces coupables diſpoſitionſ, & il n'avoit trouvé aucun obſtacle dans ce deſſein. Tel eſt le ſort des Rois qui ſont les derniers de leur race ; on riſque moins d'entreprendre tout contre eux, parce que les rebelles n'ont point de vengeurs à craindre, & qu'ils ſont plus certains de recueillir le fruit de leurs attentats. Henri III. n'avoit ni frere ni enfans, qui puſſent un jour former un parti contre ſes oppreſſeurs.

Le Roi de Navarre préſomptif héritier de la Couronne, ſe trouvoit comme exclus de cette ſucceſſion par une Bulle de Rome, que les Ligueurs prétendoient devoir être exécutée ; d'ailleurs il étoit alors trop foible pour que le parti Catholique, réuni ſous un ſeul Chef, fût arrêté dans ſes projets par

la crainte de ſa réſiſtance ; les autres Princes de la Maiſon Royale ne pouvoient agir qu'après leur aîné, ce qui laiſſoit Henri III. ſans autre appui que lui-même. On le connoiſſoit trop politique pour qu'on le crût aveuglé ſur ſon état, & la tranquilité que ce Prince affectoit ne trompant pas perſonne, chacun étoit dans l'attente des deſſeins qu'il méditoit. 1588.

Henri voulut tromper Matignon comme les autres, en approuvant le plan qu'il avoit fait de porter la guerre en Bearn contre le Roi de Navarre, comme ſi la réſolution eût été priſe d'exterminer enfin les Huguenots ; mais dans la dépêche ſuivante que le Roi lui fit tenir peu de jours après, le Maréchal apprit que le Duc de Guiſe avoit été tué par les ordres du Roi avec le Cardinal ſon frere, & que ſon deſſein étoit de ſe réunir avec le Roi de Navarre pour accabler la Ligue, qui ſe trouvoit alors privée de ſes principaux Chefs. Cet événement fut ſuivi des plus grands troubles qui euſſent jamais agité la Monarchie ; le Duc de Mayenne moins coupable que ſes freres, en ce qu'il ſembloit autoriſé à les venger, ſe mit à la tête de la Ligue ;

il donna une forme de gouvernement
1588. à ce parti, & l'arma ouvertement contre le Roi.

Ce Monarque ne s'étoit pas attendu à voir une si grande ardeur dans le Duc de Mayenne, dont les inclinations avoient toujours paru ennemies de toute violence; mais il comprit bien cependant que la guerre avec la Ligue n'étoit pas terminée par la mort des auteurs de cette dangereuse association. Il écrivit à Matignon pour l'exhorter à lui conserver la Guienne & sur tout Bordeaux, lui donnant en même-tems une commission importante, qui étoit de négocier sa réunion avec le Roi de Navarre.

Le Maréchal étoit alors devenu le seul Général & le seul Ministre de Henri III. depuis que ce Prince avoit reconnu que tout le trahissoit, jusqu'à ceux mêmes qui composoient son Conseil, dont plusieurs écrivirent au Maréchal pour l'engager à se joindre à la Ligue pour faire la guerre au Roi; il lui renvoya les Lettres qui lui avoient été adressées à ce sujet, & il engagea le Premier Président de convoquer une assemblée générale du Parlement à Bordeaux. Matignon s'y

trouva & y parla en ces termes : » Vous
» reconnoissez, Messieurs, tenir du 1588.
» Roi la souveraine dispensation de
» la justice, & que je n'ai rien oublié
» pour faire exécuter vos Arrêts par la
» force des armes : notre union cons-
» tante a produit le repos de la Pro-
» vince & la ruine des ennemis ; nous
» n'en connoissons d'autres alors que
» ceux de la Religion, & le motif qui
» les armoit venant d'une erreur d'es-
» prit, ils méritoient notre compassion ;
» ils sont nos compatriotes, & l'héré-
» sie funeste qui les rend coupables
» doit être regardée comme un mal-
» heur, aussi bien que comme un cri-
» me : on ne peut même trop déplorer
» la triste nécessité qui nous a forcés
» à leur destruction ; mais nous voyons
» naître parmi nous une autre sorte de
» révolte, qui n'a pour principe que
» l'ambition, pour action que la fu-
» reur, & pour objet que la ruine en-
» tiere de cette Monarchie : je parle
» de la Ligue, dont l'insolence ayant
» long-temps calomnié les bonnes in-
» tentions du Roi, ose entreprendre
» aujourd'hui de punir comme des
» crimes, une action de justice, vio-
» lente à la vérité, mais qu'on a été

» forcé de commettre : elle se sert du
1588. » prétexte de la Religion pour ven-
» ger le sang de deux rebelles que le
» Roi a déclarés coupables, dont on
» ne connoît que trop tous les atten-
» tats, & que Sa Majesté auroit punis
» dans toutes les formes de la justice,
» s'ils ne lui avoient ôté jusqu'à la
» puissance de les suivre : la révolte
» de Paris a donné, il est vrai, un exem-
» ple dangereux aux autres Villes du
» Royaume ; mais, Messieurs, vous
» en devez un tout contraire aux peu-
» ples de la Guyenne, Sa Majesté l'at-
» tend de vous, l'honneur & le devoir
» vous y engagent, l'intérêt de la Pro-
» vince l'exige, & votre fidélité pas-
» sée m'en assure : concourons donc,
» Messieurs, à nous mettre en état
» de punir tous ceux qui entrepren-
» dront de s'écarter de leur devoir ;
» les armes que le Roi m'a confiées,
» ne seront employées qu'à donner
» de la force à la justice de vos Ar-
» rêts ».

Le Premier Président parla après le Maréchal, & s'étendit beaucoup sur la fidélité qu'on devoit à son Souverain ; l'Avocat Général vint ensuite, & conclut à demander qu'on informât

contre les coupables & qu'on les punît avec la derniere rigueur. Ce ſentiment 1588.
paſſa, quoiqu'il y eut un grand nombre de Ligueurs dans la Compagnie ; & le Maréchal qui le ſçavoit, établit de bonnes gardes dans les rues de la Ville, afin de ſe précautionner contre les mouvemens qu'ils pourroient tenter d'y faire.

Lorſqu'il ſe fut ainſi aſſuré de la Guyenne, il commença à négocier 1589.
avec le Roi de Navarre, mais avec tous les ménagemens imaginables, perſuadé que les Ligueurs feroient un nouveau crime au Roi de cette alliance avec l'ennemi de la Religion, & que les Huguenots ne chercheroient qu'à tirer avantage de la ſituation où ils le voyoient réduit : ainſi la négociation alla d'abord lentement, le Maréchal voulant voir, avant de rien conclure, ſi le temps ne donneroit point au Roi des moyens moins dangereux de recouvrer ſon autorité perdue.

Quelque ſecrette que fût la négociation du Maréchal avec le Roi de Navarre, les émiſſaires de la Ligue en furent informés. Villeroi, quoiqu'il fût redevable de ſa fortune à Henri III. n'en étoit pas plus attaché à la per-

sonne de son fils, qui lui avoit ôté
1589. la Charge de Secrétaire d'Etat & il entreprit de détourner Matignon de traiter avec les Huguenots : » Monseigneur, lui mandoit-il, je vois » bien que nos ennemis auront bientôt plus de pouvoir parmi nous que » nous-mêmes : je ne trouve que deux » remédes à cela, l'un que le Roi se » remette bien avec l'Eglise Catholique, & que tous ceux qui professent » l'ancienne Religion, se réunissent » pour résister aux armes du Roi de » Navarre... Je veux mourir si je ne » suis bon Catholique & bon François; » mais je vous prédis que les Catholiques craignent tant de tomber sous » la puissance des Huguenots, qu'ils » se soumettront à quiconque les en » pourra garantir, quoiqu'il puisse arriver. Voilà tout ce que je vous » puis écrire, priant Dieu, Monseigneur, &c.

Cette lettre qui décéloit si ouvertement les dispositions de Villeroi, montroit aussi celles de la plupart des membres du Conseil, ce qui faisoit craindre à Matignon d'avoir travaillé en vain auprès du Roi de Navarre, si Henri III, environné de Conseillers

contraires à ſes deſſeins venoit à changer de réſolution. Pour ſe délivrer de cette inquiétude, il prit prétexte de ne pouvoir quitter Bordeaux, afin qu'on chargeât quelqu'autre perſonne du ſoin de s'aboucher avec le Roi de Navarre. Madame d'Angoulême, Princeſſe agréable aux yeux du parti, ſuivit la négociation commencée; & le traité étant ſigné, on livra au Roi de Navarre la Ville de Saumur, pendant que le Roi s'aſſuroit de Tours, que les Moines avoient entrepris de faire ſoulever. 1589.

Le bruit de l'alliance conclue entre Henri III. & les Huguenots, s'étant répandu par tout le Royaume, inſpira une nouvelle fureur à la Ligue; elle entreprit ſur toutes les Villes avec des ſuccès différens, & ſans l'activité du Maréchal, elle ſe ſeroit enfin rendue maîtreſſe de Bordeaux. Les Eccléſiaſtiques de cette Ville réſolurent de chaſſer Matignon & ſes troupes, & commencerent à faire de fréquentes Proceſſions pour avoir lieu d'aſſembler le peuple ſans donner d'ombrage, mais leur faux zéle n'en impoſa pas au Maréchal: il leur laiſſa continuer les Proceſſions, de peur qu'on ne ſoup-

connût sa Catholicité ; mais il voulut
1589. y assister avec ses Gardes & un bon nombre de Noblesse, à qui il n'avoit rien communiqué de ses soupçons.

Sa présence arrêta long-temps tous les complots ; mais un jour que ce Seigneur avoit été retenu chez lui pour des affaires importantes, les Conjurés firent une Procession nombreuse, où tout se passa d'abord avec tranquillité ; les émissaires de la Ligue, avant que de rien entreprendre, examinerent avec soin si le Maréchal ne leur avoit point donné de surveillans, & ne s'appercevant de rien, ils crurent alors pouvoir éclater : la Procession étant arrivée devant une porte de Bordeaux, dont les Ligueurs vouloient se saisir, les Conjurés criérent *aux armes*, & mirent l'épée à la main pour exciter le peuple.

Les Magistrats qui assistoient à la Procession voulurent réprimer les séditieux ; mais se croyant déja les maîtres de le Ville, ils refuserent de les entendre, & les chargerent même de coups, pendant que d'autres s'emparoient des maisons & commençoient des barricades. La Procession se dispersa aussi-tôt dans les différentes rues

de la Ville, les uns en déſaprouvant cette violence, les autres en ſe mettant en état de la ſoutenir. Le Maréchal ayant été bientôt averti du trouble, monta à cheval, & ſuivi de ſes Gardes, alla le piſtolet à la main attaquer les ſéditieux; ils ſoutinrent une charge avec aſſez de fermeté; mais la Nobleſſe accourant à cheval au ſecours du Gouverneur, on paſſa ſur le ventre des ſéditieux, dont on tua environ deux cens hommes; on permit en même temps aux ſoldats qui arrivoient par troupes de tailler en piéces tous les Bourgeois qu'ils trouveroient armés dans les rues. 1589.

Matignon croyant ne pouvoir éviter de pareilles entrepriſes à l'avenir que par une punition ſanglante, laiſſa durer le maſſacre juſqu'à ce que le Parlement l'eût fait ſupplier à diverſes repriſes de vouloir bien pardonner au reſte des coupables, ce qui ne l'empêcha pas de faire pendre peu de jours après deux des conjurés, & d'en retenir un grand nombre priſonniers, afin que crainte de leur perte, ou l'eſpérance de leur grace continſſent ceux des habitans qui s'intéreſſoient à leur ſort; & afin d'avoir moins d'ennemis à com-

battre, il chaſſa de la Ville non-ſeulement les Eccléſiaſtiques les plus
1589. ſoupçonnés, mais encore ceux des Officiers du Parlement qui lui étoient ſuſpects; ne voulant, diſoit le Maréchal, laiſſer rien aux Ligueurs dans Bordeaux, que le ſouvenir de leurs vaines entrepriſes.

Les divers attentats de ce parti ſéditieux, lui avoient inſpiré tant d'horreur pour la Ligue, qu'il commençoit à approuver l'union du Roi avec les Huguenots, qui juſques-là lui avoit paru condamnable. Il voyoit que le Roi de Navarre, loin de ſe ſouvenir des maux qu'on lui avoit faits & d'abuſer du beſoin qu'on avoit de lui, ſe comportoit avec beaucoup de généroſité. Ce Prince étoit Gouverneur de la Guyenne, & Matignon n'en avoit que la Lieutenance générale ſous lui; il crut s'appercevoir que ſon titre de Gouverneur d'une auſſi grande Province donnoit quelque inquiétude au Roi, il s'en démit volontairement en faveur de Matignon, comme du plus digne d'être revêtu d'un auſſi grand emploi; ainſi le Maréchal ne pouvant douter de la droiture de ſes intentions, après un pareil ſacrifice, ne ſongea

qu'à détruire la Ligue; il ne vit plus dans le Roi de Navarre un Huguenot dangereux, ennemi de la Religion, mais un Prince généreux, ſeul capable de défendre l'autorité Royale, dont il étoit le légitime héritier. 1589.

Matignon fit ſes efforts pour inſpirer de pareils ſentimens à la Nobleſſe de la Guyenne; & par ſon adreſſe à répandre le bruit des forces que le Roi aſſembloit contre les Ligueurs, il vint à bout d'inſpirer tant de craintes aux principaux d'entr'eux, que pluſieurs vinrent implorer ſon appui, pour obtenir leur grace du Roi, à qui ils furent depuis inviolablement attachés. Il étoit vrai que le Roi avoit une nombreuſe armée ſur pied, les Huguenots lui avoient fourni ſix mille hommes, & Sanci lui en amenoit quinze d'Allemagne. Le Maréchal de Matignon voulant avoir quelque part aux victoires que ce Prince ſe promettoit, fit partir auſſi des troupes de la Guyenne pour le joindre; mais lorſque le bonheur du Roi ſembloit commencer à renaître, & que Paris alloit tomber ſous l'effort de ſes armes, on vint apprendre à Matignon la

mort funeſte de ce Monarque qu'un
1589. Moine Jacobin avoit tué d'un coup de couteau.

A cette nouvelle, il s'éleva un murmure dans Bordeaux, qui fit tout craindre au Maréchal; les Catholiques excités par les Moines, s'écrioient qu'il étoit temps enfin de ſe déclarer pour la Religion, contre un Prince apoſtat, ſon ennemi déclaré; que le Béarnois, c'eſt ainſi qu'ils nommoient Henri IV. devenu Roi de France, employeroit la puiſſance que ce titre lui donneroit pour détruire les Catholiques, de tous temps ennemis de ſa croyance & de ſa perſonne; qu'il joindroit le déſir de la vengeance à celui de ſoutenir ſon erreur, à laquelle il donneroit un nouveau crédit, en réſervant les bienfaits & les graces à ceux qui la profeſſeroient : ce n'étoit pas ſeulement les Ligueurs qui parloient ainſi; ceux-mêmes qui s'étoient déclarés Royaliſtes ſous Henri III. refuſoient leur obéiſſance à ſon Succeſſeur, autoriſés, diſoient-ils, par l'exemple des plus grands Seigneurs de l'Etat & des plus fidéles au feu Roi, qui s'étoient retirés avec leurs troupes de l'armée du Roi de Navarre, ſans que per-

ſonne osât les retenir, ni les condamner.

1589.

Les objections dictées par le zèle de la Religion, faiſoient une forte impreſſion ſur l'eſprit du peuple; & loin qu'on regardât le Maréchal de Matignon comme un homme qui devoit les réfuter, on alla lui propoſer de ſe réunir avec la Ligue, ou du moins de faire un parti dans la Guyenne pour le maintien de la Religion. Juſques-là ce Seigneur avoit gardé un profond ſilence, ſe trouvant extrêmement embaraſſé, non ſur ce qu'il devoit penſer, mais ſur la façon dont il devoit agir. Il craignit qu'en ſe comportant avec trop de vivacité, les eſprits ne s'irritaſſent, & que n'ayant plus de ſon côté ceux qui défendoient Henri III. il ne fût obligé de céder aux autres.

Conduite de Matignon dans la Guienne.

Sa réſolution fut donc de ſe prêter au temps & de paroître alors du ſentiment du peuple, pour l'amener avec plus de facilité au ſien. Il conſentit à ne pas encore reconnoître Henri IV. pour Roi de France, & il prit indépendamment de ſes ordres, toutes les précautions néceſſaires pour la conſervation de la Religion, mais ſans vou-

1589. loir aucun commerce avec les Ligueurs, ennemis déclarés de l'autorité Royale, & sur-tout de la personne du nouveau Roi. Il fit en même temps promettre, que si Henri se faisoit instruire en effet, ainsi qu'il s'y étoit engagé avec la Noblesse de France, on le reconnoîtroit sur le champ pour Roi légitime, & on l'aideroit à abattre les restes de la Ligue.

Le Maréchal de Matignon crut avoir rendu un service important à Henri, en concluant avec les Habitans de Bordeaux un pareil arrangement, & le Comte de Thorigni son fils fut chargé de lui en rendre compte. Ce jeune Seigneur avoit été trouver le feu Roi avec des troupes, & étoit resté dans l'armée de son Successeur, jusqu'à ce qu'il eût reçu les ordres de son pere. D'abord le Maréchal avoit songé à le rappeller auprès de lui, pour contenter les peuples de la Guyenne qui le désiroient; mais ayant eu d'aussi puissantes raisons que celles qu'on vient d'alléguer, pour ne point reconnoître le Roi, il voulut au moins avoir auprès de ce Prince un autre lui-même, qui sçût le justifier sur le passé, & qui fût comme garant de ce qu'il devoit faire à l'avenir.

Le Comte de Thorigni remplit parfaitement les vues du Maréchal ; il fit entendre au Roi qu'on auroit tout perdu en traitant vivement les Bordelois dans une occaſion, où la Religion menacée leur fourniſſoit tant d'excuſes, que par les précautions du Maréchal tout étoit calme dans la Province ; qu'on n'y attendoit que la nouvelle d'une victoire, ou de la converſion du Roi pour ſe ſoumettre ſans réſerve ; au lieu que par une conduite contraire, les peuples devenus les plus forts par la réunion des Royaliſtes avec les Ligueurs, auroient chaſſé leur Gouverneur & reconnu la Ligue, dont le deſſein étoit d'enlever pour jamais la Couronne à la Maiſon de Bourbon. 1589.

Henri IV. parut ſatisfait de ces raiſons ; cependant comme la réduction d'une Province auſſi conſidérable que la Guyenne, lui étoit d'une grande importance, il preſſa le Comte de Thorigni d'écrire à ſon pere pour le preſſer d'achever un ſi grand ouvrage. » Je ne ſuis point Roi par ma Reli» gion, diſoit Henri, mais par ma naiſ» ſance ; mes ſujets veulent exiger de » moi par la force ce qu'i's craignent

1589. cha à lui faire ſentir la ſolidité des raiſonnemens du Roi, & les périls auſquels on expoſoit l'Etat & la Province en particulier, en refuſant des conditions auſſi équitables à un Prince victorieux, en état de donner bientôt la loi à ceux qui prétendoient la lui impoſer : le Magiſtrat répondit à Matignon, qu'il n'auroit jamais héſité un inſtant à rendre au Roi l'obéiſſance qu'on lui devoit ; mais que l'article de la Religion, & la crainte de perdre dans ſa Compagnie & parmi le peuple, le même crédit qui dans un temps plus heureux pouvoit ſervir au Roi, l'avoit empêché de ſuivre ſon inclination & ſon devoir : le Maréchal pour mieux s'aſſurer de l'eſprit du Premier Préſident, lui dit qu'il avoit eu les mêmes conſidérations dans la même vûe ; qu'il attendoit avec une extrême impatience la converſion du Roi, & qu'il reſſentoit quelque peine à le reconnoître avant qu'il eût ſatisfait à la Religion.

Le Premier Préſident, ainſi que Matignon l'avoit ſouhaité, répandit dans ſa Compagnie l'attachement de ce Seigneur aux intérêts de la Province & ſurtout à la Religion, qu'il étoit réſolu

résolu de soutenir de tout son pouvoir. Le témoignage d'un Magistrat accrédité inspira au peuple une nouvelle confiance au Maréchal ; & les esprits les plus échauffés cédant à la sagesse de sa conduite, bientôt il vit la Province presqu'entiere dans la disposition de suivre, pour ou contre le Roi, l'exemple qu'il leur donneroit. Le Maréchal attendoit l'occasion de profiter d'une disposition si favorable, lorsqu'on lui apprit la victoire signalée que le Roi avoit remportée à Ivri sur le Duc de Mayenne ; ce Monarque lui en manda le détail, en l'assurant qu'il étoit aussi pénétré de reconnoissance pour ceux qui l'avoient aidé à vaincre, qu'il avoit de douleur de ne voir que de ses sujets au nombre des vaincus : *Ce sont mes enfans*, disoit ce bon Roi, *on les arme contre moi, qui voudrois faire leur bonheur & les gouverner en pere.* 1589. Bataille d'Ivri.

Henri ajoutoit que le Comte de Thorigni lui avoit rendu un service signalé dans ce dernier combat. Ce jeune Seigneur commandoit le premier escadron du grand corps de Noblesse à la tête duquel le Roi s'étoit mis ; & quoique la valeur de ce Prin-

ce le jettât ſouvent au milieu du peril,
1589. le Comte de Thorigni combattoit toujours à ſes côtés. Il vit venir le Comte d'Egmont à la tête de ſa cavalerie Brabançone fondre ſur l'eſcadron du Roi, qui avoit été mis en déſordre à force de combattre; Henri pouſſa ſon cheval vers le Comte d'Egmont, qui avoit juré la perte de ce Monarque; & ſe trouvant enveloppé par dix ou douze cavaliers robuſtes que d'Egmont avoit choiſis, il ſe voyoit en danger de périr, lorſque le Comte de Thorigni fendant la preſſe, arrive auprès du Roi, renverſe le Comte d'Egmont qui le preſſoit avec ardeur; & ſecondé des plus vaillans de l'armée,
1590. dégage le Roi & le met en état de pourſuivre ſa victoire. Le Duc de Mayenne pouſſé de tous côtés, après avoir refuſé à ſes amis de faire retraite, fut obligé de prendre la fuite.

Le Maréchal alla rendre compte au Parlement de Bourdeaux de ce qu'on lui avoit mandé de la Cour; il leur parla de l'habileté avec laquelle Henri avoit engagé le combat, de la valeur avec laquelle il l'avoit ſoutenu, des périls qu'il avoit courus, & il vanta ſur-tout l'extrême bonté de ce Prince

pour les vaincus. Ce récit toucha l'assemblée, & Matignon voyant le moment favorable, dit qu'il seroit à souhaiter pour le repos de la Province, que l'on pût reconnoître un Roi si grand & si généreux. 1590.

On lui répondit qu'il faudroit pour cela être assuré de sa conversion. » Il » est vrai, repliqua le Maréchal, & » pour rien au monde nous ne devons » mettre la Religion en danger; mais » il est à croire qu'un Prince aussi ver» tueux que Henri, est destiné à deve» nir bon Catholique; le Ciel récom» pensera sans doute la sincérité de no» tre zèle, en levant les obstacles qui » nous privent d'un si grand Roi, mais » je voudrois, pour des raisons hu» maines qui doivent céder à d'autres » plus fortes, avoir pû faire précéder » sans risque notre devoir à sa conver» sion. « Le Maréchal s'ouvroit assez sur son dessein de reconnoître le Roi, & plusieurs étoient portés à appuyer son avis; mais le plus grand nombre s'y montroit contraire, moins par un véritable éloignement, que par la crainte d'être soupçonné de peu de Religion.

1590. Tous les esprits étoient frappés d'un si grand aveuglement, que non-seulement les Ligueurs, mais le plus grand nombre croyoient devoir par principe de conscience faire la guerre à leur Roi légitime, & le dépouiller de sa succession, parce qu'il n'adoptoit pas leur croyance; funeste effet des maximes répandues depuis long-tems en France, qui confondent l'autorité politique avec le droit de la Religion, qui font dépendre le salut & la fidélité des sujets, des sentimens du Roi; le salut & la sureté du Prince, de la croyance des sujets; maxime d'ailleurs dont l'application autorise la conduite que les Protestans d'Angleterre ont tenue à l'égard de leurs Rois Catholiques, & qui arme pour jamais les Souverains contre leurs sujets, & ceux-ci contre leurs Princes.

Discours de Malignon au Parlement.

Le Maréchal parla long-tems au Parlement sur ce sujet: » J'avoue, „ dit-il, que le Roi de Navarre „ étant d'une Religion contraire à „ celle de l'Etat, nous devons assurer „ nos consciences, auparavant que de „ confirmer sa succession par vos Ar„ rêts & par notre obéissance . . . . La

„ Bulle de Sixte V. eſt préjudiciable
„ aux droits de la France ; qui n'a ja- 1590.
„ mais reconnu les droits de Rome ſur
„ la ſucceſſion de nos Rois ; & ce point
„ eſt ſi important à l'Etat, qu'il doit
„ entrer en conſidération avant tout
„ autre ; vous n'y pouvez déférer ſans
„ attribuer au Pape un droit qu'il n'eut
„ jamais, & auquel il n'eſt point de
„ bons François qui ne ſe doivent op-
„ poſer..... Le Pape peut fermer les
„ portes du Ciel aux hérétiques, mais
„ non pas priver nos Princes légitimes
„ de la ſucceſſion du Royaume ; & ſi
„ l'on rejette ces prétentions de Rome
„ injurieuſes à la Nation ; qui fut ja-
„ mais plus digne d'être Roi des
„ François qu'un Prince brave, gé-
„ néreux, Capitaine & politique
„ par expérience, plein de recon-
„ noiſſance pour ceux qui le ſer-
„ vent, juſte & tendre pour ceux-
„ mêmes qui le combattent, rebuté
„ de la guerre, victorieux à regret,
„ l'ami, le pere de ſes ſujets ? D'ail-
„ leurs il a promis de ſe faire inſtruire
„ dans le terme de ſix mois, & un
„ Prince auſſi magnanime ne manque-
„ ra jamais à ſa parole ; ainſi vous

1590. „ pouvez le regarder dès ce moment „ comme Catholique ; ſans doute „ qu'en choiſiſſant, il préférera tou- „ jours le parti de la vérité.

Un Ligueur élevant la voix, dit alors au Maréchal, que les ſix mois demandés par le Prince de Bearn, étoient expirés depuis long-tems, & qu'il étoit toujours Huguenot : » On doit „ peu, répondit le Maréchal, s'ingé- „ rer d'être le juge de ſon Roi, & il „ faut, en des matieres auſſi impor- „ tantes, ne prononcer qu'avec réfle- „ xion ; les ennemis de Henri ne lui „ ont donné aucun relâche depuis la „ mort du feu Roi : eſt-ce au milieu „ des troubles & des combats que ce „ Prince a pû s'inſtruire ? « L'eſprit de la Ligue étoit plus fort que le Maréchal ne l'avoit crû ; il y eut un Conſeiller aſſez hardi pour lui repliquer, que les gens de la Cour & les Militaires étoient peu en état de décider ſur tout ce qui concerne la Religion : „ Les Docteurs, ajouta-t-il en doi- „ vent être crus là-deſſus, & ils diſent „ que quand le Roi voudroit ſincére- „ ment revenir à l'Egliſe, la Cour de „ Rome ne leveroit pas la cenſure de

„ Sixte V. confirmée par la Bulle de
„ Grégoire, ſucceſſeur de ce Pontife; 1590.
„ qu'ainſi les vrais Catholiques ne
„ pourroient jamais le reconnoître en
„ ſureté de conſcience.

Le Maréchal indigné de cette objection, répondit avec vivacité, que la France ne vouloit qu'un Roi Catholique de créance & de profeſſion; qu'après qu'il auroit rendu ſes ſoumiſmiſſions au S. Siége, ſi le Pape lui refuſoit l'abſolution, les bons François la lui donneroient; il s'éleva auſſitôt un murmure d'applaudiſſement, qui donna beaucoup de joie à Matignon; mais ce Seigneur examinant les viſages de ceux qui compoſoient l'aſſemblée, en remarqua pluſieurs qui condamnoient par leur ſilence le conſentement des autres, ce qui le fit réſoudre à agir avec plus de promptitude pour le Roi, dans la crainte que ces eſprits prévenus, profitant du chagrin que les différentes remiſes du Roi cauſoient au peuple, ne fortifiaſſent leur nombre & ne donnaſſent crédit à leurs ſentimens.

Il reconnut peu de jours après, combien l'Etat avoit beſoin qu'il exécutât ſon deſſein. Les Moines qui avoient été

un peu appaisés par les promesses que
1590. le Roi avoit faites de se convertir, & sur tout par le bruit de ses victoires, recommencerent leurs clameurs contre ce Monarque. Le Maréchal en fit arrêter deux, dont l'un avoit dit que la Cour de Rome seule pouvoit donder la Couronne à Henri : » Elle l'a » pu, dit-il, mais elle ne le peut plus : » il n'est pas même en la puissance du » S. Siége, d'absoudre un Hérétique » relaps, dont la conversion ne sera ja» mais sincere «. Dans un autre tems, on auroit été obligé de laisser un libre cours à l'insolence d'un pareil Prédicateur, afin de ne pas exciter la furie du peuple ; mais la sage conduite du Maréchal avoit produit son effet jusques sur la multitude : les bons Bourgeois sur-tout avoient appris de lui à distinguer le zèle de religion d'avec le fanatisme, & le bas peuple suivoit les mouvemens des principaux : on n'entendit donc aucunes plaintes, quand le Maréchal fit arrêter ce Prédicateur séditieux.

Il avoit voulu d'abord le mettre seulement hors de la ville ; mais lui ayant parlé avec bonté, & le Religieux loin de montrer quelque repentir,

ayant soutenu avec insolence ce qu'il avoit avancé en chaire, le Maréchal le menaça de le punir rigoureusement : *Je ne vous crains point*, répondit le Religieux, *je suis Ecclésiastique, & seulement soumis au Pape. Nous verrons*, repliqua Matignon, *si au moins vous ne serez pas soumis à la Justice & aux Loix.* Il le fit mettre en prison, le Parlement lui fit son procès, & le Procureur Général ayant trouvé plusieurs charges contre lui, il fut pendu, sans que le peuple fit aucun mouvement en sa faveur. 1591.

Le Maréchal encouragé par le succès de cet acte de rigueur, commença à montrer une contenance plus fiere ; il fit entrer dans Bourdeaux les troupes qu'on l'avoit prié de tenir éloignées de cette ville, & il menaça de châtimens severes tous ceux qui oseroient s'écarter de leur devoir. Les Habitans de Bourdeaux connurent bien que tout alloit rentrer dans l'ordre légitime ; les plus sages commencerent par reprendre d'eux-mêmes leurs professions ordinaires ; ils quitterent les petites Charges que les Ligueurs leur avoient données, ils abandonnerent les Prédicateurs séditieux,

& ils retournerent à leur commerce &
1591. aux autres occupations méchaniques. Les Ligueurs inſenſiblement ſe réunirent aux Royaliſtes, & on vit enfin ceſſer cette différence de parti, qui avoit tenu juſques-là une moitié de la ville armée contre l'autre.

Pour ſçavoir à propos les progrès de la diſpoſition des eſprits, Matignon s'informoit exactement de ce qui ſe diſoit dans les aſſemblées particulieres des principaux habitans ; ſes émiſſaires étoient des gens non ſuſpects, qui agiſſoient par zèle pour le ſervice du Roi ; ainſi on étoit ſurpris de voir enlever tout-à-coup des gens qui avoient parlé contre ce Monarque ſans qu'on pût deviner les moyens dont le Maréchal ſe ſervoit pour en être ſi-tôt informé, ce qui inſpiroit de la retenue & de la crainte à tout le monde.

Cependant les Conſeillers Ligueurs parlerent à leur Compagnie de ces empriſonnemens que le Gouverneur ordonnoit, diſant qu'on voyoit bien que malgré ſes proteſtations d'attachement à la Religion, il avoit reconnu le Roi, tout Hérétique qu'il étoit encore, & que bientôt on ne recevroit

plus à ce ſujet de loi que de la force.
Le Parlement partagé depuis long- 1591.
tems, écouta ces remontrances avec aſſez de froideur ; on parla néanmoins au Maréchal, en le priant de vouloir bien ſe ſouvenir de l'eſpece de neutralité qu'il avoit lui-même conſeillé d'obſerver juſqu'à la converſion du Roi : » On ne doit pas, leur » répondit-il, croire que j'aye changé » de ſentimens, parce que je me com- » porte avec vigueur dans l'exercice » de ma Charge : je ſouhaite avec au- » tant d'impatience que perſonne » la converſion du Roi ; mais je ne » ſouffrirai point dans ce Gouverne- » nement, qu'on eſſaye de maintenir » un parti ſeditieux qui indiſpoſe le » peuple contre ſa converſion même. » Il faut concourir au maintien du bon » ordre, & faire regner les loix, puiſ- » que le malheur des tems ne permet » pas encore que le Légiſlateur regne. Le Parlement reçut cette réponſe du Maréchal avec éloge, on impoſa ſilence aux mécontens, & il fut convenu que tout le monde reſpecteroit dans Henri, un Prince que l'exécution de ſa promeſſe alloit rendre le Maître de la France ; ainſi la Ligue perdit toute

sa force en Guyenne, & cette Provin-
1591. ce attendit avec tranquillité la conversion du Roi.

Ce Monarque victorieux poursuivoit alors le Duc de Mayenne, & par la prise des villes voisines de la capitale, la menaçoit d'un siége, si elle s'obstinoit dans sa rebellion ; il étoit sur-tout attentif à ce qui se passoit en Guyenne, persuadé qu'ayant cette grande Province sous son pouvoir, avec la Normandie, la Picardie, l'Auvergne & le Languedoc, dont il s'étoit assuré, il paroîtroit plus redoutable & moins criminel à la Cour de Rome : ce Prince manda à Matignon qu'il ne pouvoit douter de sa fidélité & de son zèle ; que sa prudence avoit calmé sans violence les troubles de la Guyenne, & qu'il lui devoit la soumission de ses peuples ; mais qu'il lui étoit désagréable de voir qu'on se servît toujours dans les actes du Parlement de Bourdeaux, du nom & du sceau du feu Roi, cette Compagnie faisant voir par-là, que non-seulement elle regardoit le trône comme vacant, mais qu'elle ne connoissoit d'autre Souverain que la mémoire d'un Prince mort.

Matignon fit faire cette remarque au Premier Président : mais ce Magistrat ne voulant rien risquer avec sa Compagnie, laissa au Maréchal seul le soin de contenter le Roi. Un nommé Conti étoit alors Garde du Sceau de la Chancellerie de Bourdeaux, le Maréchal le fit venir secretement, & lui dit qu'il étoit ridicule de voir des actes expédiés journellement, autorisés du sceau d'un Roi mort depuis un an ; que le Parlement, ni lui, ne vouloient point à cause du peuple, ordonner le changement du sceau, mais qu'il falloit que lui Conti rendît ce service au Roi, lui promettant de la part de ce Monarque une récompense proportionnée à son zèle, & qu'on le mettroit à couvert de tout événement. 1592.

Assuré par cette promesse, Conti obéit au Maréchal, il fit faire de nouveaux Sceaux, dont il scella les premiers Arrêts que le Parlement rendit ; les Conseillers zélés Catholiques porterent leurs plaintes à leur Compagnie assemblée, le plus grand nombre condamna Conti, & il fut obligé de se cacher. Le Maréchal parut alors, parla fortement en faveur de Conti, &

& afin de conſerver quelque réputa-
1592. tion à leur parti, firent des courſes juſqu'à Bourdeaux. Le Maréchal prévenu de leur audace, s'étoit mis en état de la punir; mais il vouloit laiſſer ſouffrir les habitans de Bourdeaux, perſuadé que c'étoit le plus ſûr moyen de les animer contre les Ligueurs; il permit donc que ces rébelles pillaſſent les environs de la ville, & il entendit avec joie les imprécations des Bourgeois contr'eux.

Enfin le Parlement l'ayant fait prier
1593. de vouloir bien délivrer la province de ces ennemis publics, il ſe mit en campagne, prit Villandrade, & aſſiégea l'importante place de Blaye, que Luſſan avoit ſurpriſe quelque-tems auparavant, par le moyen des Religieux de la ville. Ce ſiége fut long & meurtrier, parce que Blaye pouvoit recevoir des ſecours par mer, & d'ailleurs le Maréchal n'étoit pas en état d'avoir une flotte aſſez nombreuſe pour fermer l'entrée du port; les Anglois lui fournirent quelques vaiſſeaux; les Eſpagnols en envoyerent auſſi au ſecours des aſſiégés, ils ſe battirent, & les deux flottes également endommagées furent hors d'état de

ſervir de quelque-tems ; le Maréchal en profita pour faire venir des ports de Xaintonge quatre vaiſſeaux bien équipés, ſous la conduite du Capitaine de la Limaille, fameux homme de mer. 1593.

Ce Capitaine eut ordre de combattre les Eſpagnols, malgré l'inégalité du nombre ; le Maréchal de ſon côté ayant monté ſur l'Amiral de la flotte Angloiſe, vint attaquer ſi à propos les ennemis, qu'il coula à fond quatre gallions, & mit les autres en déſordre. Les Eſpagnols gagnerent auſſi-tôt la haute-mer, où le Maréchal les pourſuivit, croyant que la Limaille averti du combat par le bruit, alloit les arrêter dans leur fuite : mais il ne parut point, ſoit que les vents lui euſſent été contraires, ou que les offres de la Ligue euſſent prévalu ſur ſon devoir. Les Eſpagnols ne trouvant rien qui pût les arrêter, échapperent à une défaite entiere, & ayant reçu le jour même un ſecours de ſix vaiſſeaux, ils firent entrer dans Blaye des ſoldats & des proviſions. La priſe de Blaye devint par-là beaucoup plus difficile, & Luſſan ayant refuſé toutes les propoſitions que le Maréchal lui fit faire, Combat naval.

» monde... Je n'entreprendrai point
1593. » de vous exhorter à lui être fidèles,
» & il ne me reste qu'à vous protester
» que les intérêts de votre Compa-
» gnie me seront toujours très-chers,
» & qu'à vous offrir mes services en
» général & en particulier. » Le Premier Président le remercia au nom de la Compagnie, le suppliant d'employer tout le crédit que lui donnoient ses services, pour engager le Roi à satisfaire promptement les Catholiques.

Le Maréchal partit à la tête d'un corps de cavalerie, dont il vouloit grossir l'armée du Roi, & fut reçu de ce Prince avec de grands témoignages d'estime & d'amitié. D'abord Henri lui parla avec beaucoup de vivacité de ce qui s'étoit passé en Guyenne, des commencemens de la Ligue, des dégoûts que le Duc de Mayenne essuyoit de la part des Espagnols, des Etats que la Ligue assembloit, & de l'Assemblée mandée à Surenne, pour s'opposer aux dangereuses résolutions de la premiere. Le Maréchal répondit à Sa Majesté, qu'il pouvoit en un seul jour détruire tous les complots de ses ennemis, & récompenser les services de ses fidéles sujets : » Mais, Sire, ajouta-

» t-il avec une reſpectueuſe liberté, je
» vois avec douleur que vous penſez 1593.
» peu à votre converſion; la différer
» trop long-tems, c'eſt s'expoſer à en
» recueillir peu de fruit; & ſi votre
» Majeſté avoit deſſein de demeurer
» dans ſa premiere croyance, elle ne
» doit s'attendre qu'à des ſoumiſſions
» forcées & à des révoltes continuel-
» les. Je vous parle, Sire, continua
» Matignon, en homme pénétré de zele
» pour les intérêts de Votre Majeſté,
» qui voudrois, au prix de tout ſon
» ſang, voir rendre à votre piété la
» Couronne qui eſt due à votre naiſ-
» ſance & à vos vertus; qui prévois
» avec une affliction extrême l'inutilité
» de tant d'avantages & de nos ſervi-
» ces, ſi vous ne ſatisfaites à vos pro-
» meſſes & à ce que vous devez à la
» Religion.

Le Roi remercia Matignon de l'attachement qu'il lui témoignoit, & l'aſſura qu'il alloit penſer à contenter ſes ſujets Catholiques, quelque riſque qu'il y eût pour lui à irriter les Huguenots. Leur ſeule conſidération avoit empêché ce Prince de ſuivre les mouvemens de ſa bonne volonté; il leur devoit ſa conſervation & ſes vic-

toires, & il se faisoit une peine de
1593. paroître les abandonner; il s'en étoit ouvert au Duc de Montpensier son parent, fort attaché à sa personne, mais très-zèlé pour la Religion Catholique qu'il professoit, & ce Prince, avoit hautement condamné ses retardemens.

Matignon, en sortant de chez le Roi, alla rendre visite au Duc de Montpensier, qui montra une grande joie de le voir dans une circonstance, où, disoit-il, le bien de la Religion & l'intérêt du Roi vouloient qu'ils s'unissent tous pour le faire rentrer dans le sein de l'Eglise. On avoit tenu la veille une grande assemblée chez le Duc, qui s'étoit chargé de parler fortement au Roi la premiere fois qu'il viendroit le visiter. Le Duc pria Matignon d'être présent à cette entrevue pour appuyer ce qu'il diroit. Le lendemain le Roi accompagné du Maréchal & de tous les Grands de sa Cour, se rendit chez le Duc de Montpensier, & ce Prince lui parla avec tant de force, que le Roi, peu de jours après, fit déclarer par l'Archevêque de Bourges, qu'il étoit résolu de se réconcilier avec l'Eglise.

Cependant le Roi d'Eſpagne voyant les Peuples & les Grands de l'Etat ſe rapprocher de Henri, fit agir ſes Ambaſſadeurs auprès de la Ligue, pour que l'on élût enfin l'Infante ſa fille Reine de France, ainſi que les Seize l'avoient tant de fois promis; mais la méſintelligence des Négociateurs fit heureuſement échouer un projet qui auroit mis pour long-tems tout le Royaume en combuſtion. Ils revinrent néanmoins encore renouveller leur propoſitions, & l'un des Ambaſſadeurs fit un long diſcours aux Etats, pour faire valoir les droits de l'Infante d'Eſpagne, & pour démontrer que la Couronne lui appartenoit. Ce diſcours fut aſſez mal reçu. Les Eſpagnols s'imaginant qu'on n'avoit rejetté leur propoſition, qu'à cauſe de l'averſion que les François ont naturellement pour la domination des femmes, crurent trouver un expédient capable de ramener les eſprits, en faiſant propoſer peu après le mariage de cette Infante avec l'Archiduc Erneſt, qui regneroit avec elle. 1593.

Le Duc de Mayenne, chargé par la Nobleſſe de répondre aux propoſitions des Eſpagnols, leur fit enten-

dre que les loix du Royaume ne per-
1593. mettoient pas de déférer la Couronne à aucun Prince étranger ; que cependant les Etats, par reconnoiſſance pour les bons offices que le Roi Catholique leur rendroit, étoient prêts à recevoir l'Infante, pourvu que Sa Majeſté trouvât bon qu'on la mariât à un Prince François qu'on éleveroit ſur le trône. On fut long-tems encore à délibérer ſur cette propoſition, & enfin les Ambaſſadeurs Eſpagnols convinrent, au nom du Roi leur Maître, de fournir aux Etats tous les ſecours néceſſaires, pourvû que l'Infante fut déclarée Reine, ſolidairement avec celui des Princes François que Sa Majeſté Catholique voudroit choiſir. Cet arrangement fut annoncé aux Etats par le Duc de Feria, le 21 Juin, & le même jour le Conſeiller du Vair & autres Députés du Parlement formerent oppoſition aux Etats, à ce qu'on n'eût à procéder à l'élection d'aucun autre Roi que de la Maiſon de Bourbon. Ils demanderent acte de leur oppoſition, & la firent enregiſtrer.

Les retardemens qu'apportoient à la nomination d'un Roi les brigues des Princes François qui prétendoient à

à la Couronne, donnerent le tems au Parlement de manifeſter ſon zèle pour les loix fondamentales du Royaume. Les Chambres s'aſſemblerent le Lundi 28 Juin, & il y eut Arrêt qui ordonna que remontrances ſeroient faites au Duc de Mayenne, en la préſence des Princes & Officiers de la Couronne, à ce qu'aucun Traité ne fût fait pour transférer la Couronne en main étrangere. Ce même Arrêt déclaroit nuls tous Traités faits au préjudice de la Loi Salique & autres Loix fondamentales du Royaume. En conſéquence de cet Arrêt, Jean le Maître qui tenoit la place de Premier Préſident, alla le lendemain au matin faire des remontrances au Duc de Mayenne, & lui annoncer tout ce qui avoit été arrêté par la Cour. Ce Magiſtrat ne fut pas bien reçu du Duc de Mayenne, ce Seigneur voulut exiger que la Cour changeât quelque choſe à ſon Arrêt, mais il ne pût rien gagner. 1593.

Pendant tous ces mouvemens, le Duc de Montpenſier & Matignon ſollicitoient toujours le Roi de faire au plutôt ſon abjuration : ce Monarque s'y détermina enfin, & après bien des conférences tenues en préſence

des Docteurs, tant Catholiques que
1593. Proteſtans, le jour fut pris pour le Dimanche 25 Juillet. La cérémonie s'en fit dans l'Egliſe de S. Denis, entre les mains de l'Archevêque de Bourges, en préſence des Grands de la Cour, & à la vûe d'une multitude infinie de peuple. Matignon y tint le rang de Connétable, comme premier Maréchal de France. Il fut chargé de la même fonction au Sacre du Roi,
1594. qui ſe fit à Chartres le 27 Février ſuivant. Le Duc de Mayenne ayant quitté Paris le 6 Mai, la réduction de cette Ville ſuivit peu après. Matignon fut un de ceux qui négocierent avec le Comte de Briſſac, qui en étoit Gouverneur en l'abſence du Duc de Mayenne. Le Roi étant enfin entré dans Paris, Matignon fut chargé d'en faire ſortir les troupes Eſpagnoles; après quoi le Roi lui donna la commiſſion de voir les Princeſſes Ligueuſes, pour leur dire de ſa part qu'elles pouvoient s'attendre à toutes ſortes de bons traitemens, pourvu qu'elles vouluſſent ſe comporter avec modération, & engager les Princes de la Maiſon de Lorraine à rentrer dans leur devoir. Les Princeſſes répondi-

rent avec beaucoup de froideur aux politeſſes du Roi : elles comptoient encore ſur la force de leur parti, & ſe croyoient en état de traiter dans la ſuite avec d'autant plus d'avantage, qu'elles auroient montré plus de fierté. 1594.

Le Duc de Mayenne déconcerté par la réduction de Paris, étoit allé joindre les Eſpagnols dans les Pays-Bas, pour ranimer ſon parti dans la Picardie & la Normandie : Henri IV. réſolu de les prévenir, partit avec deux cens Seigneurs volontaires & ſix cens Chevaux légers ſeulement, laiſſant aux Maréchaux de Matignon & de Biron le ſoin d'aſſembler l'armée, avec laquelle on alla inveſtir la Ville de Laon. Le Maréchal ne fut pas de ce ſiége ; le Parlement de Bordeaux l'avoit déja fait prier à diverſes repriſes de revenir promptement en Guyenne, où les Ligueurs abuſant de ſon abſence, recommençoient à remuer. Le Marquis de Villars, Lieutenant du Duc de Mayenne, faiſoit tous ſes efforts pour gagner quelques Places voiſines de Bordeaux, & il venoit de faire une tentative inutile ſur le Port de Sainte Marie : quelques-uns de ceux Siége de Laon.

qui l'avoient aidé, furent pris & pendus
1594. sur le champ par ordre du Maréchal; ce Seigneur faisant connoître par cette rigueur, que l'autorité Royale étoit enfin rétablie.

En même temps il apprit à toute la Guyenne la prise de Laon par le Roi en personne; la réduction des principales Villes du Royaume, & la retraite du Duc de Mayenne en Bourgogne où il se cantonnoit, ayant à peine de quoi se défendre dans ce coin de la France. Les Ligueurs de la Guyenne s'attachoient à diminuer les avantages du Roi, & à cabaler dans les Villes; mais ils se démentoient eux-mêmes par le peu de succès de leurs intrigues, & par la crainte avec laquelle ils les formoient: aucuns n'osoient, comme autrefois, se montrer à découvert; & le Maréchal averti de leurs démarches, n'avoient pas les mêmes égards qu'avoient exigés les circonstances; la punition suivoit de près la faute; il ne demandoit plus pour agir les avis du Parlement, ni le consentement des principaux Bourgeois, & le caractère de son gouvernement avoit changé avec les affaires. La même rigueur qui autrefois auroit excité

des révoltes, servoit alors à établir la tranquillité; & enfin le Maréchal de Matignon, après avoir cedé long-tems aux caprices des peuples de la Guyenne, en étoit devenu le maître: tout trembloit devant lui à Bordeaux, où les Bourgeois déconcertés alors de la fierté qu'il affectoit, l'avoient vû si long-tems obligé de descendre de son rang pour en conserver l'autorité, & ce n'étoit que d'alors qu'il se pouvoit dire Gouverneur de la Guyenne; mais le plaisir de se voir si près de jouir de la paix, fut troublé par la mort du Comte de Thorigni son fils aîné, que le Roi lui apprit par une lettre écrite de sa main. 1594.

Mort du Comte de Thorigni.

Ce jeune Seigneur après s'être signalé aux yeux de son Souverain en plusieurs combats, s'étant échauffé à la journée de Fontaine-Françoise, fut attaqué au retour d'une maladie dont il mourut aux yeux du Roi, pour lequel il avoit combattu toute sa vie. Henri fut vivement touché de cette perte: » Je vous assure, mandoit-il » au Maréchal, que je n'ai guères » moins besoin que vous d'être con- » solé d'un si malheureux accident. » J'ai bien du déplaisir de ce que sa 1595.

» mort m'a ôté les moyens de recon-
1595. » noître les bons & fidéles ſervices » qu'il m'a rendus..... » Les conſolations du Monarque affoiblirent peu la douleur de Matignon, & quoique ſon courage l'aidât à la diſſimuler, la nature cependant le trahiſſoit quelquefois : il en devint plus ennemi des Ligueurs & des Eſpagnols, qui avoient cauſé la mort de ſon fils, il crut la venger en les pourſuivant.

Ce fut lui qui découvrit une entrepriſe ſur Bayonne : cette Ville qui eſt frontiere de la France du côté du Rouſſillon, pouvoit donner une entrée aux Eſpagnols dans la Guyenne ; & leurs meſures étoient ſi bien priſes, qu'on alloit les recevoir dans la Place, ſi le Maréchal ne s'y fût rendu en perſonne : on arrêta auſſitôt par ſes ordres quelques perſonnes ſuſpectes, qu'il interrogea lui-même ; & les ayant convaincus de crimes, il les fit exécuter, malgré les ſollicitations d'un grand nombre de perſonnes puiſſantes, qui s'intéreſſoient à leur conſervation. Cet exemple de ſévérité fut le dernier que le Maréchal donna dans la Province : les ennemis n'eſpérant plus de le pouvoir ſurprendre, & voyant que

le ſupplice ſuivoit de près la découverte de leurs complots, n'oſerent plus rien entreprendre dans la Guyenne, & les peuples commencerent à y reſpirer les douceurs de la paix. 1595.

Pour l'aſſurer davantage, le Maréchal viſita toutes les Villes fortes de ſon Gouvernement, y établit de bonnes garniſons, éloigna les mauvais Citoyens, & fit tous les préparatifs néceſſaires pour une longue réſiſtance; enſuite il vint à la Cour pour le mariage de ſon ſecond fils, devenu Comte de Thorigni, avec Eléonore d'Orléans-Longueville, fille de François d'Orléans, Duc de Longueville, & de Marie de Bourbon. Son deſſein, après ce mariage, étoit de ſe repoſer de ſes travaux au milieu de ſa famille, & pour cela, il s'étoit rendu avec elle dans le magnifique Château de Thorigni, qu'il avoit fait bâtir; mais la guerre recommencée entre la France & l'Eſpagne, le rappella bientôt dans ſon Gouvernement de Guyenne: le Parlement de cette Province lui écrivit une Lettre très-preſſante à ce ſujet. « Très-honoré Seigneur, lui mandoit » cette Compagnie, notre frontiere » eſt menacée par les Eſpagnols... Le 1597.

Retour du Maréch. en Guyenne.

1597. » meilleur & plus assuré rempart se-
» roit votre présence ; comme nous
» en écrivons à Sa Majesté..., Nous
» prions Dieu, notre honoré Seigneur,
» qu'il vous donne une longue & heu-
» reuse vie. »

En effet, le bruit de l'arrivée du Maréchal dans la Guyenne, dissipa les ennemis : une partie du Périgord révolté se soumit, & le Parlement allant le complimenter, lui dit que sa présence avoit produit un effet si heureux, qu'il ne seroit plus besoin que d'employer des Prévôts ou des Huissiers contre les auteurs des troubles. C'étoit être parvenu au comble de la gloire, que de vaincre des ennemis opiniâtres par sa seule réputation : aussi ce fut le terme de celle du Maré-
Sa mort. chal. Comme il se préparoit à poursuivre les Espagnols au-delà de leurs frontieres, il mourut subitement dans son Château de l'Espare, d'une attaque d'apoplexie, le 27 de Juin, âgé de soixante & douze ans.

GÉNÉALOGIE

Depuis Jacques de Matignon, Maréchal de France, mort en 1597.

IL avoit épouſé le 2 Mai 1558, Françoiſe de Daillon du Lude, fille de Jean de Daillon du Lude, Chevalier de l'Ordre du Roi, & d'Anne de Batarnai; leurs enfans furent:

1°. Odet de Matignon, Comte de Thorigni, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant Général en la Province de Normandie, mort en 1595, avant ſon pere: il épouſa en 1587 Louiſe, Comteſſe de Maure, dont il n'eut point d'enfans, & qui ſe remaria enſuite à Gaſpard de Rochechouart, Marquis de Mortemart, d'où viennent les Ducs de Mortemart d'aujourd'hui.

2°. Gilone de Matignon, qui épouſa Pierre d'Harcourt, Marquis de Beuvron; & Anne, femme de René de Carbonel, Marquis de Caniſi.

3°. Charles de Matignon, Comte de Thorigni, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant Général en Normandie, qui continua la poſtérité: il fut

honoré d'un Brevet de Maréchal de France, le 8 Mars 1622, & mourut le 9 Juin 1648. De ſon mariage avec Eléonore d'Orléans-Longueville, fille de Léonor d'Orléans, Duc de Longueville & d'Eſtouteville, & de Marie de Bourbon, Ducheſſe d'Eſtouteville, Princeſſe du Sang, tante du Roi Henri IV. naquirent :

1°. Henri de Matignon, mort jeune.

2°. Jacques de Matignon, Comte de Thorigni, élevé Enfant d'honneur du Roi Louis XIII. Capitaine de cent hommes d'armes, tué en duel en 1626 âgé de 27 ans. Il avoit épouſé Henriette de la Guiche dont il n'eut point d'enfans, qui ſe maria depuis à Louis de Valois, Duc d'Angoulême.

3°. Léonor de Matignon, Evêque-Comte de Lizieux, Commandeur de l'Ordre du S. Eſprit, mort en 1680.

4°. Catherine de Matignon, femme de François de Silli, Duc de la Roche-Guyon, Chevalier des Ordres du Roi, mort au ſiége de la Rochelle.

5°. François, Sire de Matignon, Comte de Thorigni & de Gacé, Marquis de Lourai, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant Général en Normandie, Gouverneur des Villes de

Granville & de Cerbourg, mort en 1675. Il avoit épouſé en 1631 Anne de Malon, dont il eut ſix garçons & ſix filles.

1°. Henri, Sire de Matignon, Lieutenant Général en Normandie, mort en 1682.

2°. Léonor de Matignon, Evêque & Comte de Lizieux, Abbé de Leſſai, mort en 1714.

3°. Charles de Matignon, Comte de Gacé, Brigadier des armées du Roi, tué à la bataille de Senef en 1674, âgé de 33 ans.

4°. Jacques de Matignon, Evêque de Condom, Abbé de S. Victor de Marſeille, mort en 1727.

5°. Jacques de Matignon, dans ſa jeuneſſe Chevalier de Malte, qui enſuite épouſa Charlotte de Matignon ſa niéce, fille de ſon frere aîné.

6°. Charles-Auguſte de Matignon, Comte de Gacé, Gouverneur du Pays d'Aunis, Maréchal de France, mort en 1729, qui a laiſſé trois fils. Le Comte & le Marquis de Matignon, Chevaliers des Ordres du Roi, & l'Evêque de Coutances.

1°. Les filles furent : Eléonore de

le mois de Juillet 1715, qui fut confirmé par Lettres-Patentes données à Vincennes au mois de Décembre de la même année, & enregiſtrées au Parlement au mois de Septembre 1716, par leſquelles le Duché-Pairie de Valentinois fut renouvellé en ſa perſonne, & en celle de ſes deſcendans : il prit ſéance au Parlement en cette qualité au mois de Décembre ſuivant. Louiſe-Hippolyte Grimaldi, Princeſſe de Monaco, ſa femme, mourut au mois de Décembre 1731, âgée de trente-quatre ans ; de leur mariage ſont ſortis :

1°. Honoré-Camille-Léonor Grimaldi, par la grace de Dieu, Prince de Monaco, né le 10 Septembre 1720.

2°. Marie-Charles-Auguſte Grimaldi, Comte de Matignon, né le premier Janvier 1722.

3°. François-Charles-Magdeleine-Joſeph Grimaldi, deſtiné à l'Etat Eccléſiaſtique, né le 5 Février 1726.

4°. Charles-Maurice Grimaldi, Chevalier de Monaco, reçu de minorité dans l'Ordre de Malte, le 14 Mai 1727.

5°. Thereſe-Nathalie Grimaldi,

née le 19 Mai 1719, Religieuſe de l'Ordre de Sainte Marie, au Fauxbourg Saint Jacques.

6°. Et N..... Grimaldi, dite *Mademoiſelle de Monaco*, née le 20 Juillet 1728.

Fin du douziéme Volume.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le Volume.

A

ALBE (le Duc d') comment trompé par un Espion, 44. il marche contre Rome, 328. d où il est contraint de s'éloigner, 329. il assiége Metz, 372
Albe, prise de cette Ville, 204
Alençon (le Duc d') va rendre visite à la Vieilleville, 95. Pourquoi il se met à la tête du parti Huguenot, 426. cause de sa haine contre Matignon, 454. il se sauve de la Cour, 455. il part pour aller gouverner les Pays bas, qui ayant secoué le joug des Espagnols, s'offrirent à lui, 457, il meurt, 481.
Allemands, leur mutinerie dans Sienne, 295.
Andelot (d') *Voyez* Dandelot.
Anglois (les), alarme qu'ils causent dans Calais, 136.
Angoulême (Madame d') négocie avec le Roi de Navarre, 493
Anjou (le Duc d') est nommé Généralissime des armées, 87, 419, & Lieutenant Général

par tout le Royaume, 410. il va rendre visite à la Vieilleville, 95. il mande Montluc pour assister au siége de la Rochelle, 363. il demande Matignon dans son armée, 411. il défait les Huguenots, 412. il est repoussé, 414. & va assiéger Chatelleraut, 415. ses exploits à la bataille de Montcontour, 416. il met le siége devant Saint-Jean d'Angeli, 419. il tombe malade, revient à la Cour, 420. son opinion sur le massacre de la S. Barthélemi; il entreprend le siége de la Rochelle, 425. il devient Roi de Pologne, 426, & de France, 451. *Voyez* Henri III.

Annebaut (le Seigneur d') se trouve au siége de Perpignan, 21. Amiral, 148. conseil où il se trouve, 150, 153, 154.

Antonio (Dom Pedro), preuve de courage qu'il donne, 208.

Arbolongua (Alphonse d') commande dans Pont-à-Mousson, 41. comment trompé par un Espion, 43, 46. il est fait prisonnier, 46. est trouvé mort dans son lit, 47.

Arbre (Dom), mauvais succès qu'on lui attribue, 205. il va au secours de Courteville, 222.

Archer militaire, quelle étoit cette Place, 100.

Arras (le Cardinal d') 69.

Assier (M. d') 155, 157. Chef des Huguenots dans la Guyenne, 360.

Auguste (le Duc) refuse de voir la Vieilleville; pourquoi? Lettre qu'il lui fait remettre, 67.

Aumale (le Duc d') Prince de Joinville, puis Duc de Guise, 30. tumulte qu'il va ap-

paiſer en Xaintonge, 22. il eſt en faveur auprès du Roi, 35. force l'Empereur de lever le ſiége de Metz, 47. il s'empare de Calais, 60. & autres Places, 61. ſe rend au ſiége de Thionville, *ibid.* 64. Lieutenant Général du Royaume, *ibid.* il ſe trouve à la bataille de Dreux, 72. qu'il regagne, 73. ſa mort, 74.

Aumale (le Duc d') ſe trouve au ſiége de Lens, 198. commande l'armée en l'abſence du Maréchal de Briſſac, 326. bataille où il ſe trouve, 406. trait ſingulier de lui au ſiége de la Fere, 458.

Auſſan (M. d') eſt défait, 136.

Autriche (Elizabeth d') ſon mariage propoſé, 69.

B

BADE (le Marquis de), bataille où il eſt tué, 417.

Barberouſſe commande l'armée du Sultan, 27.

Barbezieux (le Seigneur de), Gouverneur de Marſeille, 120. 122. 123. 124. ordre qu'il reçoit, 121. exécution dont il prétend s'attribuer la gloire, 128.

Baſſé (le Capitaine) ſurprend S. Damian, 191.

Baſſompierre (le Marquis de) commande l'artillerie au ſiége de Sienne, 269. 292. Canonnier qu'il propoſe à Montluc, 293.

Baſtide (la), ſiége où il ſe trouve, 115.

Bataille de Coutras, 474. de Dreux, 71. 355. de Jarnac, 412. d'Ivri, 505. de Montcontour, 516. de Ver, 355.

Baviere (Volfang de) Duc des Deux-Ponts,

aide. Coligni à repouſſer le Duc d'Anjou, 414. bataille où il ſe trouve, 418.
Bayard (le Chevalier) 99.
Bene, réſolution de ſes habitans, 215. *voyez* Siége.
Bene (le Comte de) s'attache au parti de France, 209. ſe jette dans la Ville pour la défendre; ſecours qu'il demande, 210. réception qu'il fait à Montluc, ainſi que ſon épouſe, 212.
Bene (la Comteſſe de) viſite qu'elle fait, 213.
Bentivoglio (Cornelio) eſcarmouche où il ſe trouve, 240, pourquoi il a la principale autorité dans la République de Sienne, 254. paroles que lui adreſſe Montluc, 267. aſſaut où il ſe trouve, 270. avis qu'il donne à Montluc, 276. il déplore la triſte deſtinée des Siennois, 277. il eſt envoyé au Marquis de Marignan, 318. 320.
Bernardin (Franciſque) ſiége où il ſe trouve, 224.
Biez (le Maréchal de) commande contre les Anglois, 181. qu'il pourſuit, 183. 185. pourquoi condamné à mort, 231.
Biron, pourquoi chargé du commandement de l'armée de la Guyenne, 458; il va inveſtir Laon, 531.
Bonivet (M. de) ſecours qu'il donne à Montluc, 212.
Bouillon (le Duc de) commande dans Heſdin, 371. il y eſt fait priſonnier, 374.
Boulogne, *voyez* Siége. Sa priſe par les Anglois, 174. on lui donne la camiſade, 175.
Bourbon, Comte de Lavedan (Pierre de) 368.

Bourbon (le Connétable de) 106. quitte le parti de France, 111. pourquoi il renvoye les priſonniers François, 113.
Bourri (M. de) arrive à Rouen, 83
Bretagne (Jeanne de), 367.
Boutieres (M. de) 146. ſe trouve à la deſtruction du Pont de Carignan, 141. 144. il eſt rappellé du Piémont, 145.
Briſſac (le Seigneur de) ſe trouve au ſiége de Perpignan, 21. Maréchal de France, il ſe rend à Rouen par ordre du Roi, 83. il commande en Piémont, 130. 132. 326. expédition où il ſe trouve, 183. il commande la cavalerie à Calais, 186. il eſt nommé au Gouvernement du Piémont, 190. il fait l'ouverture de la campagne, 191. il s'empare de Quiers, 192. il va rendre viſite à Montluc, 193. & viſiter les environs de Lens, 194. ſa diſpute avec Montluc, 196. 220. qu'il va féliciter de ſon heureux ſuccès, 200. & contredit ſur ſon entrepriſe de défendre Caſal, 201. en quoi différent de M. de Lautrec; ordre qu'il donne à ſon fils, qui refuſe d'y ſatisfaire, 202. il ſe rend à Caſal pour en viſiter les travaux, 203. lettre qu'il envoye à Montluc, 204. attention qu'il fait faire à ſes Officiers, 206. récompenſe qu'il ſollicite pour Montluc, 209. ſes efforts pour vaincre la diſpoſition des Piémontois, toujours portés pour leur ancien Maître, *ibid.* ſa réponſe au Comte de Bene; paroles qu'il adreſſe à Montluc, qu'il charge de défendre Bene, 211. pourquoi il va trouver Montluc, 217. il aſſiége Courteville, 218. & Seve, 224. viſite qu'il va

faire, 221. réprimandé qu'il fait à Montluc, 225. ſes ſollicitations pour le ravoir dans ſon armée, 227. pourquoi il ſe déclare contre lui ſur l'affaire de Sienne, 233. il lui écrit, 234. il inveſtit le Havre qu'il attaque, 396.

Briſſac (le Comte de) Gouverneur de Paris, 530.

Burgos (le Cardinal de) Lieutenant Général pour l'Empereur en l'Etat de Sienne, 329.

Burie (M. de) commande à la bataille du Ver, 355.

C

CALVINISME, ſon progrès, 379.

Caniſi (le Marquis de), combat où il ſe trouve, 479.

Candale (M. de) eſt nommé Commandant de Bordeaux, 360.

Caraccioli (Jean) Prince de Melphe, défend la Ville de ce nom, 9. il ſe rend, 10. prend le parti de la France, 11. meurt Maréchal de France, 9*.

Carbon (le Capitaine), action où il ſe trouve, 104. 107. 109. ſa réponſe au Maréchal de Lautrec, 110.

Carignan, on en détruit le Pont, 140.

Carlois, Secrétaire du Maréchal de Scepeaux, 2.

Carnavalet (de) bataille où il ſe trouve, 416.

Caſal, qu'elle étoit cette Ville, 202.

Caſtelpers (M. de) Lieutenant, action où il ſe trouve, 124. 127.

Caſtres (le Sénéchal de), ſiége où il eſt tué, 374.

Catherine d'Arragon eſt répudiée, 23.
Catherine de Médicis fait la Vieilleville ſon Chevalier d'honneur, & l'admet dans ſon Conſeil, 65. ſon grand génie, 378. elle l'emporte ſur le Roi de Navarre, 380. & tolére l'exercice de la Religion prétendue réformée, 380. 385. elle écrit au Pape; ſa promeſſe à l'Amiral, *ibid.* ce qu'elle fait pour faire reſpecter l'autorité royale, 400. ſa réponſe à Matignon, qui lui conſeilloit la paix, 408. ſes inquiétudes dont elle lui fait confidence, 409. ſon entretien avec lui, 428. elle ſe trouve encore chargée de la principale adminiſtration du Royaume, 451. ſes propoſitions au Conſeil, 452.
Catholiques, leur ligue contre les Huguenots, 355.
Caumont (M. de), pourquoi bruſqué par le Duc de Guiſe en pleine aſſemblée, 345. cauſe de ſa mort, 355.
Cental, Capitaine, ſiége où il ſe trouve, 137. 139.
Chanoines de Lyon (les) rentrent dans leur Cathédrale, 91.
Chapelle de Biron (M. M.) va commander à Metz en la place de la Vieilleville, 58.
Charles IX. monte ſur le trône de France, 66. 73. 83. 84. 89. 93. 94. 380. 399. 410. il eſt ſacré, 381. il va rendre viſite à la Vieilleville, 95. & viſiter la Rochelle, 356. il meurt, 363. 451.
Charles V. Empereur, faute qu'il a faite, 10. il met le ſiége devant Metz, 38. paroles qu'il adreſſe à la Vieilleville, 68. il attaque la Provence, 119. qu'il quitte, 126. il blâme la lenteur de ſon Général, 274.

Charri (le Capitaine) assaut où il se trouve, 470. il est député auprès du Marquis de Marignan, 318. 320.
Chartres (le Vidame de), 156. action où il se trouve, 179.
Chatillon (le Cardinal de) 70. Evêque de Valence; son avis à la Reine Régente, 384.
Châtillon (le Seigneur de), 156. 157. Amiral, 385. ses efforts pour se défendre contre la Maison de Guise, 399.
Chemans, N. Seigneur de) 21.
Clermont (le Baron de), action où il se trouve, 331.
Closte (la) Capitaine, 103. action où il se trouve, 105.
Coligni (l'Amiral de) ravage les environs de Paris, 70. il conduit l'armée Protestante, 74. 361. pourquoi mis en prison, 337. ses intrigues contre le Duc de Guise, 338. il manque de faire le Roi prisonnier, 359. demande dont il est un des principaux auteurs, 402. de concert avec le Prince de Condé, il leve secretement des troupes, 403. & forme en vain la résolution d'enlever le Roi, 404. bataille où il est défait, 412. il repousse le Duc d'Anjou & assiége Poitiers, 414. qu'il abandonne pour aller attaquer ce Duc, 415. bataille où il est blessé, 417. & se retire, 419. il se rend à la Cour, comment reçu, 420. il est massacré, 421.
Colombieres (le Seigneur de) complote avec le Comte de Montgommeri pour surprendre Matignon, 393. il se retire à Saint Lo, 430. qu'il est chargé de défendre, 431. preuve de sa bravoure à la défense de cette

Place, 445. 448. ſa réponſe à Montgommeri ſon beau-pere, qui l'engageoit à ſe rendre, 448. il eſt tué, 449.
Colonne (Fabrice) commande dans Pont à-Mouſſon, 41. comment trompé par un eſpion, 43. 45. il eſt fait priſonnier, 45.
Colonne (Pierre) ſe trouve à la défenſe du Pont de Carignan, 141. où il eſt fait priſonnier, 173. ſa converſation avec Monluc, 173.
Combat de Nérac, 479. naval, 521.
Condé (le Prince de, ravage les environs de Paris, 70. il eſt contraint de ſe retirer vers Orléans, 71. il eſt fait priſonnier, 73. ſes deſſeins ſur Poitiers ſont rompus, 87. il ſe trouve au ſiége de Lens, 198. il manque de faire le Roi priſonnier, 359. il ſe met à la tête d'une armée des Huguenots, 361. il eſt déclaré abſous, 380. & careſſé de la Reine Catherine, 385. *Voyez* Coligni (l'Amiral de), pourquoi il s'éloigne de la Cour, 403. bataille où il eſt tué, 412. Vers faits à cette occaſion, 414.
Condé (le Prince de) fils du précédent, ſe range du parti des Huguenots; il ſe rend à la Cour, 420.
Conti, Garde du Sceau de la Chancellerie de Bordeaux, 517.
Cornillon, Gentilhomme, 5. s'embarque ſur la flotte des Vénitiens, 6. eſt fait priſonnier, 7. comment délivré, 8.
Coſſé (le Maréchal de), bataille où il ſe trouve, 416.
Couci (Jacques de), pourquoi il eut la tête tranchée, 31.
Courtezille, *voyez* Siége, capitule, 222

Craon (Guillaume de) 307
Crussol (Jacques de) Seigneur de Dacier, 411

D

D'AMPIERE (M. de), 155, 157
Dandelot, action où il se trouve, 177, 179. Il est disgracié, 337. Il passe en Normandie pour essayer de surprendre Matignon, 404. Il marche en vain pour combattre Matignon, 405
Deuilli du Châtelet, son mariage, 59
Diego (Dom) Gouverneur de Courteville, capitule, 222
Doria, (Philippin) bloque le port de Naples, 11
Dudlai, (Milord) se bat contre Epinay, 34
Duno, Ingénieur, sa vaine obstination à soutenir le contraire de ce qu'avançoit Montluc, 220

E

EDOUARD, Roi d'Angleterre, traite avec la France, 30
Egmond, (le Comte d') bataille où il se trouve, 506
Elizabeth Reine d'Angleterre soutient les Protestans, 70
Enguyen (le Comte d') est à la tête des troupes Françoises, 27. Il est chargé du commandement du Piémont, où il arrive, 145. Il envoye en Cour, 147. s'arrange pour livrer bataille, 157. nouvelle qu'il apprend qui lui cause un dépit extrême, 159. Preuves de courage qu'il donne, 162, 165. Paroles qu'il adresse à Montluc, 170.

171. Il ſe trouve au ſiége de Lans. 198.
Enſeigne, quel étoit autrefois ce grade, 103
Epinay (le Sire d') ſon mariage, 32. preuve de valeur qu'il donne, 33. Il eſt de l'Ambaſſade du Maréchal de Saint André en Angleterre, 35. compagnie dont il eſt fait Capitaine, 49. Actions où il ſe trouve, 53, 58, 78, 80. Il ſe rend à Rouen, 75, & va au ſecours de Poitiers, 88
Erneſt (l'Archiduc) propoſé pour épouſer l'Infante & regner en France, 527
Eſcars (M. d') 157, 170
Eſpion, (adreſſe d'un) 42
Eſtouteville (Marguerite d') 3

F

FANAS (le Capitaine) ſe trouve à la deſtruction du Pont de Carignan, 143
Farneſe (Horace) commande dans Heſdin, 373. Il eſt tué, 374
Faudoas eſt fait Capitaine, 119
Fauſſa (la Signora Linia) Dame Siennoiſe, 29
Ferdinand, Empereur, faute qu'il a faite, 10
Ferdinand (Dom) Gouverneur du Milanez, 193. ſon deſſein ſur Caſal, 200. qu'il abandonne, 203. combien affligé de ſon mauvais ſuccès, 205. Il aſſiége Bene, 209. qu'il eſt obligé d'abandonner, 216. ſes efforts pour regagner le Comte de la Trinitat, 217
Feria, (le Duc de) arrangement qu'il propoſe aux Etats, 528
Flandres, (Marguerite de) 367
Foix, (le Comte de) 368

Fonterailles expédition qu'il refuſe, 121
Forteguerra (la Signora) Dame Siennoiſe, 291
France (Claude de) ſon mariage, 64
François (les) leur déroute, 104
François premier, 3, 5, 6, 8. objets qui l'avoient déterminé à faire paſſer Lautrec en Italie, 6. Il va au ſecours de Landreci, 24. dont il fait lever le ſiége, 25; partie de ſon caractere; il fait alliance avec le Grand-Seigneur, 26. forme des Légions à l'imitation des Romains, qu'il envoye contre l'Empereur en Provence, 119. Paroles qu'il adreſſe à Montluc en plein Conſeil, 149, 154, 155, à la propoſition duquel il conſent, 154
François, Dauphin, refus qui le pique, 16. Il commande l'armée en perſonne au ſiége de Perpignan, 21, monte ſur le trône ſous le nom de
François II. 62, 377. meurt, 66. 381

G

GABARET (M. de) Capitaine, expédition où il échoue, 134
Garde, (le Baron de la) 236. commiſſion dont il s'acquitte, 120
Gayot de Genouillac, 148. Conſeil où il ſe trouve, 150
Gentilhomme ordinaire; qui l'on revêtoit de cette Charge, 188
Gentilhomme ſervant, à qui l'on donnoit cette Charge, 148
Gié (M. de) fils du Maréchal de Briſſac, auquel il refuſa d'obéir, 202

Gonnor (M. de) Gouverneur de Metz comme par commiſſion, 48. ſiége où il ſe trouve, 198
Gourde, (Pierre de) 411
Goyon, depuis quel tems cette Maiſon eſt connue à la Cour de France, 366
Goyon (Bertrand de) ſon mariage, 367
Goyon Matignon (Alain de) ſon mariage, *ibid.*
Grammont (le Seigneur de) action où il ſe trouve, 105. ſa reconnoiſſance envers Montluc, 111
Gritti (le Capitaine, 204
Guaſt, (le Capitaine du) commiſſion dont il refuſe de ſe charger? ſes raiſons, 120
Guaſt (le Marquis du) eſt fait Gouverneur du Milanez, 146. Il ſe bat contre les François, 162, 165. il eſt mis en déroute, 168
Guyenne, troubles de cette Province, 339
Guiſe (le Duc de) *voy.* Aumale (le Duc d')
Guiſe (le Duc de) fils du précédent, ſe ſignale au ſiége de Saint Jean d'Angeli, 88. ſon crédit augmente, 189. Conſeil où il ſe trouve, 231. & y donne ſa voix en faveur de Montluc, 232, 235. il appuie ce que rapporte Montluc du ſiége de Sienne, 324. & le protege, 327, 345, 355. Siéges où il commande; il devient Lieutenant Général du Royaume, 336. Il éleve Montluc, 337. Pourquoi il l'engage de demeurer à la Cour, 338. Il eſt chargé de défendre Metz, 371. gloire qu'il acquiert à ce ſiége, 372, ſon caractere, 376. Il eſt aſſaſſiné, 390, 400
Guiſe (le Duc de) fils du précédent, bataille

où il ſe trouve, 412, 416. Il ſe met à la tête de la Ligue, 461. vues de ſa conduite, 462. il marche contre le Roi de Navarre, 474. non content de dominer dans la Champagne, il ſe rend à Paris pour s'en rendre le maître, 482. Lettre qu'il écrit à Matignon pour l'attirer à ſon parti, 483. Il eſt fait Généraliſſime des forces de l'Etat, 484. Il eſt tué par ordre du Roi, 487.

H

HANSELAOUR, Ingénieur Allemand; 61

Henri II. monte ſur le trône, 29. eſt ſacré, 32. expédition qui ne lui fut pas heureuſe, 33. il va chez la Vieilleville, 35. s'avance vers Metz, 37. aſſemble ſon Conſeil ſur l'affaire de Sienne; ce qui s'y paſſa au ſujet de Montluc, 231. dont il prend les intérêts, 232, 234, & qu'il nomme pour conduire cette affaire, 234. il lui écrit, 235. il marche à la tête de ſon armée en Picardie contre le Roi d'Eſpagne, 337. Villes dont il s'empare, 370. eſt tué; 65, 338, 377. ſon éloge, 369

Henri, Dauphin, 129. ſe trouve au ſiége de Perpignan, 130. chagrin qu'il en reçoit; pourquoi il n'échape aucune occaſion de mortifier Montluc, 131, auquel il rend ſes bonnes graces, 132

Henri III. monte ſur le trône de France, 363, 452. Pourquoi il inſtitue l'Ordre du Saint-Eſprit, 456. ce qui l'oblige à lever trois armées, 457. cauſe de ſes ménagemens pour le Roi de Navarre, 461. trai

de ſa politique, 469. ſon éloge, 470. examen de ſa conduite, 471. il eſt contraint de ſe réfugier à Chartres, 482. ſon objet en faiſant le Duc de Guiſe Généraliſſime de toutes les forces de l'Etat, 484. ce dont il informe Matignon; il fait tuer les Guiſes, 487. commiſſions dont il le charge, 488. il s'aſſure de Tours, 493. il eſt aſſaſſiné, 498

Henri, Roi de Navarre ſe met à la tête des Huguenots; vient à la Cour; ſon mariage, 410. il ſe ſauve de la Cour & va trouver le Duc d'Alençon, 455. il ſe met en campagne; défait le Duc de Joyeuſe. 474. il eſt obligé de ſe retirer à Nérac, 476. preuves qu'il donne de ſa bravoure; ſa ſortie contre Matignon, 477. il rentre dans Nérac, 481. il eſt exclus par une Bulle de Rome de la Couronne de France, 487. il ſigne ſon traité avec Henri III. on lui livre Saumur, 493. il devient Roi de France, & prend le nom d'

Henri IV. bruits répandus contre lui, 498. ſa réponſe au Comte de Thorigny député par les Bourdelois, 501. ſa Lettre au Maréchal de Matignon, 502. auquel il mande le détail de ſa victoire remportée à Ivri ſur le Duc de Mayenne, 505. danger qu'il y courut, 506. Province dont il s'aſſure, 516. ce qu'il mande à Matignon, *ibid.* 523. réception qu'il lui fait; ce qu'il lui expoſe, 524, 525. il ſe rend chez le Duc de Montpenſier, & fait déclarer qu'il étoit réſolu de ſe réconcilier avec l'Egliſe, 526. il fait ſon abjuration, eſt ſacré & entre dans Paris, 530. il ſe met en campagne,

531. Il informe Matignon de la mort du Comte de Thorigni ſon fils; éloge qu'il en fait, 533
Herand, Capitaine, pourquoi pendu, 353
Hôpital (le Chancelier de l') ſon avis à la Reine Régente, 384, 385
Huguenots (les) ſont chaſſés de Lyon, 91. Ils ſe ſoulevent, 379. ils obtiennent une déclaration & un Edit en leur faveur, 383. leur hardieſſe, leur demande au Roi, 402. portrait qu'on en fait au Roi, 403. leur armée eſt défaite, 407

J

JAILLE (Marguerite de la,) 3
Jarnac (M. de,) 157
Joyeuſe (le Duc de), 406. il eſt chargé du commandement de l'armée contre les Huguenots, 469. bataille où il périt, 474

L

LANQUE (de) Officier, action où il ſe trouve, 52
Lans, *Voyez* Siége. Situation de cette ville, 194
Lanſac, (M. de) Ambaſſadeur de France à la Cour de Rome, eſt fait priſonnier, allant au ſecours de Sienne, 252
Laval (Jean de) Seigneur de Châteaubrillant, 20
Lautrec (le Vicomte de) Général fort avant dans les bonnes graces du Roi, 4. ſon caractere, 5. ville dont il s'empare, 8. préſent qu'il fait à la Vieilleville, 9. il aſſége

Naples, 11. avis qu'il donne à Doria, 12. il fait revenir la Vieilleville à l'armée, 14. repréſentations qu'il ſe charge d'aller faire au Roi, 15. Maréchal, emploi qu'il donne à Montluc, 99. il revient en Guienne. 102. ſe jette dans Bayonne pour la défendre, 103. ſes remontrances à Montluc, 105. ſes reproches au Capitaine Carbon, 110. réception qu'il fait à Montluc, 111. auquel il envoie une commiſſion de Capitaine, 113. offre qu'il lui fait; ce qu'il dit au refus qu'il en fait, 116. ſon caractere, 204
Limaille, (le Capitaine de la) fameux homme de mer, 521
Londel, Capitaine des gardes de Matignon, 464
Longueville (le Duc de) bataille où il eſt fait priſonnier, 375. autre où il ſe trouve, 416. 418
Lorges (le Comte de) marche au ſecours de Carantan, 430. ſiége où il eſt fait priſonnier, 449
Lorraine (le Cardinal de) ſes plaintes contre la Déclaration favorable aux Huguenots, 383. Il veut en vain entrer dans Paris avec une ſuite de gens armés, 401. il eſt tué par ordre du Roi, 487
Lorraine, (Antoine Duc de) 98, 101
Loubois, commandant dans Sifteron, eſt ſommé de rendre la Place, & ſe tue, 92
Louiſe de Savoie, mere de François I, 3
Lude (Françoiſe de) ſon mariage, 376
Louvois, Prince de Mantoue, bataille où il eſt fait priſonnier, 375
Luſſan s'empare de Blaye par ſurpriſe, 520 aſſiégé, il refuſe toutes les propoſitions

qu'on lui fait, 521

M

MAILLI (M. de) bataille où il ſe trouve, 163
Maître (Jean le) remontrances qu'il va faire au Duc de Mayenne, 529
Manfelt, (le Comte de) Commandant de Thionville & de Luxembourg; en demande ſa démiſſion, 48
Marguerite, Reine de Navarre, 16
Marignan (le Marquis de) ſe met en campagne contre les Siennois, 330, 237. il attaque Sainte-Bonde, *ibid.* ſe retire, 241. ce qu'il dit à Montuc, 242. il obſerve le Maréchal de Strozzi, 244. qu'il réduit à fuir, 245. 255. il bat Sienne, 256. ſes efforts pour s'en rendre maître, 264. danger qu'il court, 265. offres qu'il fait à Montluc, 266. il ſe prépare à donner un aſſaut, *ibid.* il en donne un furieux à Sienne, 268. il eſt obligé de ſe retirer, 271. ſa réponſe à l'Envoyé de l'Empereur, 274. il redouble ſes attaques, 275. 289. il foudroie la Place, 292. Son déſeſpoir à la vue de ſa batterie démontée, 293. il tient Conſeil de guerre; ce qui y eſt réſolu, 294. ſon deſſein en faiſant charger les bouches inutiles ſorties de Sienne, 307. trahiſon qu'il pratique contre Sienne, 308. il entreprend d'émeuter le peuple, 311. il conſent à capituler avec les Siennois, 318. ce qu'il dit de Montluc, 319, 320. & fait dire au Sénat, il embraſſe Montluc, 322. qu'il accompagne au ſortir de Sienne,

313. il assiége Metz, 372
Marillac (le Président de) chargé de négociations, il passe par Metz, 50
Martigues, siege où il est tué, 89, 374
Martigues, (le Seigneur de) bataille où il se trouve, 412
Matignon, (Jacques de) 367, 369, pere de Jacques qui suit ; sa mort, 368
Matignon (Bertrand de) gr.-pere du suiv. 376
Matignon, (Joachim de) oncle du suivant ; son mariage, 367. charge qu'il a possédée, 378
Matignon (Jacques de) son éloge, 366. sa naissance, son éducation, & son arrivée à la Cour, 368. son portrait, 369. il va en Allemagne, 371. siége où il se signale, 371, 373. il marche à la défense de Hesdin, *ibid.* il y est blessé & se sauve, 374. bataille où il est fait prisonnier, 375. sa conduite ; son mariage ; il revient à la Cour, 376. confident de la Reine, il est pourvu de la Charge de Lieutenant Général dans la basse Normandie, 378. il s'appose à l'accroissement du Calvinisme, 379. lettre qu'il reçoit du Roi, *ibid.* il se rend en Normandie ; revient à la Cour, pourquoi envoyé à la conférence de Pontoise, 381. il conseille la paix, 383. ses remontrances à la Reine, 384. Il va en Normandie & y maltraite les Protestans ; requête présentée contre lui de leur part, 386. comment il fait cesser les plaintes contre lui, de la part & des Catholiques & des Huguenots, 387. pourquoi il se rend dans la basse Normandie, 388. Il y poursuit les Huguenots, 389. pourquoi ce que lui écrit la Reine Régente lui cause

quelque dépit, 390. reproche qu'il fait aux Huguenots, 391. il ſe jette dans Cherbourg, qu'il ſauve, 394. il ſe ſignale au ſiége du Havre, 396. ſur les démarches du Comte de Montgommeri, dont il informe la Cour, il reçoit ordre de s'aſſurer de ſa perſonne, 399. il écrit à ſa Reine mere, 400. il s'oppoſe aux démarches de Dandelot, 404. Il ſe rend à la Cour, 407. comment il y eſt reçu; conſeille la paix, 408. il raſſure la Reine ſur ſes inquiétudes; avis qu'il lui donne, 409. qui eſt ſuivi, 410. ſa conduite avec les Proteſtans; il va joindre le Prince de Montpenſier; Seigneur qu'il bat, 411. il va joindre le Duc d'Anjou, & ſe ſignale à la bataille de Jarnac, 412. il ſe rend à la Cour dont il obtient du ſecours, & va joindre le Duc d'Anjou, 415. ſes exploits à la bataille de Montcontour, 416. à la nouvelle de la Saint Barthelemi, il paſſe en Normandie pour la contenir, 421. ordre qu'il y met entre les Catholiques & les Huguenots, 422. Il ramene le Duc d'Alençon à la Cour, & ſe rend dans ſon Gouvernement de Normandie, contre le Comte de Montgommeri, 426. il revient à la Cour, 427. ſa réponſe à la Reine; il part pour la baſſe Normandie, 429. villes qu'il y reprend, 430. & pourſuit Montgommeri, *ibid.* qu'il aſſiége dans Domfront, 431. & fait ſommer de ſe rendre, 433. il fait donner l'aſſaut, 435. ſes efforts pour encourager ſes ſoldats, 437. il envoie Vaſſé propoſer à Montgommeri de ſe rendre,

441. honneurs qu'il lui rend ; il retourne à Saint Lo, 445. dont il fait pouſſer les attaques, ſa propoſition à ſon priſonnier Montgommeri, 446. réponſe qu'il fait à ſon refus, 447. il prend d'aſſaut Saint Lo, 449. ſes efforts pour ſauver Montgommeri, 450. comment on l'adoucit, 451. ſon avis en plein Conſeil ſur les propoſitions de la Reine mere, 452. il va encore pacifier la Normandie ; villes qu'il prend, 453. Il eſt fait Maréchal de France, 454. avis qu'il donne à la Reine mere, 455, pourquoi chargé du commandement de l'armée de Picardie ; il reprend la Fere, 458. ſa diſpute avec la Valette, 459. qu'il oblige à ſe retirer, 460. il eſt fait Lieutenant Général de la Guyenne, 461. il ſe rend à Bordeaux ; diviſions qu'il y trouve, 462. ſujet de l'aſſemblée qu'il y convoque, 464. acte d'autorité qu'il y exerce, 465. il ſauve Brouage ; va joindre le Duc de Mayenne, 467. il marche contre le Roi de Navarre ; s'aſſure de Bordeaux, 475. il va braver le Roi de Navarre juſques dans ſa Capitale, 477, & ſe retire vers Bordeaux, 481. nouvelles dont le Roi l'informe, 483. lettre qu'il envoie à ce Prince, 484. autres, 488. il engage le Premier Préſident de Bordeaux à convoquer une aſſemblée, 488. diſcours qu'il y fait, 489. il négocie avec le Roi de Navarre, 491, cauſe de ſa feinte de ne pouvoir quitter Bordeaux, 492. trouble qu'il y appaiſe, 495. il devient Gouverneur de la Guyenne, 496. conduite qu'il tint après la mort du

Roi, 499. lettre du Roi qu'il y repand, 503, il va rendre compte au Parlement de ce qu'on lui avoit mandé de la Cour, 506. ſa réplique à la réponſe qu'on lui fit, 507. ſon diſcours au Parlement, 508. ſa réponſe à une objection qu'on lui fit, 511. acte de rigueur qu'il exerce contre deux Moines rebelles, 512. ce qu'il fait pour ſçavoir la diſpoſition des eſprits, 514. ſa réponſe à quelques remontrances du Parlement, 515. Il gagne Conti, Garde du Sceau de la Chancellerie, pour faire les Arrêts au nom de Henri IV, 517. il paroît de nouveau au Parlement, & parle en faveur de Conti, *ibid.* repréſentations de la Nobleſſe, auſquelles il adhere; Villes qu'il reprend ſur les Ligueurs, 519. il marche contre les Ligueurs; s'empare de Villelandrale, & aſſiége Blaye, 520. qu'il abandonne, 521. ſon expédition ſur mer, *ibid.* il revient à Bordeaux; ce qu'il dit au Parlement en prenant congé de lui, 523. Il part & arrive en Cour, comment reçu; ſa réponſe au Roi, 524. Il va rendre viſite au Duc de Montpenſier, 526. rang qu'il tint à la cérémonie de l'abjuration du Roi & à ſon Sacre; négocie avec le Comte de Briſſac, commiſſion dont le Roi le charge, 530. il eſt prié par le Parlement de Bordeaux d'y revenir, 531. arrivé à Bordeaux, conduite qu'il y tint, 532. il apprend la mort de ſon fils, 533. entrepriſe ſur Bayonne, qu'il découvre & rend inutile, 534. ce qu'il fait pour établir la paix dans ſon Gouvernement; il revient en Cour

pour le mariage de ſon ſecond fils, & retourne en Guyenne, 535. ſa mort, 536. Généalogie de ſes deſcendans, 537
Maugiron, (M. de) 204
Mauny, (Marguerite de) 367
Mayenne, (le Duc de) pourquoi on lui donne le commandement de l'armée de Dauphiné, 458. il ſe met à la tête de la ligue, 487. bataille où il eſt obligé de prendre la fuite, 506. il ſoutient la ligue à Paris, 522. ſa réponſe aux propoſitions du Roi d'Eſpagne, 527. & aux remontrances du Parlement, 529. il quitte Paris, 530, & paſſe dans les Pays-bas, 531
Médicis (Côme de) Uſurpateur du Duché de Milan, opprime ſa patrie, 228. il penſe à attaquer les Siennois, 230
Melphe, voyez *Siége*.
Melphe, (le Prince de) *voyez* Caraccioli (Jean de), commande l'armée du Piémont, 189
Meſque (le Comte de) remplit la place du Comte de Mansfeldt, Commandant de Thionville & de Luxembourg, 48. faute qu'il ſent vivement avoir faite, 49. entrepriſes où il échoue, 50, 52. 57. conjuration dont il eſt; découverte, 56
Meſtre de camp, quel a été ce grade, 174
Mitti (Ambroſio) Capitaine du peuple de Sienne, paroles qu'il adreſſe au peuple, 264
Monaco (le Prince de) commande la flotte Impériale, 7. réſolution généreuſe dont il eſt touché, 8
Mons (le Capitaine de) ſiége où il ſe trouve, 139

Monteſquiou que le Prince de Condé, 413
Montgommeri (le Comte de) tue Henri II. 65, 377. ce qu'il eſt devenu, *ibid.* pourquoi il ſe rend Huguenot, 392. ſes efforts pour ſurprendre Matignon, 393. 398. il va joindre l'Amiral de Châtillon, 399. & paſſe à la tête d'une forte armée en Normandie, 426. il ſe jette dans Saint Lo, d'où il ſe ſauve à Domfront, 430. ſes efforts pour s'y défendre, 431. preuves de ſon courage, 433, 436, 438. ſa réponſe au Seigneur de Vaſſé, qui l'engageoit à ſe rendre, 442. il ſe rend; comment reçu de Matignon, 445. réponſe qu'il fait à ſa propoſition, 447. ce qu'il expoſe à ſon gendre Colombiers pour l'engager à ſe rendre, 448. on le conduit à Paris, 449, il eſt enfermé dans la Tour aujourd'hui de ſon nom; ce qu'il expoſa au peuple, & ſes reproches à Matignon avant de ſubir le ſupplice, 450
Montluc, antiquité de ce lieu; quelle eſt cette Maiſon, 98
Montluc (Blaiſe de) ſa naiſſance, 98. ſon premier emploi, *ibid.* ce qu'on remarque dans tout le cours de ſa vie, 99. ſa premiere campagne, *ibid.* pertes qu'il fait, 101. bataille où il ſe trouve; prend le parti des Guiſes, *ibid.* il va au Royaume de Naples, 102. revient en Guyenne, *ibid.* devient Enſeigne, 103. action où il donne des preuves de ſon courage, 105. combat qu'il ſoutient, 107, 109. il obtient une Compagnie, 111. qui eſt réformée auſſi-tôt; ſert dans l'armée de Provence; ſuit le Roi au ſiége de Pavie, où

il eſt fait priſonnier & rendu, 112. il ſe retire chez ſon pere; eſt fait Capitaine, 113, premier ſiége où il ſe trouve, *ib.* il monte à l'aſſaut; eſt bleſſé, 114. ſon courage malgré ſa bleſſure, 115. revers qu'il éprouve, 117. il ſe retire chez lui, 118. eſt fait Lieutenant, 119. ſe charge de brûler le moulin d'Auriole, 121. 123. 125. ſa réponſe à M. de Villebon, 123. il reprend le chemin de Marſeille, 127. mécontent il ſe retire chez lui; eſt mandé à la Cour, 129. eſt fait Capitaine de gens de pied, *ibid.* 171. paſſe dans le Piémont; eſt bleſſé, 129. il ſe trouve au ſiége de Perpignan, 130. va ſervir ſous le Maréchal de Briſſac dans le Piémont, 131. tente en vain d'enlever M. de Savoie, 133. défait un convoi des Impériaux, 134. ſe trouve au ſiége de Foſſan, 137. combat où il manque de périr, 138. il ſe charge de détruire le pont de Carignan, 140. péril qu'il court, 142. cauſe de ſa joie à l'arrivée du Comte d'Enguien dans le Piémont, 145. pourquoi envoyé en Cour, 147. il eſt fait Gentilhomme ſervant, 148. ſes ſollicitations auprès du Roi; Conſeil où il eſt admis, *ibid.* ſon diſcours au Roi, 150. ſa réponſe au Comte de Saint Pol, 155. s'en retourne & arrive en Piémont, 156. chargé de chercher l'ennemi, il va à ſa rencontre, 157. demande qu'il fait au Comte d'Enguien, 158. paroles qu'il lui adreſſe, 159. preuves de courage qu'il donne à la tête des Arquebuſiers, 161. ſuccès qu'il eût, 163. 167. il ceſſe de pourſuivre les fuyards, 169. il eſt armé

Chevalier, 170. ſes plaintes, 171. paſſe en Gaſcogne, *ibid.* 188. repart pour le Piémont, *ibid.* 189. il va ſaluer le Seigneur Pierre Colonne; leur converſation, 172. il eſt rappellé en France, 173. va en Picardie au ſecours de Boulogne, 174. où il entre & commande, 175. belle défenſe qu'il fait, 176. eſt fait Meſtre de Camp, 174. 179. danger qu'il court, 178. il ſort de Boulogne; comment reçu du Dauphin qu'il va trouver, 179. ſa réponſe vive au Dauphin, 180. il fortifie Outreau, 181. aide à prendre le Fort des Anglois, 183. 185. harcele les Anglois, 187. ſe retire chez lui, 188. 190. revient à la Cour, 189. 190. prend le parti du Duc de Guiſe; ſon attachement pour la Religion Catholique, 189. il accompagne M. de Briſſac, 190. aide à la priſe de Quiers, 192. eſt bleſſé; guéri il ſuit l'armée, 193. conduit le canon à Lans, 194. ſa diſpute avec le Maréchal de Briſſac à ce ſujet; va viſiter les environs de Lans, 195. ſes réponſes au Maréchal de Briſſac, 196. 198. ſe charge de faire conduire le canon à Lans, 199. fait la capitulation de Lans, *ibid.* ſe va repoſer à Montcalier, & va joindre l'armée, 200. entreprend de défendre Caſal, 201. qu'il fortifie, 202. avis qu'il donne au Gouverneur de Vulpian, 204. il marche au ſecours de Saint Damian, 206. paroles qu'il adreſſe à un de ſes Officiers, 207. il eſt fait Gentilhomme de la Chambre & Gouverneur d'Albe, 209. il défend Bene, 211. moyen ſingulier qu'il emploie, 212. il en ſait

lever le ſiége, 216. ſe retire à Albe, 217. ſe rend au ſiége de Courteville, 218. qu'il oblige de ſe rendre, 219. & à celui de Seve, 223. qu'il contraint auſſi à ſe rendre, 225. ſa réponſe à la reprimande que lui fait le Maréchal de Briſſac, 226. Il quitte le Piémont pour revenir en Gaſcogne, *ib.* comment reçu dans ſa Province, 227. ſa réponſe à ſes amis qui le détournoient d'accepter la commiſſion que lui envoyoit le Roi; il part pour Sienne, quoique malade, 236. où il entre, 237. il bat les ennemis, 238. 240. ſon ardeur dans le combat, *ibid.* ſes repréſentations au Maréchal de Strozzi, 244. auquel il conſeille de faire retraite, 245. il en prévoit la défaite, 246. il convoque l'aſſemblée du peuple & du Sénat de Sienne: ſon diſcours, 247. réponſe qu'il reçoit du Sénat, 250. ſes agitations, malade dans ſon lit, 251. il encourage les habitans de Sienne, 253. diminue le pain, 259. ſon diſcours aux troupes, 260. il reſout le Sénat à retrancher les vivres à la Ville, 261. parle au peuple, 263. envoie à Rome, 264. pourquoi il refuſe les offres du Marquis de Marignan, dont il ſe défie, 266. paroles qu'il dit à Cornelio Bentivoglio ſur la mauvaiſe opinion qu'il avoit du Capitaine Saint Auban, 267. ſa vigilance, 268. aſſaut qu'il ſoutient en perſonne, 270. reproche qu'il fait au Capitaine S. Auban, *ibid.* il repouſſe les ennemis, 271. ſa conduite durant la diſette, 273. il ſe rend au Sénat de Sienne, 277. ſon diſcours au Sénat, 279. paroles qu'il adreſſe

au peuple en ſortant, 283. ordre qu'il [illegible] dans la Ville, 285. 287. comment il s'y prenoit pour reconnoître les mouvemens des aſſiégés, 288. ſa réponſe aux Siennois, 290. il vient à bout de démonter la batterie des ennemis, 293. ce qu'il fait pour empêcher le déſordre que pouvoit cauſer dans Sienne la mutinerie des Allemands, 296. il ſe rend de nouveau au Sénat aſſemblé; ce qu'il lui repréſente, 298. il lui rend compte de ſes deſſeins, 299. combien d'oppoſition il trouve à la propoſition qu'il lui fait de renvoyer des bouches inutiles, 300. il eſt créé Dictateur à Sienne, 303. moyen qu'il prend pour renvoyer les bouches inutiles, 305. ruſe du Marquis de Marignan qu'il découvre, 312. il fait faire des Proceſſions dans Sienne, 313. trahiſon qu'il découvre, 314. ſa conduite à cet égard, 315. il rétablit la tranquillité dans Sienne, 316. il conſent que le Sénat capitule, envoie deux Gentilshommes au Marquis de Marignan, 318. il refuſe de ſigner la capitulation, 319. ſes repréſentations aux Siennois ſur les articles de la capitulation, & les porte à reprendre les armes, 321. il ſort de Sienne; honneurs qu'il reçoit, 322. il va trouver le Maréch. Strozzi, part pour la France, 323. ſon arrivée en France, détail qu'il fait au Roi du ſiége de Sienne, 324. récompenſe qu'il obtient, 325. il eſt fait Colonel Général de l'Infanterie Françoiſe, 326. 327. part pour l'Italie, & fait le ſiége de Vulpian, 326. il marche au ſecours de Rome, 328. & à

celui des Siennois, 329. il va pour surprendre Pianze, 330. sa valeur en [illegible] occasion, 332. il s'en empare & délivre les prisonniers François, 334. il est rappellé en France, où il se rend; siéges où il sert, 336. il suit l'armée que le Roi alloit commander en personne en Picardie, 337. sa résidence en la Cour, 338. il va en Guyenne, 339. justice que lui rend la Reine mere, 340. preuve de sa passion contre les Huguenots, 341. sa conduite dans la guerre contr'eux, *ibid.* 343, 347. 349. 352. pourquoi surnommé *Boucher Royaliste*, 342. sa réponse aux plaintes des Protestans contre lui, 344. il obtient des Lettres de Lieutenant Général pour le Roi dans la Province de Guyenne, 345. son affaire avec M. de Caumont, *ibid.* il maltraite les Commissaires de la Cour envoyés en Guyenne, 346. & est soutenu de la Cour, 347. il marche au secours de Toulouse, 349. dont il fait punir les rebelles; & à celui de Bordeaux, 351. son embarras sur les plaintes que le Roi de Navarre avoit faites contre lui, 351. il marche contre un camp volant des Huguenots, 352. pourquoi la Cour se déclare contre lui, 353. bataille qu'il gagne, 355. son avis sur la ligue des Catholiques contre les Huguenots, proposée, 356. on conspire contre sa vie; il se rend à Leictoure, 358. son zéle pour le Roi & pour l'Etat, 359. chagrin qu'il essuye, 360. il fait la guerre aux Huguenots, 361. il se rend au siége de la Rochelle, & à Lyon, où il est fait Maréchal de France, 363. il

entreprend le siége de Gensac ; tombe malade & meurt, 364
Montmorenci, (Anne de) Connétable, 101. commande l'armée de Provence, 112. mande Montluc à la Cour ; avec lequel il passe le Pas de Suze, 129. se trouve au siége de Perpignan, 130. son avis sur la demande des Princes Allemands mécontens, 36. il surpend Metz, 37. bataille où est fait prisonnier, 72, 374. va de la part du Roi offrir à la Vieilleville le bâton de Maréchal de France, 73. Conseil où il se trouve, 231. & s'y déclare contre Montluc, 232. 234. il est envoyé par le nouveau Roi à Chantilli, 338. 378. son caractere, 376. il s'oppose à l'entrée du Cardinal de Lorraine dans Paris dont il étoit Gouverneur, 401. commande l'armée du Havre ; livre la bataille de S. Denys, où il périt, 85
Montmorenci, (M. de) fils du précédent, parle en faveur de Montluc, 197
Montpensier (le Prince de) obtient le Gouvernement de Bretagne, 89. il a le commandement des troupes contre les Huguenots, 361. qu'il bat, 411. il va joindre le Duc d'Anjou, 412. bataille où il se trouve, 416. il est chargé de défendre le Poitou, 427. réception qu'il fait à Matignon, 426
Montpezat (le Seigneur de) 120. 122. 123.
Mauvans (le Seigneur de) 411

N

NAPLES (César) de Lieutenant pour l'Empereur, fait marcher au secours de Fossan, 137
Nassau (le Comte de) Chef de l'Ambassade des Princes Allemands mécontens, 36
Navarre (Pierre de) grand Capitaine de son tems, 10. parle en faveur de Montluc, 117
Nevers (le Duc de) entre dans l'Artois, 23. commande dans Toul, 141
Neufbourg (le Baron de) arrive à Rouen, 83
Noailles (le Seigneur de) action où il se trouve, 177
Noue (la) bataille où il se trouve, 412. & attaque le Poitou, 417

O

ORANGE (le Prince d') exécution qu'il fait, 13
Ordre du S. Esprit, son institution, 457
Orléans (le Duc d') second fils de François I. 16. 179. monte sur le trône sous le nom d'Henri II. 19 *voyez* Henri II.
Orléans Longueville (Eléonor d') son mariage; ses pere & mere, 535
Orvanlet, Officier, action où il se trouve, 51

P

PALATIN du Rhin (le Comte) réception qu'il fait à la Vieilleville, 62

Palviano (le Duc de) ſecourt Rome, 320
Paris ſe ſoumet à Henri IV, 530
Parlement de Paris, preuves qu'il donne de ſon zéle pour les loix fondamentales du Royaume, 529
Parthenay eſt chaſſé de Lyon, 91
Pas (du) Auteur d'un extrait de la vie du Maréchal Scepeaux, 2
Pezero (Bartholomé) défend Sainte Bonde, 237. envoie demander du ſecours, 238, action où il ſe trouve, 331. il eſt repouſſé, 332
Pianze, cette Place eſt ſurpriſe, 329
Picolomini (la Signora) Dame Siennoiſe, 291
Piquini (M. de) ſiége où il ſe trouve, 199
Piedro (Meſſer) Siennois, ſe laiſſe corrompre, 308. ſubtilité qu'il emploie contre ſa patrie, 310. pourquoi arrêté, 314. eſt relâché, 356
Pierrepont, Officier, 393. il entre en ſecret dans Cherbourg; ſa belle défenſe, 374. il eſt contraint de ſe rendre; & eſt ſupplicié, 395
Pontoiſe, ce qui s'y paſſa à la conférence qui s'y tint, 381
Proteſtans, leurs plaintes contre Montluc, 344, 347
Proverbe ſur les Anglois, 187

R

RHINGRAVE (le) entre dans Rouen, 82

Richelieu (M. de) ſiége où il ſe trouve, 218
Rochefoucault, (la) bataille où il eſt fait priſonnier, 375
Roche-ſur-Yon (le Prince de la) va trouver de la part du Roi la Vieillevilie, 73
Roban (le Seigneur de) 367
Roux, (René le) ſon mariage, 20

S

SAINT-ANDRE' (le Maréchal de) 155. 157. eſt nommé Ambaſſadeur pour l'Angleterre, comment il s'en acquitte, 35. il commande dans Verdun, 39. Conſeil où il ſe trouve, 150. 231. danger qu'il court, 166. il prend le parti de Montluc en plein Conſeil, 232. 235. bataille où il eſt fait priſonnier, 375. bataille où il eſt tué, 72. 73
Saint-Auban (le Capitaine) commande la garniſon Françoiſe de Sienne; mauvaiſe opinion fondée qu'en a Montluc, 266. preuve de courage qu'il donne, 269. 271
Saint-Aubin des Bois, Fondateur de cette Abbaye, 367
Saint Barthelemi (la) 421
Saint Damian, priſe de cette Ville, 191. *voyez* Siége.
Sainte Colombe, conduit l'aſſaut donné à Domfront, 435
Saint Flour, bataille où il ſe trouve, 416
Saint Mazard, Gentilhomme Catholique, reponſe qu'il reçoit de ſes Concitoyens Huguenots qu'il avoit reprimandés, 343
Saint Mégrin (le Seigneur de) 460

Saint-Pol (le Comte de), 148. ſes repréſentations en plein Conſeil, 149. ce qu'il adreſſe au Roi, 153. & à Montluc, 154.
Saligni, expédition où il ſe trouve, 46.
Sanci amene à Henri III. quinze mille hommes d'Allemagne, 457.
Sanſac (M. de) 238.
Sault (le Comte de) eſt chaſſé de Lyon, 91.
Savoye (Emmanuel de) aſſiége Heſdin, 373. dont il s'empare, 374.
Saxe (Maurice Duc de) avis qu'il donne au Roi Henri II, 38.
Saxe (Jean & Guillaume de) chaſſés de leurs Etats par l'Empereur, 69
Scepeaux, Terre, 3*
Scepeaux (François de) grand pere du Maréchal de ce nom, 3
Scepeaux de la Vieilleville (René de) *ibid.*
Scepeaux de la Vieilleville (François de) Maréchal de France; ſon éloge, 1. fils du précédent, 3. eſt élevé Enfant d'honneur de Louiſe de Savoye, *ibid.* pourquoi contraint de quitter la Cour; va en Italie ſervir dans l'armée du Vicomte de Lautrec, 4. Gentilhomme auquel il s'attache; il ſe ſignale, 5. il monte la flotte des Vénitiens, 6. eſt fait priſonnier, 7. action généreuſe de lui, *ibid.* élargi il arrive à l'armée, 8. il ſe rend maître de Melphe, 9. engage le Prince de Melphe à prendre le parti de la France, 10. va ſervir dans la flotte de Philippin Doria, 11. eſt contraint de ſe rendre, 13. il arrive à la Cour; comment reçu, 15. ce qu'en dit le Roi, 16. jalouſie qui s'éleve contre lui, 18. il part pour Avignon, *ibid.* dont il ſe rend maître, 19.

il ſe rend dans le Piémont ; part pour l'Anjou ; ſon mariage, 20. ſe rend au ſiége de Perpignan, 21. 23. de Landreci, 25. eſt fait Chevalier, 23. bataille où il ſe trouve, 28. eſt nommé Ambaſſadeur pour l'Angleterre, 29. ſa négociation, 30. expédition où il ſe trouve, 31. offre qu'on lui fait, *ibid.* ce qu'il en accepte, 32. il ſe trouve au Sacre du Roi ; voyage où il accompagne le Roi, 32. qu'il reçoit chez lui, 35. il accompagne le Maréchal de Saint André dans ſon Ambaſſade en Angleterre, *ibid.* ſon avis en plein Conſeil ſur la demande des Princes Allemands mécontents, 36. il eſt envoyé vers les Membres de la Chamb. Imp. aſſemblée à Spire, 37. eſt nommé Maréchal de Camp ; expéditions dont il eſt chargé, 38. quitte Verdun ; expédition qui lui réuſſit, 40. ſe rend à Toul par ordre du Roi ; comment ſon deſſein ſur Pont-à-Mouſſon lui réuſſit, 41. 45. il y entre, 47. eſt fait Gouverneur de Metz & du Pays Meſſin, *ibid.* dont il prend poſſeſſion, 48. Compagnie dont il eſt fait Capitaine ; tréve qu'il refuſe, 49. action courageuſe de lui, 52. il rentre dans Metz ; acte de juſtice qu'il y exerce, 54. conjuration contre lui découverte, 55. il dépêche vers le Roi ; arrive à la Cour ; comment il y eſt reçu, 58. il reçoit le grand Collier de l'Ordre ; retourne à Metz ; tombe malade ; retourne dans ſes terres ; rétabli, il retourne à Metz, 59. exemples terribles qu'il y fait pour rétablir la diſcipline, 60. il aſſiége Thionville, *ib.* dont il ſe rend maître, 61.

Lettres que lui donne le Roi pour la premiere Charge vacante de Maréchal de France; & en cette qualité il conduit à Cateau Cambresis Claude de France, 64. il est fait Chevalier d'honneur de la Reine; ses exploits alors; se rend à la Cour, 65. il est nommé Ambassadeur dans différentes Cours d'Allemagne, 66. se rend à la Cour de Baviere, de Saxe, 67. de Vienne, 68. d'Angleterre; revient à la Cour, 70. marche contre les Protestans, 71. ce qu'il dit à la Reine mere sur la perte de la bataille de Dreux, 72. il est fait Maréchal de France, 73. pourquoi il se rend à Rouen, 75. sa division entre lui & Villebon, Gouverneur de Rouen, 76. danger qu'il court, 81. il se rend à la Cour, pourquoi, 83. reçoit ordre du Roi de se trouver à la capitulation d'Orléans, part pour se rendre à Metz, 84. de retour à la Cour il se rend au Havre où il commande sous le Connétable, 85. son dessein en proposant le Duc d'Anjou pour Généralissime de l'armée contre les Protestans, 86. il rompt les desseins du Prince de Condé sur Poitiers, 87. assiége S. Jean d'Angeli, 88. le Gouvernement de Bretagne lui est donné par le Roi auquel il le remet, 89. son département dans la visite des Provinces du Royaume, 90. il chasse de Lyon les Seigneurs Huguenots, *ibid.* va à Grenoble, 91. à Vsteron dont il fait sommer le Gouverneur de se rendre, 92. cause du refus du présent que lui fait le Pape, 93. il va en Suisse avec le caractère d'Ambassad. extraordinaire; revient

à la Cour où il refuſe d'habiter, 94. ſe retire à Durtal ; réception qu'il y fait au Roi & à ſa Cour, 95. ſa mort, *ibid.*
Scepeaux (Mademoiſelle de), ſeconde fille du précédent, ſon mariage, 59.
Senneterre (M. de) commande dans Metz, *ibid.*
Serillac, combat où il ſe trouve, 140. il charge les ennemis & devient maître du champ de bataille, 256. entre dans Sienne, 257.
Seve, ſituation de cette Ville, 223. *Voyez* Siége ; ſa priſe, 226
Siége d'Aſcoli, 113. de Bene, 210. de Blaye, 520. de Bologne, 33. de Courteville, 219. de Domfront, 431. de la Fere, 458. de Foſſan, 137. du Havre, 396. de Heſdin, 373. de Landreci, 24. levé par les Impériaux, 25. de Lens, 194. de Laon, 531. de Melphe, 9. de Metz, 38. 372. eſt levé, 47. 373. de Naples, 11. de Perpignan, 21. 130. de Poitiers, 414. de la Rochelle, 363. de S. Damian, 206. de Saint Jean d'Angeli, 88. 419. de Saint Lo, 430. 445. de Seve, 223. de Sienne, 251. ſa continuation, 286. de Thionville, 61. ſa priſe, 64.
Sienne, déſordre dans cette Ville, 252. quelle étoit ſa ſituation, 258. bravoure de ſa garniſon, 269. diſette où elle ſe trouve réduite, 273. ſon Sénat veut délibérer pour ſe rendre, 276. ce qui y fut conclu, 284. pourquoi ſon Sénat s'aſſemble extraordinairement de nouveau, 298. trouble qui s'y répand, 303. ordres qui la partageoient, 309

Siennois, leur révolte, 228. leur usage dans les délibérations publiques, 276. leur résolution généreuse, 290. adresse d'un de leurs canoniers, 293. leur désespoir, 304. subtilités employées contr'eux, 310. leur état déplorable, 417. ils capitulent avec les assiégeans, 318.
Siennoises, leur générosité, 272. elles s'appliquent aux travaux militaires, 291.
Silli (Anne de) 367. son attention à élever son fils Jacques de Matignon, 368.
Sommerset (le Comte de) défend Boulogne, 33
Sonbise (le Prince de) est chassé de Lyon, 90. il va au nom du Roi au secours des Siennois, 328.
Strozzi (le Maréchal de) 278. 297. siége où il se trouve, 62. il marche au secours de Sienne, 229. ses efforts pour s'opposer aux entreprises du Marquis de Marignan, 230. il demande du secours, 231. entre dans Sienne, 237. marche au secours de Sainte Bonde, 238. & de Montluc, 242. rentre dans Sienne; d'où il sort pour livrer bataille, 243. il se détermine à livrer bataille, 246. la livre en effet; il est blessé, 251. il envoye à Rome, 254. vient au secours de Sienne, 255. danger qu'il court, 256. il entre dans Sienne, 257. qu'il quitte pour aller livrer une seconde bataille, 258. son désespoir du malheur de Sienne, 323. il secourt Rome, 329. est tué, 63

T

TAIS (M. de) 170. bataille où il se trouve, 167. 263. entre dans Boulogne pour la secourir, 174. qu'il est obligé d'abandonner, 175. expédition où il se trouve, 183. 185.
Tavanes (M. de) action où il accompagne Montluc, 124. bataille où il se trouve, 416.
Termes (M. de) commande au siége de Fossan, 137. 140. pourquoi envoyé à Sienne, 228.
Thevalle, Officier, actions où il se trouve, 51. 78. il se rend à Rouen, 75. marche au secours de Poitiers, 87.
Thorigni (le Comte de) est député par son pere & les Bourdelois vers Henri IV. 500. ce qu'il fait entendre à ce Prince, 501. réponse qu'il fait, 502. ses exploits à la bataille d'Ivri, 506. sa mort, 533.
Torrine (le Capitaine) commission dont il s'acquitte, 120.
Trinitat (la) Officier de l'Empereur, est défait, 134. 138. reproche qu'il essuie de la part de Dom Fernand, 216.
Triumvirat, de qui composé, 385.
Turenne (le Vicomte de) bataille où il est fait prisonnier, 375.

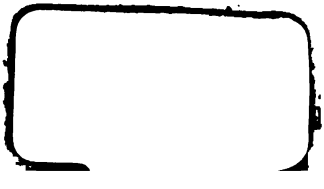
V

VAILLAC, Gouverneur du Château, Trompette, 463. qu'il est obligé de rendre à Matignon, 465.

Vair (le Conſeiller du) oppoſition qu'il forme aux Etats, 428.
Valentinois (la Ducheſſe de) maîtreſſe du Roi, 191. témoignage qu'elle rend en faveur de Montluc, 324. ſes intrigues contre le Duc de Guiſe, 338.
Valette (la) Duc d'Epernon, trait ſingulier de lui au ſiége de la Fere, 438. il eſt mis à la tête d'une armée contre les Huguenots, 469.
Valois (Marguerite de) ſon mariage, 420. preuve de ſon inimitié contre Matignon, 455. *Voyez* Marguerite.
Vaſſé (le Seigneur de), ce qu'il repréſente à Montgommeri pour l'engager à ſe rendre, 441. 443.
Vaſſi, effet de ce maſſacre, 388.
Vaucelles, Proteſtant, complote pour aſſaſſiner Matignon, il eſt découvert, 391.
Vendôme (le Duc de) entre dans l'Artois, 23.
Vendôme (le Cardinal de) forme le projet de ſe faire déclarer Roi, 522.
Verdier (le) Huguenot, eſt arrêté, & puni de mort; pourquoi, 343.
Victoires de Ceriſoles, 168.
Vieilleville (de la) *voyez* Scepeaux de la Vieilleville (François de)
Villars (le Marquis de) eſt envoyé en Guyenne à la place de Montluc, 363, ſes efforts inutiles pour gagner quelques Places voiſines de Bordeaux, 331.
Villebon, Gouverneur de Rouen, action qu'il fait dont il eſt blâmé, 75. il ſe brouille avec la Vieilleville, 76. qui le bleſſe, 77. ſuite de cette querelle, 78. il eſt chaſſé

du Château, & privé de ſon Gouvernement & de toutes ſes Charges, 83. indiſpoſé contre Montluc; ce qu'il lui dit, 123.
Villeroi, preuve de ſa trahiſon contre le Roi, 491.
Villers, va inveſtir Saint-Lo, 430.
Villeneuve-Saint-Georges, quel étoit ce lieu, 190.

W

WARVICK (le Comte de) Gouverneur du Havre, il eſt contraint de rendre cette Place, 397.

Fin de la Table des Matieres.